

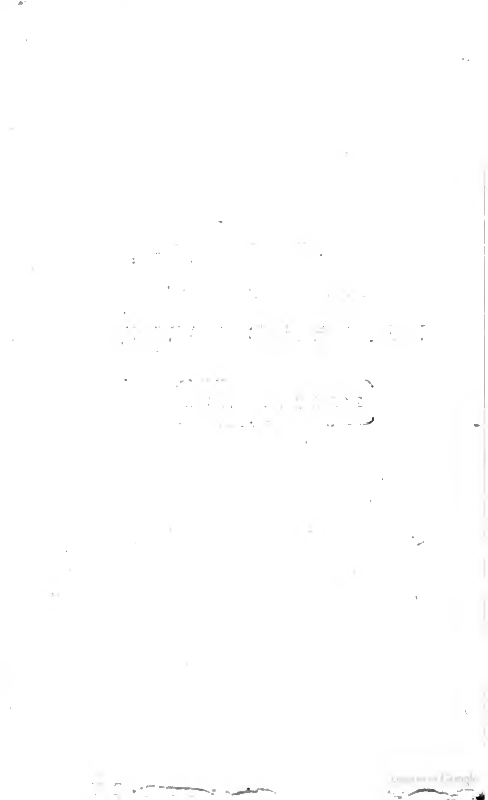


COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

TOME QUATRIEME.



COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE, &c. &c. &c.

Par M. l'Abbé de CONDILLAC, *de l'Académie Françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

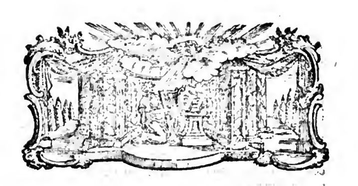
TOME QUATRIEME.



GENÈVE,

Chez DUVILLARD Fils & NOUFFER, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXXIX.



INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

PREMIERE PARTIE.

Au titre de cet ouvrage, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein est uniquement de vous apprendre à étudier l'histoire. Je me borne à des leçons élémentaires, & je n'ai pas, comme un historien, le projet d'entrer dans tous les détails qui méritent d'être connus.

Vous donner une idée des peuples, dont il seroit honteux de n'avoir aucune connoissance; tracer à vos yeux la suite des révolutions; vous montrer les gouvernemens dans leur principe, dans leurs progrès, dans leur décadence, & vous accoutumer à voir les effets dans leurs causes: voilà l'objet que je crois devoir me proposer. Vous verrez quelquefois des tems heureux, où

les connoissances, les loix & les mœurs, faisoient la prospérité des états: mais vous verrez plus souvent des tems malheureux, où l'ignorance, les préjugés, les erreurs & les vices préparoient les calamités des peuples, & ruinoient les empires les plus florissans.

Nés du sein de la barbarie, les arts & les sciences ont successivement éclairé un petit nombre de nations privilegiées. C'est une lumiere qui se cache aux unes, à mesure qu'elle se montre aux aux autres, & qui n'éclaire jamais qu'un horison très-borné. Capable d'un certain accroissement, elle s'affoibloit aussi-tôt qu'elle ne peut plus croître, elle s'éteint par degrés, & elle ne se reproduit, que pour éprouver encore les mêmes révolutions.

Il y a donc deux sortes de barbaries, l'une qui succede aux siecles éclairés, l'autre qui les précede; & elles ne se ressemblent point. Toutes deux supposent une grande ignorance: mais un peuple, qui a toujours été barbare, n'a pas autant de vices, qu'un peuple qui le devient après avoir connu les arts de luxe.

Or, on entend par les mœurs d'une nation, ses habitudes, ses coutumes & ses usages, considérés par rapport au bien & au mal qui en naissent.

Vous voyez donc que les mœurs sont sujettes à toutes les révolutions de l'esprit humain: elles ne sont pas les mêmes chez les peuples qui ont toujours été barbares, chez ceux qui s'éclairent, & chez ceux qui retombent dans la barbarie. Il doit y avoir entre les habitudes, les coutumes & les usages, d'après lesquels chacun d'eux se conduit,

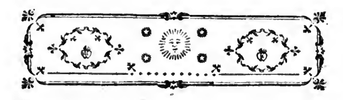
autant de différence, qu'entre les circonstances où ils se trouvent.

Mais comme les révolutions de l'esprit humain en produisent de pareilles dans les mœurs, les révolutions des mœurs en produisent de pareilles dans le gouvernement : ainsi le gouvernement dépend des mœurs, comme les mœurs dépendent de la maniere d'envisager les actions humaines.

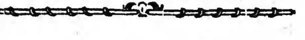
Ces trois choses s'étant produites dans cet ordre, réagissent les unes sur les autres dans un ordre contraire : je veux dire, que le gouvernement influe sur les mœurs, & les mœurs, sur la façon de penser.

Plus vous observerez les peuples, plus Monseigneur, vous remarquerez l'influence réciproque de ces trois choses. Vous vous convaincrez qu'elle est le principe de toutes les révolutions qui sont arrivées : qu'elle le sera encore de toutes celles qui arriveront, & que par conséquent, elle peut faire le bonheur ou le malheur de votre regne.

Il est donc de la plus grande importance pour vous, de savoir comment, jusqu'à quel point, & avec quelles précautions vous pouvez vous rendre maître de cette influence ; & je dois vous dire que vous ne serez digne de commander, qu'autant que vous serez capable d'arrêter, de retarder, de précipiter, ou de changer à propos le cours des choses. Voilà ce que l'expérience des siecles passés peut vous apprendre, & c'est dans cet esprit que vous devez étudier l'histoire.



HISTOIRE ANCIENNE.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des tems antérieurs au déluge. Premiere période de 1656 ans.

LA lecture de l'abrégé de la bible vous a appris, Monſeigneur, tout ce qu'on ſait des tems qui ſe ſont écoulés depuis la création juſqu'au déluge, & vous jugez au peu qu'en dit Moyſe, qu'il n'a pas eu deſſein d'en écrire l'hiſtoire. Voulant rappeller aux Hébreux ce qu'ils ont été, & les préparer à ce qu'ils doivent être, il ſe borne à les faire remonter, par une ſucceſſion non interrompue, juſqu'au premier pere du genre humain, &

à leur montrer dans la suite des générations, la présence continuelle du Dieu qui a tout créé, & qui les a choisis. Il s'étoit sans doute passé bien des événemens, qu'il eût été curieux de conserver : mais ils n'entroient pas dans le plan de Moyse. Il les a donc négligé, & préférant les choses qu'il importe le plus de connoître, aux choses de pure curiosité, il a fait de la religion son unique objet.

La durée de cet intervalle souffre des difficultés, parce que les copies, qui restent des écrits de Moyse, ne s'accordent pas entr'elles. Le texte hébreu fait cette période de 1656 ans, le samaritain de 1307, & la version grecque des Septante, de 2242. Mais sans nous arrêter à des discussions, dont vous ne devez pas vous occuper, il suffit de remarquer que le texte hébreu est le texte original; & que le concile de Trente qui déclare la vulgate authentique, doit faire préférer ce texte, auquel la vulgate est elle-même conforme. Nous compterons donc 1656 ans de la création au déluge.

L'état physique de la terre dans cette période, la population, les arts cultivés, la longue vie des hommes, les races de géans, les causes du déluge, & les changemens qu'il a produit, ont donné lieu à bien des conjectures. Vous prévoyez sans doute qu'elles ont peu de fondement; & vous jugez que je pourrois les passer sous silence. Mais il n'est pas absolument inutile d'observer les efforts des savans lorsqu'ils veulent déviner. Si nous n'y trouvons pas l'histoire de ce qui est arrivé, nous y trouverons au moins une partie de l'histoire de l'esprit humain; & nous apprendrons

nous-mêmes à être plus circonspects dans nos recherches. Je ne vous rapporterai pas cependant toutes les conjectures qu'on a fait : il me suffira de vous donner pour exemple ce qu'on a dit sur la population, parce que c'est un des sujets, sur lesquels on a le plus mal raisonné.

De ce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue, on a conclu qu'ils avoient dix fois plus d'enfans, & comparant les générations, alors contemporaines, à celles qui se succédent aujourd'hui, on a jugé que la terre étoit vingt fois plus peuplée.

En suivant ce raisonnement, il faudroit ajouter qu'elle avoit aussi vingt fois plus d'animaux de toute espece : car les mêmes causes physiques, qui ont donné une longue vie à quelques-uns, ont dû dans la même proportion faire aussi vivre les autres plus long-tems. Il est difficile de comprendre que la terre eût suffi à cette multitude.

Cette premiere conjecture, qu'on croit établir sur des calculs, conduit à une autre : c'est que la terre, ayant à nourrir tous les animaux qu'elle contient, a dû être infiniment plus fertile qu'elle ne l'est de nos jours. Mais il ne suffisoit pas de donner cette seconde assertion, comme une conséquence de la premiere : il la falloit prouver elle-même.

Naturellement féconde, la terre, sans être cultivée, produit indifféremment des plantes de toute espece ; & elle devient fertile, c'est-à-dire, capable de produire en grande quantité des fruits à nos usages, lorsqu'en la cultivant, nous en dirigeons nous-mêmes la fécondité. Ce sont-là deux choses qu'il ne faut pas confondre.

Si on veut donc s'assurer qu'avant le déluge, elle étoit assez fertile pour fournir suffisamment à la subsistance d'une grande population, il ne suffit pas de savoir qu'elle étoit alors plus féconde qu'elle ne l'est aujourd'hui, il faut encore être fondé à croire qu'elle étoit fort cultivée. Abandonnée à elle-même, elle se seroit couverte de forêts; & les hommes n'auroient pu se multiplier, qu'autant qu'ils auroient défriché.

Il est vrai que Caïn & ses descendans ont été cultivateurs. Aussi l'écriture les représente-t-elle comme les inventeurs des arts. Elle attribue l'architecture à Caïn, qui a bâti la premiere ville, & à Tubalcaïn l'art de travailler les métaux, si nécessaire à l'agriculture.

Mais elle nous apprend que Jubal, un des descendans de Caïn, fut le pere de ceux qui habiterent sous des tentes, & qui furent pasteurs. Abel, si agréable à Dieu, fut pasteur lui-même. Seth le fut encore, & ses enfans le furent également. Il paroit même que la vie pastorale étoit regardée comme la plus innocente, & que la postérité de Seth l'a préférée, tant qu'elle a résisté à la dépravation. Voilà donc une partie des hommes, qui, bien loin de cultiver la terre, se bornent à vivre des fruits qu'elle produit naturellement.

Il y a des interprêtes qui pensent, qu'avant le déluge, l'usage de la viande n'étoit pas permis. Ils se fondent sur ce qu'au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit à l'homme qu'il lui a donné les végétaux, pour lui servir de nourriture; & que ce n'est qu'au neuvieme qu'il accorde à Noé la per-

miſſion de manger de tout ce qui a vie & mouvement.

Si cette opinion étoit le vrai ſens de l'écriture, elle mettroit un nouvel obſtacle à la population ; parce que plus on retranchera de nouriture aux hommes, moins certainement ils multiplieront. Mais auroit-on pris la peine d'élever des troupeaux, ſi on n'avoit pas voulu s'en nourrir ? & ſi Dieu n'avoit pas permis l'uſage de la viande, auroit-il approuvé la vie paſtorale d'Abel & de Seth ? On dira ſans doute qu'on ne ſe nourriſſoit alors que du lait des animaux, & j'en conclurai que de grands troupeaux faiſoient ſubſiſter peu de paſteurs. Quoi qu'il en ſoit, il ſuffit que la terre ait été peu cultivée, pour que la population n'ait pas été auſſi grande qu'on le ſuppoſe. Ceux qui la peuplent avec des calculs, n'ont pas ſongé qu'il falloit pourvoir à la nourriture des habitans.

Si avant le déluge on vivoit pluſieurs ſiecles, on commençoit auſſi plus tard à être pere : c'étoit le plus communément après cent ans ; & lorſque Moyſe parle des enfans des Patriarches, il ne dit rien qui puiſſe faire ſoupçonner que le nombre en fût dix fois plus grand, parce que la vie des hommes étoit dix fois plus longue.





CHAPITRE II.

Des commencemens des premieres monarchies dans la seconde periode, ou de l'intervalle qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham : espace de 427 ans.

La famille de Noé s'établit dans les plaines de Sennaar, où elle jetta les fondemens de Babylone. Elle conserva donc au moins une partie des arts connus avant le déluge ; & puisqu'elle bâtit une ville, on peut conjecturer qu'elle cultiva l'agriculture. C'est de cette contrée que les arts se sont répandus sur le reste de la terre. On les y trouve aussi haut qu'on puisse remonter ; & s'ils y ont eu un commencement, la tradition n'en a conservé aucun vestige.

Mais lorsqu'après la confusion des langues, les hommes furent forcés à se disperser, tous ne porterent pas également le besoin de les conserver. Tels furent ceux qui, renonçant à l'agriculture, se bornerent à élever des troupeaux : tels furent encore, & à plus forte raison, ceux qui errant de climats en climats, résolurent de vivre uniquement de chasse & de pêche. Voilà pourquoi peu de siecles après le déluge, on voit des nations tout-à-fait barbares. C'est uniquement dans les contrées où les hommes se sont fixés de bonne heure, que les arts remontent à la plus haute antiquité.

Environ 150 ans après le déluge, Nemrod jetta les fondemens de Babylone ; & quelque tems après, Assur bâtit Ninive, qui devint la capitale de l'empire d'Assyrie.

Voilà tout ce que Moyse nous apprend sur ces commencemens. Il ne parle plus de Nemrod ni d'Assur : il ne dit rien de leurs successeurs, il ne les nomme seulement pas.

Les historiens profanes attribuent à Bélus la fondation de Babylone, & lui donnent pour successeur, Ninus son fils, conquérant qui, avec des armées de 1,900,000 hommes, pousse ses conquêtes depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & à la Bactriane qu'il soumet. Après lui, Sémiramis sa femme, a la même ambition, de pareilles armées, ou de plus grandes encore, & fait de nouvelles conquêtes. Mais à Ninus son fils, les guerres finissent, & l'histoire semble finir elle-même. Elle ne nous transmet plus aucune des révolutions arrivées dans cet empire ; & jusqu'à Sardanapale, on sait à peine les noms des monarques qui se sont succédés.

Voilà donc, suivant les historiens profanes, une vaste monarchie, qui se forme des débris de plusieurs autres. Cependant la grandeur & la magnificence de Babylone & de Ninive ajoutent encore à l'idée qu'ils nous donnent de la puissance de Ninus & de Sémiramis. A juger de ces deux villes par les descriptions qu'ils en font, on ne trouve rien, dans les tems postérieurs, qui puisse leur être comparé.

Il n'est pas possible que Babylone, sous le fils de son fondateur, ait été la capitale d'un pareil empire. Cependant, parce que la fondation de

cette ville eſt attribuée à Nemrod & à Bélus, on a dit que le Nemrod de l'écriture eſt le Bélus des hiſtoriens profanes. Il faut donc ou rejetter comme faux tout ce qu'on rapporte des regnes de Ninus & de Sémiramis, ou ſuppoſer que des royaumes puiſſans ont pu s'être formés dans des tems voiſins du déluge.

Quelques-uns penſent que juſqu'à l'an 590 après le déluge, Ninive & Babylone ont été deux monarchies ſéparées ; que Ninus qui régnoit alors à Ninive, fit la conquête de Babylone ; & que c'eſt ſeulement à la réunion de ces deux royaumes, que commence l'empire des Aſſyriens. Nous n'entrerons pas dans ces diſcuſſions, parce qu'il importe peu de faire des conjectures, lorſqu'il n'en peut réſulter aucune inſtruction utile.

Suivant les hiſtoriens profanes, Ménès eſt le premier roi d'Egypte ; & parce que Cham, ſecond fils de Noé, eſt le premier qui ait habité cette contrée, on juge que ſon fils Meſraïm eſt Ménès même, que pluſieurs confondent encore avec Oſiris. C'eſt à ce premier ſouverain que la tradition attribue l'invention des arts, & elle le repréſente comme un grand roi. Non content de faire le bonheur des Egyptiens, Oſiris voulut encore répandre ſes bienfaits ſur toute la terre. Dans cette vue ; il leva une armée, il ramaſſa des muſiciens & des ſatyres, & avec ce cortege il parcourut l'Ethiopie, l'Arabie, pénétra juſqu'aux Indes, ſe montra à toutes les nations de l'Aſie, traverſa l'Helleſpont, & aborda en Europe. Il répandit les arts, il bâtit des villes, & les peuples le reçurent comme un dieu. De retour en Egypte, il fut aſſaſſiné par ſon frere Typhon. Iſis,

qui étoit tout à la fois sa sœur & sa femme, vengea sa mort, & lui fit rendre les honneurs divins. Ces traditions qui remontent jusqu'aux siecles les plus reculés, prouvent au moins l'antiquité des peuples de l'Egypte. C'est chez eux que tout paroit commencer, les loix, les arts, les sciences & les fables.

Je ne parlerai pas des dieux & des demi-dieux, qu'ils font régner avant Ménès. Il semble que cette nation, vaine de son antiquité, n'ait songé qu'à reculer l'époque de ses connoissances, & qu'elle doive en partie ses fables à l'avantage qu'elle a eu d'être éclairée avant d'autres.

Après Ménès, l'Egypte fut partagée en quatre dinasties ou principautés, Thebes, Thin, Memphis & Tanis. Elle eut bientôt de grandes villes, de vastes édifices ornés de sculpture & de peinture, des armées de quatre cent mille hommes, & ce qui est plus singulier encore, une bibliotheque. Cependant des étrangers qu'on a nommé *rois pasteurs*, s'emparerent de la basse Egypte, & y régnerent pendant deux cent soixante ans, ou environ. Vous voyez, Monseigneur, que nous ne connoissons pas mieux l'histoire des premiers rois d'Egypte, que celle des premiers rois de Babylone & de Ninive.

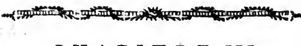
Sans doute ils ont commencé à être puissans sur la fin de cette période. Pharaon, chez qui Abraham se retira au commencement de la suivante, en est la preuve. Mais les Egyptiens auront transporté dans les premiers siecles, toute la puissance & toute la magnificence des siecles suivans : ils auront eu la vanité de reculer les

tems florissans de leur monarchie, comme ils ont eu la vanité d'en reculer l'origine.

En effet, il est difficile de comprendre que les premieres peuplades arrivées en Egypte, ayent pu y faire de grands établissemens sans de grands obstacles. Les lacs, les canaux & les terrasses, sur lesquelles les villes ont été bâties, sont des monumens des efforts qu'on a fait pour s'établir dans cette contrée. La population ne se sera donc accrue qu'à mesure qu'on aura avancé ces travaux, & par conséquent elle aura été lente. Plus d'une fois sans doute, les inondations du Nil auront englouti une partie des habitans, & forcé l'autre à abandonner les terres. La tradition a même conservé quelque souvenir de ces révolutions.

Les premieres monarchies sont pleines de confusion. Mais s'il y avoit une histoire qui fût certaine, & qui, remontant à l'origine du monde, conduisit jusqu'aux tems où les nations commencent à être connues; elle dissiperoit en partie l'obscurité que les fables ont répandu, & elle nous garantiroit au moins de bien des erreurs. Cet avantage appartient uniquement à l'histoire du peuple de Dieu. C'est pourquoi ses principaux événemens sont autant d'époques, auxquelles nous rapportons les révolutions arrivées chez les autres nations.





CHAPITRE III.

Des conjectures dans l'étude de l'histoire.

AU défaut des monumens, nous pouvons quelquefois nous permettre des conjectures. Mais si elles peuvent éclairer l'histoire, elles peuvent aussi l'obscurcir. Il s'agit donc de savoir avec quelles précautions nous en devons faire usage. C'est ce que je vais rechercher. L'art de conjecturer a ses regles : lorsque nous les connoîtrons, nous suppléerons quelquefois au silence des historiens, & nous éviterons souvent des erreurs où ils nous auroient fait tomber.

Quiconque sait réfléchir, est conduit par la connoissance des causes à celle des effets, & par la connoissance des effets à celles des causes. Il jugera donc des tems antérieurs, lorsqu'il connoîtra les effets ; & lorsqu'il connoîtra les causes, il jugera des tems postérieurs. Les causes & les effets sont des regles données, d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs mêmes des historiens.

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la maniere de sentir, & par les besoins de premiere nécessité. Delà, résulte un caractere général, qui influe sur-tout ce qui leur arrive. Ce caractere est le même par-tout ; & par conséquent, il tendoit à produire par-tout les mêmes effets. C'est la premiere cause des événemens.

Les circonstances modifient différemment ce

caractere général ; & par les circonstances, j'entends le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts & des sciences. On ne peut plus déterminer les différens caracteres qui doivent se former. Ces caracteres sont cependant la seconde cause des événemens ; & comme ils sont différens de peuple en peuple, & de siecle en siecle, ils causent des révolutions différentes, suivant les tems & suivant les lieux.

Enfin la troisieme cause comprend tous les hasards ; c'est-à-dire, tout ce qui étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut être deviné, & n'est connu qu'autant que nous le voyons, ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Si les historiens avoient développé toutes les causes, nous serions en état de juger de la vérité des faits qu'ils rapportent. Mais cela n'étoit pas toujours possible. Souvent ils ne l'ont pas su faire, lorsqu'ils l'ont pu ; & souvent même ils n'y ont pas pensé. Ceux qui les premiers ont essayé d'écrire l'histoire des tems antérieurs à leur âge, étoient venus trop tard, pour s'assurer des hasards & des circonstances qui avoient fait des révolutions dans des siecles où ils ne vivoient pas. Ils n'avoient pas assez de philosophie pour démêler ce caractere général, que je regarde comme la premiere cause des événemens : ils n'avoient pas encore assez observé pour démêler toutes les circonstances qui les peuvent modifier. Ils n'étoient donc pas capables d'appercevoir toutes les variations dont il est susceptible. Enfin ils n'avoient pas assez de critique pour juger des faits dont la tradition conservoit le souvenir.

Dans les commencemens, le caractere général a dû avoir la principale influence, & produire à-peu-près par-tout des effets semblables. Mais à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, il s'est formé des nations séparées, qui se conformant aux lieux qu'elles habitoient, se sont accoutumées à différentes manieres de vivre; & dont les caracteres ont été d'autant plus différens, qu'il y a eu moins de communication entr'elles. Cependant le commerce qui s'établit ensuite, porte chez plusieurs les mêmes arts, les mêmes usages, les mêmes mœurs: elles se rapprochent, elles s'imitent, & elles different tous les jours moins. C'est ainsi qu'après plusieurs révolutions, les choses finissent, à certains égards, comm'elles ont commencé.

Ces considérations vous font sentir combien il est difficile de porter la lumiere dans l'histoire; & vous verrez souvent que la critique ne fera que répandre des doutes: elle sera plus propre à détruire l'erreur, qu'à découvrir la vérité.

Pour vous bien conduire dans ces recherches, il faut vous tenir en garde contre les hypotheses des écrivains, surtout lorsque vous remarquez qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des systèmes qu'ils ont adopté trop légérement. Les hypotheses sont de peu de poids, quand elles portent sur la ressemblance de quelques noms, sur de petites circonstances qu'on borne à un seul lieu & à un seul tems, quoi qu'elles ayent pu se répéter bien des fois; sur des calculs qui laissent échapper plusieurs considérations essentielles; sur des traditions vagues, ou sur des faits dont on n'a qu'une connoissance imparfaite.

Après

Après avoir pris ces précautions qui vous garantiront de bien des erreurs, vous observerez le peuple dont vous lisez l'histoire, vous observerez ses besoins, sa maniere de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habité & les tems où il s'est fait connoitre. Ce sont là les choses dont il est le plus facile de s'assurer : il en reste des traces jusques dans les traditions les plus confuses : elles se conservent dans les poëtes mêmes, qui se permettent d'ailleurs de tout altérer : & elles suffisent souvent pour faire juger de la vérité ou de la fausseté d'une narration.

Enfin vous remarquerez les faits qui sont hors de doute, & vous rejetterez tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il ne faudra observer qu'un fait pour détruire bien des erreurs; & vous le pourrez trouver dans l'historien même qui se trompe ou qui veut vous tromper. Alors vous pourrez vous permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de tems & de lieu, par le caractere des peuples, & par des faits dont vous serez assuré.



CHAPITRE IV.

Conjectures sur la puissance des premieres monarchies & sur les progrès de la population.

VOUS avez été étonné, Monseigneur, la premiere fois qu'on vous a parlé de l'origine de Rome. Il y avoit trop loin pour vous d'un petit nombre de cabanes à la capitale d'un grand empire ; & vous avez supposé que Rome à toujours été une ville puissante. Quoique vous commenciez, vous avez de la peine à comprendre que chaque chose a commencé : ou plutôt, parce que vous commencez vous-même, vous n'avez pas encore assez d'expérience pour juger que tout a fait des progrès, & que par conséquent tout a eu un commencement.

Or, Monseigneur, la premiere fois que les Grecs ont entendu parler des anciennes monarchies, ils n'avoient comme vous que l'expérience de leur âge : ils commençoient. Ne connoissant donc les anciens peuples que par des traditions confuses, qui n'en montroient pas l'origine, ils n'en voyoient que les tems florissans, & ces tems ils les étendoient dans tous les siecles. En un mot, ils jugeoient comme vous ; & je suis persuadé que si Romulus eû été le contemporain de Ninus ou de Ménès, il passeroit aujourd'hui pour avoir été le souverain d'un vaste empire.

En effet, quoique les chefs de famille, en s'é-

loignant des plaines de Sennaar, n'ayent pu s'établir que dans des déserts; cependant, par-tout où ils arrivent, ils sont rois, ils ont un peuple nombreux, & tout-à-coup les familles se transforment en nations. C'est ainsi que l'Egypte, l'Arabie, l'Inde, l'Assyrie & la Bactriane paroissent déja de grandes monarchies dès les tems les plus voisins du déluge.

Mais, dit-on, il y a eu de bonne heure des rois. Il faut donc que les familles se soient multipliées au point de former de bonne heure des corps de nations : car il ne sauroit y avoir de royauté dans des pays, où il n'y auroit pas d'habitans. Le mot de *roi* est donc toute la preuve, qu'on a de la grande population de ces tems. Il me semble cependant qu'il faudroit s'assurer de cette population, avant de supposer des royaumes.

Les peres ont été les chefs de leurs familles, comme les rois sont les chefs de leurs peuples. Or, si nous supposons que dans les anciennes langues le mot que nous traduisons par *roi*, n'ait été originairement que l'équivalent de ce que nous entendons par *chef*, il sera naturel de penser qu'à mesure que les familles se seront étendues, la signification de ce mot se sera étendue elle-même; & qu'enfin il aura signifié ce que nous entendons aujourd'hui par *roi*, lorsque les familles seront devenues des nations. C'est en effet de la sorte que les mots passent par extension d'une acception à une autre.

Mais lorsqu'on a commencé à étudier l'histoire, on ne remontoit pas jusqu'aux premiers chefs des familles. On voyoit des peuples, dont les chefs avoient le nom de *rois*, & étoient rois en effet; &

on voyoit encore, à travers une tradition aussi confuse qu'ancienne, que ce mot avoit toujours été en usage. Mais parce qu'on n'imaginoit pas qu'il eût pu avoir différentes significations, on supposa qu'il avoit toujours eu la même, & on crut voir des monarchies, dans des tems où il n'y avoit encore que des familles. Je conjecture donc avec quelque fondement, que ce mot mal entendu a pu tromper les premiers historiens.

Est-on bien sur par exemple que Nemrod ait été roi, parce que Moyse dit qu'il est le premier qui ait été puissant sur la terre? Puissant! ce mot a-t-il donc une signification absolue, invariable & la même dans tous les tems? L'écrivain sacré veut donc dire que Nemrod étoit puissant pour le siecle où il vivoit, qu'il étoit puissant dans l'opinion de ses contemporains. Il faut connoître, par conséquent, cette opinion, pour nous faire une idée exacte de ce qu'on entendoit alors par *puissance*.

Or, Moyse ajoute que Nemrod étoit un chasseur très-habile & très-renommé. Ce n'est donc pas sur des sujets, c'est sur des animaux qu'il exerçoit sa puissance. En effet, voilà vraisemblablement ce que signifioit ce mot, dans un siecle où la terre étant couverte de forêts, les hommes avoient à se défendre contre les bêtes féroces. Forcés à se réunir contre ces ennemis communs, ils ne songeoient pas encore à dominer les uns sur les autres; & s'ils suivoient un chef, c'est qu'il étoit naturel qu'ils se laissassent conduire par celui qu'ils jugeoient plus habile. Nous ne voyons donc pas un roi dans Nemrod, nous n'y voyons qu'un chef de chasseurs; &

lorsqu'il bâtit Babylone, ce n'est pas qu'il veuille assurer sa royauté : c'est qu'il cherche un asyle contre les animaux qui lui font la guerre.

Je conviens qu'étant souvent à la tête des habitans de Sennaar, il a pu s'accoutumer à en être le chef, qu'on a pu s'accoutumer à lui obéir, qu'il aura insensiblement acquis de l'autorité, & qu'on ne la lui aura pas même contestée. De la sorte, il aura eu une sorte de domination, sans en avoir formé le projet, sans que les autres s'apperçussent qu'il dominoit, & peut-être sans qu'il le fut lui-même. En un mot il ne se sera pas regardé comme un roi qui commande à des sujets, mais comme un chef qui conduit ses égaux.

Il ne faut pas croire, Monseigneur, que l'ambition de dominer ait été la premiere passion des hommes. Leurs vues, quelque ambitieuses qu'on les suppose, se bornent ou s'étendent suivant les circonstances. Lorsque vous étudierez l'histoire romaine, vous verrez un tems où il falloit un maître à la république, où il étoit facile de le devenir, & où personne ne pensoit encore à l'être. Je conjecture donc que dans les circonstances où vivoit Nemrod, toute son ambition se bornoit à être reconnu pour le plus grand chasseur de son tems. Comme alors un des besoins les plus pressans étoit de détruire les animaux que les hommes redoutoient ; celui qui se distinguoit en ce genre, étoit assuré d'une grande considération, & vraisemblablement les plus ambitieux ne pensoient qu'à s'y distinguer.

Après avoir vu comment les familles ont été prises par erreur pour des nations, examinons

ſi elles ont pu ſe multiplier aſſez promptement, pour former de bonne heure de grandes monarchies.

Les forêts, dont la terre fut couverte dans l'intervalle du déluge à la diſperſion des hommes, ont été ſans doute un obſtacle à la population. Elle ſe ſera accrue d'autant plus lentement, qu'à la vue des travaux que l'agriculture exigeoit, bien des familles auront préféré la vie paſtorale. C'eſt en effet, ce qui eſt arrivé : Abraham lui-même étoit un paſteur. Or, dans l'état où nous nous repréſentons la terre, les troupeaux ne pouvoient ſubſiſter que le long des rivieres. Le reſte étoit d'une foible reſſource pour eux : c'étoient des bois, où il eut été dangereux de s'engager. La vie paſtorale rendoit donc inutile une grande partie des terres : & par conſéquent, elle ralentiſſoit les progrès de la population.

Cependant, quoiqu'au tems d'Abraham, il y eut encore des peuples paſteurs, il y en avoit auſſi qui s'étant fixés auparavant, étoient cultivateurs, & formoient des monarchies. Nous avons remarqué qu'en Egypte les rois étoient déjà puiſſans : mais il n'en étoit pas de même en Aſie, du moins à en juger par ceux dont Moyſe a eu occaſion de parler.

En effet, quelle idée ſe fait-on de la puiſſance de Codorlahomer, roi des Elamites, & de celle de ſes rois alliés, lorſqu'on voit qu'Abraham n'a beſoin que de trois cent dix-huit hommes pour combattre leurs forces réunies, & qu'il les défait ? qu'étoit-ce encore que les rois de la Pentapole, qui portoient le joug de Codorlaho-

mer ? nous donnent-ils lieu de penser que la terre de Canaan, où ils régnoient, fut un pays bien peuplé ? Il est vrai qu'on remarque qu'il y avoit alors beaucoup de villes dans cette province : mais ces villes étoient peu de chose : Moyse en donne la preuve lui-même.

On peut juger de la population par la consommation. Le luxe, à la vérité, pourroit d'après cette regle nous faire croire qu'une ville est plus peuplée qu'elle ne l'est en effet : mais certainement, par-tout où il y a peu de consommation, il y a peu d'habitans. Il sera donc prouvé que les villes de la Palestine étoient peu peuplées, si elles consommoient peu ; & il sera prouvé qu'elles consommoient peu, si elles cultivoient peu de terres.

Aujourd'hui, Monseigneur, un homme qui arriveroit en Italie avec de grands troupeaux, auroit-il la liberté de les conduire ou il voudroit ? & les habitans des villes lui permettroient-ils de consommer le produit de leurs champs, s'ils en avoient besoin eux-mêmes pour leur propre subsistance ? Cependant Abraham ne pouvant subsister dans le même pays avec Lot, parce qu'il leur falloit à l'un & à l'autre de grands pâturages, lui dit : *Vous voyez devant vous toute la terre : retirez vous d'auprès de moi. Si vous allez à gauche, j'irai à droite : & si vous choisissez la droite je prendrai la gauche.*

Ce discours ne prouve-t-il pas qu'il y avoit alors quantité de terres qui n'étoient à personne, parce que personne n'avoit eu besoin de se les approprier ? Si les habitans n'en avoient pas abandonné la plus-grande partie au premier oc-

cupant, comment Abraham & Lot auroient-ils été les maîtres de conduire leurs nombreux troupeaux à droite & à gauche? remarquons encore qu'il est dit qu'ils se nuisoient l'un à l'autre, & qu'il n'est pas dit qu'ils nuisoient aux villes. Les villes ne faisoient donc pas une grande consommation, & par conséquent, elles ne renfermoient pas un peuple nombreux. On peut même conjecturer qu'il en étoit des autres provinces de l'Asie, comme de la Palestine : car cette expression, *vous voyez devant vous toute la terre*, fait assez entendre que la terre étoit aux peuples pasteurs plutôt qu'aux peuples cultivateurs. Mais j'en ai assez dit pour détruire les idées fausses qu'on se fait de ces premiers tems.



CHAPITRE V.

Conjectures sur les peuples sauvages.

Nous avons vu des peuples fixés dans les champs qu'ils cultivoient; & nous en avons vu d'autres qui, forcés à changer de lieu, erroient avec leurs troupeaux le long des fleuves. Il nous reste encore à observer les hommes, qui n'étant ni cultivateurs ni pasteurs, vécurent dès-lors dans les forêts, & perdirent tout-à-fait la trace des arts. Ces sauvages paroissent avoir été les peres de presque toutes les nations; & ils ont toujours laissé quelque chose de leurs préju-

gés & de leurs mœurs aux générations qui se sont civilisées. C'est une raison pour les observer.

Vous savez, Monseigneur, que nos besoins sont les seules causes qui développent nos facultés; & vous voyez, par conséquent, que nous nous ferons une idée de l'homme sauvage, si nous considérons quels sont ses besoins.

La nourriture est le premier. Or, l'homme sauvage n'est pas difficile sur le choix des alimens. Il n'en est presque pas qui ne lui convienne; & c'est un avantage qu'il a sur les animaux, qui ne peuvent se nourrir que d'une seule espece de chose. Le gibier, le poisson, les fruits, les végétaux, tout lui est propre. Or plus il a de moyens de subsister, moins le besoin de nourriture doit exercer ses facultés.

Il ne desire que la nourriture & le repos: il ne craint que la douleur & la faim. Il est sans curiosité: rien ne l'étonne: il n'observe que les choses dont il peut se nourrir: il ne sent pas le besoin d'en observer d'autres. N'a-t-il plus faim, il dort ou il végéte: il n'a plus besoin de penser, & il ne pense plus. Il ne porte pas la vue sur l'avenir: il est sans prévoyance. Le sentiment de son existence est en quelque sorte, borné au moment présent: il meurt, sans avoir eu une idée de la mort. Voilà à quoi se réduisent toutes les facultés qu'il doit à ce premier besoin.

Son second besoin est de se garantir des animaux carnaciers, dont il pourroit être la proie; & ce besoin développera sur-tout les facultés de son corps. Un sauvage sera vite à la course, agile à monter sur un arbre, adroit à jetter une

pierre. Il fera toutes ces choſes mieux que nous, parce qu'il en ſent plus le beſoin.

Le danger, qui le menace ſouvent, l'accoutume à avoir le ſommeil léger, la vue étendue, l'ouie & l'odorat d'une grande fineſſe. Les Hottentots ont la vue ſi longue, qu'ils découvrent des vaiſſeaux à une diſtance où nous ne les appercevons qu'avec des lunettes, & les ſauvages de l'Amérique ſuivoient les Eſpagnols à la piſte.

Accoutumé dès l'enfance aux intempéries de l'air & à la rigueur des ſaiſons, exercé à la fatigue, & forcé à défendre nud & ſans armes, ſa vie & ſa proie contre les bêtes féroces, ou à leur échapper à la courſe, le ſauvage doit ſe faire un tempérament robuſte, & preſque inaltérable. Toutes les relations confirment cette conjecture. Les facultés du corps ſont donc auſſi ſupérieures dans les ſauvages, que celles de l'ame le ſont dans les hommes civiliſés.

Un troiſieme beſoin pour les ſauvages, c'eſt de vivre par troupes. L'auteur de la nature n'a pas voulu que les hommes vécuſſent abſolument ſéparés: il les a liés par le beſoin qu'ils ont les uns des autres. La mere eſt néceſſaire à l'enfant, & l'enfant l'eſt lui-même à la mere. La longueur de l'enfance, pendant laquelle ce beſoin ſe fait ſur-tout ſentir, leur fait une habitude de vivre enſemble; & ils continuent d'y vivre, lorſque ce beſoin n'eſt plus le même. Si les petits des animaux ſe ſéparent bientôt de leur mere, & la méconnoiſſent, c'eſt que leur éducation eſt courte, & que les meres & les petits ſont de bonne heure dans le cas de pouvoir ſe paſſer les uns des autres.

Quand même les hommes ne feroient pas resserrés par ce premier lien, qui suffit pour former insensiblement des familles, ils se rapprocheroient encore, suivant les circonstances où ils sentiroient qu'ils peuvent se donner des secours mutuels. Les bêtes féroces, qui habitent les forêts comm'eux, doivent les forcer à marcher plusieurs ensemble.

Les sauvages vivent donc par troupes. Ils n'ont point de demeure fixe : ils vont de contrée en contrée : ils ne s'arrêtent dans un lieu, qu'autant qu'il leur fournit de quoi subsister. Ils se nourissent de leur chasse, de leur pêche, de tout ce qu'ils trouvent : car ils sont incapables de faire dans une saison des provisions pour une autre.

Tous ceux qui composent une troupe, sont unis par un intérêt commun; & ils ont peu de dissentions entr'eux, parce qu'ayant peu de besoins, ils ont peu d'intérêts contraires. Il n'en est pas de même des troupes. Elles se disputent toutes les contrées où elles se rencontrent : toujours armées les unes contre les autres, elles s'accoutument aux plus grandes cruautés : elles se font un point d'honneur d'en commettre : elles se bravent uniquement pour se braver : & les haines, entretenues par des guerres continuelles, semblent tendre à les exterminer.

Si les climats, où elles errent, fournissent sans efforts à leur subsistance, elles n'imagineront pas de chercher dans le travail un autre genre de vie, elles regarderont comme superflus les besoins des nations policées, & elles ne comprendront pas comment on peut se les faire. Si

au contraire il leur eſt difficile de ſubſiſter, alors forcées à cultiver la terre, elles ſe fixeront, & commenceront à former des ſociétés civiles : mais elles conſerveront long-tems leur premier brigandage.



CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur les loix.

Je ne veux, Monſeigneur, vous donner pour le moment que quelque notions préliminaires ſur une matiere que je me propoſe de traiter plus particuliérement, lorſque la connoiſſance d'une partie de l'hiſtoire vous aura préparé à l'étudier.

Trop foibles pour veiller ſéparément à leur conſervation, les hommes ont été forcés par les circonſtances à ſe donner mutuellement des ſecours. Pluſieurs ont donc conſenti à vivre enſemble, & cet accord eſt le premier fondement des ſociétés.

La fin qu'ils ſe propoſent, eſt que leur union ſoit avantageuſe à chacun en particulier & à tous enſemble; c'eſt à cette condition qu'ils s'uniſſent. Il s'agit donc pour eux de concilier les intérets différens, & de les faire concourir à un ſeul & même intéret général.

Ils avoient tous le même droit à une liberté illimitée : mais avant leur union, dépourvus de

tout fecours, ils éprouverent que ce droit, que tous avoient également, nuifoit également à tous. Ils fentirent donc la néceffité d'abandonner une partie de leur liberté, pour obtenir en échange les fecours dont ils avoient befoin, & la fociété fut formée, lorfque d'un côté, chacun d'eux fe fut engagé à ne rien faire qui put être contraire au bien de tous, & que de l'autre, tous fe furent engagés à protéger enfemble chacun d'eux.

Je ne veux pas dire, Monfeigneur, qu'ils ne fe font réunis qu'après s'être bien expliqués fur les conditions de leur union. Ils n'ont pas été dans la néceffité de faire les raifonnemens que je fuppofe: mais les circonftances, qui les ont conduits, ont pour ainfi dire raifonné pour eux. Les obftacles qu'ils trouvoient à leur confervation, lorfqu'ils étoient féparés, fuffifoient feuls pour les réunir. Une fois réunis, ils ont fenti la néceffité d'agir de concert: agiffant de concert, ils ont tous concouru au bien de tous, & dès-lors, chacun d'eux a limité fa liberté, ou plutôt, aucun n'a eu le tems d'imaginer qu'il avoit droit à une liberté illimitée.

Ainfi, foit qu'ils s'expliquent, foit qu'ils ne s'expliquent pas, la fociété eft toujours fondée fur leur confentement; & ce confentement eft donné, puifqu'ils continuent de vivre enfemble. Il faut feulement remarquer que les conditions, au lieu d'être expreffes, ne font que tacites.

Si des circonftances ont commencé leur union, d'autres circonftances font peu-à-peu découvrir les moyens de la rendre tous les jours plus avantageufe. Les ufages, qui paroiffent les plus propres à cet effet, s'introduifent: ils font reçus

par un nouveau consentement tacite, & ce sont des conventions, qui ont la même force que si elles étoient expresses.

Les conditions que ces conventions renferment, sont les premieres loix des sociétés. On les peut nommer *loix naturelles* (*), parce que l'homme n'a pas besoin de méditer pour les découvrir. Tout lui apprend qu'il ne doit pas nuire, s'il ne veut pas qu'on lui nuise; & qu'il doit secourir s'il veut être secouru, l'expérience suffit pour lui enseigner ces maximes, & elle les lui confirme tous les jours.

Vous jugez cependant que de pareilles loix ne sont en général ni assez claires, ni assez précises pour assurer la tranquillité. Des usages sont exposés à être combattus par ceux qui ont intérêt à les combattre. Ils peuvent devenir tout-à-fait arbitraires; & pour peu qu'ils le soient il en naitra des désordres. On sentit donc la nécessité d'établir la société sur des conditions expresses; confirmées par un consentement solemnel, & ces conditions sont ce qu'on nomme *loix positives.*

Les loix naturelles suffisent aux sauvages. A la rigueur, elles peuvent suffire encore aux peuples pasteurs: mais il faut aux peuples cultivateurs des loix positives d'autant plus claires & d'autant plus précises, que les besoins qui se multiplient, multiplient aussi les intérêts contraires. S'ils continuoient dans tout les tems à

(*) Je dirai ailleurs avec plus de précision ce qu'on doit entendre par loix naturelles.

ſe conduire uniquement d'après les uſages, ils tomberoient continuellement dans des contradictions, ils ſeroient expoſés à des abus de toute eſpece, & les coutumes qu'ils prendroient pour des loix, autoriſeroient les injuſtices les plus criantes. Vous en verrez plus d'un exemple en étudiant l'hiſtoire.

On nomme *loix civiles* les loix poſitives que ſe font les peuples cultivateurs; comme on nomme *ſociétés civiles*, les ſociétés que forment ces peuples. Or, ſi vous conſidérez ces ſociétés dans leurs progrès, vous comprendrez que les loix civiles doivent s'y multiplier à meſure que de nouveaux arts, font naître de nouveaux beſoins.

Il y a pluſieurs arts qui ſont d'une abſolue néceſſité aux peuples cultivateurs. Il faut qu'ils inventent des inſtrumens propres au labourage, qu'ils apprennent à travailler les métaux, qu'ils déterminent les ſaiſons, & qu'ils bâtiſſent des villes.

Ces arts précédent les progrès de l'agriculture, comme la cauſe précede ſon effet; & à l'agriculture perfectionnée, ſuccedent d'autres arts, comme les effets ſuccedent à leur cauſe. Le commerce qui commence, apporte des richeſſes: d'un jour à l'autre il devient plus floriſſant, & les richeſſes croiſſent d'un jour à l'autre. On ne ſait plus ſe borner aux choſes abſolument néceſſaires: on ſe fait des beſoins ſuperflus: les arts de luxe ſe multiplient, & les anciennes loix ne peuvent plus ſuffire. Il en faut des nouvelles, parce que de nouveaux intérêts diviſent les citoyens.

Il n'eſt pas néceſſaire que j'entre à ce ſujet dans de plus grands détails. Il me ſuffit de vous donner pour le moment des notions que je crois préliminaires à l'étude de l'hiſtoire. En obſervant les peuples, vous verrez naitre les loix, vous verrez les gouvernemens ſe former, & vous acheverez de vous inſtruire.



CHAPITRE VII.

Conjectures ſur les premiers gouvernemens.

En continuant d'obſerver le caractere général de l'eſprit humain, & les circonſtances où les hommes ſe ſont trouvés pendant la ſeconde période, nous pouvons faire des conjectures aſſez vraiſemblables ſur la maniere dont les premieres ſociétés civiles ſe ſont gouvernées. Si nous nous trompons, nous aurons au moins l'avantage d'avoir étudié le gouvernement dans ſa forme la plus ſimple ; & cette étude vous préparant à le ſuivre dans toutes les formes qu'il pourra prendre, vous donnera plus de facilité pour vous faire une idée exacte des gouvernemens compliqués.

Dans les commencemens, il n'y avoit encore ni rois, ni nations: il n'y avoit que des familles dont le pere étoit le chef.

Si dans la ſuite pluſieurs familles ſe ſont réunies, c'eſt que dans les commencemens elles ſe feront

feront trouvées trop foibles contre les bêtes féroces, ou contre d'autres familles ennemies.

Le motif de cette réunion les aura donc forcées à marcher sous un chef; elles auront choisi celui qu'elles jugeoient plus propre à les conduire.

Le gouvernement d'un seul est donc celui que l'usage aura introduit le premier; & ce gouvernement se fera conservé tant que les familles réunies, auront eu à se défendre contre des ennemis communs. Etabli sans violence, l'usage le consacre: on s'y accoutume: on n'imagine pas qu'il puisse y en avoir d'autres.

Les peuples ne pouvoient pas encore penser à former des républiques pour se gouverner eux-mêmes. Il falloit que l'abus du pouvoir monarchique amenât cette révolution. Il étoit même naturel qu'on changeât de maître, plutôt que de gouvernement, parce qu'on étoit prévenu pour la monarchie à laquelle on étoit accoutumé.

Le monarque étoit général, législateur & juge. Cependant quelque absolue que paroisse sa puissance, elle n'étoit pas illimitée: les usages y mettoient des bornes. S'il y avoit des coutumes qui lui étoient favorables, il y en avoit qui lui étoient contraires, & qu'il n'auroit pu mépriser sans danger. Il trouvoit même en quelque sorte, dans les familles autant de souverains que de chefs: car il n'est pas à présumer que la société en se formant, ait exigé des peres, qu'ils renonçassent à l'autorité que l'usage leur donnoit sur leurs enfans; & qui étoit telle, qu'ils avoient sur eux droit de vie & de mort.

Le roi, quoique chef de tout le peuple, avoit donc à ménager d'autres chefs, qui se faisoient redouter. Ce n'est pas l'amour de la liberté, c'est l'ambition ou l'inquiétude des différens partis, qui occasionoit des révolutions. Un chef détrôné étoit remplacé par un autre; & le gouvernement républicain ne pouvoit pas s'élever sur les ruines du gouvernement monarchique. L'Asie n'a jamais produit de peuples libres.

La puissance des monarques étoit d'autant plus limitée, que leurs états avoient alors peu d'étendue. Une ville avec son territoire, formoit un royaume. Sous les yeux de tous ses sujets, qui au besoin étoient autant de soldats, le roi n'en avoit pas une partie à sa solde, pour gouverner l'autre arbitrairement; & il se voyoit exposé à un soulevement général, s'il abusoit de son autorité. Ses fonctions étoient de rendre la justice, de marcher à la tète du peuple: il n'étoit législateur, qu'autant que ses loix étoient agréables; & il paroissoit moins les faire que les proposer.

En effet, il y a lieu de penser que les chefs de famille étoient au-moins consultés dans toutes les occasions importantes. Ils étoient trop puissans pour qu'on négligeât toujours de prendre leurs avis. L'usage de ne rien entreprendre de considérable sans leur aveu, sera donc devenu une loi.

Pour avoir plus de poids dans le conseil du prince, il sera sans doute arrivé qu'ils auront conduit avec eux ceux de leurs enfans qui commençoient à se faire quelque réputation. Dans la suite ils se feront même fait suivre de toute leur

famille; & alors l'uſage aura donné à tout le peuple aſſemblé quelque part dans le gouvernement.

Les premieres monarchies ſeront reſtées long-tems dans l'état de foibleſſe, où nous nous les repréſentons; parce qu'on a été long-tems avant de penſer à faire des conquètes. Les rois étoient trop foibles pour former de grandes entrepriſes; & s'ils en avoient formé, leurs ſujets ſeroient difficilement entrés dans leurs vues: ils avoient d'autres beſoins. Le grand nombre de ſouverains que les Iſraélites trouverent dans la Paleſtine, prouve que les circonſtances n'avoient pas encore été favorables à l'agrandiſſement des monarchies.

D'ailleurs, toute l'hiſtoire vous convaincra qu'en général les hommes n'imaginent de faire une choſe, que lorſqu'ils en ont déja vu des exemples; & que par conſéquent, il faut pour qu'on projette de la faire, qu'elle ait déjà été faite ſans avoir été projettée. On n'aura donc ambitionné d'ètre conquérant, que lorſqu'on aura vu des conquérans, qui l'étoient ſans avoir penſé à l'ètre.

Les premieres monarchies étoient mème trop ſéparées pour former des entrepriſes les unes ſur les autres. Il eſt vraiſemblable que les différens peuples qui s'étoient fixés, avoient laiſſé entr'eux des montagnes & des forèts; parce qu'ils auront choiſi pour s'établir les lieux les plus faciles à cultiver. Le diſcours d'Abraham à Lot, *vous voyez devant vous toute la terre*, paroit prouver que les villes étoient en général fort éloignées les unes des autres, & qu'elles

abandonnoient aux peuples paſteurs la plus grande partie des terres.

Il eſt vrai que nous voyons une eſpece de conquérant dans Codorlahomer, & c'eſt le plus ancien dont il ſoit parlé. Mais il a vécu ſur la fin de la période que nous obſervons, & d'ailleurs ſon expédition dans la Paleſtine, eſt une preuve des grands intervalles que les monarchies laiſſoient entr'elles. Elam, dont il étoit roi, eſt la Perſe même. Or, ſi toutes les contrées qui ſéparoient la Perſe de la Paleſtine, avoient été occupées par des peuples cultivateurs, il auroit eu bien des conquêtes à faire pour porter la guerre aux rois de la Pentapole.

Les peuples cultivateurs étoient donc peu faits pour être conquérans. Il n'en étoit pas de même des peuples paſteurs. Ne pouvant ſubſiſter qu'autant qu'ils changeoient continuellement de lieu, ils faiſoient ſouvent ſans doute des incurſions dans les pays cultivés. S'ils ne pouvoient pas s'en rendre maîtres, ils pouvoient au moins les piller, & dans les commencemens, ils n'avoient pas d'autre objet.

Après pluſieurs guerres de cette eſpece, les ſociétés civiles ayant éprouvé qu'elles ne pouvoient pas défendre leur récolte contre des irruptions ſubites, conſentirent à payer un tribut pour n'être plus expoſées au pillage, & de la ſorte, le chef d'un peuple paſteur put avoir des rois tributaires dans toutes les provinces qu'il parcouroit, & par conſéquent dans des lieux fort éloignés les uns des autres.

Ces tributs devoient naturellement ſe multiplier. Ce fut aſſez d'en payer à un chef, pour

être forcé d'en payer à plusieurs. Les sociétés civiles se trouverent donc hors d'état de satisfaire à tous leurs engagemens ; & les guerres, qu'elles avoient cru éviter, recommencerent plus vivement que jamais.

Voilà le tems où commencent les conquêtes. Un peuple cultivateur est vaincu, il est exterminé, ou réduit en esclavage ; & les vainqueurs s'établissent dans le pays qu'ils ont conquis. Il se pourroit que Codorlahomer fut le chef d'une troupe errante qui venoit de se fixer. Si de tous tems il eut été établi dans la Perse, il seroit difficile de comprendre qu'il y eût eu des rois tributaires dans la Palestine.

Je conjecture donc que les peuples pasteurs ont été les premiers conquérans. Tels en effet paroissent avoir été les peuples qui ont conquis une partie de l'Egypte dans le concours de cette période. Mais ces conquérans, une fois fixés, se contentoient d'étendre leur domination sur les peuples voisins. Ils n'imaginoient pas de traverser de vastes déserts pour subjuguer des nations éloignées : ou si comme Codorlahomer, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avoient autrefois imposé, ils éprouverent des obstacles, qui dûrent les dégoûter de pareilles entreprises.

Il n'étoit pas même facile dans ces tems, de conserver sous sa domination les peuples voisins, qu'on avoit subjugué. Toujours prêts à secouer un joug, auquel ils n'étoient pas accoutumés, ils n'attendoient que le moment de pouvoir s'y soustraire : & on ne pouvoit pas les assujétir, comme on les pouvoit vaincre. Il auroit fallu avoir toujours sur pied des troupes

foudoyées : il auroit fallu élever des places fortes, & au défaut de ces moyens, il auroit fallu une politique bien adroite, & bien fupérieure à des tems où l'art de gouverner étoit tout-à-fait ignoré. Les grandes monarchies font l'ouvrage de plufieurs fiecles.

Dans l'impuiffance de retenir les peuples fous le joug, il devoit arriver, & il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne porterent leurs armes au loin que dans la vue de piller & de détruire. Ils dévaftoient tout fur leur paffage : ils exterminoient les nations : ils ne laiffoient la vie que pour donner des fers : & fans avoir reculé leurs frontieres, ils revenoient avec du butin & des efclaves.

Vous voyez, Monfeigneur, que les premieres monarchies font bien éloignées de cette grandeur qui éblouit aujourd'hui les peuples, & qui malheureufement éblouit auffi les monarques.



CHAPITRE VIII.

Conjectures fur le culte religieux des anciens peuples.

Le culte d'un feul Dieu, créateur de toutes chofes, fe conferva tant que les enfans de Noé fe fouvinrent de l'arche qui les avoit fauvés. Mais dans la difperfion la religion s'altéra, & bientôt après, elle fut tout-à-fait défigurée. Il faut que le polythéifme ait été bien prompt & bien rapide,

puiſque les ancêtres d'Abraham adoroient les idoles, & que les traditions profanes les plus anciennes nous repréſentent tous les peuples plongés dans l'idolâtrie.

Nous allons, Monſeigneur, obſerver les hommes dans cet état où ils ont oublié le Dieu qui les a fait. Plus vous réfléchirez ſur les erreurs où ils tombent, lorſqu'il les abandone; plus vous ſentirez ce qu'ils lui doivent, lorſqu'il les éclaire, C'en eſt aſſez pour vous faire comprendre l'importance de cette recherche.

L'homme ſemble chercher la divinité dans toutes les choſes qui l'avertiſſent de ſa dépendance, & ſi ſa vue couverte d'un nuage, ne perce pas juſqu'au vrai Dieu, il s'arrête ſur ce qu'il voit, & il prend pour autant de dieux tous les objets dont il dépend.

Le ſoleil, ſans doute, a été la premiere divinité des nations idolâtres. Ses bienfaits paroiſſoient exiger un culte, & ce culte remonte à la plus haute antiquité. On voit les peuples chercher dans le feu un ſymbole propre à leur rendre cette divinité toujours préſente, conſerver ce feu avec ſuperſtition, & l'adorer.

Du culte du ſoleil, on paſſa au culte de la lune, des aſtres, des cieux, de la terre, de ſes parties, de la nature entiere; en un mot, le culte ne ſe dirigea que ſur des objets ſenſibles, parce que ce ſont-là les objets que les hommes regardoient avec crainte ou avec amour, & qu'ils ne portoient pas leurs regards au-delà.

L'aſtronomie a été une des premieres études des peuples cultivateurs. Le beſoin fit faire les premieres découvertes: la curioſité en fit faire

de nouvelles : & on crut bientôt connoître parfaitement les cieux. Alors on fit un mélange des obſervations aſtronomiques & des dieux qui étoient adorés : les vérités & les menſonges ſe confondirent : & le polythéiſme parut une ſcience raiſonnée.

Les Egyptiens & les Aſſyriens qui ont les premiers cultivé l'aſtronomie, ont auſſi les premiers donné naiſſance aux ſyſtêmes d'erreurs que les idolâtres ont adopté. Ces peuples, de tous tems peu capables d'apprécier les expreſſions dont ils ſe ſervoient, ont toujours aimé les hyperboles & les allégories ; & ce goût entretenu & augmenté par l'uſage de l'écriture hiéroglyphique, a été la ſource d'une multitude d'opinions abſurdes. Les allégories employées dans les hiéroglyphes, paſſant dans le langage, perdirent inſenſiblement leur ſens figuré : on s'accoutuma peu-à-peu à les prendre littéralement : & elles furent une occaſion de perſonnifier la nature, ſes différentes parties, tout juſqu'aux êtres moraux. On donna à chacune de ces choſes, différens caractères ; on les fit agir, & on crut expliquer l'origine, la formation & l'ordre de l'univers. Un ſyſtême de coſmogonie, déja fort abſurde par lui-même, le devint tous les jours davantage par les nouvelles allégories dont on l'enveloppoit. Suſceptible de mille interprétations différentes, il prit avec le tems toutes les formes que l'imagination voulut lui donner ; & c'eſt alors que tout devint dieu, le chaos, le jour, la nuit, le ſommeil, les ſonges, les paſſions, les vertus, les vices ; en un mot, tout ce qui pouvoit être regardé comme objet de crainte ou d'amour.

C'eſt à ce goût pour les allégories, qu'il faut attribuer l'origine du culte rendu aux animaux. Sans doute les animaux ne furent d'abord employés dans l'écriture hiéroglyphique, que comme des ſignes propres à faire connoître les différens caracteres des dieux : mais vous comprenez que c'en fut aſſez pour confondre dans la ſuite le ſymbole avec la divinité. On crut qu'un dieu avoit pris la figure d'un animal, parce que cet animal avoit été choiſi pour le caractériſer. Ce merveilleux plut : ces métamorphoſes parurent naturelles; & on en imagina uniquement pour le plaiſir d'en imaginer. Je conjecture que l'opinion de la métempſycoſe eſt également née de quelques allégories, qui ont donné lieu de penſer que le même homme avoit paſſé par pluſieurs métamorphoſes.

Toutes ces abſurdités n'appartiennent pas ſans doute aux tems antérieurs à la vocation d'Abraham : mais j'anticipe pour n'y plus revenir. Il nous reſte à parler du culte rendu aux hommes. Voyons comment il a pu s'introduire.

Auſſi-tôt que les hommes ont eu des chefs, ils ont ſu leur donner des démonſtrations de leur crainte, de leur amour & de leur reſpect. Mais on ne peut pas même dire qu'ils ſe ſont fait des dieux, auſſi-tôt qu'ils ſe ſont fait des chefs. Les hommages rendus aux chefs ſont donc antérieurs au culte rendu aux dieux.

La premiere fois que les peuples ont voulu établir un culte, c'eſt-à-dire, la premiere fois qu'ils ont voulu donner à la divinité des marques extérieures de reſpect & d'amour, ils n'ont donc pu faire autre choſe, que de ſe ſervir des démonſ-

trations dont ils se servoient déja pour témoigner ces sentimens à leurs chefs : & par conséquent, les hommages qu'ils rendoient à leurs chefs, ils les ont rendus aux dieux.

On croit que dès les commencemens des sociétés, on a imaginé de mettre parmi les dieux, les citoyens qui avoient rendu de grands services ; & on accuse les hommes qui ont été adorés les premiers, d'avoir voulu usurper les honneurs divins. On suppose que dans tous les tems, on a su, comme aujourd'hui, distinguer entre les démonstrations d'amour & de respect qu'on rend aux grands de la terre : & on juge en conséquence que c'est par dépravation qu'on a confondu ces choses.

Il me semble néanmoins que cette erreur est dans son origine une méprise, plutôt qu'une profanation ; & je conjecture qu'il en est des apothéoses comme des conquêtes : on n'en a fait avec dessein, qu'après qu'on en a eu fait sans avoir eu dessein d'en faire.

En effet, le culte rendu à la divinité, ayant été imaginé d'après les hommages rendus aux chefs, on ne pouvoit parler d'un roi, dont la mémoire étoit chere, que comme on auroit parlé d'un dieu. Les marques d'amour, de respect, de reconnoissance, les titres, les noms tout étoit commun. Par-là, tout fut bientôt confondu. Les dieux devinrent des hommes, & les hommes devinrent des dieux. Telle est l'origine de ces fables qui d'un côté font régner les dieux sur la terre, leur donnent nos passions, nos vertus, nos vices ; & qui de l'autre, placent les souverains dans les cieux, & leur confient le gouver-

nement de l'univers. Il étoit naturel de confondre dans une même perſonne, les actions d'un roi & les attributs d'une divinité : il ſeroit même difficile de comprendre que cela ne fut pas arrivé.

Dès qu'une fois ce déſordre a été introduit, c'eſt alors qu'on a fait des apothéoſes avec le projet d'en faire : c'eſt alors qu'il s'eſt trouvé des monarques qui ont voulu jouir des honneurs divins, & qu'on a vu des peuples empreſſés à les leur offrir.

D'après les obſervations que nous venons de faire, on peut diſtinguer trois ſortes de divinités dans le polythéiſme des anciens peuples. Les premieres habitoient les cieux, & elles ſe multiplierent à meſure qu'on remarqua des aſtres auxquels on crut pouvoir attribuer quelque influence. Les ſecondes n'étoient que des idées allégoriques, qui, ayant ſervi à expliquer de mauvais ſyſtèmes de coſmogonie, furent priſes pour les dieux qui avoient formé le monde. Enfin les dernieres ſont des hommes que l'ignorance confondit avec les dieux, parce que le culte religieux ne différoit pas des hommages rendus aux grands de la terre. Tout cela enſemble a fait un cahos, qu'il n'eſt plus poſſible de débrouiller.

Vous voyez, Monſeigneur, que le culte idolâtre s'eſt formé comme tous les autres établiſſemens. Il eſt l'ouvrage des circonſtances : il a été modifié indifféremment ſuivant les opinions que le haſard a fait naitre : & ayant été reçu par un conſentement tacite, il a été généralement adopté.

Les monarques, parce qu'ils préſidoient à tout, ont préſidé à ce culte. Cependant, ils n'en ſont pas les premiers inſtituteurs : ils y ont ſeu-

lement coopéré, comme ils coopéroient à tous les usages qui s'établissoient.

Le sacerdoce étoit réuni dans leur personne avec le sceptre. Les monumens des nations les plus anciennes le prouvent ; d'ailleurs il étoit naturel que dans les cérémonies religieuses, ils continuassent d'être les chefs du peuple.

Il y a eu des guerres avant qu'il ait eu une discipline militaire : de même, il y a eu un culte, avant que les cérémonies religieuses aient été réglées. A mesure que la société s'éclaira, on reconnut qu'il importoit d'avoir quelque chose de mieux déterminé sur l'un & l'autre de ces objets ; & alors le monarque, en qualité de pontife, fit des réglemens sur le culte ; comme en qualité de général, il en fit sur la discipline militaire.

Il choisit parmi les cérémonies reçues : il en rejetta quelques-unes : il fit quelques changemens à d'autres : & il parut à la postérité le premier auteur du culte qu'il n'avoit fait que régler. Ses réglemens, s'ils furent faits avec sagesse, affermirent son autorité, donnerent de la force aux loix & adoucirent les mœurs du peuple.

Tant que sa domination fut bornée aux territoire d'une ville, il put exercer lui seul les fonctions de pontife & celles de général. Mais ne pouvant plus vaquer également aux unes & aux autres, lorsque sa domination fut plus étendue, il partagea le sacerdoce avec des citoyens, qu'il choisit à cet effet, & il resta le premier des pontifes. Sur la fin de la seconde période, il y avoit déja des corps de prêtres en Egypte.

Par cet établissement, les prêtres se trouvant

n'avoir d'autres intérêts que ceux du monarque, eurent beaucoup d'influence dans le gouvernement. Ils furent regardés comme juges souverains de tous les différens, qui pouvoient naître; & ils jouirent d'une autorité & d'une considération, qu'ils devoient à leur caractere & à l'opinion qu'on avoit de leur savoir.

Si mes conjectures ne sont pas le tableau exact de ce qui est arrivé dans les siecles aussi peu connus, elles vous font voir au moins les effets qu'à dû produire le caractere général de l'esprit humain dans les circonstances où nous avons supposé les hommes. Vous avez vu le commencement des loix, de l'idolâtrie & des monarchies, vous avez vu celui de la puissance royale, qui comprenoit alors le pouvoir législatif, le pouvoir sacerdotal, & le commandement des armées; enfin, vous avez vu le commencement de tout ce qui a concouru à former les sociétés civiles. Voilà, Monseigneur, ce que je m'étois proposé de mettre sous vos yeux, & il me semble que les observations que nous avons fait, doivent vous préparer à étudier l'histoire avec plus d'intelligence.

CHAPITRE IX.

Troisieme période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite.

NINUS & Sémiramis n'ont pu régner que dans cette période, & nous pouvons adopter l'opinion qui fait commencer l'empire d'Assyrie à la prise de Babilone par Ninus, sur la fin du sixieme siecle après le déluge. Il a fini sous Sardanapale, plus de huit cens ans après la mort de Ninus, & cet intervalle est tout-à-fait inconnu.

C'est sur la fin de cette période que paroit avoir régné Sésostris, le plus célebre des monarques qui ont gouverné l'Egypte. Destiné par son pere à la conquête du monde, il fut élevé avec tous les enfans mâles qui nâquirent le même jour que lui; & comme eux, il s'endurcit aux fatigues & aux travaux de toute espece.

Monté sur le trône, son premier soin fut d'assurer la tranquillité de ses états, & de prévenir les troubles qui auroient pu naitre en son absence. Dans cette vue, il divisa l'Egypte en trente-six nomes ou provinces, dont il donna le gouvernement à autant de personnes de confiance. On ajoute qu'il fit un nouveau partage des terres, & qu'il les distribua aux habitans par égale portion; ce qui auroit dû souffrir de grandes difficultés dans un pays qui pour lors nourris-

ſoit, dit-on, vingt-ſept millions d'habitans. Comment les grands propriétaires ſe feroient-ils laiſſé enlever leurs poſſeſſions? & comment Séſoſtris, après les avoir mécontentés, auroit-il pu s'éloigner & de ne pas expoſer ſon royaume à de grands troubles.

Il diſtribua encore, dit-on, ſes ſujets en autant de claſſes que de profeſſions; & il ne permit point aux enfans de quitter le métier de leurs peres, quand même ils auroient eu plus de talens pour tout autre. Mais cet uſage, tout-à-fait contraire aux progrès des arts, paroît avoir été plus ancien que ce monarque, & a été commun à tous les peuples de l'Aſie.

Après avoir tout réglé, Séſoſtris leva des troupes; & il en donna le commandement aux jeunes gens, avec leſquels il avoit été élevé. Ils avoient alors quarante ans comme lui, & on prétend qu'il en reſtoit mille ſept cent, ce qui ne peut être, parce qu'il auroit fallu qu'il fût né en Egypte plus de dix mille enfans par jour & qu'il y eût eu plus de ſoixante millions d'habitans. [*].

On dit que l'armée de Séſoſtris étoit de ſix cent mille hommes de pied, de vingt-quatre mille chevaux, de vingt-ſept mille chariots armés en guerre; & qu'il avoit encore ſur la mer rouge, une flotte de quatre cent vaiſſeaux. Après avoir défait les Ethiopiens, & les avoir rendus tributaires, il ſubjugua les Arabes, il ſoumit toutes les parties occidentales de l'Aſie; & ayant paſſé

[*] Voyez le calcul que fait à ce ſujet Mr. Goguet, Orig. des loix, 2 part. liv. 1. chap. 3.

l'Hellespont, il termina ses conquêtes dans la Thrace, ou le défaut de vivres manqua de faire périr son armée. Selon quelques-uns, il passa le Gange, il traversa les Indes & il pénétra jusqu'à l'Océan oriental.

Il n'employa que neuf ans à cette expédition. De retour, il éleva un mur depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, pour fermer l'Egypte aux peuples mêmes qu'il avoit vaincu; & il ne parut occupé qu'à mettre ses états à l'abri d'une irruption semblable à celle qu'il venoit de faire.

Il n'imagina donc pas de reculer les bornes de sa monarchie. Il avoit dévasté des provinces, il avoit pillé des peuples, il avoit fait des captifs: ce fut là tout le fruit de son entreprise; & c'est aussi, comme nous l'avons remarqué, tout ce qu'on entendoit par *faire des conquetes*, dans ces tems où, par la même raison qu'il étoit facile de s'ouvrir un pays, il étoit difficile de le conserver.

Pendant la paix, il bâtit des temples, il éleva des obélisques; & coupant l'Egypte par de nouveaux canaux, il favorisa le commerce intérieur, facilita l'arrosement des terres, & opposa une nouvelle barriere aux invasions des ennemis.

Avant lui, on n'avoit mis les villes à l'abri des inondations du Nil, qu'en contenant ce fleuve par des digues, qui, pouvant se rompre, exposoient les habitans à être submergés. Il fit construire des chaussées, sur lesquelles les villes qu'on bâtit, parurent dans le tems des débordemens, comme des isles au milieu des eaux: on remarque au reste qu'il n'employa à ces ouvrages aucun Egyptien, & qu'il n'y fit travailler que les captifs qu'il avoit fait dans ses expéditions.

On assure qu'il atteloit à son char les souverains des nations vaincues, lorsqu'ils lui apportoient les tributs qu'il leur avoit imposé. Cette idée de grandeur, toute fausse qu'elle est, paroît s'associer avec celle qu'on se faisoit alors d'un conquérant. Il étoit naturel de traiter en captifs les rois mêmes, puisqu'on ne prenoit les armes que pour faire des captifs. Cependant il y a lieu de croire que les rois, qui étoient trop voisins pour ne pas redouter Sésostris, étoient aussi les seuls qui s'exposoient à cette humiliation.

Il paroît que les révoltes avoient été fréquentes sous les prédécesseurs de Sésostris. C'est qu'ils avoient formé leur monarchie des débris de plusieurs royaumes, & que par conséquent, ils ont eu longtems à combattre des partis, qui devoient toujours se relever, tant qu'ils n'étoient pas tout à fait détruits. Pour prévenir de pareils soulevemens, qui n'étoient plus à craindre, Sésostris amollit les Egyptiens. Mais, Monseigneur, il est pour un souverain un moyen plus sûr de maintenir son autorité : c'est de la faire aimer. S'il regne plus despotiquement après avoir énervé ses sujets, il ne regne pas plus sûrement; parce qu'il manque de soldats pour défendre ses provinces contre l'étranger. Aussi l'Egypte fut-elle conquise : toutes les fois qu'elle fut attaquée. D'autres monarchies vous prouveront combien cette politique, attribuée à Sesostris, est condamnable.

On voit que l'Egypte a été florissante sous les successeurs de ce conquérant. Mais jusqu'à Bocchoris, nous connoissons peu les événemens de

leur regne. Celui-ci régnoit environ neuf cens ans apres Sésostris.

Les Phéniciens, si célebres dans l'antiquité, ont commencé dans le cours de cette période, à se rendre puissans par le commerce; & Sidon leur capitale, pouvoit être dès lors une ville florissante. Situés sur les côtes de la Palestine, dans un pays ingrat & stérile, ils ont été de bonne heure industrieux, parce qu'ils ont eu besoin de l'être. Des ports commodes sembloient leur ouvrir la mer : le mont Liban & d'autres montagnes leur offroient des bois de construction. Il ne faut donc pas s'étonner, si dans la nécessité d'aller chercher au loin des ressources qu'ils n'avoient pas chez eux, ils se sont appliqués à la navigation. Pour se rendre puissans sur terre, il il eût fallu livrer des combats : il ne falloit que de l'industrie pour le devenir sur mer où ils n'avoient point de concurrens.

Maîtres de la méditerranée, ils s'enrichirent par le commerce. Ils pourvurent d'abord aux besoins d'absolue nécessité : ils s'en firent bientôt après de superflus : ils créérent de nouveaux arts : & il paroît qu'ils firent à cet égard des progrès rapides.

On a remarqué que les Phéniciens ont eu les premiers des villes fortifiées. Ils en avoient dans le tems des guerres qu'ils ont soutenu contre les Israélites, ce qui prouve qu'ils en avoient sur la fin de cette période. En effet, c'étoit à eux, plutôt qu'aux autres peuples à se mettre à l'abri des invasions, auxquelles on étoit alors exposé : car ils avoient plus à perdre, & cependant le commerce auquel ils s'adonnoient uniquement,

les rendoit moins propres au métier des armes. Voilà à-peu-près pour ces siecles tout ce que nous savons des Phéniciens.

Avec cette période commencent les tems fabuleux de la Grece, jusqu'alors tout-à-fait inconnue.

De toutes les colonies venues d'Orient dans cette contrée, la plus ancienne dont l'histoire profane ait conservé quelque souvenir, c'est celle des Titans qui passerent le Bosphore au commencement de cette période ou à la fin de la précédente. Alors les peuples de la Grece étoient les Pélasges, les Aones, les Hiantes, les Leleges & d'autres dont on ne connoît que les noms. Barbares au point d'errer sans chefs & sans discipline, ils n'avoient d'autres retraites que les antres & les cavernes, ils ne faisoient point usage du feu ni des alimens convenables à l'homme, & ils étoient féroces jusqu'à se manger les uns les autres.

On représente Ourane, pere des Titans, comme un conquérant qui étend son empire sur la Thrace, la Grece, l'Italie, les Gaules & l'Espagne. On veut dire sans doute, que dans toutes les parties de l'Europe qu'il parcouroit, il faisoit fuir devant lui les troupes de sauvages ou qu'il en forçoit quelques-unes à le suivre. En effet, on ne peut conquérir que des peuples cultivateurs. Ils sont dans la nécessité de subir le joug, parce qu'ils tiennent aux champs qu'ils cultivent. Quant aux sauvages, pour qui tous les lieux sont égaux, ils fuient lorsqu'ils ne sont pas les plus forts; & comme on ne sauroit les chasser à la fois de toutes leurs retraites, on leur en laisse plu-

ſieurs pour une qu'on leur enleve. Comment les Titans auroient-ils étendu leur domination ſur pluſieurs provinces de l'Europe ? ils n'ont point bâti de villes, ils vivoient ſous des tentes, ils n'étoient eux-mêmes qu'une troupe errante. Ils ne dominoient donc que dans les cantons qu'ils habitoient, & pour ſe ſouſtraire à eux, il ſuffiſoit de s'éloigner.

La Grece alors n'avoit point de culte public, & en effet, il ne pouvoit pas y en avoir parmi des ſauvages, qui n'avoient ni chefs ni diſcipline. On ne peut pas même dire quelle idée ils ſe formoient des dieux, & on voit qu'ils ne les diſtinguoient pas encore par des noms différens. Ce ſont les Titans, qui les premiers leur apporterent le culte de Saturne, de Jupiter, de Cérès, &c. Ce qui a fait conjecturer que cette colonie venoit d'Egypte, où ces dieux étoient honorés de tems immémorial.

Dans la ſuite les Grecs confondirent les dieux avec les Titans, qui les leur avoient apportés ; & en conſéquence, ils regarderent comme des guerres que les dieux s'étoient faites, celles qui s'étoient élevées parmi les Titans, & dont il reſtoit une tradition confuſe. Telle a été la premiere origine des fables de la Grece.

La colonie errante des Titans ſe détruiſit elle-même par les guerres, que ſe firent les chefs. Il ne reſta de toute cette race qu'Inachus, qui s'établit dans le Péloponeſe, & qu'on regarde comme le fondateur du royaume d'Argos. Cependant il paroît que ce prince n'a fait aucun établiſſement fixe, & qu'il vivoit ſous des tentes. Il eut deux fils, Phoronée & Egialée : le pre-

mier bâtit Argos, & le second fonda le royaume de Sicyones.

Ogygès, contemporain d'Inachus, régnoit dans l'Attique. Il eut de son mariage avec Thébé, fille de Jupiter, un fils nommé Eleusinus, qui bâtit la ville d'Eleusis. C'est pendant son regne, que l'Attique a été ravagée par une inondation, dont le souvenir s'est conservé sous le nom de *déluge d'Ogygès*.

Il n'y avoit donc encore dans toute la Grece que deux villes, Argos & Eleusis; mais elles sont l'époque de la révolution, qui alloit tirer les Grecs de la barbarie. Ce commencement de police est dû aux connoissances que les Titans avoient apporté : c'est tout l'effet qu'a produit leur irruption. D'ailleurs la Grece retomba bientôt dans son premier état; & elle n'en fut retirée que plus de deux siecles après, lorsque de nouvelles colonies vinrent d'Égypte & de Phénicie.

Mille cinq cent quatre-vingt-deux ans avant l'ére vulgaire, Cécrops originaire d'Egypte, aborda dans l'Attique, où Actée qui régnoit alors, lui donna sa fille en mariage. Ayant succédé à ce prince dans un tems où des pirates & des brigands infestoient l'Attique, il fit sentir à ses sujets combien il leur importoit de se mettre à l'abri de pareilles incursions. Il leur apprit l'art de bâtir, & il fonda une ville qu'il nomma Cécropie.

Cependant les Grecs n'avoient aucune idée de l'union conjugale : ils n'en avoient que de fort confuses de la divinité, & des hommages qui lui sont dûs. C'est Cécrops, qui le premier institua le mariage : il régla le culte : enfin il établit plu-

ſieurs tribunaux, & entr'autres le fameux aréopage.

Après un regne de cinquante ans, il mourut ſans laiſſer de poſtérité, & Cranaüs athénien, lui ſuccéda. Deux événemens ont rendu ce dernier regne mémorable. Le premier eſt le jugement rendu par l'aréopage, lorſque Mars & Neptune, deux princes qui régnoient dans la Theſſalie, ſoumirent leur différent à la déciſion de ce tribunal. Le ſecond eſt le déluge de Deucalion, fils de Prométhée, qui régnoit ſur le mont Parnaſſe & dans la baſſe Theſſalie.

Après neuf ans de regne, Cranaüs fut chaſſé par Amphictyon, dont on ignore l'origine. Alors régnoit aux Thermopyles un autre Amphictyon, fils de Deucalion. C'eſt celui-ci qui forma une confédération de douze villes grecques, dont les députés devoient ſe rendre deux fois l'année aux Thermopyles. Cet aſſemblée, qui dévint célébre, fut nommée *le conſeil des Amphyctions.* (*)

C'eſt pendant le regne d'Amphictyon, roi d'Athenes, ſoixante-trois ans après Cécrops & 1519 avant J. C., que Cadmus apporta aux Grecs l'écriture alphabétique & pluſieurs arts. Maître de la Béotie après pluſieurs combats, il bâtit la Cadmée; & pour repeupler le pays dont il avoit chaſſé les premiers habitans, il offrit un aſyle à tous ceux qui ſe réfugieroient auprès de lui. Il eſt le premier qui ait introduit cet uſage

(*) Mr. Freret croit que ce conſeil n'a été créé que 60 ou 80 ans après la guerre de Troye: mais j'ai ſuivi l'opinion la plus commune.

en Grece. L'hiſtoire de ſa poſtérité a été une ſuite de malheurs & de cataſtrophes tragiques.

Enfin, huit ans après l'arrivée de Cadmus, Danaüs vint d'Egypte dans l'Argolide, & enleva la couronne à Gélanor, le dernier des deſcendans d'Inachus.

Voilà les colonies qui ont le plus contribué à policer les Grecs. C'eſt vers le tems qu'elles s'établirent, que Séſoſtris autant qu'on le peut conjecturer, pénétra dans la Thrace, & montra les arts aux peuples de l'Aſie mineure, & à ceux du nord de la Grece. A cette époque les Grecs commencerent à ſentir la néceſſité de ſe réunir, ſoit pour réſiſter aux entrepriſes des étrangers, ſoit pour jouir des arts qui leur avoient été apportés.



CHAPITRE X.

Qu'il étoit difficile aux Grecs de ſe policer.

L'HISTOIRE de la Grece eſt, en quelque ſorte un abrégé de toutes les révolutions poſſibles. Après nous avoir repréſenté les Grecs dans l'état le plus groſſier & le plus barbare, elle nous montre le commencement des arts & des ſociétés; & nous faiſant obſerver ces choſes depuis leur origine, juſqu'à leur perfectionnement, & depuis leur perfectionnement juſqu'à leur décadence, elle nous fera remarquer dans tous les genres d'études, les progrès & les erreurs de

l'esprit humain. Les Grecs perfectionnerent les arts qui leur avoient été apportés : ils en créerent de nouveaux ; ils firent une étude particuliere de la législation : ils imaginerent de nouvelles formes de gouvernement ; & ils cultiverent avec passion toutes les sciences. Vous jugez donc, Monseigneur, combien leur histoire doit être instructive. Mais pour vous préparer à l'étudier avec fruit, il faut nous arrêter quelque tems sur les premiers siecles : il faut tâcher de démêler dans ces commencemens les circonstances, dont l'influence s'étendit jusques dans les siecles suivans.

La Grece est coupée par une chaîne de montagnes, qui formant plusieurs sinuosités, & jettant des branches de côté & d'autre, la divise en plusieurs vallées, & éleve autour de chacune des enceintes qui les ferment presque de toutes parts.

Cette disposition ne permettoit pas aux étrangers de pénétrer facilement dans l'intérieur : elle étoit même un obstacle à la communication des sauvages ; & les troupes, passant rarement d'un canton dans un autre, erroient sur les montagnes & dans les vallées où chacune se trouvoit.

En considérant cette position des différentes parties de la Grece, on voit que les sauvages qui l'habitoient, ne pouvoient se policer que bien lentement. En effet, il y a deux choses également certaines : l'une que les Hommes ne font des découvertes, qu'autant qu'ils ont des besoins ; l'autre qu'ils ne conservent leurs découvertes, qu'autant qu'ils peuvent se les communiquer. Si on les tenoit tout-à-fait séparés, si on

leur ôtoit tout moyen de communication; chacun borné à sa propre expérience, seroit condamné à recommencer les mêmes études; les découvertes des peres seroient perdues pour les enfans, & les dernieres générations seroient aussi ignorantes que les premieres. Ajoutons encore que dans cette supposition les besoins seroient en petit nombre, & que par conséquent, ils conduiroient chaque individu à peu de connoissances. Besoins, société, communication d'idées: voilà les machines qui ont élevé l'édifice des arts & des sciences.

Je ne veux pas dire que les sauvages de la Grece, absolument isolés, fussent dans l'impuissance de vivre plusieurs ensemble. Mais d'un canton à l'autre, la communication étoit difficile. Il n'y avoit donc que ceux d'un même canton, qui vivoient ensemble; & les troupes qu'ils formoient, devoient être fort petites, parce que des montagnes & des vallées couvertes de bois, ne pouvoient nourrir que peu d'habitans.

Voilà pourquoi, jusqu'aux Titans, les Grecs ont vécu dans un abrutissement qu'on a peine à comprendre, se nourrissant de fruits, de plantes, de racines telles qu'ils les trouvoient dans les bois, & n'imaginant seulement pas de s'attrouper sous un chef.

Dans de pareilles circonstances, il n'y avoit que les enfans singuliérement bien constitués, qui pussent vivre âge d'homme. La population ne pouvoit donc pas croître facilement, & cependant elle pouvoit facilement diminuer par les innondations, auxquelles les vallées étoient exposées.

En effet, la Béotie eſt un baſſin formé par des montagnes, & dans lequel les rivieres n'ont leur écoulement que par des conduits ſouterrains. On voit encore des puits qui ont été taillés dans le roc pour deſcendre dans ces conduits & les nettoyer : ce qui prouve qu'ils n'ont pas toujours laiſſé un libre paſſage aux eaux.

La Theſſalie eſt également un baſſin, & le fleuve Pénée ſe jette dans la mer par une embouchure ſi étroite, qu'il n'eſt pas difficile de comprendre qu'elle a pu ſe combler.

Par conſéquent, quoique les déluges d'Ogygès & de Deucalion ſoient les ſeuls, dont la tradition ait conſervé le ſouvenir; on peut conjecturer qu'il y en avoit déja eu pluſieurs autres. Or, plus la Grece aura été expoſée à de pareilles inondations, moins elle ſe ſera peuplée. Tout paroît donc confirmer la tradition, qui repréſente les Grecs épars de côté & d'autre, & n'ayant preſque pas de commerce enſemble.

Peut-être que de la conformité qu'on a remarqué dans leur langage, on croiroit pouvoir conclure qu'ils communiquoient beaucoup entr'eux. Mais cette conformité prouve ſeulement qu'ils avoient tous la même origine. Si d'un canton à l'autre, la langue primitive a été des ſiecles ſans éprouver de grands changemens, c'eſt que pendant des ſiecles, l'ignorance a été la même par-tout, & que par conſéquent on n'a pas ſenti le beſoin d'enrichir le langage de nouveaux mots & de nouveaux tours. Il y auroit eu dans la Grece autant de langues que de provinces, ſi ſi les peuples s'étoient éclairés ſéparément, &

ſans avoir aucun commerce entr'eux : mais c'eſt ce qui n'eſt pas arrivé.

Quoique les Titans n'aient point fait d'établiſſemens fixes, on conjecture avec raiſon qu'ils ont enſeigné l'agriculture aux Grecs, puiſqu'ils leur ont apporté le culte de Cérès. On ne peut pas douter qu'ils ne la connuſſent eux-mèmes, & qu'ils n'aient été dans la néceſſité de la cultiver. Leur peuplade paroit avoir été trop nombreuſe, pour avoir pu ſe paſſer de ce ſecours dans un pays qui nourriſſoit à peine ſes premiers habitans. Mais les guerres qu'ils ſe firent, ne permirent pas à l'agriculture de faire de grands progrès : ils ſe ruinerent mutuellement, & ils diſparurent bientôt ; ou du moins ceux qui reſterent, ſe diſperſerent dans les bois & ſe confondirent avec les anciens ſauvages. Cette colonie, qui ne fit que paſſer, ne put donc pas tirer les Grecs de la barbarie. Pour une pareille révolution, il falloit qu'il en arrivât de nouvelles, & cependant de nouvelles colonies ne pouvoient pas s'établir ſans de grands obſtacles.

Les étrangers, qui ont contribué à policer les Grecs, s'établirent d'abord ſur les côtes, ſoit parce que c'étoit la poſition la plus avantageuſe pour le commerce, ſoit parce qu'il étoit difficile de s'engager dans des bois & dans des montagnes. Les ſauvages n'eurent rien de plus preſſé que de s'éloigner. Ils voyoient la perte de leur liberté à reſter, & ils ne prévoyoient pas ce qu'ils perdoient à fuir. Pouvoient-ils imaginer qu'il put leur ètre avantageux de ſe faire des beſoins qu'ils ne connoiſſoient pas ? Sentoient-ils la néceſſité de ces choſes dont les Egyptiens

& les Phéniciens ne pouvoient pas ſe paſſer ? Enfin une vie fixe & laborieuſe pouvoit-elle avoir quelque attrait pour eux ?

Les premiers royaumes de la Grece étoient donc bien peu de choſe. Un petit nombre de cabanes formoient une ville & un royaume. Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille ames dans toute l'Attique.

Il n'étoit pas même toujours néceſſaire de commander dans une ville, pour être ce qu'on appelloit alors un roi. Il ſuffiſoit d'être le chef d'une troupe, & de chaſſer toutes les autres d'un canton dont on ſe rendoit maître. Tels ont été Inachus & Ogygès ; & tels vraiſemblablement ont été encore Neptune & Mars dans des tems poſtérieurs.

De pareils rois ne contribuoient pas à policer les Grecs. Ils dévaſtoient la Grece : ils étoient le fléau des peuples fixés dans les villes : ce n'étoient dans le vrai que des chefs de brigands, dont il fallut purger la Grece. Ils retarderent d'autant plus les progrès de la ſociété, que le brigandage fut long-tems en honneur, & qu'il falloit des héros pour le détruire.

A meſure que les étrangers établis ſur les côtes, pénétrerent plus avant, les ſauvages, vaincus par la force, ou gagnés par les manieres avec leſquelles on les traita, commencerent à connoître un nouveau genre de vie, & deſirerent d'avoir part aux avantages qui leur furent offerts. Quelquefois chaſſés des lieux qu'ils habitoient, ils furent forcés de chercher un aſyle dans les villes, qui s'ouvrirent à eux. D'autres fois ils y étoient attirés par des combats, dont

on leur donna le ſpectacle. C'eſt un artifice que les colonies avoient employé avec ſuccès, & c'eſt de cet uſage que naquirent dans la ſuite les jeux célebres de la Grece.

Cependant la diſpoſition des différentes contrées de la Grece, en faiſoit autant de petits royaumes indépendans; & cette indépendance rendoit les Grecs peu propres à ſubir le joug des loix. Autant les peuples ſont portés à l'eſclavage dans les grands empires, autant dans les petits états, ils ont de peine à ſe ſoumettre à une autorité légitime. Les Grecs n'oublierent point qu'ils avoient été libres : ils voulurent toujours concilier une liberté ſans bornes avec les avantages de la ſociété; & cet eſprit fut une ſource de déſordres & de révolutions.

On devoit donc trouver bien des obſtacles à policer la Grece, & cependant pour les vaincre promptement, il eût fallu être plus habile que les étrangers qui aborderent dans cette contrée. Quoique la tradition faſſe de Cadmus un fils du roi de Sidon, & de Danaüs un frere d'Egyptus, qu'on dit être Séſoſtris même; on ne les connoît dans le vrai, ni l'un ni l'autre, non plus que Cécrops; & cette origine, qu'on leur donne, doit être miſe au nombre des fables imaginées pour embellir l'hiſtoire de leur établiſſement.

D'un côté, rien n'étoit plus oppoſé à l'eſprit des Egyptiens, que de ſonger à porter les arts chez d'autres peuples; & de l'autre il eſt vraiſemblable, que lorſque les Phéniciens ont envoyé des colonies quelque part, ils n'ont eu d'autre objet que d'étendre leur commerce. Delà,

je conjecture que ces étrangers, qui aborderent dans la Grece, étoient des aventuriers, qui n'ayant aucune considération dans leur patrie, chercherent des établissemens dans les pays les moins fréquentés. Ils n'avoient sans doute que des connoissances bien imparfaites : car ils n'auroient pas quitté l'Egypte ou la Phénicie, pour aller exercer leurs talens parmi des sauvages.

Dans la période suivante, un grand nombre de colonies sortirent de Sidon. Ce fut une suite des conquêtes de Josué. Cette ville, ne pouvant fournir à la subsistance de tous les Phéniciens pour qui elle fut un asyle, leur donna des vaisseaux ; & elle les répandit en Afrique, en Espagne & dans plusieurs îles. On ne voit pas néanmoins qu'elle ait alors envoyé des colonies dans la Grece, & c'est cependant dans ces circonstances qu'elle auroit dû y former des établissemens : mais ce pays étoit trop pauvre pour attirer l'attention d'une ville commerçante.

Au reste, quoique nous ayons lieu de conjecturer que Cécrops, Cadmus & Danaüs n'ont été que des avanturiers, il est certain qu'ils durent paroître comme des prodiges à des hommes dépourvus de toutes lumieres ; & la Grece leur doit ses premieres connoissances.





CHAPITRE XI.

De l'origine de la Mythologie.

CEUX qui apporterent en Grece des dieux étrangers, n'en donnerent ſans doute que des idées imparfaites, & le culte égyptien ou phénicien fut altéré dès ſon établiſſement. Les ſauvages encore contribuerent à le dénaturer : il eſt vraiſemblable qu'ils ne le conçurent pas tel qu'on le leur préſentoit ; ils y mêlerent leurs préjugés, ils le modifierent de bien des manieres.

Les dieux eurent différentes époques, ſoit parce que les colonies arriverent dans des tems différens, ſoit parce que les peuples de la Grece ne ſe policerent que les uns après les autres.

Le tems, où leur culte s'établit, fut pris dans la ſuite pour celui de leur naiſſance, & parce que pour les faire connoitre, on leur avoit donné des noms grecs, ils paſſerent bientôt pour Grecs eux-mêmes, & on les crut nés dans le pays.

Cette mépriſe changea la génealogie des dieux: ceux qui étoient les plus anciens en Egypte furent les plus modernes en Grece, & réciproquement. En effet, les Grecs ayant confondu l'époque de leur établiſſement avec celle de leur naiſſance, les généalogies qu'ils imaginerent, ne purent pas être toujours d'accord avec celles des Egyptiens.

Les divinités ne s'établirent pas toujours ſans obſtacles : les miniſtres d'un culte déjà ancien, craignirent de le voir aboli par un nouveau culte. Les prêtres eurent donc des intérêts contraires : ils ſe livrerent des combats ; ils uſurperent les uns ſur les autres : & la religion eſſuya bien des changemens. Or, l'hiſtoire de ces changemens, préſentée ſous des allégories, & chargée de circonſtances, prendra inſenſiblement la forme d'une hiſtoire des dieux mêmes, conſidérés comme autant de perſonnages, qui ſe ſeroient enlevé tour-à-tour l'empire de l'univers.

Toutes ces fables furent long-tems confiées à la tradition ſeule. Les prêtres ne faiſoient point un corps : ils ne ſe concerterent point. Chacun forma un culte, ſuivant l'eſſor que prit ſon imagination. Ainſi il y eut autant de dieux & de pratiques religieuſes, que de territoires : chaque divinité, en changeant de lieux, changea de noms, d'attributs, de fonctions ; & les notions que s'en firent les Grecs, ne furent ni uniformes ni permanentes.

Cependant à meſure que les peuples ſe mêlerent, ils ſe communiquerent leurs idées ; & leurs idées ſe mêlant comme eux, l'hiſtoire des dieux ne fut plus qu'un cahos. C'eſt cette hiſtoire qu'on nomme *mythologie*.

La mythologie n'offre donc rien de déterminé : elle laiſſe une libre carriere à l'imagination. Par conſéquent, il ſuffiſoit d'être poete pour être théologien ; & chaque âge vît naître de nouvelles fables. Mais elles étoient ingénieuſes, & vous verrez que ſi tous les peuples ont eu des préjugés

préjugés, les Grecs seuls ont su faire de l'erreur un art agréable.

Il me suffit, Monseigneur, de vous montrer ces choses dans leur origine. Vous apprendrez la mythologie en lisant les poetes, & au besoin, un dictionnaire de la fable vous instruira [*].



CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses & des effets qu'elles produisirent.

LES forêts ont été les premiers temples des dieux de la Grece, comme elles ont été les premieres habitations des Grecs. En effet, les dieux n'ont pu se fixer dans des édifices, que lorsque les hommes se sont fixés dans les villes. C'est vraisemblablement cette premiere habitation des dieux, qui a introduit l'usage des bois sacrés qu'on élevoit auprès des temples.

On ne se contenta pas d'adresser aux dieux ses prieres & ses vœux : on crut devoir leur offrir les choses qu'on imagina leur être agréables. Ces sacrifices eurent pour objet de les remercier, d'en obtenir de nouveaux bienfaits ou d'appaiser leur colere ; & ces motifs firent

[*] Voyez sur ce sujet une dissertation de Mr. Fréret. J'en tire à peu près tout ce que je dis dans ce chapitre.

offrir, ſuivant les circonſtances, des fruits, des animaux & des hommes.

Les cérémonies qui accompagnoient les ſacrifices, firent accourir aux pieds des autels; mais rien ne contribua plus à ce concours, que l'uſage où étoient les Grecs, de ne point former d'entrepriſes, ſans avoir interrogé les dieux ſur l'événement.

Les aſtres ſont les premieres divinités: auſſi furent-ils interrogés les premiers, & l'aſtrologie eſt la plus ancienne eſpece de divination. L'influence de ces corps parut ſenſible: on crut qu'il n'y avoit qu'à les obſerver pour juger de l'avenir. On étudia donc les cieux, & auſſi-tôt rien n'y parut arriver naturellement. Les cometes, les éclipſes, les nuages, les vents, le tonnerre, tout fut prodige & préſage, & pour mieux obſerver ces choſes, on plaça les temples ſur des lieux élevés.

Mais ſans doute les ſacrifices ſont agréables aux dieux. Pourquoi donc ne ſaiſiroient-ils pas cette occaſion de manifeſter leur volonté? Pourquoi ne liroit-on pas l'avenir dans les entrailles des victimes? On ouvrit donc les victimes.

Mais encore pourquoi des paroles échappées au haſard, un mouvement involontaire, un tintement d'oreille, un éternuement fait à droite ou à gauche, une chûte imprévue, un ſonge, &c. ne ſeroient-ils pas autant d'avertiſſemens que nous donnent les dieux? ne peuvent-ils pas ſe ſervir de ces moyens? ils le peuvent, ils le font donc.

Au pied du mont Parnaſſe, il y avoit une crevaſſe dont on ne pouvoit approcher ſans entrer

dans une espece de fureur. Il en sortoit une exhalaison qui faisoit extravaguer. On prit cette exhalaison pour une inspiration, & on crut qu'un dieu vouloit se communiquer. Aussi-tôt une Pythie monte sur le trépied, des prophetes l'entourent, ils recueillent les mots qui lui échappent, les interprétent, les mettent en vers, & on a des oracles. Ainsi s'est établi l'oracle de Delphes, le plus célebre de la Grece.

Celui de Dodone commença & s'accrédita avec la même facilité. Une prêtresse de Thebes, enlevée par un marchand phénicien, & vendue en Grece, se retira dans la forêt de Dodone, bâtit une chapelle à Jupiter, promit des oracles: on accourut, & le dieu parla.

Quelque grossieres que soient ces superstitions, elles eurent leur utilité; parce qu'elles pouvoient seules faire franchir aux peuples les obstacles, qui les séparoient. En se réunissant à Delphes, à Dodone, &c. leurs mœurs commencerent à s'adoucir. Ils réfléchirent sur leur situation, ils se communiquerent leurs idées, & ils devinrent tous les jours plus sociables. C'est ce concours qui a fait créer le conseil des Amphictyons, formé des députés de plusieurs peuples; & ce conseil par son institution, devoit contribuer à policer les Grecs.

Ce n'est pas qu'on doive, avec Denis d'Halicarnasse, regarder ce conseil comme une assemblée politique, où les Grecs traitoient des affaires d'état, & des moyens de se rendre formidables aux barbares, en réunissant toutes les forces. Il est difficile de comprendre qu'ils eussent déja des vues si étendues; & on ne voit pas pour-

quoi ils auroient pensé dès-lors à se réunir contre les barbares qui ne les attaquoient pas encore. Ce seroit leur supposer trop de prévoyance.

Il est vrai que les villes, qui jouissoient du droit d'amphictyonat, avoient toutes un intérêt commun; & que cette confédération, qui les unissoit, les mettoit dans une situation à se donner mutuellement tous les secours dont chacune pouvoit avoir besoin. Mais ce n'est pas dans le conseil des Amphictyons qu'elles traitoient leurs affaires purement politiques. Ce corps, n'étoit encore que le gardien du temple, & le juge des différens que le concours pouvoit faire naitre; s'occupant de la police, réglant les cérémonies religieuses, faisant respecter le culte, & ne s'armant que pour venger la divinité. Si dans la suite il se mêla des querelles des Grecs, il prit la religion pour prétexte; & cela seul fera connoître l'esprit de sa premiere institution.

Le concours aux lieux où il y avoit des oracles, rendit plus fréquens les jeux, où les Grecs aimoient à montrer leur force & leur adresse; & ces jeux rendirent eux-mêmes le concours plus grand. Dans ces siecles, où l'adresse & la force étoient au rang des premieres vertus, on ne pouvoit pas imaginer des spectacles plus intéressans pour les peuples. C'est pourquoi ces jeux se mêlerent aux cérémonies religieuses; ils en devinrent une partie essentielle: on en donna pour célébrer la mémoire des grands hommes: les héros se firent une gloire de s'y distinguer; & la passion, avec laquelle on y accourrut de toutes parts, détermina à les donner réguliérement dans des tems marqués. Les premiers de cette es-

pece font ceux qu'inftitua Lycaon, qui régnoit en Arcadie fur la fin de la troifieme période. Quelques tems après, les jeux panathéniens commencerent à Athenes fous Erichthonius.

Dans ces affemblées de la Grece; on s'entretenoit d'actions héroïques, de merveilles, de fables. Tout ce qu'on voyoit, tout ce qu'on entendoit, entretenoit le courage, portoit à l'héroïfme, & faifoit durer les préjugés utiles. La curiofité avoit toute la vivacité, que donne un commencement de connoiffances; & la crédulité étoit grande, parce que l'ignorance rendoit tout poffible. Ainfi les mœurs s'adouciffoient, fans s'amollir: on fe portoit aux grandes chofes, parce qu'on en croyoit de plus grandes: les prodiges fabuleux préparoient à de vrais prodiges; & ces peuples, qui auparavant épars, fe connoiffoient à peine, commençoient à fe regarder comme une feule & même nation, & à méprifer toutes les autres.

Voilà les tems où il faut d'abord obferver les Grecs, parce qu'alors les circonftances leur faifoient prendre un caractere, dont ils conferverent toujours quelque chofe. Crédules & fuperftitieux dans ces commencemens, ils continueront de l'etre dans les fiecles où ils furent plus éclairés. Mais ils eurent auffi le même courage, la même activité, la même curiofité, la même paffion pour le merveilleux, le même mépris pour les autres nations. Ils femblent dès ces tems, fe former pour les plus grandes vertus & pour les plus grands vices, pour les plus grandes lumieres & pour les plus grandes erreurs; en un mot, pour tout ce qui eft grand.

CHAPITRE XIII.

Quatrieme période, depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 *avant J. C. ou jusqu'à l'établissement de l'archontat chez les Athéniens en* 1088*: espace de quatre cent & quelques années.*

DEPUIS l'arrivée des colonies égyptiennes ou phéniciennes, jusqu'à la guerre de Troye, il y a plus de trois cens ans. Un grand nombre de royaumes commencent dans cot intervalle : les peuples semblent se policer à l'envi ; & il y a aussi tous les jours plus de communication entr'eux. Mais c'est dans la fable qu'il faut étudier ces tems, plutôt que dans l'histoire.

On ne sait rien de la plupart des souverains qui ont régné dans la Grece pendant ces trois siecles ; & ce qu'on sait des autres, si on le dépouille du merveilleux, se réduit à peu de chose. Les Grecs ont à la vérité sur les autres peuples, l'avantage d'avoir rendu intéressans les prodiges qu'ils ont cru, comme ceux qu'ils ont fait & il seroit honteux d'ignorer tout-à-fait leurs fables : mais j'ai déja remarqué que vous pourrez vous en instruire dans les poëtes.

L'agriculture n'avoit fait encore que peu de progrès dans le premier siecle de cette période, lorsqu'Erecthée partit d'Egypte avec des vaisseaux

chargés de bled, aborda dans l'Attique, délivra ce pays d'une famine qui le pressoit, & devint par ce bienfait, roi des Athéniens. On comptoit alors plus de cent cinquante ans depuis l'établissement de Cécrops, & on a remarqué que jusqu'à cette époque, l'Attique tiroit les bleds de la Sicile ou de la Libye. On n'y connoissoit encore que la culture de l'olivier: Cécrops, qui l'avoit apportée avec le culte de Minerve, trouva le terroir trop sec & trop aride pour toute autre production.

Erecthée, jugeant que les plaines d'Eléusis seroient propres au labourage, les fit défricher & ensemencer; & cette entreprise ayant eu tout le succès qu'il s'étoit promis, il institua à Eléusis les mysteres de Cérès, à l'imitation de ceux que les Egyptiens célébroient en l'honneur d'Isis.

Il n'est pas douteux que les Grecs n'ayent connu l'agriculture long-tems auparavant. Nous avons vu que les Titans leur en avoient au moins donné une idée grossiere; & si après l'extinction de ces étrangers, cet art se perdit, Cadmus & Danaüs le renouvellerent dans la suite. Mais il étoit fort peu répandu, & vraisemblablement fort négligé, même dans les cantons où on le conservoit encore. Pour le rendre plus commun, il fallut vaincre bien des obstacles: c'est ce qu'on apperçoit dans le merveilleux, qui a défiguré cette révolution. On a dit que, sous Erecthée, Cérès étoit venue elle-même enseigner l'agriculture aux Grecs; & on a fait faire des prodiges à cette déesse, pour garantir les jours de Triptoleme, lorsque ces peuples encore barbares, qu'il

vouloit forcer à cultiver la terre, se soulevoient contre lui.

Le regne d'Erecthée, qui commence l'an 1423 avant Jesus-Christ, est donc l'époque où l'agriculture change les mœurs des Grecs; & c'est dans le siecle suivant qu'elle fait de nouveaux progrès & se répand. Alors de nouveaux royaumes se forment de toutes parts: la Grece sent croître ses forces: les peuples contractent des alliances; & les chefs arment pour différentes entreprises. Telles sont l'expédition des Argonautes, sous la conduite de Jason; la guerre de Thèbes, où sept rois se réunissent contre Etéocle; & la guerre de Troye, où toute la Grece prend part.

On n'avoit pas encore vu autant de mouvement. Mais si les Grecs étoient mieux qu'ils n'avoient jamais été, les arts qu'ils connoissoient ne leur suffisoient pas; & c'est-là le principe de l'inquiétude qui les agitoit, & qui les agita encore longtems.

Il falloit un aliment à cette inquiétude. C'est pourquoi les jeux devinrent plus fréquens que jamais. Ils continuerent de faire partie du culte & des honneurs qu'on rendoit à la mémoire des héros. Les rois en donnerent à leur avénement: Thésée rétablit les Panathénées: il institua les jeux isthmiques à Corinthe: Hercule renouvella ceux qu'un siecle auparavant on avoit institués à Olympie en l'honneur de Jupiter. En un mot, on ne parut occupé qu'à multiplier ces sortes de spectacles. Les noms de ceux qui les instituoient, les grands hommes dont ils rappelloient les actions, les dieux auxquels on les consacroit, les rois & les héros qui entroient en lice, les cou-

ronnes qu'on diſtribuoit aux vainqueurs, l'affluence de tous les peuples de la Grece, voilà les circonſtances qui entretenoient la paſſion pour ces jeux, & qui préparoient les Grecs à de grandes choſes.

Tel étoit l'eſprit de ces peuples dans le ſiecle que termina la guerre de Troye. Mais ils étoient encore bien ignorans dans l'art de ſe gouverner. Les uſages, qui leur tenoient lieu de loix, étoient pour eux une ſource d'abus; & on pouvoit prévoir dès-lors que les déſordres ruineroient la Grece, ou qu'ils ameneroient une révolution, qui la rendroit plus floriſſante que jamais. C'eſt dans ces circonſtances, que Théſée jetta les fondemens de la grandeur d'Athènes.

Juſqu'alors l'Attique avoit été diviſée en douze bourgs, qui, ayant chacun leurs magiſtrats & leurs aſſemblées particulieres, ſe gouvernoient ſéparément d'après leurs uſages, & qui, bien loin de ſe réunir pour l'intérêt commun, ſe faiſoient ordinairement la guerre.

Théſée caſſa ces magiſtrats, ces aſſemblées, & fit des douze bourgades un ſeul peuple, qui s'aſſembloit à Athènes. Là, les habitans de la campagne eurent droit de ſuffrage, comme les habitans de la ville; & toute l'Attique fut ſoumiſe à la juriſdiction de cette capitale. Par cette réforme, Athènes s'agrandit, & devint tous les jours plus puiſſante.

Erecthée avoit diſtribué les citoyens en quatre claſſes: Théſée n'en fit que trois; les nobles, les laboureurs & les artiſans. Les deux dernieres, étant plus nombreuſes, étoient auſſi plus puiſſantes. Il voulut donc en balancer l'autorité; &

il se flatta d'y réussir, en réservant pour la premiere seule tout ce qui concerne le ministere de la religion, celui de la justice & celui de la police. Mais ses précautions n'assurerent pas l'équilibre qu'il vouloit établir. Les laboureurs & les artisans, plus puissans par le nombre, devoient se rendre maitres de la république, toutes les fois qu'il se trouveroit parmi les nobles des citoyens, qui jaloux du commandement, se détacheroient de leur corps pour s'attacher au peuple. Ce gouvernement renfermoit donc un germe de factions : il tendoit à l'anarchie, & l'autorité devoit passer continuellement d'une main dans une autre. En effet, Théfée, victime d'un parti qui s'éleva contre lui, fut banni d'une ville dont il avoit été le second fondateur.

C'est sur-tout sur le siecle de Théfée que les Grecs se sont plus à répandre un merveilleux, qui fait connoître leur esprit & leur caractere. Sans entrer néanmoins à ce sujet dans aucun détail, je me contenterai d'observer les circonstances, qui ont pu donner lieu à tant de fables.

Si les Titans furent pris pour les dieux qu'ils avoient apporté, ce ne fut qu'une méprise involontaire. Cécrops, Cadmus & Danaüs, malgré les services qu'ils avoient rendu, ne passerent jamais que pour des rois. Pourquoi donc, dans des tems postérieurs, tous les grands hommes sont-ils autant de demi-dieux ? Pourquoi semble-t-il que les Grecs veuillent absolument s'y méprendre ?

Dans l'établissement des colonies & long-tems après, il n'y avoit, comme nous l'avons remarqué aucune communication entre les provinces de la

Grece. Les troupes ſauvages, répandues de côté & d'autre, ignoroient chacune ce qui ſe paſſoit hors de leur canton.

Les choſes étant ainſi, la réputation de Cécrops, de Cadmus & de Danaüs ne pouvoit pas encore s'étendre. Elle s'arrêtoit, pour ainſi dire, aux bornes de leurs petits états. On conçoit donc que n'étant connus que de leurs ſujets, ils ne pouvoient paſſer que pour des rois. Or, ce titre étant le ſeul qui leur avoit été donné, la poſtérité ne leur en donna pas d'autres. Il arriva ſeulement que les événemens les plus ſimples, tranſmis avec des expreſſions équivoques ou figurées furent une occaſion d'imaginer des prodiges, dont on embellit leur regne.

Dans la ſuite, la face de la Grece changea. Comme il y eut plus de peuples policés, il y eut auſſi plus de communication entre les provinces. Les hommes qui ſe diſtinguerent, eurent donc un plus grand théatre : leurs noms furent portés d'un peuple chez l'autre ; & leurs faits, plus racontés, furent plus embellis.

Dans le ſyſtême de la théologie payenne, les dieux étoient ſujets à toutes les paſſions humaines. Ils pouvoient donc aimer des mortelles, & par conſéquent un homme pouvoit avoir un dieu pour pere. Rien n'étoit plus conforme au préjugé introduit par la mépriſe qui avoit confondu l'hiſtoire des dieux avec celle des Titans.

Cependant je ne préſume pas que la premiere erreur de cette eſpece ait été l'effet d'un menſonge prémédité : je croirois plutôt qu'elle eſt venue de quelque expreſſion figurée, qui, paſſant de bouche en bouche, aura été mal inter-

prétée. En effet, quoique les Grecs parlassent tous la même langue, chaque peuple avoit cependant son idiome; & par conséquent, les mêmes expressions n'étoient pas entendues par-tout de la même maniere. Par exemple, lorsque pour faire entendre qu'un homme étoit arrivé par mer, on a dit qu'il étoit fils de Neptune; n'a-t-on pas dû faire tomber les Grecs dans l'erreur de croire qu'il étoit réellement le fils de ce dieu?

Voilà donc un demi-dieu. Or, si on croit à un, on pourra croire à beaucoup d'autres: Il sera donc facile alors d'abuser de la crédulité des peuples. On en abusa par conséquent, & l'Olympe peupla la terre de demi-dieux. Aussi la Grece en offre un grand nombre dans le même siecle.

Il est naturel que le fils d'un dieu fasse des choses extraordinaires. C'est même ce qu'on attend de lui: & si toutes ses actions étoient dans l'ordre commun, il les faudroit raconter avec des circonstances fabuleuses pour les rendre vraisemblables. Il ne s'agit plus que d'imaginer comment des faits fort simples ont pu se défigurer, & devenir des prodiges dans la bouche de ceux-mêmes qui n'avoient pas dessein de tromper.

Dans ce siecle, pendant qu'une partie de la Grece travailloit à se policer, une autre partie résistoit encore au joug des loix. Les sociétés civiles avoient donc à se défendre contre des chefs de troupes errantes, qui vivoient de brigandage: & elles avoient encore à combattre les bêtes féroces, qui infestoient les campagnes. Or, ayant toutes le même intérêt à détruire ces ennemis communs, elles ne pouvoient manquer d'accor-

der la plus grande considération aux citoyens qui les alloient chercher pour les vaincre, & qui revenoient avec la victoire. Tous les héros se sont signalés dans ces sortes de combats; & leur célébrité est un monument de l'état où étoit alors la Grece.

Ils auroient été moins célebres, si, dans le récit de leurs exploits, un brigand n'eût été qu'un brigand, & une bête feroce n'eût été qu'une bête feroce. Mais plus on redoutoit ces ennemis, plus l'imagination s'appliquoit à les peindre redoutables. Elle ne trouvoit point de termes assez forts: elle employoit les expressions les plus exagérées: elle les accumuloit les unes sur les autres, & le merveilleux s'établissoit.

Dès que le merveilleux commence, il fait des progrès rapides. Chaque instant le produit sous de nouvelles formes: l'ignorance le saisit, la curiosité en devient avide, & la crédulité lui donne toute la réalité qui lui manque.

Les héros n'avoient garde de détruire des erreurs qui contribuoient à leur gloire. Leur naissance demandoit d'eux des exploits extraordinaires, la renommée qui publioit leurs victoires, ne permettoit pas de les mettre au nombre des choses communes; & le merveilleux devenoit vraisemblable.

La prise de Troye est l'époque, ou la Grece cesse tout-à-coup de produire des demi-dieux. Ce n'est pas qu'elle fût moins crédule: mais en considérant les circonstances où elle se trouvoit, nous concevrons que de pareilles fables ne pouvoient plus avoir cours.

Les Grecs n'avoient pris les armes que pour

venger l'affront fait à Ménélas. Ils n'avoient pas projetté de faire des établissemens en Asie. Ils ne vouloient pas conquérir Troye : ils ne vouloient que la détruire. Cependant l'absence des principaux chefs de la Grece ramena la licence & les désordres. Les villes furent troublées par des dissentions : elles perdirent les citoyens, que chassoient les factions puissantes : & les peuples recommencerent à errer de contrée en contrée, & à vivre, comme autrefois, de brigandage.

La prise de Troye a donc été funeste aux Grecs, comme aux Troyens. Les vainqueurs, divisés & victimes de leurs dissentions, ne retirerent de leur entreprise qu'un butin, qui fut bientôt dissipé. Les uns périssent par la tempête : les autres sont jettés sur des rivages étrangers : & s'il en est qui reviennent dans leurs états, ils sont, pour la plûpart, assassinés ou chassés. Tel fut le sort de ces héros : les malheurs qui les suivent ne fournissent pas matiere aux merveilleux.

Cependant les soldats accoutumés au pillage, ne sont plus capables de redevenir citoyens. Les pirates infestent les mers : les brigands infestent les campagnes : toute communication est interceptée : les jeux cessent, & la Grece épuisée paroît sans mouvement. Les circonstances qui suivent la guerre de Troye, sont donc tout-à-fait différentes de celles qui l'ont précédée. Mais une nouvelle guerre alloit rendre le mouvement à la Grece. Pour en expliquer la cause, il faut prendre les choses de plus haut.

Persée, fondateur de Mycénes, avoit laissé la couronne à Electrion son fils. Amphitrion, petit-fils de Persée par Alcée, avoit épousé Alcméne,

fille d'Electrion & auroit dû succéder à son beau-pere. Mais ayant eu le malheur de le tuer involontairement, il fut obligé de se retirer, & d'abandonner la couronne à son oncle Sthénélus, frere d'Electrion. Par cette usurpation, Hercule, fils d'Amphitryon & d'Alcmene, fut exclus du trône de Mycenes.

Vous verrez dans la fable les dangers auxquels Eurysthée, fils & successeur de Sthénélus, exposa ce héros: il en poursuivit les enfans, & déclara la guerre aux Athéniens qui leur avoient donné asyle : mais il perdit la bataille & la vie.

Cette mort ouvrit le Péloponèse aux Héraclides; mais lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de presque toutes les villes, l'oracle, consulté sur une peste survenue, répondit que ce fléau ne cesseroit qu'après qu'ils se seroient retirés.

Ils se retirerent cependant trompés par les expressions ambigues de l'oracle. Hyllus, fils d'Hercule, revint au bout de trois ans, & fut tué dans un combat singulier, qu'il proposa pour épargner le sang des deux parties. On étoit convenu, que s'il étoit vaincu, les Héraclides ne reviendroient dans le Péloponese qu'après cent ans.

Ce terme étant expiré, Téménès, Cresphonte & Aristodeme, descendans d'Hercule par Hyllus, revinrent dans le Pélopone se, quatre-vingts ans après la guerre de Troye, lorsque Tésamene, fils d'Oreste, régnoit sur Argos, Mycénes & Lacédémone. Vainqueurs de ce prince, ils partagerent leurs conquêtes. Cresphonte régna à à Mycénes, Téménès à Argos, & Aristodeme

étant mort pendant la guerre, Sparte fut le partage de ses deux fils.

Les troupes des Héraclides étoient en grande partie, composées des Doriens de Thessalie, peuple grossier qui, ne connoissant d'autre métier que la guerre, ramena la barbarie, & mit toute la Grece dans la nécessité de prendre les armes. D'anciennes villes furent détruites, de nouvelles furent fondées : les peuples refluerent les uns sur les autres : & plusieurs forcés d'abandonner leur ancienne patrie, en chercherent une nouvelle dans les isles ou sur les côtes de l'Asie mineure.

Dans ce mouvement général, tous les peuples se trouvoient séparément trop foibles, pour qu'aucun d'eux pût s'établir solidement. Les dissentions étoient au dedans des villes, des ennemis étoient au dehors ; & on gémissoit sous la tyrannie des rois, qui étant montés sur le trône dans des tems de troubles, croyoient ne pouvoir se maintenir que par la violence.

Cependant les guerres continuoient : les rois eux-mêmes les faisoient durer, parce qu'elles les rendoient nécessaires. Mais enfin les désordres devoient avoir un terme, & ce terme devoit être funeste aux rois. Ils devinrent presque tout-à-coup l'objet de la haine des peuples, qui les regardant comme les auteurs des malheurs publics, se lasserent d'être les victimes de leur ambition, & secouerent le joug. Thébes en avoit donné le premier exemple après la mort de Xantus, & quelque tems après les Athéniens déclarerent qu'ils ne reconnoissoient d'autre roi que Jupiter.

Jupiter. La circonſtance où ils abolirent la royauté, fait voir combien elle étoit devenue odieuſe.

Les Héraclides leur ayant déclaré la guerre, l'oracle qu'ils avoient conſulté ſuivant l'uſage, les aſſura du ſuccès de leur entrepriſe, s'ils ne tuoient pas Codrus, alors roi d'Athènes. En conſéquence ils ordonnerent de reſpecter les jours de ce prince : mais Codrus, qui veut ſe dévouer pour ſa patrie, ſe déguiſe en payſan : il échappe à la vigilance de ſes ſujets, qui l'aimoient & qui veilloient ſur lui : il paſſe dans le camp des ennemis, & il inſulte un ſoldat qui lui ôte la vie. Les Héraclides alors n'oſant haſarder un combat, ſe retirerent.

Les deux fils de Codrus, Médon & Nilée, ſe diſputent la couronne : mais, quoique les Athéniens pleurent le pere, ils ne veulent pour roi ni l'un ni l'autre. S'il ſentent ce qu'ils ont perdu, ils ſentent auſſi ce qu'ils ont à craindre ; & conſidérant l'oppreſſion, où ils voient tous les peuples, ils proſcrivent la royauté. Seulement en mémoire de Codrus, à qui ils déferent les honneurs héroïques, ils confient à Médon la premiere magiſtrature ſous le titre d'Archonte.

Voilà l'époque où commence la république d'Athènes. On ne ſauroit dire quel étoit préciſément le pouvoir du premier magiſtrat. Il paroit avoir été trop foible pour réprimer les excès de la démocratie. Jaloux de la liberté, & trop peu éclairés pour la concilier avec la ſoumiſſion aux loix, les Athéniens n'ont penſé qu'à prendre des précautions contre l'abus de l'autorité ; & ils en ont pris de ſi grandes, qu'ils furent long-tems expoſés à tous les déſordres de l'anarchie.

CHAPITRE XIV.

Cinquieme période. Depuis l'établissement de l'archontat perpétuel chez les Athéniens l'an 1088 *av. J. C. jusqu'à l'archontat rendu annuel l'an* 684 *: espace de* 404 *années.*

LORSQU'ON voit les peuplades, qui erroient, commencer à se fixer, ce changement doit être moins regardé comme les premiers tems des sociétés civiles, que comme les derniers de la vie errante. Elles ont encore la même inquiétude, qui auparavant les portoit à changer continuellement de lieu. Elles s'attachent donc foiblement aux cantons où elles s'établissent : elles ne s'y fixent qu'autant qu'elles y sont forcées ; & à la plus légere occasion elles sont prêtes à les abandonner, parce qu'ayant peu de besoins, tous les pays leur paroissent égaux. Voilà la cause des émigrations continuelles, qui se font dans le cours des périodes précédentes.

Nous observons sur-tout cette inquiétude dans les révolutions de la Grece. Les tems de barbarie ont été longs : ceux qui se sont écoulés depuis la premiere ville bâtie jusqu'aux sociétés civiles répandues de toutes parts, ont été longs encore : & si dans le siecle des héros, les Grecs paroissent se policer à l'envi, on les voit toujours également inquiets, chercher dans des entreprises au loin, un aliment à leur inquiétude. Il est vrai

qu'après la guerre de Troye la Grece est quelque tems plus tranquille : mais cette tranquillité est l'effet de son épuisement, & c'est un état violent pour elle.

La guerre des Héraclides, qui la tire de cet état ; force à faire au dehors des émigrations, qui auparavant ne se faisoient que dans l'intérieur. Les peuples qui tombent les uns sur les autres, & qui ne sauroient tous subsister dans des pays dévastés, cherchent de nouveaux établissemens dans l'Asie mineure, que la guerre de Troye a fait connoitre, & qui offre un asyle aux plus inquiets.

Les Eoliens, chassés du Péloponese par les Doriens, y aborderent les premiers ; ils y fonderent douze villes, dont Smyrne fut la plus considérable, & ils donnerent le nom d'Eolide à la contrée où ils s'établirent.

Quelque tems après, Nilée, fils de Codrus, mécontent de n'avoir point d'autorité parmi les Athéniens, rassembla les Ioniens, qui ayant aussi été chassés du Péloponese, s'étoient réfugiés dans l'Attique ; & les ayant conduits sur les côtes de l'Asie mineure, il y fonda encore douze villes, Ephése, Colophon, Clasoméne, &c. & ce pays prit le nom d'Ionie.

Enfin vers le même tems, c'est-à-dire, immédiatement après la guerre des Héraclides contre les Athéniens, les Doriens, qui eux-mêmes avoient chassé les autres, furent en partie obligés de sortir aussi de la Grece. Les Héraclides, en reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçu, leur avoient donné la Mégaride qu'ils avoient enlevé aux Athéniens : mais cette pro-

vince ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les îles de Créte, de Rhodes, de Cos: & ayant passé dans l'Asie mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide & plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée Doride. Il est à remarquer que ces trois peuples sont ceux qui jusqu'alors avoient paru les plus inquiets: ils s'étoient répandus à diverses reprises dans différentes parties de la Grece.

Vous voyez que ces colonies sont une suite des circonstances, qui favorisoient les nouveaux établissemens, & qui dégoûtoient des anciens: & vous jugez que si ces premieres réussissoient, il s'en devoit former nécessairement beaucoup d'autres. Cet usage caractérise particuliérement les Grecs, parce que les circonstances, où ils se trouverent, rendirent pour eux les colonies plus nécessaires que pour les autres peuples. Mais il est plus ancien qu'eux: ce n'est, à le considérer dans son principe, qu'un reste de l'inquiétude des peuplades errantes.

Ces premieres transmigrations, qui se firent dans le tems que la royauté devenoit odieuse, porterent avec elles l'amour de la liberté, & elles établirent sans obstacles le gouvernement républicain par-tout où elles se fixerent. Ces peuplades furent donc libres, aussi-tôt qu'elles se furent éloignées, & cet avantage, qu'elles avoient sur les villes de la Grece, devoit porter les peuples de cette contrée à former encore de nouvelles colonies, ou à faire de nouveaux efforts pour secouer tout-à-fait le joug des tyrans. C'est en effet ce qui arriva, & c'est l'époque d'une façon de penser, qui changa peu-

à-peu la face de la Grece. Dès-lors toutes les villes conspirerent contre les tyrans, toutes voulurent se gouverner, & l'amour de la liberté devint le caractere dominant des Grecs.

Dans cette conjoncture, il étoit naturel qu'aucun peuple n'imaginât de dominer sur ses voisins. L'ennemi que les villes avoient au dedans, ne permettoit pas de porter la guerre au dehors. Ainsi les républiques se formoient de tout côté, & en même tems l'amour de la liberté écartoit toute idée de conquête. Quoique indépendantes, elles sembloient ne former qu'un corps animé d'un même esprit. Unies contre les tyrans, toutes vouloient être libres : toutes vouloient que chacune le fut : aucune ne prévoyoit qu'elles auroient un jour des intérêts contraires, & quelquefois un peuple prenoit les armes pour briser les fers d'un peuple voisin. C'est ainsi que commença la république d'Achaïe, formée de plusieurs villes confédérées, qui se gouvernoient chacune par ses loix & par ses magistrats; & c'est aussi dans ces sortes de guerres, que se signala Corinthe, située d'ailleurs si avantageusement pour étendre sa domination.

Cette fermentation des esprits ouvrit une nouvelle carriere à l'ambition. Si on ne pouvoit pas devenir le tyran de sa patrie, on en pouvoit devenir le législateur. La morale & le gouvernement devinrent donc l'étude des meilleurs esprits. Ils observerent les abus de la démocratie, & ils chercherent les moyens de les réprimer : mais il y avoit long-tems qu'on ne faisoit que pallier les maux, lorsque les désordres portés à leur comble, firent sentir le besoin d'une réforme

générale ; & c'eſt alors qu'on vit des peuples demander des loix, & de ſimples citoyens exercer une puiſſance, qu'ils devoient à leurs vertus ainſi qu'à leurs lumieres.

Cette révolution étoit néceſſaire. Il falloit qu'après avoir été jaloux d'une liberté ſans bornes, les peuples reconnuſſent enfin que, pour être véritablement libres, il faut avoir des loix. La démocratie, qui ſembloit craindre juſqu'à l'ombre de l'autorité, n'étoit pas un gouvernement : c'étoit une anarchie, où les factions armoient les citoyens les uns contre les autres, & finiſſoient par donner un maître à la république épuiſée.

Il n'eſt pas poſſible de ſuivre toutes les révolutions qui naiſſoient de ce déſordre : elles ſont peu connues : on voit ſeulement qu'elles étoient à-peu-près les mêmes par-tout, parce que partout le même eſprit dominoit. Toutes les républiques de la Grece étoient déchirées par des factions, & l'amour de la liberté luttoit continuellement avec l'ambition des citoyens qui aſpiroient à la tyrannie.

D'ailleurs, l'hiſtoire de toutes ces villes n'eſt pas également intéreſſante. Celle de Lacédémone & celle d'Athenes ſont les plus inſtructives, & il ſuffira d'obſerver ces deux républiques, pour juger de ce qui ſe paſſoit dans les autres.

Nous avons vu que le retour des Héraclides donna deux rois aux Lacédémoniens. Euriſthene & Proclès fils d'Ariſtodeme, regnerent conjointement ; & cette forme de gouvernement ayant ſubſiſté après eux, le ſceptre ſe conſerva

dans deux branches, pendant neuf cens ans ou environ.

Cependant Eurifthene & Proclès, jaloux l'un de l'autre, n'avoient jamais pu ni s'aimer ni s'accorder; & la même méfintelligence paffa à leurs defcendans. Ainfi Sparte eut dans fes deux rois deux chefs de partis, qui, cherchant à l'envi la faveur, firent méprifer leur autorité & leur perfonne. C'eft dans ces tems d'anarchie & de licence, que parut Lycurgue. Appellé au trône après la mort de fon frere aîné, qui n'avoit point laiffé d'enfans mâles, il régna: mais la reine, fa belle-fœur, ayant au bout de trois mois accouché d'un fils, il remit la couronne à cet enfant. Libre alors, il voyagea en Crète, en Afie & en Egypte, afin d'obferver les gouvernemens, & de fe préparer à réformer celui de Lacédémone Il jugea encore à propos de s'éloigner, pour ôter tout fondement à la crainte qu'on avoit de fon ambition, & que fes ennemis fur-tout affectoient de montrer.

En effet, fon abfence diffipa les foupçons: elle fit même fentir le befoin qu'on avoit de fes vertus & de fes lumieres. Il fut donc defiré, & il fe rendit aux vœux de fes concitoyens.

Dans le deffein de remédier aux défordres qui déchiroient fa patrie, il jugea qu'il falloit remonter à la fource des maux: en conféquence, il fe propofa une réforme entiere du gouvernement. Une pareille entreprife demandoit de grandes précautions: il importoit fur-tout d'avoir l'aveu des dieux, & l'oracle de Delphes fut confulté. La Pythie appella Lycurgue l'ami des dieux, prefque dieu; & l'affura que le gouvernement qu'il établiroit, feroit le plus parfait qu'on eût

jamais vu. C'eſt alors qu'aſſuré des principaux citoyens, il ſe rendit en armes dans la place publique & fit la réforme telle qu'il l'avoit projettée.

Il créa un ſénat composé de vingt-huit membres électifs. Ce corps, placé entre les rois & le peuple, étoit-à-la fois une barriere à la tyrannie & à l'anarchie; s'uniſſant aux rois, lorſqu'il falloit réprimer la licence du peuple, s'uniſſant au peuple, lorſqu'il falloit réprimer le deſpotiſme des rois.

La ſouveraineté réſidoit proprement dans le peuple. C'eſt dans ſes aſſemblées que ſe faiſoit l'élection des ſénateurs, & qu'on prenoit les dernieres réſolutions. Le ſénat n'avoit que le droit de délibérer ſur les affaires: il en rendoit compte, & ſes avis pouvoient être rejettés comme approuvés.

Quant aux deux rois, ils préſidoient au ſénat, ils avoient double ſuffrage, ils étoient les généraux de la république. Mais d'ailleurs leur pouvoir étoit très-limité, juſques-là qu'à la tête des troupes, ils ne pouvoient rien entreprendre ſans l'avis d'un certain nombre de citoyens, qu'on choiſiſſoit pour veiller ſur eux. En un mot, on ne paroiſſoit avoir conſervé le trône aux deux branches des Héraclides, que pour ne pas le laiſſer vacant, & pour ôter aux autres citoyens l'eſpérance d'y monter. D'ailleurs l'autorité, que la loi donnoit également aux deux rois, étoit dans le fait inégale; parce que l'un des deux avoit toujours plus que l'autre le talent de l'attirer à lui. Elle devenoit donc pour eux une ſource de jalouſie, & par-là deux rois étoient moins redoutables qu'un ſeul.

Pour établir une parfaite égalité parmi les citoyens, Lycurgue fit un nouveau partage des terres; & banniſſant les richeſſes, les arts & le luxe, il ſubſtitua une monnoie de fer aux monnoies d'or & d'argent.

Il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble: les rois mêmes furent ſoumis à cette loi. Par-là, l'égalité devenoit plus ſenſible: les nœuds, qui uniſſoient les citoyens, ſe reſſerroient: tous s'accoutumoient à la même frugalité, & les richeſſes devenoient tous les jours plus inutiles.

Enfin Lycurgue, jugeant que les enfans appartenoient à l'état, jugea auſſi que c'étoit à l'état à les élever. Tous eurent donc la même éducation: tous ſe formerent de bonne heure aux mêmes mœurs, & les loix, qui ſe gravoient dans les ames, n'eurent pas beſoin d'être écrites. Auſſi ce légiſlateur ne les écrivit pas.

En formant ce gouvernement, l'objet de Lycurgue avoit été de partager en quelque ſorte l'autorité, & de balancer les pouvoirs les uns par les autres.

Le ſénat, établi pour maintenir l'équilibre entre les rois & le peuple, étoit dans l'impoſſibilité d'uſurper la tyrannie. Les deux autres puiſſances réunies par un intérêt commun, auroient facilement réprimé ce corps dont les membres étoient électifs. Il ne pouvoit avoir d'autorité, qu'autant que toutes ſes vues ſe dirigeoient au bien public, Il falloit qu'il devînt l'ame de la république, & pour cela il falloit qu'il en méritât la confiance; l'abus de la puiſſance n'eût pas été reſpecté en lui, non plus que dans les rois.

Le peuple tout ſeul ne pouvoit rien : parce que tout peuple eſt foible, lorſqu'il eſt ſans chef. D'ailleurs il n'étoit point de ſon intérêt de s'unir au ſénat pour abaiſſer les rois, ni aux rois pour abaiſſer le ſénat. Il lui importoit que ces deux puiſſances fuſſent redoutables l'une à l'autre, & qu'aucune ne prévalût : ſa liberté en dépendoit.

Les rois enfin, encore plus foibles, n'avoient d'autorité, que comme chefs de la république ; & en cette qualité, ils avoient également à ménager & le peuple & le ſénat.

Aucune de ces puiſſances ne pouvoit donc uſurper l'une ſur l'autre. C'eſt ainſi que Lycurgue, en combinant la monarchie, l'ariſtocratie & la démocratie, forma un gouvernement qui avoit les avantages des trois, ſans avoir les inconvéniens d'aucune. Mais ce qui contribua ſur-tout à maintenir l'équilibre, c'eſt la pauvreté, c'eſt qu'à Sparte les ames ne pouvoient être vénales.

Il eſt vraiſemblable que le ſénat ayant gagné la confiance par ſa conduite, ſes décrets furent d'ordinaire confirmés dans l'aſſemblée du peuple ; & c'eſt alors que le roi Théopompe, jaloux de l'influence de ce corps, & deſirant d'y mettre des bornes, au haſard même d'affoiblir ſa propre autorité, imagina de donner des chefs au peuple, & créa de nouveaux magiſtrats qu'on nomma éphores. Cette innovation eſt d'environ cent trente ans après Lycurgue.

Les éphores furent au nombre de cinq. On les changeoit tous les ans. Elus par le peuple, ils en étoient les proteurs. A ce titre ils devinrent les juges des magiſtrats, des ſénateurs & des rois, ils ſe faiſoient rendre compte de l'adminiſtration :

ils cassoient les sénateurs : ils condamnoient les rois à l'amende : ils les pouvoient faire arrèter. Tous les mois, les rois juroient solemnellement de se conduire suivant les loix, & les éphores promettoient de les maintenir, tant qu'ils seroient fideles à leur serment. Il est évident que dans une république, où l'on auroit connu les richesses, de pareils magistrats auroient pu causer de grands désordres.

Mais Sparte étoit pauvre. C'est pourquoi les éphores n'étoient puissans, qu'autant qu'ils se bornoient à être les protecteurs du peuple ; & le peuple, content d'ètre protégé, n'ambitionnoit rien au-delà. Un éphore, qui eût montré de l'ambition, eût été perdu. On respectoit les droits du sénat, on respectoit ceux des rois. L'opinion ne permettoit d'attenter ni aux uns ni aux autres ; & ces droits restoient, lorsque les éphores en réprimoient les abus.

Sparte étoit proprement un camp, où les citoyens, abandonnant aux esclaves la culture des terres, s'exerçoient uniquement au métier des armes. Accoutumés, pendant la paix à une discipline dure & févere, la guerre étoit pour eux un tems de repos. Mais Lycurgue ne les avoit armés que pour leur défense. Il leur avoit interdit toute conquète : il leur en avoit ôté les moyens : il ne leur avoit laissé que la gloire d'ètre libres &. de donner la liberté. Tant qu'ils conserverent cet esprit, ils jouirent de la plus grande considération ; & ils auroient obtenu une sorte d'empire sur la Grece, s'ils s'étoient toujours bornés a se regarder comme les protecteurs des peuples opprimés.

Je n'entrerai pas pour le moment dans de plus

grands détails fur le gouvernement de Lacédémone: nous aurons occafion d'y revenir. Je remarquerai feulement que Lycurgue paroit l'avoir formé d'après les circonftances, où fe trouvoit alors la Grece: circonftances, qui paroiffoient interdire toute conquête aux peuples, & qui bornoient leur ambition à être libres. La législation de Lycurgue eft de l'an 872 avant Jefus-Chrift.

Sparte a eu plufieurs guerres dans cette période. La premiere, fous Agis fils d'Eurifthene, réduifit les Ilotes en efclavage. Lycurgue ne brifa pas leurs fers. Il femble néanmoins qu'il eût été plus avantageux à la république de les avoir pour citoyens, que pour ennemis. Les autres guerres font poftérieures à ce législateur, & il y en a quatre.

Dans la premiere, les Spartiates s'étant flattés fur la foi d'un oracle équivoque, de mefurer au cordeau le territoire des Tégéens, allerent au combat avec une provifion de cordes, qui fervirent à garrotter les prifonniers qu'on fit fur eux. Ils terminerent, par la ruine entiere d'Ithome, la feconde qui fut contre les Mefféniens, & qui dura vingt ans. Elle fe paffa fous Théopompe. Une troifieme fe fit fous le même roi, au fujet d'un champ fur lequel les Argiens & les Lacédémoniens formoient également des pretentions. Les deux armées étant en préfence, convinrent, pour épargner le fang, de vuider leur querelle, en n'expofant de part & d'autre que trois cent champions, & le choix ayant été fait, elles fe retirerent. Le combat entre ces deux troupes fut fi violent, qu'il ne refta qu'un feul Lacédémonien & deux Argiens, qui, fe croyant vain-

queurs, coururent en porter la nouvelle à Argos, Mais le Lacédémonien, s'étant saisi des dépouilles des ennemis, resta sur le champ de bataille, & par cette raison, prétendit aussi avoir eu la victoire. Il fallut donc en venir à une action générale : elle fut à l'avantage des Lacédémoniens.

La derniere guerre, dont il me reste à parler, commença la derniere année de cette période, & dura quatorze ans. Elle fut encore contre les Messéniens. C'est dans cette occasion que l'oracle de Delphes, consulté par les Spartiates, leur ayant ordonné de prendre un Athénien pour chef, Athènes leur offrit le poëte Tyrthée, ne voulant pas leur donner un bon général, & n'osant pas non plus désobéir à l'oracle. Ce poëte, plus utile qu'on n'avoit cru, rendit le courage aux Lacédémoniens ; & les Messéniens, chassés de toutes leurs places, allerent s'établir en Sicile ; où ils donnerent à la ville de Zancles le nom de Messéne, aujourd'hui Messine.

Dans cette période, Athènes n'offre qu'une suite de factions & de dissentions. L'archontat perpétuel & héréditaire pendant 331 ans, devint électif, & sa durée fut réduite à dix. Cependant on se fit une loi de continuer de prendre les archontes dans la famille de Médon ; la mémoire de Codrus vivoit encore, & faisoit aimer sa postérité. Enfin il y avoit quatre cent & quelques années que les Médontides gouvernoient, lorsque les Athéniens, toujours plus jaloux de leur liberté, partagerent entre neuf archontes, la puissance qu'ils avoient jusqu'alors confiée à un seul, & bornerent cette magistrature à une seule année d'exercice.

CHAPITRE XV.

Observation sur la cinquieme période.

DANS le cours de cette période, la guerre la plus considérable est celle que les Spartiates ont fait aux Messéniens. D'ailleurs les républiques occupées à se former, même à se donner des secours contre les tyrans, ont rarement fait des entreprises les unes sur les autres. Pendant cette paix, la Grece se peuploit, & prenoit des forces.

Il est vrai que les villes étoient troublées par des dissentions continuelles. Sans loix, gouvernées par des usages, elles ne pouvoient prendre une forme assurée, & les révolutions se succédoient, comme les factions qui ne cessent de se reproduire.

Mais quelque vicieuse que soit la démocratie, elle n'a pas dans de petites républiques, les mêmes inconvéniens que dans de grands états. Elle y produit des dissentions, plutôt que des guerres civiles; & c'est par des brigues plutôt que par les armes, qu'on usurpe l'autorité. Comme le parti qui succombe, est bientôt sans ressource; le parti supérieur, s'il a pris les armes, les quitte bientôt. Il ne lui faut qu'un combat, il ne lui faut que se montrer pour dissiper ses ennemis. Il a même intérêt à les ménager; & sa vengeance ne tombe que sur les chefs, qui lui échappent facilement par un exil volontaire.

Maître de la république, le tyran n'ignore pas qu'il commande à des citoyens : il sait que, jaloux de leur liberté, ils portent impatiemment le joug ; & il voit qu'on peut lui enlever le sceptre avec la même facilité qu'il s'en est saisi. Il lui importe par conséquent, de faire aimer son administration ; & il met tout son art à persuader aux citoyens qu'ils sont libres encore, & qu'ils se gouvernent eux-mêmes. Il paroit donc que dans le cours de cette période, les peuples de la Grece n'ont pas été exposés à de grandes vexations.

Aussi remarque-t-on que la population des villes s'accrut au point, que leur territoire ne pouvoit plus suffire au nombre des habitans. Si, dans une pareille conjoncture, elles avoient entrepris de reculer leurs frontieres, les peuples auroient encore reflué les uns sur les autres ; & on auroit vu une révolution semblable à celle qu'avoit produit le retour des Héraclides.

Mais toutes également puissantes ou à peu-près, chacune étoit trop foible pour une pareille entreprise. Le sol même opposoit des obstacles aux conquêtes : les montagnes étoient des barrieres ; & si l'on pouvoit les franchir, il étoit difficile de faire au-delà des établissemens solides. Ajoutons à ces raisons que l'idée de conquérir ses voisins ne pouvoit s'offrir à des peuples accoutumés à respecter mutuellement leur liberté.

Il ne restoit donc aux villes de la Grece d'autre ressource, que de former des colonies. Elles y étoient invitées par l'état florissant des peuplades qui avoient été forcées à s'établir dans l'Asie mineure ; & la nécessité de se débarasser du superflu de leurs habitans, leur en faisoit même

une loi. Non ſeulement c'étoit une occaſion d'éloigner les eſprits inquiets, qui pouvoient cauſer des troubles : c'étoit encore un moyen de former des établiſſemens, qui pouvoient être avantageux.

Les colonies devinrent donc un des principaux objets de la politique. S'il y avoit de l'inconvénient pour une ville, à ſe priver d'une partie de ſes citoyens, c'étoit un mal néceſſaire : il s'agiſſoit pour elle de ne les pas perdre tout-à-fait, & par conſéquent, de ſe les tenir attachés par quelques liens.

Dans cette vue, on déterminoit les droits reſpectifs des métropoles & des colonies. On régloit ce qu'elles ſe devoient réciproquement les unes aux autres : on en dreſſoit un acte authentique : & pour rendre ces préliminaires plus ſolemnels & plus ſacrés, on les accompagnoit de ſacrifices & d'autres cérémonies religieuſes.

La métropole fourniſſoit à ſes colonies les armes & tout ce qui étoit néceſſaire à leur établiſſement. Elle leur donnoit des généraux, des magiſtrats, des miniſtres du culte, & elle s'engageoit à leur continuer ſa protection. Voilà les titres qui fondoient ſes droits.

En conſéquence, les colonies étoient dans l'obligation d'aller au ſecours de leur métropole avec toutes leurs forces, d'ouvrir leurs ports à ſes flottes, leur territoire à ſes armées, & de rompre au beſoin toute autre alliance.

Sans entrer dans un plus grand détail à ce ſujet, vous prévoyez que les colonies reſterent attachées à la métropole, tant qu'elles furent trop foibles pour ne pas ſentir le beſoin d'en être protégées. Alors la métropole en retira de grands ſecours; &

elle

elle devint d'autant plus puissante, qu'elle avoit fondé un plus grand nombre de colonies.

Cet usage, d'abord avantageux aux villes de la Grece, fut donc tous les jours plus suivi. Elles mirent leur gloire à donner naissance à de nouvelles villes : cette fécondité devint l'objet de leur ambition : & cet esprit écarta encore loin d'elles toute idée de faire des conquêtes les unes sur les autres.

Cependant, l'utilité qu'elles retiroient de leurs colonies, ne pouvoit être que passagere. Ces nouvelles républiques, une fois affermies, se firent des intérêts conformes à leur situation, & oublierent, par conséquent leur métropole. La reconnoissance ne passa donc pas d'une génération à l'autre : les dernieres générations jugerent que les premieres les avoient acquitées : & elles n'imaginerent pas qu'il fut de leur devoir de se sacrifier, lorsqu'elles n'en retiroient aucun avantage.

Il n'y a qu'un intérêt commun, qui puisse unir plusieurs républiques : & pour avoir cet intérêt, il faut qu'elles ayent les mêmes ennemis. En effet, nous verrons que les colonies politiques, qui se sont établies en Sicile & en Italie, prirent peu de part aux guerres que les Perses firent aux Grecs. Les colonies au contraire de l'Asie mineure, armerent pour la Grece contre la Perse ; & cependant ce sont des peuples que la révolution des Héraclides avoit chassé de leur premiere patrie, & qui, par conséquent, n'avoient contracté d'engagement avec aucune métropole.

A la population de la Grece, & aux nouveaux établissemens qu'elle fait dans cette période, vous pouvez juger, Monseigneur, que les républiques

ont abondamment pourvu aux besoins les plus nécessaires ; & que par conséquent, nous ne sommes pas loin des tems, où les Grecs, se faisant des besoins superflus, devoient cultiver les beaux arts. Quelques années avant la législation de Lycurgue, c'est-à-dire, l'an 884 avant J. C. Iphitus, descendant d'Hercule, avoit renouvellé à Olympie ces jeux célébres, où tout concouroit à répandre l'émulation & l'amour de la gloire. Comment donc les talens ne prendroient-ils pas l'essor parmi des peuples, qui aiment les nouveautés, & sur-tout aiment à applaudir? Dès-lors, l'Asie mineure avoit déja de grands poëtes: Hésiode & Homere vivoient dans le siecle qui a précédé celui de Lycurgue : la Grece, depuis ce legislateur, commençoit à les connoître : & avec quel empressement ne devoit-elle pas rechercher des poëmes aussi intéressans pour elle que ceux d'Homere? Quand on rapproche toutes ces circonstances, on voit qu'elle se prépare elle-même à produire des poëtes. C'est en effet sur la fin de cette période qu'elle commence à cultiver la poésie avec quelques succès.



CHAPITRE XVI.

Des loix de Dracon & de la législation de Solon.

En limitant à plusieurs reprises la puissance des Archontes, les Athéniens, sans assurer leur liberté, n'avoient fait que donner des preuves de leur inquiétude. On eut dit que ces magistrats étoient seuls à redouter. Cependant leur foiblesse enhardissoit les factions; & la république, qui craignoit de confier l'autorité, obéissoit aux différens partis qui se l'arrachoient tour-à-tour.

Las des dissentions, les Athéniens demanderent enfin des loix à Dracon: mais ce citoyen ne répondit pas à l'opinion qu'ils en avoient conçue. En effet, il ne paroît pas avoir rien changé à la forme du gouvernement. Il humilia l'aréopage: il créa un nouveau tribunal, qui ne subsista pas long-tems: il punit de mort les fautes les plus légéres, comme les plus grands forfaits: en un mot; il fit des loix qui n'ayant de remarquable que leur cruauté, devinrent tout-à-fait inutiles: le non-usage les abrogea.

Les désordres étant toujours les mèmes, Cilon, allié de Théagene tyran de Mégare, forma le projet d'usurper la tyrannie & se rendit maître de la citadelle. Il échoua à la vérité. Assiégé par les Athéniens, il fut forcé à prendre la fuite; & ceux qui ne purent pas s'échapper avec lui, chercherent un asyle dans le temple de Minerve.

Mégaclès, alors Archonte, leur promit la vie, s'ils se livroient à lui; & cependant, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il les fit massacrer. Les Athéniens eurent horreur de cette trahison, & regarderent la famille de cet Archonte, comme une race impie & maudite. Elle est connue sous le nom d'Alcméonide, qu'elle a pris d'Alcméon, fils de Mégaclès. Nous aurons bientôt occasion d'en parler.

L'entreprise de Cilon ouvrit les yeux: mais il étoit difficile d'accorder les factions sur la forme qu'on donneroit au gouvernement. Les habitans des montagnes se déclaroient pour la démocratie; ceux de la plaine, pour l'oligarchie; ceux de la côte, pour un gouvernement mixte; & les pauvres, vexés pour des dettes qu'ils ne pouvoient acquitter, demandoient un nouveau partage des terres. C'est dans ces circonstances que Solon fut choisi pour donner des loix à sa patrie. Il balança quelque tems à se charger de cette commission; mais élu archonte d'un consentement unanime, & revêtu de toute l'autorité nécessaire, il entreprit la réforme du gouvernement.

Après avoir cassé toutes les loix de Dracon, excepté celles qui concernoient les meurtriers, il donna un édit par lequel il déclara quitte tous les débiteurs. Cette premiere démarche rendit la liberté à plusieurs citoyens, qui dans l'impuissance de s'acquitter avoient été forcés à se réduire en esclavage.

Il réserva les charges, les dignités & les magistratures pour les citoyens riches, qu'il distribua en trois classes. Il mit dans la premiere ceux

dont le revenu annuel montoit à cinq cent mesures. Ceux qui en avoient trois cent, & qui pouvoient entretenir un cheval en tems de guerre, composoient la seconde. La troisieme se forma de ceux qui n'en avoient que deux cent. Enfin dans une quatrieme furent compris les citoyens moins riches, les artisans qui vivoient de leur travail, les journaliers, tous les mercenaires en un mot.

Ceux de cette derniere classe furent donc exclus de toutes les charges. Pour les dédomager, Solon leur accorda le droit de suffrage dans les assemblées publiques, où se décidoient toutes les affaires; telles que la paix, la guerre, les alliances, le culte, les loix, les finances, l'élection des magistrats. Ces assemblées étoient même un tribunal suprême, auquel on pouvoit appeller, & qui cassoit ou confirmoit les sentences rendues par les autres tribunaux.

Vous voyez que le dédomagement, accordé aux citoyens pauvres, étoit trop fort. Etant en plus grand nombre, ils devoient avoir la plus grande influence dans les assemblées. Leur donner le droit de suffrage, c'étoit par conséquent confier les intérêts de la république à des citoyens, qui n'ayant rien à perdre, n'avoient rien à ménager, & qui présumant que les révolutions pouvoient leur être favorables, les desiroient, & n'attendoient que le moment de les faire naître.

Afin de prévenir ces inconvéniens, ou du moins afin de les diminuer, Solon donna pour conseil à la république, un sénat composé de

quatre cent membres. Les tribus qui étoient alors au nombre de quatre, en formerent chacune cent. Dans la suite, les Athéniens furent distribués en dix tribus, chacune fournissoit cinquante sénateurs, & le nombre en fut porté à cinq cent.

Ce corps délibéroit sur les affaires : mais son avis n'étoit pas un décret qui fit loi : c'étoit un décret préparatoire. Il le falloit porter à l'assemblée du peuple, & il pouvoit être rejetté comme agréé. Sur quoi Anacharsis, un Scyte qui étoit alors à Athenes, disoit à Solon : *j'admire que chez vous les sages n'aient que le droit de délibérer, & que celui de décider soit réservé aux fous.* On pourroit encore dire qu'un conseil de quatre cent personnes n'est pas un conseil de sages : il est trop nombreux. Quelque bien composé qu'on le suppose, il lui est très-difficile d'user du droit de délibérer : on peut même assurer qu'il en usera mal.

Pour mettre encore un frein à l'inquiétude du peuple, Solon rétablit l'aréopage. Il lui rendit tout son lustre : il le fit dépositaire des loix, & il lui donna l'inspection sur toute la police. Cependant, malgré ces précautions, le peuple restoit le maître du gouvernement ; & Anacharsis avoit raison de dire encore à Solon : *vos loix sont des toiles d'araignées, où les foibles seront pris, & que les forts briseront.* Aussi ce législateur convenoit-il qu'elles n'étoient pas les meilleures possibles, mais les meilleures que les Athéniens fussent capables de recevoir.

La démocratie, comme nous l'avons remarqué, n'a pas pour les petits états les mêmes

inconvéniens que pour les grands. Ce qu'il importoit le plus aux Athéniens, c'étoit d'avoir de bonnes loix, des loix qui se fissent respecter même d'un tyran, s'il arrivoit jamais qu'un citoyen usurpat la tyrannie. Or, c'est en quoi Solon a rendu le plus grand service à sa patrie. Comme mon dessein n'est pas d'entrer à ce sujet dans un grand détail, je ne considérerai sa législation que par opposition à celle de Lycurgue & nous tâcherons de prévoir les effets différens, qui devoient naître de l'un & de l'autre.

Les exercices militaires étoient, comme nous l'avons dit, l'unique occupation des Spartiates: toute autre leur avoit été interdite. Il ne leur étoit permis de s'appliquer, ni à l'agriculture, ni aux arts méchaniques, ni au commerce: d'ailleurs; ils ne pouvoient avoir aucune affaire domestique, puisque tous les biens étoient en commun; ils n'avoient pas même les soins du ménage.

Ils étoient donc fort désœuvrés. Il est vrai que l'oisiveté a peu d'inconvéniens pour un peuple qui ne connoit pas le luxe: cependant il falloit y pourvoir. C'est pourquoi Lycurgue régla jusqu'aux actions les plus indifférentes de la vie privée. La regle fut la même pour tous les citoyens: elle les assujettit tous également, jusques là que dans les salles communes, où l'on se rassembloit par désœuvrement, les sujets de la conversation étoient déterminés par la loi.

Accoutumés dès l'enfance à la même regle & à la même discipline, les Lacédémoniens furent donc austeres, constans dans leurs résolutions, excellens soldats. Toujours conduits par le mê-

me esprit; ils eurent plus de tenue, & par conséquent des succes plus assurés.

Méprisant les arts, ils mépriserent les peuples qui les cultivoient; & pour peu qu'ils eussent sur eux quelque avantage, ils étoient fiers & impérieux avec eux, comme avec leurs Ilotes.

N'étant que soldats, ils ne connoissoient que la force: l'utilité de la république étoit leur unique loi. Ils étoient donc perfides & cruels. Tel fut leur caractere: l'histoire ne le confirme que trop.

Les inconvéniens de l'oisiveté auroient été grands dans une république telle qu'Athenes: car des citoyens pauvres, qui n'auroient subsisté d'aucun travail, n'auroient trouvé de ressources que dans les troubles. Aussi Solon voulut que tous fussent également occupés. Le fils par la loi étoit dispensé de nourrir un pere, qui ne lui avoit fait apprendre aucun métier. L'aréopage avoit été préposé pour prendre connoissance des moyens dont chaque citoyen subsistoit. Cette loi étoit d'autant plus sage que le terrain aride de l'Attique faisoit une nécessité de tourner l'industrie des habitans aux arts & au commerce.

Il falloit donc s'occuper à Athenes: mais chacun avoit le choix de ses occupations. Ainsi la liberté, le besoin, la loi, tout favorisoit les arts. Ils florirent par conséquent, & on peut prévoir que les Athéniens excellerent dans tous les genres.

Aussi jaloux de leur liberté que les Spartiates, ils n'étoient pas moins courageux; & ils avoient des mœurs plus douces, parce qu'ils s'occuperent des arts utiles & agréables. Plus

justes appréciateurs des talens, ils les estimerent davantage. Ils en étoient plus généreux ; & dès qu'ils furent plus généreux, ils furent aussi plus humains, plus bienfaisans ; plus équitables : ils eurent en un mot toutes les vertus sociales.

Mais parce que la forme de leur gouvernement entretenoit leur inquiétude, ils étoient légers, inconstans, amateurs du merveilleux, capricieux, frivoles, emportés ; & parce qu'ils ne cesserent pas d'être humains & généreux, ils étoient quelquefois honteux de leurs caprices & de leurs emportemens. Vous jugez qu'avec ce caractere, ils devoient finir par avoir tous les vices du luxe.

C'est assez vous faire connoitre la législation de Lycurgue & celle de Solon, que de vous montrer d'avance les effets qui naquirent de l'une & de l'autre. Vos lectures, Monseigneur, acheveront de vous instruire à cet égard, & je dois me borner à des observations générales.

Les derniers siecles, que nous avons parcouru, seroient peu dignes d'attention, s'ils n'avoient pas produit ces deux législateurs : mais ils les ont produit, & il semble que Lycurgue & Solon suffisent pour remplir ce long intervalle. Le premier a donné dans les Spartiates, un modele subsistant des talens militaires & des vertus guerrieres : le second a développé dans les Athéniens le germe de toutes les vertus sociales & des talens de toute espece. Il est l'époque où la Grece a commencé à produire de grands hommes en tous genres.

Parce que les mœurs assurent seules la durée d'un gouvernement, tous deux ont donné leurs

ſoins à l'éducation des citoyens, quoique avec des vues différentes. A Sparte, les enfans élevés par l'état, ne prenoient que les habitudes utiles a la patrie. La république veilloit ſur leurs exercices, ſur leurs actions, ſur leurs diſcours. Rien n'étoit indifférent : tout étoit réglé par la loi ; & les citoyens s'accoutumoient dès l'enfance à la même façon de penſer, comme à la même façon d'agir.

Une parfaite égalité pouvoit ſeule maintenir une diſcipline auſſi ſévére. Il falloit par conſéquent que tous les biens fuſſent en commun : il falloit ôter aux citoyens tout moyen de s'enrichir, bannir les arts, le commerce, l'or, l'argent. Il falloit, en un mot, pour fermer Sparte à la corruption, la fermer aux richeſſes. C'eſt donc la monnoie de fer, qui a donné toute la conſiſtance au gouvernement des Spartiates, & la pauvreté pouvoit ſeule conſerver les mœurs de cette république: ce moyen étoit infaillible, comme il étoit le ſeul.

Solon ne pouvoit donc pas aſſurer à ſon gouvernement la même durée, & il ne ſe le promettoit pas, dans une république, où tous les citoyens n'étoient pas pauvres. Ce ſont les pauvres qui auroient été dangereux. Il falloit que l'éducation fit à tous un beſoin de s'occuper, & ce fut là le principal objet du législateur. Mais il lui ſuffiſoit auſſi qu'on s'occupat : car en gênant la liberté, il eût étouffé l'induſtrie, & dégoûté de toute occupation. Il étoit donc néceſſaire que tous les arts fuſſent eſtimés ; que la conſidération qui leur étoit attachée, fit un beſoin d'avoir des talens ; & qu'elle fit même

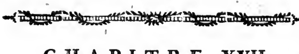
encore un beſoin de cultiver les talens dans les autres. Or, voilà l'eſprit qui diſtingua les Athéniens : parmi eux les grands hommes ſe faiſoient un honneur de former des éleves.

On a dit que Lycurgue a donné aux Spartiates des mœurs conformes à ſes loix, & que Solon a donné aux Athéniens des loix conformes à leurs mœurs. L'entrepriſe du premier demandoit plus de courage, & celle du ſecond demandoit plus d'art. Peut-être la différence de leur caractere a-t-elle eu beaucoup de part à la différence des plans qu'ils ſe ſont faits. Lycurgue étoit dur & auſtere, Solon étoit doux & même voluptueux.

Quoi qu'il en ſoit, tous deux ont réuſſi. Lycurgue a voulu faire des ſoldats, & il en a fait : Solon a voulu réunir tous les talens aux vertus militaires, & il a fait des hommes dans tous les genres.

L'événement, favorable à l'un & à l'autre, eſt peut-être le ſeul moyen de les juger : car nous ſommes bien éloignés de pouvoir raiſonner ſur toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Lacédémone conſerva plus long-tems ſes mœurs & ſes loix. Mais Athénes ſurvecut à ſa liberté. Toute la Grece fut aſſujettie, & les Athéniens eurent ſur leurs vainqueurs, l'empire que donne la ſupériorité des talens.

Tous ces talens auroient été perdus, ſi Solon avoit fait à Athènes ce que Lycurgue avoit fait à Sparte. Mais le pouvoit-il ? auroit-il été ſage de le tenter ? Pour en juger, connoiſſons-nous aſſez le ſiecle où il a vécu ? Admirons le courage de Lycurgue, & chériſſons la mémoire de Solon.



CHAPITRE XVII.

Depuis la législation de Solon jusqu'au commencement de la guerre avec les Perses.

LE gouvernement de Lacédémone étoit établi sur de solides fondemens, lorsque chaque ville de la Grece, troublée au dedans par ses propres dissentions, étoit trop foible pour former des entreprises au dehors. Toutes auroient même succombé sous la puissance des Spartiates, si ce peuple eût eu l'ambition des conquêtes, & un gouvernement favorable à son agrandissement. Il semble en effet qu'il n'avoit qu'à entretenir ces dissentions, pour étendre insensiblement sa domination sur tous les Grecs.

Cette politique trop adroite pour des soldats, étoit trop contraire à l'esprit de leur legislation. Ils laisserent donc aux autres peuples le tems de s'affermir: ils leur en fournirent même les moyens; & ils leur donnerent de si grandes preuves de leur justice & de leur modération, que les villes eurent plus d'une fois recours à eux, pour terminer les différens qui s'élevoient entr'elles. Mais ils n'ont pas long-tems mérité cet éloge.

Cette modération, qu'ils avoient d'abord montrée, les avoit empêché de former des projets d'agrandissement. Ils la perdirent, & ils ne s'agrandirent pas davantage. Il suffit d'observer leur

conduite avec les Messéniens, pour prévoir qu'ils ne firent jamais de grandes conquêtes.

Les Messéniens, chassés d'Ithome, l'unique place qu'ils avoient conservé, s'étoient retirés chez les peuples voisins, & Ithome avoit été rasée. Invités cependant par les Spartiates, & comptant sur les conditions dont on étoit convenu, ils revinrent dans leurs villes; & ils furent en effet traités avec douceur, tant qu'on crut devoir les ménager. Mais insensiblement le joug s'appesantit. Les Lacédémoniens, infideles à leurs engagemens, parurent méditer la ruine entiere de ce peuple, ils employerent à cet effet les injustices & les vexations les plus criantes. Enfin il y avoit trente-neuf ans que les Messéniens gémissoient dans cette servitude, lorsqu'ils reprirent les armes, & la fortune leur fut tout-a-fait contraire: le vainqueur, devenu plus fier & plus inhumain, ne leur laissa pour ressource que l'esclavage ou la fuite.

Les Spartiates ne mettoient donc point de différence entre conquérir & réduire en servitude. Or, cette façon de penser avoit d'abord l'inconvénient de rendre les conquêtes d'autant plus difficiles, que tous les peuples de la Grece étoient également jaloux de leur liberté. En second lieu, elle les rendoit inutiles, ou même contraires à l'accroissement de la puissance de Sparte; parce qu'une république s'affoiblit, lorsqu'elle augmente le nombre de ses esclaves sans augmenter celui de ses citoyens. Les Lacédémoniens sentoient eux-mêmes qu'ils n'en étoient pas plus puissans pour avoir des esclaves; & c'est leur foiblesse qui a été le principe de leur inhu-

manité envers les Ilotes : ils les massacroient, dans la crainte qu'ils ne devinssent redoutables par leur nombre. Or, ces précautions perfides & cruelles annonçoient aux autres peuples le sort qui les attendoit, & les invitoient à périr plutôt qu'à se soumettre.

Si les Spartiates eussent été dans l'usage d'acorder les droits de citoyen aux peuples vaincus, les forces de la république se seroient accrues avec les victoires, & chaque conquête eût pu conduire à une autre. Mais, jaloux de ces droits, ils ne les vouloient pas communiquer, & ce préjugé leur ôtoit le pouvoir de s'agrandir.

Ce préjugé n'étoit pas particulier aux Spartiates. Commun à toutes les villes de la Grece, il étoit cher sur-tout aux Athéniens. Athenes fut donc toujours foible, ainsi que Sparte ; & les conquêtes furent impossibles aux héros, dans les tems mêmes qu'il étoit impossible de les vaincre.

Lors de Cécrops, il n'y avoit que vingt mille habitans dans l'Attique ; & de deux dénombremens qui ont été faits depuis Solon, l'un sous Périclès, l'autre sous Démétrius de Phalere, le plus fort porte le nombre des citoyens à vingt & un mille. Il est donc prouvé qu'il étoit à peu-près le même dans tous les tems.

Lycurgue trouva neuf mille citoyens dans Sparte, & trente mille dans la Laconie. Par conséquent, si nous jugeons de Lacédémone par Athenes, cette république n'aura jamais eu qu'environ quarante mille citoyens. Voilà cependant les deux grandes puissances de la Grece.

Telle étoit donc la situation des peuples de cette contrée : aucun n'étoit assez puissant pour

commander, & aucun n'étoit aſſez foible pour recevoir la loi. Cependant, parce que toutes les villes commençoient à s'affermir au dedans, elles commençoient chacune à regarder autour d'elles; & dès-lors ſans doute, elles auroient eu l'ambition de reculer leurs frontieres, ſi elles en avoient eu les moyens. Ce fut donc parce qu'elles ſentirent leur impuiſſance, qu'elles n'entreprirent pas de faire des conquètes les unes ſur les autres: mais elles n'en ont pas été plus tranquilles, parce que les plus foibles avantages que quelques unes remportoient, ſuffiſoient pour ſemer la jalouſie parmi elles.

Ainſi toujours jalouſes les unes des autres, elles le furent ſur-tout de l'aſcendant qu'Athenes & Sparte prenoient tour-à-tour. Elles firent des ligues pour tenir ces deux puiſſances en équilibre; & parce que la balance penchoit alternativement, elles furent dans la néceſſité de faire continuellement de nouvelles combinaiſons de leurs forces. Cependant elles n'étoient pas aſſez éclairées pour ſe décider ſur le choix des alliances, chacune d'après leurs vrais intérèts. La jalouſie leur fit faire de fauſſes démarches: les vues particulieres des hommes qui les conduiſoient, leur en firent faire de plus fauſſes encore: le ſyſtème politique de la Grece fut ſujet à des révolutions continuelles; & après bien des guerres, que l'inquiétude, plutôt que l'ambition, avoit ſuſcité, il ne reſta aux peuples qu'un épuiſement géneral & une haine qui les diviſa de plus en plus. C'eſt alors qu'affoiblis, & incapables de ſe réunir contre un ennemi commun, ils finirent par être la proie d'une puiſſance étrangere.

C'eſt vers les tems de Solon, que commença cette jalouſie, qui étoit le préſage de la ruine des Grecs. Les effets en furent ſuſpendus pendant la guerre contre la Perſe : auſſitôt après, elle éclata d'autant plus qu'ils avoient eu de plus grands ſuccès. Elle croiſſoit de jour en jour parmi les diſſentions qu'elle fit naître, & elle fut la principale cauſe des révolutions.

Il y avoit déja longtems que les Spartiates donnoient de la jalouſie aux peuples du Péloponèſe, lorſque les Athéniens ne faiſoient encore ombrage à aucun de leurs voiſins. C'eſt qu'Athenes, toujours troublée, n'avoit jamais été dans une ſituation à former de grandes entrepriſes. Depuis même que Solon lui avoit donné des loix, elle n'en étoit pas plus redoutable ; car ce législateur avoit tari la ſource des diſſentions. En laiſſant l'autorité entre les mains du peuple, il avoit proprement livré la république aux ambitieux, & il vit lui-même un citoyen uſurper la tyrannie, environ trente ans après qu'il eut réformé le gouvernement.

Nous avons remarqué plus haut que les habitans de la montagne, ceux de la côte & ceux de la plaine formoient trois partis, qui ſe déclaroient chacun pour un gouvernement différent, & que les pauvres demandoient un nouveau partage des terres. Or, tous ces partis étoient mécontens des loix de Solon, les uns, parce qu'il n'avoit rien fait pour eux, les autres, parce qu'il n'avoit pas aſſez fait. Ils continuoient donc à remuer ; le premier, à qui les pauvres s'étoient joints, ayant pour chef Piſiſtrate ; le ſecond, Mégaclès de la

famille

famille des Alcméonides ; & le troisieme, Lycurgue.

Pisistrate étoit puissant par la faveur du peuple, qui le regardoit comme le partisan zélé de la liberté & même de l'égalité. Mégaclès l'étoit par ses richesses. Quant à Lycurgue, il pouvoit être de quelque secours à l'un ou à l'autre; mais tout seul, il n'étoit redoutable à aucun des deux.

Solon voyoit le danger où étoit la république. Il pénétroit les vues de Pisistrate, qui s'attachoit les pauvres par sa bienfaisance, & qui gagnoit jusqu'à ses ennemis par sa générosité. Cependant le peuple séduit, se livroit sans défiance, & le parti de Pisistrate se fortifioit tous les jours. Cet homme, aussi adroit qu'ambitieux, s'assura donc de l'affection du plus grand nombre des citoyens. Alors s'étant fait lui-même une blessure, il se fit porter sur la place : il accusa ses ennemis d'avoir attenté à ses jours : il demanda des gardes pour sa sûreté : il en obtint cinquante : bientôt il en augmenta le nombre, & ne dissimulant plus, il s'empara de la citadelle.

Tout céda : les chefs des deux autres partis s'exilerent. Solon seul résistoit, reprochant au tyran sa perfidie, & aux Athéniens leur imprudence & leur lâcheté. Mais Pisistrate se défendoit par le respect qu'il montroit pour les loix : il les observoit, il les faisoit observer ; & plus le législateur s'élevoit contre lui, plus il affectoit de lui donner des marques d'estime & de confiance. Solon mourut l'année suivante.

Cette même année, Pisistrate, contraint de céder aux deux autres factions qui se sont réunies, se retire. Rappellé presque aussi-tôt par Mégaclès,

qui lui donne sa fille en mariage, il recouvre l'autorité. Quelques mois après, un différent survenu au sujet de ce mariage même, la lui enleve, & il reste onze ans en exil. Enfin il revient, il fait bannir les Alcméonides, & il n'éprouve plus de revers. La douceur de son gouvernement parut même faire oublier aux Athéniens la haine qu'ils avoient pour les rois, & en mourant il transmit sa puissance à ses fils Hippias & Hipparque.

On ne sait si ces deux princes régnerent conjointement, ou si l'un des deux régna seul. On sait seulement qu'ils s'appliquerent, encore plus que Pisistrate, à rendre le joug de la tyrannie moins sensible. Ils protégerent les lettres, qui commençoient à florir; & cette protection sans doute ne contribua pas peu à donner de leur gouvernement l'idée la plus avantageuse. Les éloges, vrais ou flatteurs des gens de lettres, font souvent la réputation des souverains. Le peuple, qui goûte leurs écrits, juge d'après eux; & plus il s'occupe des ouvrages qui l'amusent, moins il fait attention à la maniere dont on le gouverne. Ce fut donc vraisemblablement autant par politique que par goût, que les fils de Pisistrate protégerent les lettres.

Il y avoit treize ans qu'ils régnoient, lorsqu'Harmodius & Aristogiton formerent une conspiration, pour se venger d'un affront qu'Hipparque avoit fait à la sœur d'Harmodius. Hipparque périt par leurs mains le jour des Panathénées; mais il périt seul. Ayant eux-mêmes été arrêtés, ils perdirent la vie; & Hippias, dès ce jour livré à tous les soupçons, devint cruel, sanguinaire, & se rendit odieux.

Cependant les Alcméonides, qui ne cherchoient que l'occasion de revenir dans leur patrie, s'étoient fait charger par les Amphictyons de la construction du nouveau temple de Delphes. Ils s'en acquitterent avec une générosité, où la politique eut plus de part que la religion; & bientôt la Pythie ne rendit plus que les oracles qu'ils lui dictoient. Les Lacédémoniens, à qui elle ne cessa de répéter, qu'ils ne réussiroient point dans leurs entreprises, s'ils ne commençoient par délivrer Athenes de la tyrannie, déclarerent la guerre aux Pisistratides, & Hippias, forcé de s'exiler, se retira à Lampsaque.

Athenes libre, éleva dans la place publique des statues à Harmodius & à Aristogiton, honneur qui n'avoit point encore été accordé, mais très-propre à ranimer l'amour de la liberté & la haine des tyrans.

Les troubles cependant recommencent. Clisthene, de la famille des Alcméonides, aspire à la tyrannie, & la faveur du peuple paroît la lui assurer, lorsqu'Isagoras, son concurrent, demande des secours aux Spartiates. Cléomene, leur roi, arrive à Athenes. Il force Clisthene à se retirer: il fait bannir sept cent familles, qui lui étoient attachées: il tente d'abolir le sénat: il veut confier le gouvernement aux seuls partisans d'Isagoras. Alors le peuple se souleve, chasse les Lacédémoniens, rappelle les exilés; & Clisthene, effrayé du danger qu'il a couru, abandonne ses premiers projets, & rétablit la démocratie. C'est lui qui distribua le peuple d'Athenes en dix tribus.

Fiers de leur liberté, les Lacédémoniens se croyoient, en quelque sorte, seul nés pour être libres, & ne pardonnoient pas aux Athéniens de

vouloir l'être. Honteux d'ailleurs d'avoir eu la ſimplicité de prendre les armes ſur la foi d'un oracle, dont on avoit reconnu l'impoſture, ils ſe reprochoient d'avoir chaſſé les Piſiſtratides. Ils projetterent donc de les rétablir.

Trop foibles par eux-mêmes pour exécuter cette entrepriſe, ils la propoſerent à leurs alliés. Mais tous s'y refuſerent à l'exemple des Corinthiens, qui témoignerent combien elle leur étoit odieuſe.

Corinthe, alors libre, avoit été ſous la domination des tyrans. Floriſſante par le commerce, elle l'étoit ſans rivales. Elle n'avoit donc d'autre intérêt que de conſerver cet avantage qu'aucune ville ne lui diſputoit. D'ailleurs plus faite, parce qu'elle étoit commerçante, pour connoître le prix de la liberté, elle vouloit être libre; & elle vouloit auſſi que chaque peuple le fût, parce qu'elle n'aſpiroit point à dominer. Il lui importoit même qu'Athenes pût toujours balancer la puiſſance de Sparte. Voilà pourquoi dans cette occaſion, on voyoit encore en elle l'eſprit de ce ſiecle, où toutes les villes conſpiroient enſemble, contre les tyrans.

Hippias, ne pouvant donc compter ſur les ſecours d'aucun peuple de la Grece, tenta d'engager Artapherne, gouverneur de Sardes, à travailler à ſon rétabliſſement, & le fit entrer dans ſes vues. Sur ces entrefaites, les Ioniens s'étant révoltés, les Athéniens ſe joignirent à eux, mépriſant les menaces d'Artapherne, & conſultant leur paſſion plutôt que leurs forces. C'eſt alors que la Grece ſe vit menacée des armes du roi de Perſe,

CHAPITRE XVIII.

Des révolutions de l'Asie avant la guerre que les Perses ont fait aux Grecs.

Le premier empire des Assyriens finit sous Sardanapale, lorsqu'Arbace, gouverneur des Medes, & Bélésis, gouverneur de Babylone, se soulevérent contre ce prince efféminé. Des débris de cet empire se formerent trois monarchies, celle de Ninive, ou le second empire des Assyriens, celle de Babylone & celle des Medes.

A Bélésis succéda Nabonassar, dont l'avénement au trône est le commencement d'une ére astronomique, appellée de son nom *ére de Nabonassar*. D'ailleurs l'histoire des rois de Babylone est tout-à-fait inconnue.

Nous ne connoîtrions pas mieux celle des rois de Ninive, sans les ravages qu'ils ont fait dans la Palestine. Vous avez vu dans l'écriture sainte les conquêtes de Théglathphalasar, que l'impie Achaz, roi de Juda, avoit appellé à son secours; celles de son fils Salmanasar qui emmena Osée & les dix tribus en captivité; celles de Sennachérib, fils de Salmanasar, dont l'armée fut exterminée au siege de Jérusalem, qui fut assassiné par ses deux fils ainés, & dont la couronne passa à son troisieme, Assaradon. Sous ce dernier regne, le royaume de Babylone fut réuni à celui de Ninive.

Il paroît que la monarchie des Medes a commencé plus tard que les deux autres. L'avénement de Déjocès, son premier roi, est de la même année que celui d'Assaradon.

Arbace ne régna pas, ou régna peu ; & les Medes, sans aucune forme de gouvernement, apprirent par leur expérience combien les peuples ont besoin d'une autorité capable de réprimer les violences & les injustices. Les funestes effets de la licence devoient donc tôt-ou-tard rétablir la monarchie, que la crainte de la servitude avoit proscrit.

Il n'est pas possible de terminer toujours les différens par les armes. Le droit du plus fort, quoiqu'on soit porté à le reconnoître, n'assure rien. Il se détruit par les abus qui en naissent; & il expose à des révolutions continuelles, non-seulement les foibles, mais encore les plus puissans. C'est pourquoi dans les tems mêmes, où la licence paroit bannir toutes les loix, les hommes, forcés par les circonstances, s'en font comme à leur insu, & adoptent tacitement des usages qui leur en tiennent lieu.

Cependant de pareilles loix sont équivoques & variables; & quand elles seroient claires, elles seroient sans force, parce qu'elles ne sont pas protégées par une puissance capable de les faire respecter. Alors, au défaut de cette puissance, on est souvent forcé à prendre des arbitres ; & à se soumettre à leurs décisions. Voilà où en étoient les Medes, lorsque Déjocès devint l'arbitre de la contrée où il vivoit. Il y rétablit l'ordre par sa sagesse ; & bientôt on vint à lui de toutes parts,

comme au juge le plus éclairé & le plus équitable.

Il s'étoit rendu nécessaire à tous les peuples de la Médie, lorsque, sous prétexte de vaquer à ses affaires, il se refusa à celles des autres. Aussi-tôt l'anarchie renouvella les anciens désordres ou en produisit de plus grands encore. Déjocès, qui l'avoit prévu, avoit jugé qu'on seroit dans la nécessité d'élire un roi, & il s'étoit flatté que le choix tomberoit sur lui. Il ne se trompa pas. Personne n'avoit plus de droits à la royauté, puisque personne n'étoit plus capable de maintenir l'ordre & la paix : mais ses titres auroient été plus beaux encore, s'il les eût fait valoir sans artifice.

Jusqu'alors les Medes avoient vécu dispersés dans une multitude de villages. Déjocès, qui voulut en rassembler une partie, bâtit Ecbatane. Il leur fit sentir le besoin de se réunir : il leur donna des loix : il les accoutuma à la discipline : il adoucit leurs mœurs. Il s'appliqua sur-tout à leur inspirer la crainte & le respect, se rendant invisible, ne se montrant que par l'éclat qui environnoit le trône, & gouvernant du fond de son palais. Ceux qui avoient le privilege de l'approcher, ne pouvoient, dit-on, ni le regarder en face, ni rire, ni cracher en sa présence.

On prétend que la férocité des Medes rendoit ces précautions nécessaires. Mais, quelque féroces qu'ils fussent, ils avoient senti la nécessité de se soumettre à un roi ; ils n'avoient choisi Déjocès, que parce qu'ils avoient la plus haute idée de ses lumieres & de sa justice, & ils l'avoient choisi librement. Il me semble donc que pour diminuer la férocité de ce peuple, ce prince

n'avoit qu'à ſe montrer : un libre accès auprès de Déjocès, encore particulier, avoit commencé cet ouvrage : un libre accès auprès de Déjocès, devenu roi, l'auroit achevé. Aux précautions qu'il prennoit, on pourroit donc conjecturer qu'il a uſurpé le trône. Hérodote, de qui nous tenons l'hiſtoire de cette révolution, peut n'en avoir pas connu les circonſtances, ou s'être plu à les embellir. Car, Monſeigneur, on a écrit des romans, avant d'écrire l'hiſtoire.

Du fond de ſon palais, Déjocès, dit Hérodote, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit, faiſoit rendre une exacte juſtice dans toute l'étendue de ſes états. Comment donc ce monarque, qui ne voyoit rien par lui-même, pouvoit-il toujours trouver, chez un peuple ignorant & féroce, des hommes aſſez éclairés pour bien voir ; & aſſez juſtes pour lui rendre un compte fidele de ce qu'ils voyoient? Il eſt bien étrange qu'on ſe ferme les yeux, au moment qu'on ſe charge de conduire les autres.

Les fautes ſont contagieuſes ſur-tout pour les ſouverains ; c'eſt ce que l'hiſtoire ne prouve que trop. L'exemple de Déjocès, qui s'enfermoit dans ſon palais, fut ſuivi par les monarques d'Orient. Priſonniers ſur le trône, ils furent environnés de gardes, qu'ils croyoient avoir armés contre le peuple, & qu'ils avoient armés contre eux-mêmes. La royauté fut reſpectée comme une puiſſance inviſible. Mais on ne prit aucun intérêt à la perſonne des ſouverains. Ils furent égorgés, & le peuple voioit avec indifférence des révolutions, qui ne paſſoient pas l'enceinte du palais.

Déjocès régna cinquante-trois ans. Ce long regne, qui ne fut troublé par aucune guerre,

affermit ſon autorité, & il la laiſſa à ſon fils Phraorte, qu'on croit l'Arphaxad de l'écriture.

Phraorte aſſujettit les Perſes, conquit une partie de la haute Aſie, & il échoua contre le roi d'Aſſyrie, Saoſduchin ou Nabucodonoſor I, fils d'Aſſaradon. Ce prince l'ayant vaincu & fait priſonnier, le fit périr à coups de javelot.

Nabucodonoſor, après ſa victoire, ne ſongea qu'à ſe venger des peuples, qui lui avoient refuſé leurs ſecours contre les Medes; & ce fut alors qu'Holopherne porta l'épouvante dans le royaume d'Iſraël, aſſiégea Béthulie, & périt par le courage de Judith. L'armée des Aſſyriens fut entiérement défaite.

Le regne de Phraorte avoit été de vingt-deux ans: celui de Cyaxare, ſon fils, fut de quarante. Ce prince, s'étant rétabli pendant que les Aſſyriens s'occupoient à d'autres guerres, tourna ſes armes contr'eux, les défit, & aſſiégea Ninive. Sur ces entrefaites, les Scythes, ſortis des environs des palus Méotides ſous la conduite de Madiès leur roi, font une irruption dans la Médie, pendant que les Cimmériens, qu'il avoient chaſſés d'Europe, dévaſtent l'Aſie mineure. Cyaxare, forcé à lever le ſiege de devant Ninive, marche contre ce nouvel ennemi: il eſt défait, & les Scythes, qui ſe répandent librement, pénétrent juſqu'en Egypte.

On ſait peu de choſe de l'hiſtoire d'Egypte, depuis Séſoſtris juſqu'à Pſamméticus, qui régnoit alors.

Dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis la révolte des Medes juſqu'à l'avenement de Déjocès, les Egyptiens ont eu deux monarques, qui ſe

ſont remarquer : Bocchoris, qui eſt au nombre de leurs législateurs, & Sabacos, roi d'Ethiopie, qui conquit l'Egypte, & qui après l'avoir gouvernée cinquante ans, retourna en Ethiopie, abandonnant volontairement ſa conquête.

Enfin pendant que Déjocès régnoit en Medie, l'Egypte fut partagée entre douze rois, qui gouvernoient avec une autorité égale, lorſque Pſamméticus, devenu ſuſpect aux autres, fut rélégué dans les pays marécageux de l'Egypte. Ce fut ſon ſalut : car avec le ſecours de quelques ſoldats de Carie & d'Ionie, que la tempête jetta ſur les côtes, il défit ſes ennemis, & ſe rendit maître de douze royaumes. Il donna des établiſſemens aux Ioniens & aux Cariens, qui l'avoient ſecouru : il contracta des alliances avec les Grecs, & il leur ouvrit l'Egypte, juſqu'alors fermée aux étrangers.

Aſſuré ſur le trône, il fit la guerre à Nabucodonoſor I, au ſujet de la Paleſtine qui ſéparoit les deux royaumes. Le ſiege de la ville d'Azoth, le plus long dont il ſoit parlé, l'arrêtoit depuis vingt-neuf ans, lorſque les Scythes, qui menacerent ſes états, ne lui permirent pas de pourſuivre ſes conquêtes. Il ſe crut trop heureux de les pouvoir éloigner à force de préſents, & ces barbares s'établirent dans la haute Aſie, où ils régnerent vingt-huit ans. Leurs ravages & leurs conquêtes nous font voir quelle étoit la foibleſſe des anciennes monarchies. Pſamméticus mourut après un regne de cinquante-quatre ans.

Pendant que les Scythes régnoient en Aſie, Sarac qui avoit ſuccédé à Nabucodonoſor I, perdit par ſa lâcheté le royaume de Babylone, que

Nabopolassar, un de ses généraux, lui enleva. C'étoit une occasion favorable pour assieger Ninive une seconde fois. Cyaxare la saisit: Nabopolassar se joignit à lui : Ninive fut rasée: & ces deux rois partagerent la monarchie, qu'il venoient de conquérir.

Quelque tems après, les Scythes succomberent enfin dans une conjuration des Medes; & ceux qui purent échapper, s'étant réfugiés dans les états d'Alyate, roi de Lydie, Cyaxare déclara la guerre à ce roi.

Aussi haut qu'on peut remonter, on trouve que les peuples de l'Asie mineure parloient la même langue, que ceux de la Grece. Ils avoient donc la même origine; & ils avoient encore de commun avec les Grecs, d'avoir été sans aucune forme de gouvernement. On en voit la preuve dans la maniere dont Gordius parvint au trône.

Les Phrygiens ayant consulté l'oracle sur les moyens de mettre fin aux désordres, auxquels l'anarchie les exposoit, la réponse fut d'élire un roi; & l'oracle, consulté une seconde fois sur le choix qu'on devoit faire, répondit de choisir le premier qu'on rencontreroit, allant sur une charrette au temple de Jupiter. Gordius qui fut rencontré, fut donc proclamé; & en mémoire de cet événement, il consacra sa charrette à ce dieu. Le nœud, qui attachoit le joug au timon, est le fameux nœud gordien, qui, selon l'oracle, promettoit l'empire de l'Asie à celui qui le pourroit délier.

Midas, fils de Gordius, lui succéda. Il commença à policer les Phrygiens, encore ignorans & barbares; & il régla le culte public conformé-

ment aux cérémonies religieuses, qu'il avoit lui-même apprises d'Orphée. On a remarqué que les reglemens, qu'il fit à ce sujet, contribuerent à l'affermissement de son autorité.

Vers ce tems, c'est-à-dire, aux environs de la sortie d'Egypte, commencerent vraisemblablement dans l'Asie mineure une multitude de petits royaumes, dont il ne reste aucun souvenir. Mais les Phrygiens, les Lydiens & les Troyens sont des peuples fort connus, & la monarchie des derniers paroît avoir été assez considérable.

Dans le tems de la guerre de Troye, ou environ, Argon, arriere-petit-fils d'Alcée dont Hercule étoit pere, régna sur les Lydiens. Ses descendans, dont on n'a pas la suite, conserverent cette couronne pendant plus de cinq cens ans. Gygès l'usurpa, après avoir ôté la vie à Candaule, le dernier des Héraclides, & la transmit à ses enfans. Alyate étoit son arriere-petit-fils.

La guerre, que Cyaxare fit à ce prince, duroit depuis six ans, lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées, & fit faire la paix. Alyate chassa les Cimmériens. Il se rendit maître de Smyrne; & il fit pendant onze ans la guerre aux Miléfiens, uniquement pour leur enlever leurs moissons, ne leur faisant d'ailleurs aucun autre dommage; vraisemblablement il les vouloit punir de quelque injure qu'il en avoit reçu.

Vers ce tems commencent les conquêtes de Nabucodonosor II, fils de Nabopolassar. Inquiet de l'agrandissement des Babyloniens, Néchao avoit armé contr'eux, & leur avoit enlevé la Palestine & la Syrie, après avoir défait Josias, roi

de Juda, qui lui refusoit un passage par la Judée, Nabucodonosor recouvra ces provinces, & en conquit de nouvelles. Vous savez, Monseigneur, la captivité des Juifs, la prise de Jérusalem, celle de Tyr après un siege de treize ans, & les dévastations que ce conquérant fit dans l'Egypte. Il laissa le gouvernement de ce royaume à Amasis, qui s'étoit soulevé contre Apriès ou Aphrée, petit fils de Néchao.

Nabucodonosor mourut après un regne de quarante-trois ans, laissant une monarchie plus vaste que puissante, & qui fut la conquête des Perses, lorsque Cyrus, leur roi, se fut joint à Astyagès, fils & successeur de Cyaxare.

Les commencemens de Cyrus & de l'empire des Perses sont très-obscurs. Nous savons que Cyrus, ayant vaincu les Babyloniens, marcha contre leur allié Cresus, fils & successeur d'Alyate, qu'il défit à Thymbrée, prit Sardes, capitale de Lydie, soumit l'Asie mineure, subjugua la Syrie & l'Ambie, & se rendit maître de Babylone. D'ailleurs, nous savons mal les circonstances de tous ces événemens : c'est pourquoi je me bornerai à faire quelques observations sur la maniere dont se faisoient alors les conquêtes.

Nous avons vu, Monseigneur, un tems, où les conquérans ne prenoient les armes que pour dévaster des provinces, qu'ils ne se proposoient pas de conserver ; & ils revenoient couverts de gloire, lorsque chargés des dépouilles des nations vaincues, ils traînoient après eux un grand nombre de captifs. Par cette conduite, ils firent plus qu'ils n'avoient projetté : ils reculerent leurs frontieres, moins parce qu'ils avoient eu l'ambi-

tion de dominer fur les peuples voifins, que parce que ces peuples, continuellement épouvantés, s'empresserent à leur donner toutes fortes de marques de foumiffion. C'eft ainfi vraifemblablement que fe forma la premiere monarchie des Affyriens.

Les dévaftations ayant fubjugué les provinces, il étoit naturel que ces conquérans féroces imaginaffent que les dévaftations étoient encore le meilleur moyen de les conferver. Ils voyoient qu'un peuple épuifé ne pourroit brifer fes fers, qu'il n'oferoit le tenter, & que par conféquent, fon épuifement affuroit fa fervitude. Ils bornerent donc toute la politique à ruiner les pays, qu'ils vouloient retenir fous leur domination. Voilà pourquoi la fuite des victoires n'offre que des maffacres, des villes détruites, des nations, exterminées. Cet ufage barbare étoit fi général, que le vainqueur, qui égorgeoit le vaincu, paroiffoit ufer de fes droits, & la captivité étoit de fa part, comme une grace.

Une preuve qu'on ne connoiffoit pas d'autre moyen pour conferver les provinces conquifes, c'eft que dans ces fiecles, où une place environnée de murs & fituée un peu avantageufement, pouvoit foutenir un fiege de plufieurs années, on n'imagina pas de fortifier les frontieres, pour prévenir le foulevement des peuples, ou pour défendre l'empire contre l'étranger. Le pays étoit ouvert, & une victoire amenoit l'ennemi jufqu'à la capitale, où le monarque attendoit le même fort qu'il avoit fait fubir à d'autres.

Nous avons remarqué que les premieres conquêtes ont été faites par des peuples errans, &

ce qui paroît le confirmer, c'est que dans les siecles que nous avons parcouru, les grandes monarchies ont continué de faire la guerre, comme ces peuplades la faisoient elles-mêmes.

Premiérement, un monarque commençoit souvent une campagne sans plan, sans projet, sans savoir où il porteroit ses armes. C'est ainsi que Nabucodonosor II, marchoit contre Jérusalem sans le savoir lui-même. Il consulta le sort, lorsqu'il fut arrivé dans un endroit, où deux chemins aboutissoient, & le sort tomba sur Jérusalem.

En second lieu, il paroît que les Asiatiques ont été des siecles, avant de savoir diviser une armée en différens corps. Cyaxare, selon Hérodote, est le premier qui y ait pensé. Les armées auparavant combattoient donc confusément & sans ordre.

Enfin les armées étoient moins des corps de soldats, que des peuplades, où le nombre des femmes & des enfans pouvoit être égal à celui des combattans.

Les Assyriens, les Babyloniens, les Medes & les Egyptiens faisoient donc la guerre à peu près comme les Scythes faisoient des irruptions. Voilà pourquoi ces anciennes monarchies étoient d'autant plus foibles, qu'elles étoient plus vastes ; & il ne faut pas s'étonner, si elles tomboient avec la même facilité qu'elles s'élevoient. L'empire appartenoit alors aux peuples qui étoient plus endurcis à la fatigue. C'est par cette raison que les Perses l'obtinrent, & j'ai peine à croire que Cyrus fût un grand général.

En effet, Monseigneur, l'art militaire peut se perfectionner dans des républiques, telles qu'A-

thènes & Lacédémone, parce qu'elles font la guerre avec de petites armées, & que l'amour de la liberté attache une grande considération au métier des armes. Voilà les seules causes, qui peuvent concourir aux progrès de cet art. Il n'en pouvoit donc pas faire dans des monarchies, telles que celles des Assyriens ou des Babyloniens; & j'ajoute qu'il ne pouvoit pas en avoir fait davantage parmi les Perses, puisqu'avant Cyrus, ce peuple ne s'étoit fait aucun nom par les armes, & qu'il avoit même été conquis par les Medes. Il est vrai que ce conquérant est représenté dans la Cyropédie, comme un grand général: mais c'est une des raisons qui me fait croire que Xénophon n'a voulu faire qu'un roman. En effet, il n'est pas vraisemblable qu'un grand capitaine se soit formé tout seul & tout-à-coup, parmi des peuples aussi expérimentés que les Perses: cela est d'autant moins vraisemblable que ce conquérant n'avoit pas besoin de talens supérieurs pour vaincre des ennemis tout-à-fait ignorans dans l'art militaire; & ce qui ne l'est pas encore, c'est l'humanité & la générosité que montre après la victoire, le Cyrus de la Cyropédie. Il contient ses soldats: il empêche le sac des villes: il respecte la valeur dans l'ennemi qui se défend; & il semble occupé à épargner le sang des vaincus.

Voilà un caractere bien différent de celui des monarques de l'Asie. Mais ce qui n'est pas moins étonnant c'est que le héros de Xénophon joint les lumieres aux vertus. Grand homme d'état, il connoît l'art de manier les esprits: affable & d'un accès facile, il sait descendre jusqu'aux derniers de ses sujets, sans s'abaisser: il sait récompenser avec

avec un ſeul mot : il ſait faire un refus, ſans déplaire : il a des amis, & il vit familiérement avec eux, ſans en être moins reſpecté. En un mot, il ne ſe croit ſur le trône que pour veiller au bonheur des peuples, & il donne tous ſes ſoins à les rendre heureux. Il eſt bien difficile d'imaginer que ce ſoit-là le Cyrus des Perſes.

Cambyſe, ayant ſuccédé à Cyrus ſon pere, arma contre l'Egypte. Il employa quatre ans aux préparatifs de cette guerre, & il la commença lorſqu'Amaſis, qui venoit de mourir, laiſſoit la couronne à ſon fils, Pſamménite.

Péluſe, qui étoit la clé de l'Egypte, auroit pu l'arrêter : il s'en rendit maître par ſtratagème : il défit Pſamménite, marcha à Memphis, qui ne fit pas une longue réſiſtance ; & toute l'Egypte ſe ſoumit. Pſamménite ne régna que ſix mois. Cambyſe lui avoit d'abord conſervé la vie : mais ce prince ayant voulu remuer, il le fit mourir.

Voilà tous les ſuccès de Cambyſe. On remarqua bientôt en lui des accès de démence, & ſon règne ne fut plus qu'une ſuite d'extravagances & de cruautés. Il perd une grande partie de ſon armée, qu'il conduit contre les Ethiopiens, à travers les déſerts & ſans précautions. Cinquante mille hommes, qu'il envoye contre les Ammoniens, périſſent ſans qu'on ſache comment. Il pille les temples de Thebes & les brûle. Arrivé à Memphis, lorſqu'on célébroit la fête du dieu Apis, il bleſſa cet animal avec ſon poignard : il fit fuſtiger les prêtres, & ordonna de tuer tous ceux qui célébroient cette fête. Il fit aſſaſſiner ſon frere Smerdis, parce qu'il le vit en ſonge ſur le trône ; & parce que Méroc, qui étoit tout à la fois ſa fem-

me & sa sœur, ne peut refuser ses larmes à ce prince, il lui donne un coup de pied, dont cette princesse, alors enceinte meurt. Pour montrer qu'il a la main sûre dans le vin, il bande son arc contre le fils de Prexaspe, & déclarant qu'il en veut au cœur, il le lui perce. Prexaspe cependant étoit de tous ses courtisans celui auquel il montroit le plus de confiance. Le lendemain il fit mourir sans raison douze Perses. Enfin il n'y avoit presque pas de jour, qu'il ne sacrifiât des victimes à sa fureur.

Il retournoit à Suse sa capitale, lorsqu'arrivé en Syrie, il apprit que Smerdis avoit été élu roi. Ce Smerdis étoit un mage, frere de Patisithe, à qui Cambyse avoit confié le gouvernement pour le tems de son absence, & qui étoit mage lui-même. Cambyse ne put pas punir l'usurpateur, il mourut en Syrie d'une blessure qu'il se fit avec son poignard, lorsqu'il montoit à cheval. Il a règné sept ans & quelques mois.

Cyrus avoit cru devoir donner sa confiance aux eunuques, qui étant généralement méprisés, n'avoient d'autre intérêt que de s'attacher à un prince qui faisoit leur fortune, & qui leur donnoit de la considération. De pareils ministres étoient bien plus nécessaires au faux Smerdis, qui n'osoit pas se montrer en public, & il n'en eut pas d'autres. Déja suspect, il le devint encore par cette préférence & par ses précautions à se cacher à ceux qui l'auroient reconnu. Ces soupçons parurent se confirmer, lorsqu'on crut voir dans sa conduite de l'affectation à s'attacher les peuples par des graces. Otanes enfin, s'étant assuré de l'imposture forma une conspiration avec Darius & cinq

autres ſeigneurs perſans, & les deux mages furent égorgés.

Selon Hérodote, ces conjurés tinrent conſeil ſur la forme qu'ils donneroient au gouvernement, & ils ne ſe déterminerent qu'après avoir peſé les avantages & les inconvéniens de la démocratie, de l'ariſtocratie & de la monarchie. Mais il n'eſt pas vraiſemblable que des Perſes aient délibéré ſur un pareil ſujet : les Grecs ne le croyoient pas, comme le remarque Hérodote lui-même ; & je ſoupçonne cet hiſtorien d'avoir ſaiſi cette occaſion pour dire ce qu'il penſoit ſur chaque eſpece de gouvernement.

Les ſeigneurs perſans convinrent de ſe trouver le lendemain dans un lieu marqué, au lever du ſoleil, & de reconnoître pour roi celui dont le cheval henniroit le premier. Ils croyoient que le ſoleil, le dieu des Perſes, déclareroit par-là, ſur qui le choix devoit tomber. A peine ils y arriverent que le cheval de Darius ſe hâta de hennir, parce qu'il avoit paſſé dans ce lieu une partie de la nuit avec une cavale. C'eſt une précaution que l'écuyer de Darius avoit pris pour aſſurer la couronne à ſon maître.

Ce prince étoit fils d'Hyſtaſpe, gouverneur de Perſe. Sous prétexte qu'il ne pouvoit veiller à la défenſe de l'état, s'il n'avoit des revenus fixes & aſſurés, il impoſa les provinces, qui juſqu'alors n'avoient payé que des eſpeces de dons gratuits. Il les impoſa néanmoins avec beaucoup de modération, parce qu'il eût été imprudent à lui de n'en pas montrer. Une pareille innovation auroit ſoulevé les peuples, s'il ne leur avoit pas fait croire, qu'ils paieroient moins à

l'avenir, qu'ils n'avoient payé jusqu'alors. Il eut sur-tout l'attention de ménager les Perses, & il n'en exigea aucune espece de tribut.

Les Babyloniens, qui portoient impatiemment le joug, parce que le siege de l'empire avoit été transféré à Suse, se révolterent la cinquieme année du regne de Darius. Ce prince assiégea Babylone avec toutes ses forces. Il fut vingt mois devant cette place; & il déséspéroit de s'en rendre maître, lorsque Zopire la lui livra. Pour exécuter ce dessein, Zopire, un des sept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, s'étoit lui-même coupé le nez & les oreilles, & il étoit allé offrir ses services aux Babyloniens, accusant Darius de l'avoir mis dans l'état où on le voyoit, & ne paroissant respirer que la vengeance.

Darius abatit les murs de Babylone, & fit mourir trois mille habitans. Alors tout son empire étant soumis & tranquille, il crut que sa gloire demandoit de lui qu'il fit la guerre à ses voisins: & il projeta de faire une irruption en Scythie, parce qu'autrefois les Scythes en avoient fait une en Asie.

Les Scythes étoient des peuples pasteurs, qui sans demeure fixe, erroient dans de vastes pays incultes. Il étoient donc impossible de les subjuguer. Ils n'avoient qu'à fuir pour vaincre; & leur ennemi, dénué de tout, périssoit sans combat. Par conséquent, autant il pouvoit être avantageux aux Scythes de faire des irruptions chez les Perses, autant il l'étoit peu aux Perses d'en faire chez les Scythes.

A la tête d'une armée de sept cent mille hom-

mes, Darius part de Suſe. Il paſſe le Boſphore de Thrace ſur un pont de bateaux. Il eſt ſuivi d'une flotte de ſix cent vaiſſeaux, que lui ont fourni les peuples des côtes de l'Aſie mineure & de l'Helleſpont. Il arrive ſur les bords de l'Iſter, aujourd'hui le Danube: il paſſe ce fleuve & laiſſe aux Ioniens la garde du pont, leur permettant de ſe retirer, s'il n'eſt pas de retour dans deux mois.

Ce terme étoit expiré, & Darius ne paroiſſoit point encore. Pour combattre un ennemi qu'il n'avoit pu joindre; il s'étoit engagé trop avant; & il n'avoit pu revenir dans le tems qu'il avoit projeté. Cependant les Ioniens étoient ſollicités par les Scythes à rompre le pont & à ſe retirer; & ils pouvoient, ſans manquer à leurs engagemens, ſaiſir cette occaſion de ſecouer le joug des Perſes. C'étoit l'avis des chefs, & ſurtout de Miltiade, alors tyran de la Cherſoneſe de Thrace (*). Mais Hyſtiée, tyran de Milet, leur ayant repréſenté qu'ils n'étoient maitres, chacun dans leurs villes, que ſous la protection des Perſes, ils comprirent que leur fortune étoit liée à celle de Darius; & ils réſolurent de l'attendre. Ce fut le ſalut de ce monarque, dont la conduite eſt un exemple des entrepriſes imprudentes des conquérans de l'Aſie.

(*) Lorſque Piſiſtrate étoit tyran d'Athenes, Miltiade, fils de Cypſele, invité par les Dolonces, qui habitoient la Cherſoneſe de Thrace, à conduire une colonie chez eux, y alla avec les Athéniens, qui le voulurent ſuivre, & fut choiſi par ce peuple pour le gouverner. Il laiſſa ce royaume à Stéſagoras fils de Cimon, ſon frere de mere, Miltiade, dont il eſt ici queſtion, étoit le neveu de Stéſagoras, mort ſans enfans.

Darius laissa Mégabyse dans la Thrace, pour en achever la conquête, & vint à Sardes, où il passa près d'une année. Alors, empressé de témoigner sa reconnoissance au tyran de Milet, il s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit ; & en conséquence, il lui permit de bâtir une ville sur la riviere de Strimon en Thrace : ne considérant pas que par la situation de cette place, Hystiée pouvoit devenir assez puissant, pour protéger les peuples de cette contrée, & les soustraire aux Perses. Mégabyse, lui ayant fait des représentations à ce sujet, il rappella Histée sous divers prétextes, & l'emmena à Suse, où il le retint.

Ayant ensuite médité une expédition dans les Indes, il équipa sur l'Indus une flotte, dont il donna le commandement à Scylax, grec de Carie ; le chargeant d'observer les bords de ce fleuve dans tout son cours, de passer dans l'Océan, & de venir en Egypte par la mer rouge. Scylax exécuta parfaitement ces ordres, & aborda en Egypte trente mois après son départ. Sous Néchao, des Phéniciens avoient fait une navigation encore plus étonnante : car après s'être embarqués sur la mer rouge, ils avoient fait le tour de l'Afrique, & ils étoient revenus dans la méditerranée par le détroit de Gibraltar.

Il semble que Darius instruit par les revers qu'il avoit eu en Scythie, avoit songé à prendre ses mesures avant de s'engager dans une nouvelle guerre : aussi finit-il la conquête des Indes. L'histoire n'a pas conservé les circonstances de cette expédition.

Pendant cette guerre, une dissention élevée à

Naxe, isle de la mer Egée, aujourd'hui Archipel, fit bannir plusieurs citoyens qui vinrent à Milet implorer le secours d'Aristagoras, gendre d'Hystiée & gouverneur de cette ville. Aristagoras aussitôt forma le projet de conquérir Naxe, les autres Cyclades, l'isle d'Eubée, & par ce moyen de préparer aux Perses la conquête de la Grece. Artapherne, satrape de Sardes, ayant approuvé ce projet, le fit goûter à Darius son frere. On fit donc tous les préparatifs pour cette entreprise, & on en donna la conduite au gouverneur de Milet. Elle paroissoit devoir réussir, lorsque les géneraux Persans, honteux de marcher sous les ordres d'un Ionien, la firent échouer & rejeterent la faute sur Aristagoras, qu'ils perdirent dans l'esprit d'Artapherne.

C'est dans cette conjoncture qu'Aristagoras médita de soulever les Ioniens. Il y fut même sollicité par Hystiée, qui comptant sur la confiance de Darius, se flattoit d'être chargé de réduire lui-même les rebelles.

Pour déterminer les Ioniens à la révolte, Aristagoras leur rendit la liberté, abdiquant lui-même la tyrannie à Milet, engageant les tyrans des autres isles à remettre, à son exemple, l'autorité entre les mains du peuple, & chassant ceux qui s'y refusoient. C'est de la sorte qu'il forma une ligue, dans laquelle entrerent les Grecs des isles, ceux qui habitoient en Europe sur l'Hellespont, & les Athéniens irrités contre Artapherne, qui vouloit rétablir Hippias. Ceux-ci fournirent vingt vaisseaux; Erétrie, ville d'Eubée en donna cinq. Mais Cléomene roi de Sparte se refusa aux propositions d'Aristagoras. Les La-

cédémoniens furent plus prudens ſous ce roi, qu'ils ne l'avoient été lorſqu'ils députerent à Cyrus pour lui dire, qu'ils ne ſouffriroient pas qu'on fit aucun dommage aux Grecs de l'Aſie mineure.

La premiere année de cette guerre, les confédérés firent voile pour Epheſe. Ils y débarquerent, & marcherent à Sardes qu'ils réduiſirent en cendres. Mais lorſqu'ils voulurent regagner leurs vaiſſeaux, ils furent attaqués par les Perſes, & ils perdirent beaucoup de monde. Depuis cet échec les Athéniens refuſerent leurs ſecours aux Ioniens. Bientôt après la ligue s'affoiblit encore davantage par le peu de concert des confédérés. Car les tyrans chaſſés par Ariſtagoras, ſemerent la diviſion parmi eux ; & les Ioniens, ayant dans cette circonſtance livré un combat naval, ſe virent abandonnés de leurs alliés au moment même de l'action. Les Perſes vainqueurs prirent Milet, ruinerent cette ville, & en tranſporterent les habitans à Suſe, d'où Darius les envoya ſur les bords de la mer rouge. Alors tout ſe ſoumit, les isles comme le continent ; & la flotte des Phéniciens, ayant fait voile vers l'Helleſpont, fit une deſcente en Europe où elle brûla les villes des peuples qui étoient entrés dans la révolte.

Miltiade, qui avoit prévu l'orage s'étoit retiré à Athenes. Ariſtagoras périt dans une action: Arthapherne fit mourir Hyſtiée, dont la trame fut découverte: & Darius ne ſongea plus qu'à ſe venger ſur les Erétriens de l'incendie de Sardes. Cette guerre a duré ſix ans.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Observations sur les Perses & sur les Grecs au tems de Darius, fils d'Hystaspe.

Il ne faut pas juger de la puissance des Perses par les conquêtes qu'ils ont fait. Ils ont vaincu des peuples amollis, uniquement parce qu'ils n'étoient pas amollis eux mêmes ; & s'ils ont eu quelque supériorité dans la maniere de faire la guerre, ils ne l'ont eue qu'avec des peuples chez qui l'art militaire n'avoit fait aucun progrès & qui, comme eux, n'avoient jamais combattu qu'avec de grandes armées.

Il y avoit près de quarante ans que Cyrus étoit mort, lorsque Darius porta ses armes dans l'Attique. Les Perses qu'Hérodote représente très-prompts à se corrompre, avoient commencé à prendre les mœurs des nations vaincues. Confondus avec elles, il ne leur restoit que le nom de peuple conquérant ; & les armées Perses étoient en effet des armées de Medes, d'Assyriens, de Babyloniens, d'Egyptiens, &c. Ce n'étoient plus ces soldats, qui, ivres des succès

d'un chef victorieux, étoient portés à tout oser; & qui combattoient pour se partager les dépouilles des monarchies les plus opulentes. C'étoient des armées mercenaires & corrompues, qu'aucune espece de gloire, aucun appas de butin n'encourageoit.

Athenes étoit libre. On armoit pour lui donner des fers: on armoit dans le moment qu'elle venoit de secouer le joug des Pisistratides, & où par conséquent elle sentoit plus que jamais le prix de la liberté.

A ce motif le plus puissant qui puisse armer des citoyens, ajoutons qu'Athenes étoit alors dans toute sa force. Le luxe n'avoit pas encore énervé les mœurs; les Athéniens étoient durs à la fatigue, comme ils étoient intrépides à la vue du danger. Tous étoient soldats: ils pouvoient même au besoin armer jusqu'à leurs esclaves, & compter sur eux; parce que les esclaves dans cette république étoient traités avec humanité, & que la loi les protégeoit contre un maître, qui se seroit montré injuste à leur égard.

Les Lacédémoniens avoient le même amour de la liberté, le même courage, la même intrépidité. Plus endurcis encore que les Athéniens, ils n'étoient que soldats. Ils n'avoient pour police qu'une discipline, toute militaire, & cette discipline que Lycurgue avoit établie, s'étoit perfectionnée depuis ce législateur.

Il est vrai que jusqu'alors les Athéniens & les Spartiates n'avoient point eu de succès brillans: mais les guerres qu'ils avoient fait, étoient plus instructives que toutes celles des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses. Il est na-

turel que dans de petites républiques tous les citoyens s'appliquent à perfectionner l'art militaire : ils y sont portés par l'amour de la liberté, & par la considération attachée à la défense de la patrie. Ils le perfectionnent par conséquent, & d'autant plus que faisant la guerre avec de petites armées, il leur est plus facile d'imaginer les moyens d'en régler les mouvemens. Ils font des observations sur la discipline, sur les campemens, sur les marches, sur le choix des armes, sur les ordres de bataille, sur les situations les plus avantageuses pour livrer un combat. Ils s'éclairent sur leurs fautes : ils s'éclairent sur la conduite de leurs ennemis ; & les découvertes qu'une république fait, sont bientôt communes à toutes les autres.

Mais dans des monarchies telles que celles de l'Asie, le souverain qui ne fait la guerre que pour lui, qui la conduit seul lui même ou qui la fait conduire par ses courtisans, se contente de la faire comme on l'a toujours faite. Il levera de grandes armées, il tombera avec tout le poids de ses forces : il comptera sur le nombre : il ne connoitra pas d'autre regle ; & dans l'impossibilité de remarquer ses fautes, il ne s'instruira pas même par ses revers.

Vous voyez, Monseigneur, que les Perses n'avoient que l'avantage du nombre : & cet avantage, lorsqu'il est seul, n'est rien. Il est vrai que les Grecs de l'Asie mineure avoient été subjugués : mais ce n'est pas une raison de craindre pour les Grecs de la Grece proprement dite.

Amollis par le luxe, que les richesses avoient

introduit; les Ioniens & les Eoliens étoient arrivés à leur décadence. Crésus les avoit déja rendus tributaires: & quoiqu'avant ce roi, ils fussent indépendans, ils n'en étoient pas plus propres à défendre leur pays. Hérodote remarque que, si les Cimmériens ne firent pas des conquètes sur eux, c'est que ces barbares ne songeoient pas à en faire, étant armés pour piller plutôt que pour prendre des villes; & lorsqu'il nous apprend qu'Alyate chassa les Cimmériens, il ne dit rien à cette occasion, ni des Ioniens, ni des Eoliens. Tout cela prouve que les Grecs de l'Asie mineure n'avoient plus le même amour de la liberté, que les Grecs de la Grece proprement dite, ni par conséquent le meme courage.

Après la prise de Sardes par Cyrus, ils députerent à ce conquérant pour lui offrir de passer sous son empire, aux mêmes conditions qu'ils avoient été sous celui de Crésus. Ce prince offensé de ce qu'excepté les Milésiens, ils s'étoient tous jusqu'alors refusés aux sollicitations qu'il leur avoit fait, rejetta leur offre, & voulut les conquérir. Ils ne lui parurent pas même assez redoutables pour faire par lui-même cette conquête: il la laissa à ses géneraux.

Cependant ils n'étoient pas à mépriser. Ils avoient un reste de liberté qu'ils vouloient défendre, & on les auroit plutôt exterminés qu'assujettis. Les Phocéens assiégés les premiers, se défendirent avec courage: ils s'expatrierent pour éviter le joug, s'embarquant avec leurs femmes, leurs enfans, leurs effets, & n'abandonnant aux Perses qu'une ville déserte.

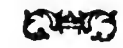
On voit donc que s'il étoit facile à Cyrus de

conquérir de pareils peuples, il ne lui étoit pas aussi facile de les réduire tout-à-fait en servitude. Ils pouvoient se soulever, s'il appesantissoit le joug; & il falloit qu'au lieu de s'arroger sur eux une souveraineté immédiate, il se bornât à être le protecteur des tyrans que les factions leur donnoient. Alors il assuroit sa domination, & prévenoit les révoltes. C'est aussi le parti qu'il paroit avoir pris. Ainsi, comme les tyrans furent maîtres, chacun dans leur ville, parce que les Perses les protégeoient, les villes se trouverent sous la domination des Perses, parce qu'elles avoient des tyrans. Lorsqu'Aristagoras voulut les soulever, son premier soin fut de leur rendre la liberté. Elles eurent des succès: elles se défendirent pendant six ans; & si elles succomberent, ce fut moins par la supériorité de leurs ennemis, que par les dissentions qui dissiperent leur ligue mal concertée.

La difficulté que Darius avoit eu à les réduire, & les ménagemens qu'il avoit à garder avec elles, auroient pu lui faire comprendre qu'il ne suffisoit pas d'armer pour conquérir la Grece. En effet, les Athéniens & les Spartiates étoient bien plus difficiles à soumettre que les Grecs de l'Asie mineure. Sur ceux-ci il pouvoit tomber avec toutes ses forces. Après une défaite, ses armées n'étoient pas sans ressources. Elles avoient des retraites assurées: elles se recrutoient facilement & ces peuples, sur qui il pouvoit retomber une seconde fois, une troisieme, qu'il pouvoit même attaquer avant qu'ils l'eussent prévu, auroient enfin succombé sous le nombre, & auroient été subjugués, parce qu'ils auroient été exterminés.

Mais les Athéniens & les Spartiates prévoyoient l'orage qui se préparoit dans l'éloignement. La barriere qui séparoit la Grece de l'Asie, ne permettoit à Darius, ni de tomber tout-à-coup sur eux, ni de se retirer facilement après un échec, ni de revenir promptement avec de nouvelles forces. Il s'exposoit à des pertes d'autant plus grandes, que ses armées étoient trop nombreuses, pour n'être pas sans ressources après une défaite : & il semble que pour échapper au joug les Grecs n'avoient besoin que d'une seule victoire.

La barriere qui sépare la Grece de l'Asie, les progrès des Grecs dans l'art militaire & le caractere des Athéniens & des Spartiates ; voilà donc les causes qui rendoient la conquête de la Grece difficile aux Perses, c'est-à-dire, à de grandes armées, composées d'Assyriens, de Medes, d'Egyptiens &c., & conduites par des chefs ignorans. Cependant Darius, qui jugeoit de sa puissance par le nombre de ses soldats, s'exagéroit la foiblesse des Grecs. Il les voyoit déja sous sa domination : il ne parloit que de les punir, & comme dans sa confiance il ne prévoyoit aucun obstacle, il ne prenoit aussi aucune mesure pour assurer le succès de son entreprise. Il en chargea Mardonius son gendre, jeune homme sans expérience, qu'il avoit fait satrape des provinces maritimes.



CHAPITRE II.

Expéditions des armées de Darius & de Xercès dans la Grece.

Il paroit que Mardonius voulut d'abord s'attacher les Grecs de l'Asie, & prévenir tout soulevement de leur part. Il est au moins vraisemblable, quoiqu'Hérodote n'en dise rien, que ce fut-là le motif qui le détermina à chasser les tyrans, & à rétablir le gouvernement populaire dans toutes les villes grecques. Après avoir pris cette précaution, il passa en Europe, traversa la Thrace, pénétra dans la Macédoine, & tout se soumit. Mais sa flotte, assaillie d'une tempête, lorsqu'elle doubloit le mont Athos, fut dispersée. Il perdit trois cent vaisseaux & plus de vingt mille hommes. Dans le même tems son armée de terre, qui campoit avec peu de précaution, fut attaquée pendant la nuit par les Briges, peuple de Thrace. Il fut blessé lui-même : il perdit encore beaucoup de monde, & il repassa l'Hellespont.

Après cette premiere tentative qui avoit si mal réussi, Darius envoya des hérauts demander la terre & l'eau à toutes les villes de la Grece: c'étoient les marques de soumission que donnoient aux rois de Perse les peuples qui s'avouoient leurs sujets. Athenes & Sparte firent saisir chacune les hérauts qui leur avoient été envoyés :

l'un fut jetté dans un puit, l'autre dans une fosse, & on leur dit de prendre là ce qu'ils demandoient, violence qu'on ne sauroit excuser.

D'ailleurs toutes les isles & la plupart des villes du continent accorderent la terre & l'eau. Elles étoient effrayées de la puissance des Perses, & c'étoit la seule chose qu'on pût raisonnablement leur reprocher. Les Athéniens cependant, parce qu'ils étoient ennemis des Eginetes, les accuserent de vouloir trahir la Grece; & ils engagerent les Lacédémoniens à se saisir de ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de cette prétendue trahison. Les Eginetes les ayant refusés à Cléomene, sous prétexte qu'il n'étoit pas venu avec son collegue Démarate, ce roi qui sut que Démarate leur avoit lui-même suggéré ce prétexte, l'accusa de n'être pas du sang des Héraclides: la prêtresse de Delphes, qu'il suborna, confirma cette accusation, & Démarate chassé du trône se retira auprès de Darius. Alors Léotychidas, qui lui succéda, passa en Egine avec Cléomene: ces deux rois saisirent dix des principaux citoyens de cette isle, & les livrerent aux Athéniens. A ces dissentions on pouvoit craindre pour les Grecs le sort des Ioniens. En effet, le plus difficile pour eux n'étoit pas de vaincre les Perses: ce fut d'agir de concert pour la liberté commune.

Darius rappella Mardonius & donna le commandement de ses troupes à Datis, Mede & à Artapherne, fils de celui que nous avons vu satrape de Sardes. Ces deux généraux mirent à la voile avec six cent vaisseaux. Ils avoient ordre de réduire en cendres Erétrie & Athenes, d'en faire

faire prisonnier tous les habitans & de les envoyer à Suse.

La flotte des Perses tomba d'abord sur l'isle de Naxe. Elle brûla la ville & emmena en captivité tous les habitans, qui ne fuirent pas dans les montagnes. Elle parcourut ensuite les autres isles, & après s'en être assurée ; elle aborda en Eubée,

Les Athéniens y avoient envoyé quatre mille hommes, qui se retirerent presque aussitôt. Eschines, un des premiers d'Erétrie, les engagea lui-même à ne pas rester. En effet leur secours eût été inutile. Les divisions des Erétriens, & les traitres qui étoient parmi eux, ne laissoient aucune espérance. Dans cette position, Erétrie ne résista pas longtems. Les Perses s'en rendirent maîtres après un siege de sept jours : ils la brûlerent, & ils envoyerent les habitans à Darius, qui les établit dans un village à huit ou dix lieues de Suse.

La ruine d'Erétrie paroissoit le présage de la ruine d'Athenes ; & les Perses, persuadés qu'ils trouveroient dans cette ville les mêmes divisions & la même foiblesse, descendirent avec confiance dans l'Attique. Leur armée étoit de cent mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Datis la commandoit, & Hippias la conduisoit dans les plaines de Marathon, petite ville située sur le bord de la mer.

Les Athéniens armerent jusqu'à leurs esclaves ; & secourus de mille Platéens, ils formerent un corps de dix mille hommes. Quant aux Spartiates, ils ne marcherent pas encore ; parce qu'u-

ne superstition, qui leur étoit particuliere, ne leur permettoit de se mettre en campagne qu'après la pleine lune.

L'armée des Athéniens avoit dix chefs, qui avoient une égale autorité, & qui commandoient alternativement, chacun un jour. On partageoit le commandement, parce qu'on craignoit de le confier à un seul; & parce que les tribus vouloient chacune nommer un général, elles en nommoient dix. A la rigueur, il y en avoit même onze : car le commandement de l'aîle droite appartenoit au troisieme archonte, qu'on nommoit Polémarque, & qui avoit voix délibérative dans le conseil de guerre.

Le plus grand nombre des chefs jugeoit qu'il falloit se renfermer dans la ville & attendre l'ennemi. Miltiade au contraire, vouloit qu'on tint la campagne, & qu'on en vint promptement aux mains. Aristide appuya cet avis : trois autres s'y joignirent encore, & les suffrages furent partagés. Le sort d'Athenes étoit donc entre les mains de Callimaque, alors polémarque. Si les citoyens se renfermoient dans les murs, leur courage pouvoit se ralentir, & on avoit encore à redouter leurs dissentions; mais on pouvoit tout attendre de leur intrépidité, si on se hâtoit de les conduire à l'ennemi. Callimaque se déclara pour ce dernier avis, & la bataille fut résolue.

Le courage ne suffit pas pour vaincre. Il eût été téméraire aux Athéniens de tenir la campagne, si chaque jour ils eussent changé de plan, comme de général. C'est néanmoins à quoi ils étoient exposés. Pour prévenir cet inconvénient, Aris-

tide, lorſque ſon tour fut venu, céda le commandement à Miltiade. Tous les autres ſuivirent cet exemple, & ce fut le ſalut de la république.

Miltiade profite de tous les avantages que lui donne le terrain : il diſpoſe ſa petite troupe de maniere à faire face, autant qu'il eſt poſſible, à toute l'armée ennemie : il ſonge ſur-tout aux moyens d'en renverſer les deux ailes pour retomber ſur le corps de bataille. Tout lui réuſſit. Les Perſes ſont en déroute : ils fuient vers la mer : les Athéniens les pourſuivent : ils leur prennent ſept vaiſſeaux : ils mettent le feu à pluſieurs autres. Cynégire, frere d'Eſchyle, en ſaiſit un d'une main, on la lui coupe : il le ſaiſit de l'autre, on la lui coupe encore : il s'y attache avec les dens. Ariſtide & Thémiſtocle ſe diſtinguerent dans cette action. Hippias y fut tué. Les Barbares perdirent 6300 hommes, & les Grecs 192. Les Spartiates qui arriverent le lendemain, virent dans les champs de Marathon la gloire dont les Athéniens venoient de ſe couvrir.

Cette journée diſſipa la terreur que répandoit le nom des Perſes : on vit cette puiſſance comme un ſpectre, qui diſparoit auſſitôt qu'on ceſſe de le craindre. Les Grecs connurent leurs forces : ils ſentirent ce que peut la conduite, le courage, l'amour de la liberté ; & cette premiere victoire fut l'avant-coureur des nouveaux triomphes qui les attendoient.

Vous voyez, Monſeigneur, ce que toute la Grece devoit aux Athéniens, & ce que les Athé-

niens eux-mêmes devoient à Miltiade. Pour recompenser ce géneral, la republique, dans le tableau qu'elle fit faire de la bataille de Marathon, le représenta à la tête des dix chefs, exhortant les soldats & leur donnant l'exemple. Ce monument de l'estime publique étoit aux yeux des Grecs la plus grande récompense. C'est que la considération est de tous les motifs celui qui a le plus de pouvoir sur les ames libres. Tant qu'elle fut l'unique prix de la vertu, les Grecs eurent le même courage, la même intrépidité, & ils continuerent de faire des prodiges. Ils dégénérerent, sitôt qu'il leur arriva de penser à d'autres recompenses.

Il falloit que l'estime publique fût un aiguillon bien puissant, puisque dans l'espérance de l'obtenir, on se portoit aux plus grandes choses; & que cependant cette estime même étoit à redouter. En effet, si les Athéniens aimoient les hommes de mérite, jusqu'au fanatisme, ils les craignoient jusqu'à les bannir. Aucun peuple n'a été plus fier d'en produire, & n'en a plus produit : aucun peuple aussi ne les a plus persécutés. S'il s'honoroit de les avoir pour citoyens, il craignoit de les avoir pour maitres. Il les élevoit, il les rejettoit. A peine il leur avoit confié l'autorité, qu'il la leur arrachoit. Ce peuple courageux, qui vit son foible, ne se connut point d'armes contre de pareils ennemis, & il les éloigna. Voilà les motifs qui introduisirent l'usage de bannir les citoyens, à qui les talens & les vertus donnoient de l'autorité. Ce bannissement qu'on nommoit *ostracisme*, s'est établi sous Clis-

thene, ou, ſelon quelques-uns, ſous Théſée même (*).

Vous comprenez, Monſeigneur, qu'une republique, comme Athenes, étoit invincible chez elle, mais vous comprenez auſſi, que lorſqu'après avoir armé ſes eſclaves, elle ne mit que neuf mille hommes ſur pied, elle ne dut jamais porter la guerre au déhors, à moins que ce ne fut pour combattre des puiſſances voiſines, auſſi foibles qu'elle. C'eſt une vérité qu'Athenes ne ſentit pas.

On n'avoit d'abord vu dans Miltiade que le libérateur de la Grece, & ſon triomphe avoit écarté tout autre ſentiment. Mais après les premiers momens donnés à la reconnoiſſance, on ſe ſouvint qu'il avoit été tyran dans la Cherſoneſe. On commença donc à le redouter, & ſes ennemis n'attendirent qu'une occaſion pour le perdre. Elle ſe préſenta bientôt.

Chargé de punir les peuples, qui avoient favoriſé les barbares, il obtint à cet effet ſoixante & dix vaiſſeaux. Il ſubjugua pluſieurs îles, & parce qu'il échoua devant la principale ville de l'île de Paros, il fut à ſon retour accuſé de trahiſon par Xanthippe, & condamné à mort par les citoyens qu'il avoit ſauvé. Tout ce qu'on put

[*] Il a été en uſage dans toutes les Villes, où le gouvernement étoit démocratique, ſoit dans les colonies, ſoit dans la Grece. Telles ſont Argos, Milet, Mégare, Syracuſe. Dans cette derniere, il ſe nommoit Pélatiſme, & on n'étoit banni que pour cinq ans; à Athenes, on l'étoit pour dix. Au reſte ce banniſſement n'avoit rien de flétriſſant. Il laiſſoit à un citoyen tous ſes droits, & l'eſpérance d'être rappellé avant le tems fixé par la loi.

obtenir, fut de commuer la peine en une amende de 50 talents : amende qu'il ne put payer, & pour laquelle il fut mis en prison. Il y mourut d'une blessure qu'il avoit reçu à Paros. Les Athéniens auroient dû au moins s'empresser à rendre les derniers devoirs à un citoyen innocent, auquel ils devoient tout ; & néanmoins son fils Cimon, n'obtint la permission de les lui rendre lui-même, qu'après que ses amis l'eurent mis en état de payer l'amende, à laquelle son pere avoit été condamné.

La défaite des Perses à Marathon ne fit qu'irriter Darius. Il auroit pu juger qu'il n'étoit pas facile de vaincre les Grecs. Mais aux yeux de ce monarque, le courage des Athéniens ne parut qu'une insolence ; & leur victoire, une nouvelle injure à punir. Il résolut de marcher en personne contr'eux, & il donna des ordres pour armer tout son empire.

Cependant Thémistocle, qui voyoit l'orage se former, songeoit aux moyens de le dissiper. Il sentit que le salut de la Grece dépendoit d'une marine. Il vit d'ailleurs qu'Athenes, foible sur terre, pouvoit être puissante sur mer ; & qu'en tournant toutes ses forces de ce côté, elle se rendroit nécessaire aux Grecs, redoutable aux Barbares, & supérieure à Lacédémone, jusqu'alors la premiere puissance de la Grece. Il s'appliqua donc à lui donner cette supériorité. Dans cette vue il engagea les Athéniens à recommencer la guerre qu'ils avoient déjà fait aux Eginetes, de tous les peuples de la Grece le plus puissant sur mer. Athenes eut bientôt une flotte considérable.

Il y avoit trois ans que Darius se préparoit à faire une nouvelle irruption en Europe, lorsque l'Egypte se révolta, & il mourut l'année suivante; après un regne de trente-six ans. Il laissa plusieurs enfans: entr'autres, Artabazane, l'aîné des fils qu'il avoit eu d'une fille de Gobryas, lorsqu'il étoit particulier; & Xersès, l'aîné de ceux qu'il avoit eu d'une fille de Cyrus, depuis qu'il étoit roi. Tous deux firent valoir leurs prétentions, sans néanmoins prendre les armes, & la couronne resta au dernier. On ne sait au reste si cette contestation fut terminée avant ou après la mort de Darius.

Xersès marcha la seconde année de son regne contre les Egyptiens qu'il réduisit. Il ne lui restoit plus qu'à porter ses armes contre la Grece. Tous les préparatifs étoient faits: il y étoit résolu, & cependant il voulut prendre l'avis de son conseil. C'étoit trop tard pour consulter: mais c'étoit assez tôt pour être applaudi, & il vouloit qu'on applaudit à ses grands desseins.

Quoiqu'on ne sache pas ce qui se dit dans le conseil des princes, on sait en général qu'on y flatte d'ordinaire leurs penchans. Il n'est donc pas douteux que Mardonius; comme Hérodote le dit; ou quelqu'autre n'ait donné de grandes louanges à Xersès, & ne lui ait répondu du succès de cette entreprise. Mais si Artabane, oncle de ce prince, eût voulu l'en détourner, il me semble qu'il auroit dû faire ses représentations beaucoup plutôt, & à Darius même. C'est pourquoi je soupçonne Hérodote de l'avoir fait parler. Cet historien ajoute encore à son

récit des circonſtances beaucoup moins vraiſemblables.

Enfin la guerre fut réſolue. Xerſès s'allia des Carthaginois, qui s'engagerent à tomber ſur les colonies de Sicile & d'Italie, pendant qu'il tomberoit lui-même ſur la Grece. Il vint à Sardes, où il paſſa l'hyver. Delà il arriva ſur l'Helleſpont, où il voulut avoir le ſpectacle d'un combat naval. Il ordonna de donner trois cent coups de fouet à la mer, & de la mettre aux fers, en y jettant deux paires de chaînes; & il ſévissoit ainſi contre cet élément, parce que la tempête avoit briſé un pont de bateaux qu'il avoit fait conſtruire ſur l'Helleſpont. Ayant enſuite fait couper la tête à ceux qui avoient eu la conduite de cet ouvrage, il voulut qu'au lieu d'un pont, on en conſtruiſit deux. Enfin pour achever de vous faire connoitre ce roi que vous mépriſés déjà, c'eſt lui qui promit par un édit une récompenſe à celui qui inventeroit un nouveau plaiſir. Vous voyez qu'avec un grand empire, il eſt fait pour s'ennuyer: vous verrez bientôt qu'avec une grande armée il eſt fait pour être battu.

Il y avoit deux partis dans la république d'Athenes celui de Thémiſtocle & celui d'Ariſtide. Thémiſtocle, ambitieux, avoit auſſi tous les talens qui pouvoient rendre ſon ambition utile à la patrie. Ariſtide, avec de grands talens, n'avoit pas la même ambition. Il ne vouloit que la proſpérité de la république. Il lui importoit peu par qui elle fût ſervie, pourvu qu'elle le fut bien, & il étoit prêt à céder l'autorité à quiconque ſeroit capable d'en faire un meilleur uſa-

ge que lui, fût-ce son ennemi. Thémistocle au contraire, jaloux de toute gloire qui n'étoit pas à lui, ne dormoit plus depuis la bataille de Marathon. Il eût voulu être seul l'ame de la république; & ce qui peut excuser son ambition, c'est qu'il méritoit de l'être. Cependant, peu délicat sur les moyens, ce qui étoit utile lui paroissoit toujours juste: & il souffroit avec peine que la probité d'Aristide lui fermât continuellement les routes qu'il vouloit s'ouvrir.

Ces deux hommes ne pouvoient s'accorder: mais à la gloire des Athéniens, la vertu d'Aristide eut souvent l'avantage. Ce citoyen mérita le surnom de Juste, & sa considération fut si grande, que ceux qui avoient des différens, abandonnoient les tribunaux, & préféroient de l'avoir pour juge. A la représentation d'une piece d'Eschyle, le tableau que ce poëte avoit fait d'un héros vertueux, fut aussi-tôt appliqué à Aristide, & tout le peuple fixa les yeux sur lui. Cependant la faction de Thémistocle donnoit à cette vertu les couleurs de l'ambition. S'il n'a pas l'appareil de la souveraineté, disoit-on, il en a la puissance: il juge les citoyens, il prescrit des loix. Il fut donc banni. Vous savez le mot de ce paysan, qui sans le connoitre, le pria d'écrire lui-même le nom d'Aristide: *Je suis las de l'entendre appeller le juste.*

Telle étoit la situation d'Athenes, lorsque les hérauts de Xerxès vinrent demander la terre & l'eau à toutes les villes de la Grece, excepté Athenes & Lacédémone. Ces deux républiques ne furent soutenues que par les Thespiens, les Platéens & les Eginetes, avec qui les Athéniens

firent alors la paix. Tout le reste se soumit au roi de Perse, ou n'osa se déclarer.

Cependant l'armée de Xerxès approche. Elle étoit plus nombreuse que formidable : elle n'avoit point de chef. Léonidas, roi de Sparte, à la tête de quatre mille hommes, défend le défilé des Thermopyles. Le roi de Perse, après l'avoir inutilement tenté par des promesses, lui écrit de rendre les armes. Le Lacédémonien lui répond: *viens les prendre.* Vingt mille Medes marchent pour forcer le défilé : ils ont ordre d'emmener les Spartiates tous vivans. Mais ils sont répoussés avec perte. Un corps de Perses, nommé *les immortels*, la meilleure troupe de l'armée, n'a pas un succès plus heureux.

Les Barbares n'auroient jamais pénétré dans l'Attique, si on ne leur eût découvert, dans les montagnes, un sentier que les Grecs avoient négligé de garder. Alors Léonidas, se voyant sur le point d'être enveloppé, renvoya les alliés, & ne garda avec lui que trois cent Lacédémoniens, avec lesquels il résolut de périr. En effet il n'en échappa qu'un seul, qui fut regardé comme un lâche, & qui eût été déshonoré à jamais, s'il n'eût réparé sa faute dans la bataille de Platée.

L'intrépidité de ces trois cent Spartiates, qui s'étoient dévoués pour la patrie, fit voir aux Perses que les Grecs ne savoient que vaincre ou mourir ; & Xerxès put juger qu'il étoit bien loin encore d'avoir conquis la Grece. Ce barbare, qui n'étoit pas fait pour respecter le courage dans un ennemi, fit attacher à une potence le corps de Léonidas.

Les Perses alloient se répandre dans l'Attique ; lorsque Thémistocle avoit persuadé aux Athéniens d'abandonner leur ville. Les femmes, les enfans, les vieillards avoient été transportés à Trezene, à Salamine, à Egine ; & tout ce qui étoit capable de prendre les armes, s'étoit réfugié dans des vaisseaux. Ce parti étoit l'unique ressource : cependant il falloit être les Athéniens pour le suivre. Ce grand homme les fit encore consentir à céder à Eurybiade, Lacédémonien, le commandement de la flotte : procédé d'autant plus généreux, qu'il y avoit lui-même plus de droit que personne, puisqu'il étoit le général des Athéniens qui avoient fourni les deux tiers des vaisseaux. Il fallut avoir cette condescendance pour les alliés, qui refusoient de combattre sous tout autre que sous Eurybiade. D'ailleurs Thémistocle faisoit prévoir aux Athéniens que les Grecs ne tarderoient pas à leur déférer le commandement, & il pouvoit pressentir que quelque fût son titre, il se trouveroit toujours par ses talens à la tête de tous les Grecs, & qu'il régleroit jusqu'aux mouvemens des Spartiates mêmes. Il fit quelque chose de plus grand encore : persuadé de l'utilité dont Aristide pouvoit être, il proposa de le faire revenir ; & en considération de cet homme juste, tous les bannis furent rappellés.

La tempête avoit abymé plusieurs vaisseaux des Perses ; & les Grecs, qui avoient eu quelque avantage près d'Artémise, promontoire de l'île d'Eubée, avoient fait voir dans deux combats qu'ils ne jugeoient pas la flotte des Barbares plus formidable, pour être plus nombreuse. Mais aucun de ces combats n'avoit été décisif,

& il s'agissoit de choisir un lieu favorable à une action générale.

Telle étoit la situation des choses, lorsque les Grecs qui apprirent que Xerſes venoit de se rendre maitre du défilé des Thermopyles, quitterent Artémise, & se retirerent dans le détroit de Salamine, petite île vis-à-vis de l'Attique. C'est-là qu'ils tinrent conseil sur le lieu qu'ils choisiroient pour engager une action génerale.

L'avis d'Eurybiade fut de se rapprocher de l'isthme de Corinthe, pour être soutenu par l'armée de terre, qui défendoit l'entrée du Péloponese, & que commandoit Cléombrote, frere de Léonidas. Thémistocle au contraire, sentant l'avantage d'un détroit où les barbares ne pouvoient pas déployer leurs forces, insista pour ne pas s'éloigner de Salamine. La vivacité avec laquelle il soutint son sentiment, choque le Spartiate qui leva son baton sur lui : *frappe*, dit l'Athénien, *mais écoute*.

La fermeté de Thémistocle, la menace qu'il faisoit d'aller avec ses concitoyens s'établir en Italie, aucune de ces raisons, en un mot, ne pouvant prévaloir, il fit auprès de Xerſes le personnage d'un traitre. Il lui donna avis que les Grecs alloient se retirer, & il l'invita à les attaquer promptement, s'il vouloit leur couper toute retraite.

Le barbare donna dans le piege. Il craignoit que les Grecs ne lui échappassent, & il se hâta pendant la nuit suivante de les faire envelopper. Voilà ce que demandoit Thémistocle. Cette nouvelle lui fut apportée par Aristide, qui étant parti d'Egine la même nuit, n'avoit traversé la

flotte ennemie qu'avec un grand danger. La bataille fut donc résolue. Thémistocle fit les dispositions, donna les ordres, & Eurybiade parut ne conserver que le titre de général.

Vous voyez que Xerxès force à se réunir les Grecs, prêts à se séparer. Cependant il auroit achevé de les diviser, si au lieu de les enfermer dans le détroit de Salamine, il eût fait de toutes parts des descentes dans le Péloponese, qu'il pouvoit encore attaquer avec son armée de terre. Alors chaque peuple auroit voulu courir à la défense de son propre pays, & tous auroient séparément succombé sous le nombre. Ce parti étoit donc le plus sage, & c'est aussi celui que conseilloit Artemise, reine d'Halicarnasse. Mais il fut rejetté de tout le conseil, parce que Xerxès le rejettoit lui-même.

Du haut d'une éminence, où il fit placer son trône, il voulut être témoin du combat, croyant que sa présence encourageroit ses troupes. Il en fut donc le spectateur.

Les Phéniciens, les Cypriens, les Ciliciens, les Pamphyliens, les Lyciens, les Doriens, les Cariens; les Ioniens & autres peuples de l'Asie lui avoient formé une flotte de 1200 vaisseaux à trois rangs de rames; les peuples d'Europe lui en fournirent encore cent vingt. Ce sont ces nations vaincues, ces esclaves, qui alloient combattre pour lui contre des citoyens.

Cette flotte nombreuse étoit commandée par quatre généraux Persans, & chaque nation avoit encore son général. Elle étoit donc proprement sans chef. Par conséquent, elle devoit se mouvoir avec

d'autant plus de confuſion, qu'elle alloit s'engager dans un détroit, où les vaiſſeaux par leur nombre s'embarraſſeroient néceſſairement les uns les autres.

Cependant la flotte des Grecs, composée de trois cent quatre-vingt voiles, avoit la liberté de ſes mouvemens; & tout devoit ſe faire à propos & de concert, parce que Thémiſtocle ſeul la commandoit. Ce général attendit, pour donner le ſignal du combat, un vent qui étoit contraire aux ennemis, & qui ſe levoit tous les jours à la même heure.

Xerſès voit ſa défaite, & s'enfuit. Il laiſſe derriere lui toute ſon armée de terre; il laiſſe une flotte, qui quoique vaincue, étoit beaucoup plus nombreuſe que celle des Grecs; & malgré les forces qui lui reſtent, il craint encore d'être pourſuivi. Je ne ſais ſi, pour hâter ſa fuite, il étoit néceſſaire que Thémiſtocle le fit avertir qu'on projettoit de rompre le pont du Boſphore. Tel fut le ſuccès de la bataille de Salamine.

Mardonius, qui reſta dans le continent à la tête d'une armée de trois cent mille hommes, fut défait & perdit la vie à la bataille de Platée, où Pauſanias, tuteur de Pliſtarque, roi de Sparte, commandoit les Spartiates; & Ariſtide, les Athéniens. Le même jour, la flotte des Grecs remporta encore à Mycale une victoire. Elle étoit ſous les ordres de Xanthippe Athénien & de Léotychidans, roi de Sparte. Ces revers firent perdre à Xerſès les villes d'Ionie: elles ſe ſouleverent, & ſous la protection des Grecs, la plupart conſerverent leur liberté.

Vous imaginez les honneurs que la Grece

rendit aux généraux, qui l'avoient si bien servie. Je vous dirai seulement que Thémistocle, aux jeux olympiques, fixa tous les regards. Les yeux qui se détournoient des jeux, paroissoient ne s'ouvrir que pour lui : il faisoit seul tout le spectacle, & les Grecs s'empressoient de le montrer aux étrangers, avides de le connoître. Ce jour fut le plus délicieux de sa vie, plus délicieux que celui de sa victoire. Vous le sentez : en effet pourriez-vous avoir de plus beaux momens, que ceux où les étrangers desireroient de vous voir, & où vos peuples aimeroient à vous montrer ? Mais il faudroit les talens de Thémistocle & les vertus d'Aristide. Je suis fâché de vous avoir si grossiérement crayonné ces deux grands hommes.

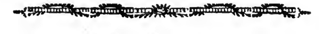
Xercès ne forma plus de projets. Maître du plus grand empire, s'il fut insensible à la honte, il ne le fut pas à l'ennui. Il le rencontroit au milieu de sa cour, sur son trône, & dans les plaisirs qu'il cherchoit inutilement. S'il avoit su penser, s'il avoit su s'occuper, croyez-vous qu'il eût jamais donné cet édit ridicule, dont je vous ai parlé ? méprisé, haï, il finit par être assassiné, & sa mort fut indifférente aux Grecs.

Je ne vous ai pas parlé du nombre de soldats qui le suivirent dans son expédition ; parce que ce qu'Hérodote dit à ce sujet ne paroît pas vraisemblable, & que les autres historiens, tels que Diodore de Sicile, sont venus dans un tems où il ne paroît pas qu'ils pussent le savoir. Suivant Hérodote les combattans étoient aux nombre de deux millions six cent quarante-un mille six cent dix. Calcul qui paroît trop exact pour être

vrai : jamais le général d'une grande armée n'a fu à dix hommes près, le nombre de fes foldats.

D'ailleurs cet hiftorien rapporte une infcription, que les amphictyons avoient mis fur le tombeau des Grecs tués aux Thermopyles, & dans laquelle ils difoient que les Spartiates avoient combattu contre trois millions d'hommes. Or cette infcription, qu'Hérodote lui-même dément, eft une preuve que les Grecs cherchoient à exagérer la puiffance qu'ils avoient vaincu.

Enfin, felon cet hiftorien, le nombre des perfonnes qui fuivoient cette armée, étoit égale au nombre des foldats; de forte que le total étoit cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cent vingt bouches. Il eft difficile de croire que les Perfes aient été affez habiles pour faire fubfifter cette multitude.



CHAPITRE III.

Jufqu'à la paix avec la Perfe.

LES Perfes ayant été chaffés, il devoit être permis aux Athéniens de relever les murs de leur ville. Cependant les Spartiates s'y oppoferent, fous prétexte que fi l'ennemi faifoit une nouvelle irruption, Athènes dont il s'empareroit, feroit une fortereffe d'où on ne pourroit pas le chaffer. Dans le vrai, ils vouloient que cette ville ne fût pas à l'abri d'une invafion de leur

leur part; parce qu'ils craignoient qu'elle ne prit ſur terre la ſupériorité qu'elle avoit déja ſur mer. Thémiſtocle eut beſoin de toute ſa prudence pour vaincre cet obſtacle : il fallut diſſimuler & uſer d'artifice : il fallut tromper les Lacédémoniens; ils ne le lui pardonnerent pas.

La Grece venoit d'apprendre combien il étoit néceſſaire pour elle d'entretenir de grandes flottes. Toutes les villes y contribuerent, & ce furent les Spartiates, qui leverent l'impoſition. Ils eurent d'abord le commandement ſur mer, parce qu'on étoit dans l'uſage de le leur donner ſur terre; avantage qu'ils ne conſerverent pas, & qu'ils ne pouvoient pas conſerver.

Tant que les Grecs n'avoient eu de querelles qu'entr'eux, Lacédémone avoit été la puiſſance dominante, parce que les principales guerres ſe paſſoient dans le continent. Mais dès qu'on ſentit la néceſſité de défendre les côtes, & qu'on forma le projet d'attaquer les Perſes, juſques dans l'Aſie; la ſupériorité accordée à cette république, n'étoit plus qu'un vieux préjugé, ſur lequel les Athéniens ne pouvoient manquer de faire ouvrir les yeux. La république de Sparte étoit trop pauvre, pour diſputer à celle d'Athènes l'empire de la mer; & c'étoit l'empire de la mer, qui dans ces circonſtances, devoit donner celui de la terre. La Grece changeoit donc de face, & voici le tems où le gouvernement de Solon eut tout l'avantage ſur celui de Lycurgue.

La puiſſance d'un état ne dépend pas uniquement de ſa conſtitution : elle dépend encore des révolutions, qui ſe font dans les états voi-

ſins. Plus il eſt petit, plus il eſt dans cette dépendance; parce qu'en conſervant toutes ſes forces, il ſe trouve foible, auſſi-tôt qu'un autre ceſſe de l'être. Le gouvernement établi par Lycurgue, ne pouvoit donc durer, qu'autant qu'il ne s'éleveroit contre Sparte aucun ennemi puiſſant. Par conſéquent, il dépendoit des circonſtances tout-à-fait étrangeres aux meſures que ce législateur avoit pris. Auſſi ce n'eſt pas à la conſtitution de cette république, que la Grece a du ſon ſalut. Si Athenes n'eut eu qu'une monnoie de fer, elle n'auroit point eu de marine; & alors l'unique reſſource des Spartiates, comme des Athéniens, eût été de s'enſevelir ſous les ruines de leur ville. La flotte de Xercès, maîtreſſe de la mer, eût fait des deſcentes de toutes parts; & répandant l'épouvante parmi les peuples, elle ne leur eût pas permis de ſe réunir contre l'ennemi commun.

La pauvreté, en mettant Sparte à l'abri des cauſes intérieures, qui en auroient ruiné le gouvernement, la laiſſoit donc ſans défenſe contre les cauſes intérieures, qui pouvoient lui être tout auſſi funeſtes. Mais il n'étoit pas poſſible à Lycurgue de la garantir également contre les unes & les autres; & dans la néceſſité d'opter, il a préféré une conſtitution ſans vices, & qui ne devoit pas acquérir des forces, à une conſtitution vicieuſe, qui en auroit acquis.

Sparte dans l'impoſſibilité de s'accroître, n'avoit donc pour conſerver la ſupériorité, d'autre moyen que d'empêcher l'accroiſſement de toute autre république. C'eſt auſſi tout ce qu'elle a tenté. Ainſi, nous trouverons dans les loix de

Lycurgue, une des causes de cet état de foiblesse, dont la Grece n'a jamais pu sortir, quoiqu'elle ait produit les plus grands hommes, & qu'elle ait eu les plus grands succès.

Les Grecs ayant équipé une flotte, pour achever de chasser les Perses de l'Europe & de l'Asie mineure, Pausanias fut nommé par les Spartiates pour la commander, & Aristide par les Athéniens. Cette flotte rendit la liberté aux villes de Chypre, & prit Bisance. Elle fit dans cette expédition un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il se trouva plusieurs seigneurs persans que Pausanias laissa évader, & qu'il chargea d'une lettre pour Xercès. Il offroit à ce roi de lui livrer la Grece, & lui demandoit sa fille en mariage. Sa proposition fut acceptée. Xercès confia cette négociation à Artabaze, gouverneur des côtes de l'Asie mineure, & fit passer à Pausanias de grandes sommes pour corrompre les chefs de la Grece.

Ce traitre aussi mal-habile qu'ambitieux, se décéla lui-même. Comptant sur le succès d'un projet à peine formé, il se hâta de prendre les mœurs des Perses. Il imita leur magnificence : il se fit rendre des honneurs extraordinaires : il traita les Grecs, comme s'il eût déja été le maitre de la Grece. Ses hauteurs aliénerent d'autant plus les esprits, qu'Aristide les gagnoit par une conduite différente. Les alliés refuserent donc d'obéir à Pausanias. Ils se mirent sous la protection des Athéniens, & Sparte perdit le commandement.

Cimon remplaça Pausanias. Il étoit fils du célébre Miltiade, & éleve d'Aristide. Cela vous

prévient en sa faveur, & vous vous intéressez déja pour lui. En effet, il va jouer un grand rôle; & vous verrez en lui la probité réunie aux talens.

Il étoit naturel que tous les alliés contribuassent aux frais de la guerre; & il étoit raisonnable qu'ils ne contribuassent chacun qu'à proportion de leurs richesses. Jusqu'alors cette répartition, qui s'étoit faite avec peu d'équité, avoit causé beaucoup de mécontentement : il importoit donc de la confier à un homme, tout à la fois juste & éclairé. Vous prévoyez qu'Aristide alloit être choisi. Il le fut en effet, & les suffrages des alliés, comme ceux des Athéniens, se réunirent en sa faveur. Il eut l'administration des finances jusqu'à sa mort, & les peuples de la Grece s'attacherent de plus en plus à la république d'Athenes, qui parut juste & équitable, tant que ce citoyen vécut. Mais après lui, elle se rendit odieuse, parce que le désordre qui s'introduisit dans les finances, occasionna des injustices & des vexations. Il mourut si pauvre, que l'état fut obligé de faire les frais de ses funérailles, & de pourvoir à la subsistance de sa famille.

Pausanias continuoit sa trame, & tenoit une conduite, qui invitoit à prendre des mesures contre lui, & qui le fit rappeller. Il parut pourtant se justifier : on n'eut pas au moins des preuves assez fortes de sa trahison; & il prit sur lui de retourner à Bysance, sans l'aveu de la république. Il est fort étrange que cet homme, qui vouloit livrer les Grecs, n'imaginat pas d'en gagner la confiance, & qu'il parût au contraire s'appliquer à se rendre suspect & odieux. Il fit

naître enfin des soupçons si violens, que les éphores le citerent pour la seconde fois ; & à son arrivée il fut mis en prison.

Cependant les preuves n'étoient pas suffisantes, & on l'avoit même élargi, lorsqu'un de ses esclaves apporta aux éphores une lettre, dont son maître l'avoit chargé pour Artabaze. Cet esclave l'avoit ouverte, parce que ne voyant point revenir ceux qui en avoit porté avant lui, il soupçonna que ce message pouvoit lui être funeste : il vit en effet qu'Artabaze & Pausanias, pour ne laisser aucune trace de leurs pratiques secretes, faisoient mourir les couriers qu'ils s'envoyoient réciproquement.

Pausanias convaincu, chercha un asyle dans le temple de Minerve, d'où on ne pouvoit le tirer de force sans violer la sainteté du lieu. Mais on mura la porte, & on dit que sa mere meme posa la premiere pierre.

Thémistocle étoit alors à Argos. Il avoit été banni par la faction de ses ennemis, au nombre desquels il ne faut pas mettre Aristide, qui n'a jamais été l'ennemi des citoyens utiles, & qui aussi n'eut point de part à ce banissement. Il est certain que Pausanias, comptant sur le ressentiment de Thémistocle, s'étoit ouvert à lui, & l'avoit sollicité d'entrer dans ses projets : on en trouva la preuve dans ses papiers. Cependant Thémistocle avoit toujours rejetté cette proposition. Il étoit trop ambitieux pour vouloir être l'instrument d'un autre, & trop prudent pour se compromettre dans une entreprise aussi mal concertée. Son seul tort étoit d'avoir gardé le secret à Pausanias : sans doute il ne crut pas de-

voir être le délateur d'un homme qui couroit à sa perte.

Quoiqu'il en soit, les Lacédémoniens saisirent cette occasion pour se venger de Thémistocle qui leur étoit odieux, & les Athéniens le condamnerent sans l'avoir entendu. Forcé à fuir, ne trouvant de sureté nulle part, il se retira chez Admete, roi des Molosses, qu'il avoit offensé quelque tems auparavant. Ce prince néanmoins touché de ce grand homme, le reçut avec générosité, & le refusa aux députés d'Athenes & de Sparte. Mais parce que ces républiques menaçoient Admete de leurs armes, s'il ne le livroit pas, Thémistocle dans la nécessité de chercher un autre asyle, osa se retirer en Perse, où sa tète avoit été mise à prix : ne pouvant échapper aux Athéniens qui étoient implacables, qu'en se livrant à un ennemi qui pouvoit être généreux. Ce coup de désespoir lui réussit. Il jouit à la cour de Perse de la plus grande considération, & le roi le combla de biens.

C'est à peu-près vers ce tems que Xercès fut assassiné par deux de ses favoris, Artabane, capitaine de ses gardes, & Mithridate, un de ses eunuques & son grand chambellan. Après avoir commis ce crime, ces deux scélérats vont chez Artaxerce, troisieme fils de Xercès. Ils lui disent que Darius son frere ainé, impatient de regner, vient d'ôter la vie à son pere. Ils l'excitent à la vengeance, & Artaxerce égorge Darius.

Hystaspe étoit le second fils de Xercès, & la couronne lui appartenoit : mais il se trouvoit alors dans la Bactriane dont il étoit gouverneur. D'ailleurs Artabane aima mieux la donner à Ar-

taxerce : ce prince étant plus jeune, il jugea qu'il seroit plus facile de la lui enlever. Il se trompa. Ses desseins furent découverts, & il périt par la main même de celui qu'il avoit couronné. Artaxerce Longuemain, c'est ainsi qu'on le nomme, défit l'armée des fils d'Artabane, celle de son frere, & soumit tout l'empire. On ne peut pas assurer si cette révolution est antérieure ou postérieure à la retraite de Thémistocle.

Athenes qui avoit perdu ce grand homme, avoit réparé cette perte. Cimon qui commandoit ses armées, après avoir chassé les Perses de plusieurs villes de la Thrace, & d'une grande partie de l'Asie mineure, défit leur flotte, près de l'embouchure du fleuve Eurymédon, & ayant aussi-tôt fait une descente, il triompha le même jour, de leur armée de terre. Après cette double victoire, il alla au-devant de quatre-vingt vaisseaux phéniciens, qu'il prit ou coula à fond. Thémistocle mourut dans ces circonstances, lorsque le roi de Perse songeoit à l'opposer à Cimon. On a dit qu'il s'empoisonna, ne voulant ni servir contre sa patrie, ni manquer à un prince qui avoit tant de droit à sa reconnoissance.

L'année qui suivit les grands succès de Cimon, la Laconie essuya un tremblement de terre, qui fit périr vingt mille hommes, & les Ilotes, saisissant cette occasion, se souleverent contre Sparte, qui demanda des secours aux Athéniens.

Ephilate vouloit qu'on laissât succomber cette république, représentant qu'elle étoit & seroit toujours par sa constitution l'ennemie d'Athenes. Cimon admirateur des vertus des Spartiates, fut d'un avis contraire, & l'emporta. Chargé de cette

expédition, il marcha & soumit les révoltés. Cependant une partie des Ilotes s'étant retirée & fortifiée dans Ithome, les Spartiates le rappellerent une seconde fois, & s'en repentirent aussitôt. Ayant, quoique sans fondement, soupçonné les Athéniens d'être d'intelligence avec ces esclaves, ils renvoyerent Cimon sous divers prétextes.

S'il y eut jamais une guerre juste, c'est certainement celle qu'entreprirent les Ilotes; & les Athéniens pouvoient refuser leurs secours aux Spartiates, sans qu'on pût leur en faire aucun reproche. Mais on étoit dans l'usage de dire, que Sparte & Athenes étoient les deux yeux ou les deux bras de la Grece. D'où l'on concluoit que permettre la ruine de l'une de ces deux républiques, ce seroit se crever un œil, ou se couper un bras.

Cimon jouissoit d'une considération qu'il devoit à ses vertus, autant qu'à ses succès. La fortune joignit à ces avantages l'éclat des richesses, & ce fut pour lui un titre de plus à l'estime publique : car ses biens, ainsi que ses talens, étoient à sa patrie. Né avec une ame généreuse, il se fit un devoir d'embellir Athenes, & de donner des secours aux citoyens qui étoient dans le besoin. Cependant il se formoit un parti contre lui & Périclès en étoit le chef.

Eloquent, adroit & faux, si Périclès avoit des talens pour gouverner la république, il en avoit encore plus pour séduire le peuple. Déterminé à sacrifier tout à son ambition, son zele pour le bien public ne fut qu'un masque qu'il leva, dès qu'il ne sentit plus le besoin de se déguiser.

N'étant pas assez riche pour égaler la magnificence de Cimon, il s'avisa d'être prodigue des deniers de l'état; & il fit accorder des retributions au peuple, pour assister aux spectacles & aux jugemens. Bientôt les Athéniens ne s'occuperent que de jugemens & de jeux; laissant toute l'autorité entre les mains de Périclès, qui devint d'autant plus puissant qu'il avilit la magistrature, & enleva à l'aréopage la connoissance des principales affaires.

Cimon ne cessa de crier contre ses abus, & il fut banni. On prit pour prétexte qu'il favorisoit les Lacédémoniens. A peine fut-il éloigné qu'Athenes rompit avec Sparte, & s'allia avec les Argiens & les Thessaliens, ennemis déclarés de cette république. Bientôt, presque toutes les villes de la Grece furent en armes.

Cimon se rendit à l'armée, quoique le tems de son exil ne fût pas expiré, & on le força à se retirer. Alors cent de ses compagnons qu'on accusoit comme lui, d'être favorables à l'ennemi, formerent un corps séparé, & se précipiterent sur les Lacédémoniens. Accablés par le nombre, ils périrent tous. Les Athéniens furent sans doute honteux de les avoir soupçonnés; & un moment après, ils le furent encore de la perte de la bataille.

L'année même de l'exil de Cimon, Inarus, prince des Libyens, souleva l'Egypte contre Artaxerce; & les Athéniens envoyerent au secours des révoltés une flotte qu'ils avoient alors à l'ile de Chypre. Les Perses, défaits sur terre & sur mer, se retirerent dans Memphis; & les vainqueurs, qui les poursuivoient, se rendirent mai-

tres d'une partie de la ville. Mais une nouvelle armée, qu'envoya Artaxerce, défit Inarus : les Athéniens se retirerent après avoir fait de grandes pertes, & l'Egypte fut soumise.

Cette guerre duroit encore, lorsque Cimon fut rappellé, après cinq ans d'exil. Les revers qu'on éprouvoit en Egypte & la crainte d'une irruption de la part des Spartiates, firent sentir combien ce citoyen étoit nécessaire, & Périclès dressa lui-même le décret de son rappel. Il prévit sans doute que Cimon s'éloigneroit bientôt, parce que c'étoit de tous les généraux le plus capable de commander les flottes de la république.

En effet, dès que Cimon eut conclu une treve de cinq ans avec Sparte, il mit à la voile avec deux cent vaisseaux. Les Perses en avoient alors trois cent dans les mers de Chypre. Il les attaqua : il leur en enleva cent : il en coula plusieurs à fond. Il fit ensuite une descente sur les côtes de la Cilicie, où il défit Mégabyse, qui étoit à la tête de trois cent mille hommes. Enfin, il vint mettre le siege devant Citium, la plus forte place de l'isle de Chypre.

Il étoit au moment de se rendre maître de toute cette isle, lorsqu'Artaxerce jugea que la paix pouvoit seule arrêter les progrès des Athéniens. Il ordonna donc à ses généraux de la faire, à quelque prix que ce fut, & Cimon en dicta les conditions. Les principaux articles du traité furent, que toutes les villes grecques de l'Asie seroient libres ; que les armées des Perses ne pourroient approcher des côtes, & que leurs vaisseaux de guerre n'entreroient point dans les

mers, depuis le Pont-Euxin jusques aux côtes de la Pamphylie.

On travailloit encore à la conclusion du traité, lorsque Cimon mourut. On cacha sa mort, comme il l'avoit ordonné, & son nom reconduisit la flotte dans le port d'Athenes.



CHAPITRE IV.

Considérations sur les Perses & sur les Grecs.

DEPUIS l'incendie de Sardes par les Athéniens jusqu'à la paix de Cimon, il s'est écoulé plus de cinquante ans. Dans cet intervalle les Grecs, parce qu'ils sont unis, forment une puissance formidable, & les avantages qu'ils remportent, paroissent à peine vraisemblables. C'est, Monseigneur, qu'un empire est puissant par la maniere dont il est gouverné, plutôt que par le nombre des provinces. En Grece, les peuples étoient libres : chaque ville à l'abri des vexations, jouissoit de ses biens, comme de sa liberté. Le mérite seul élevoit aux emplois, & le talent de commander étoit le seul titre au commandement. Voilà pourquoi Athenes, qui proscrivoit les grands hommes, en retrouvoit toujours. Elle les craignoit : mais elle les consideroit, & son estime les reproduisoit.

Dans un empire formé, comme la Perse, d'un débris de provinces, les peuples asservis par la

terreur, se font une habitude de la servitude. Accoutumés aux vexations, ils les souffrent comme des fléaux nécessaires. Ils ne sont pas citoyens : il n'y a point de patrie pour eux : ou du moins ils n'ont point d'intérêt commun avec des maitres qui ne connoissent eux-mêmes que leur seul intérêt. Sans ame, sans émulation, ce sont des membres morts d'un corps vaste & mal organisé. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs armées sont sans généraux, sans courage & sans force.

Le grand roi, c'est ainsi qu'on nommoit le roi de Perse, n'étoit grand que par le faste qui l'enveloppoit ; & la grandeur des courtisans, qui se prosternoient devant lui, dépendoit uniquement de leur adresse à tirer à eux quelques lambeaux de ce faste & à s'en couvrir. Un Aristide parmi eux, eut été sans considération.

Ils ne sentoient pas le besoin d'acquérir des talens & des vertus, & ils n'en acquéroient pas : il leur suffisoit de plaire pour s'élever, & il étoit facile de plaire à un prince d'ordinaire sans discernement. Le monarque stupide, les croyoit propres à tout, parce qu'ils avoient l'honneur d'approcher de sa personne. Il ne savoit pas que si l'art d'amuser peut s'apprendre à la cour, où l'étiquette semble avoir fait un art de l'ennui, les talens utiles ne se cultivent que loin du trône. Il donnoit sa confiance, il la retiroit, il ne savoit à qui la laisser. On abusoit continuellement de sa foiblesse : l'intrigue disposoit de toutes les places : le généralat même n'étoit pas toujours une marque de faveur : souvent c'étoit seulement un moyen pour éloigner un courtisan aimable,

envié de ses rivaux, & qui à la tête des armées, n'étoit rien moins que redoutable.

Il suffit donc de comparer les Perses & les Grecs, pour juger de quel côté devoit être l'avantage. Cependant la puissance de la Grece portoit sur des fondemens peu solides. Ouvrage de ces généraux supérieurs, qui s'étoient succédés sans interruption, elle dépendoit encore de l'union de tous les peuples. Or, la paix avec la Perse devoit diviser ces républiques rivales, dès qu'un ennemi commun ne les forçoit plus à être unies. Les Athéniens en dissipant la crainte qu'on avoit du grand roi, avoient donc travaillé contre eux-mêmes. On ne sentit plus la nécessité d'être leur allié. Ils s'affoiblirent par conséquent, & toute la Grece s'affoiblissoit avec eux.

Nous avons vu que pour asservir les provinces, on a imaginé de les ruiner. Il y a une autre politique qui n'est pas si barbare : elle consiste à amollir le peuple, pour leur ôter jusqu'au desir de se soulever. Quoique cette politique, pratiquée dans tous les tems, ait été louée par les historiens, elle n'en est pas moins condamnable : après avoir été funeste aux peuples, elle finit par l'être aux princes. Il n'y a qu'une maniere d'être obéi, Monseigneur ; c'est d'être juste, & un souverain équitable ne craint jamais que ses sujets soient trop puissans.

Dans les commencemens, les alliés d'Athenes fournissoient leur contingent en argent, en hommes & en vaisseaux. Dans la suite, lorsqu'ils ne craignirent plus les irruptions des Perses : ils se dégoûterent des fatigues ; & laissant aux Athéniens le soin de la guerre, ils n'y voulurent contribuer

qu'avec de l'argent. Cimon ne s'y opposa point; il les entretint au contraire dans le goût du repos; jugeant qu'en cessant de manier les armes, ils seroient moins les alliés que les sujets d'une république toute guerriere. Par cette conduite, la puissance des Athéniens dans la Grece ne fut que l'effet de l'impuissance des autres peuples; & sans être plus puissans en eux-mêmes, ils ne le furent que par comparaison avec le reste de la Grece qui s'affoiblissoit.

Cependant leur supériorité ne pouvoit être que passagere. D'un côté il étoit naturel qu'Athenes ivre de ses succès, abusât de l'ascendant qu'elle avoit pris; de l'autre, il étoit naturel également, que les alliés qui se croyoient libres, ne s'accoutumassent pas à être traités comme des sujets. Pour secouer le joug, ils n'avoient qu'à se jetter dans le parti de Lacédémone. C'est aussi ce qui arriva. Ces deux républiques ne furent dès-lors occupées qu'à s'affoiblir réciproquement, & leurs querelles préparoient l'asservissement de la Grece.

Vous remarquerez, Monseigneur, en étudiant l'histoire, qu'un peuple souverain est toujours le tyran des peuples qui sont sous sa domination. C'est qu'il a les défauts des mauvais princes. Leger, inconstant, capricieux, il se nourrit de projets; il ne prévoit rien, il tente une entreprise sans l'avoir préparée, il s'aveugle par ses succès, il ne s'instruit point par ses fautes, il s'irrite contre les obstacles, il s'offense des remontrances, il n'écoute que les flatteurs, il veut absolument tout ce qu'il veut.

Si un pareil peuple se porte jamais aux choses

frivoles, il s'y portera uniquement. Il oubliera ses vrais intérêts, il ne ménagera aucun de ses alliés, il les vexera, il sacrifiera tout à ses fantaisies. En un mot, corrompu par des flateurs, bien plus habiles que ceux qui assiegent les monarques, il ira d'égarement en égarement & d'excès en excès. Voilà ce que devinrent les Athéniens.

Les Spartiates ne gouvernerent pas avec moins de tyrannie. Ces soldats mépriserent les autres peuples de la Grece, qu'ils regardoient comme de vils artisans. Jaloux d'Athenes, ils ne pardonnoient pas aux alliés d'avoir été sous la protection d'une république. Ils ne leur tendirent les bras, que pour se venger sur eux de la supériorité qu'elle avoit eu, & ils crurent pouvoir tout se permettre avec des peuples qui avoient besoin de leur appui. Ainsi placés entre ces deux républiques, les alliés exposés aux vexations de l'un & de l'autre, ne savoient à laquelle s'attacher ; & les ligues dissipées aussi-tôt que formées, changerent continuellement la face de la Grece.

Les alliés ne pouvoient pas être citoyens de Sparte : la différence des mœurs & du gouvernement ne le permettoit pas. Mais ils auroient pu l'être d'Athenes ; & si cette république leur en eût accordé le titre & les droits, c'est alors qu'elle eût été puissante : la Grece, qui n'eût fait qu'un peuple, eût continué d'être formidable aux puissances étrangeres.

Cette politique étoit trop contraire à l'esprit des Athéniens. Ils vouloient être libres, ils vouloient donner la liberté ou l'ôter. Mais ils avoient eu de grands succès, & ils auroient craint d'en

partager la gloire. Les peuples de la Grece étoient donc condamnés à être désormais toujours foibles, comme ils étoient condamnés à se détruire par leurs dissentions.

Il a été un tems où ils avoient tous une même façon de penser, bornant chacun leur ambition à être libres, & mettant leur gloire à se donner mutuellement la liberté. Tout fut changé. La jalousie qui les armoit, ne leur permit plus d'avoir d'intérêt commun. Cette jalousie dont la guerre avec la Perse suspendit les effets, enfin éclata ; & ces peuples impatiens de se nuire, n'écouterent que des conseils pernicieux. Les républiques ne furent occupées que des moyens de se donner la loi les unes aux autres : le citoyen voulut commander à sa patrie qui ne vouloit point de maitre : & l'ambition regna plus que jamais. Une chose cependant caractérisoit les Grecs ; c'étoit qu'un ambitieux ne pouvoit réussir, qu'autant qu'il avoit des talens. Le mérite les subjuga plutôt que la force, & ils étoient prêts à secouer le joug, si celui qui commandoit n'obtenoit pas leur estime.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès.

DEPUIS vingt ans ou environ, Périclès avoit la plus grande influence dans les affaires, lorsque la mort de Cimon le laissa en quelque sorte maitre du gouvernement. Tout dans ce concurrent étoit un obstacle à son ambition, le nom, les richesses, le crédit, les grands succès, la probité & les lumieres. Il trouvoit en lui un homme éclairé qui pouvoit pénétrer ses desseins, un homme de talent qui pouvoit les déconcerter, il étoit forcé à garder au moins des ménagemens. La mort de Cimon lui permit d'aller à ses fins plus ouvertement & plus rapidement.

On opposa Thucydide à Périclès. Thucydide étoit beau-frere de Cimon. Il avoit une grande réputation de prudence & de probité : il étoit versé dans les loix, & il paroissoit propre à manier les esprits & à prendre de l'autorité dans les assemblées. Il soutint les intérêts de la noblesse qui l'avoit élevé : mais Périclès s'appliqua de plus en plus à plaire au peuple, se montrant complaisant, & donnant souvent des fêtes.

En flattant les Athéniens, on étoit sûr de les conduire ; & de toutes les flatteries, celle qui exageroit à leurs yeux la puissance de la république, étoit celle qui les séduisoit davantage. Périclès songea donc à faire montre de leur puissance.

Dans cette vue, il fit un decret, par lequel on avertit tous les Grecs de l'Europe & de l'Asie, d'envoyer à Athenes leurs députés pour y délibérer sur les intérêts géneraux de la Grece, & aussi-tôt on nomma des ambassadeurs, qui allerent signifier ce décret à toutes les villes.

Par cette seule démarche, les Athéniens se regardoient déja comme les maîtres ; & ils croyoient déja voir arriver les députés, pour prendre & reporter leurs ordres. Il est vrai que si les villes en avoient envoyé, elles auroient reconnu la supériorité qu'Athenes s'arrogeoit. Mais elles ne firent aucune attention à l'invitation qui leur étoit faite.

Il me semble que Périclès n'auroit dû faire une pareille tentative, qu'après en avoir assuré le succès. Il s'étoit compromis ; & ce fut sans doute pour faire oublier cette fausse démarche, qu'il se hâta de montrer dans toutes les mers les flottes de la république. En effet, il revint après toutes ses courses, comme s'il eût triomphé des barbares & des Grecs, auxquels il s'étoit fait voir.

Les Athéniens qui crurent avoir pris possession de l'empire de la mer, eurent la plus haute idée de leur puissance. Ils ne formerent plus que des projets de conquête ; & sans sortir de la place publique, ils subjuguoient l'Egypte, la Sicile, la grande Grece, & toutes les provinces qui paroissoient à leur bienséance.

Périclès, il est vrai, n'approuvoit pas ces projets : il n'avoit garde de s'engager dans des entreprises où il auroit échoué. S'il donnoit aux Athéniens une grande confiance en leurs forces,

& c'est uniquement parce qu'il les vouloit flatter. Il savoit bien qu'ils ne prendroient point de résolutions sans lui ; & il leur permettoit comme un amusement, des conquêtes en idée, dont il recueilloit toute la gloire, parce qu'il paroissoit à leurs yeux capable de les faire. Il ne lui falloit que de l'ostentation pour être l'homme de la république, comme Cimon l'avoit été avec des victoires.

Cependant les habitans de l'isle d'Eubée & de Mégare se soulevent, & se donnent aux Spartiates, qui font une invasion dans l'Attique. Mais cette guerre fut presque aussitôt terminée par une treve conclue pour trente ans entre Athènes & Lacédémone.

Pendant la paix, Périclès embellit la ville, donna des spectacles & entretint une flotte. Ainsi les Athéniens s'occuperent de leur puissance parmi les fetes & les jeux. Jamais Athènes n'avoit paru si florissante, & c'étoit l'ouvrage de Périclès. Tout célébroit ce citoyen ; les artistes, les poëtes, les orateurs, les édifices mêmes.

Cependant les finances étoient dissipées. Thucydide & ceux de sa faction ne se lassoient point de le représenter. Périclès fit cesser ces murmures. Trouvez-vous, demanda-t-il en pleine assemblée, que j'aye trop dissipé ? beaucoup trop, répondit le peuple tout d'une voix. Hé bien, repartit Périclès, ce sera donc à mes dépens : mais aussi je ne mettrai que mon nom à la dédicace des ouvrages. Aussitot on s'écria qu'il pouvoit prendre au trésor tout ce qu'il jugeroit nécessaire : on l'invita même à ne rien épargner.

Ne trouvant donc plus d'obstacle, il se saisit du

tréfor commun de la Grece; & il diffipa tous les ans en fpectacles & en édifices plus de fix cent talents, tandis que Cimon n'en avoit employé que foixante pour faire la guerre aux barbares.

Devenu fupérieur à toutes les factions, il fit bannir Thucydide. Alors il ménagea moins le peuple, & fut roi au titre près. Il envoyoit des colonies en différens endroits, fous prétexte que l'Attique ne pouvoit fuffire à tous fes habitans, & que d'ailleurs les colonies qu'il établiffoit chez les alliés, étoient propres à les retenir dans le devoir. Il avoit encore une raifon qu'il ne difoit pas: c'eft qu'il vouloit éloigner les citoyens qui pouvoient lui être contraires. C'eft ainfi que pour dominer fur fa patrie, il l'affoibliffoit par toutes fortes de moyens, & qu'il en avançoit la ruine.

Cependant les alliés fe plaignoient que les contributions, deftinées à la défenfe commune, fuffent employées à donner des fpectacles aux Athéniens & à décorer leur ville. A quoi Périclès répondoit que la république n'avoit point de compte à leur rendre, que s'étant engagée à les défendre, il lui fuffifoit d'avoir fatisfait à cet engagement, qu'eux-mêmes ils s'acquittoient d'une dette, en payant les taxes, auxquelles ils avoient été impofés; qu'ayant payé, les fommes qui avoient été délivrées n'étoient plus à eux: qu'elles appartenoient à la république, qui après en avoir employé une partie à la défenfe commune, pouvoit fairedu refte l'ufage qu'elle jugeoit convenable, & qu'enfin les deniers publics n'étoient pas deftinés uniquement à foudoyer des foldats, mais encore à faire fubfifter une infinité de ci-

toyens qui n'avoient pour vivre que leur travail & leur induſtrie.

Il ſuffiſoit de répondre à Périclès, que, quoique les fraix de la guerre ne fuſſent pas augmentés, il avoit porté juſqu'à treize cent talents les taxes, qu'Ariſtide avoit fixées à quatre cent ſoixante. D'ailleurs en contribuant, ce n'étoit pas une dette que les alliés payoient : c'étoit un dépôt qu'ils remettoient entre les mains des Athéniens, & ils avoient toujours droit de s'en faire rendre compte.

Périclès qui ſavoit ſans doute que ſes raiſonnemens étoient mauvais, ſavoit auſſi qu'ils ſeroient goûtés du peuple d'Athénes. Il s'inquiétoit peu des alliés, qui, ayant preſque perdu l'uſage des armes, lui offroient, s'ils ſe ſoulevoient, des conquêtes faciles, & par conſéquent une occaſion de perſuader aux Athéniens qu'ils avoient encore toute la ſupériorité.

Il eſt vrai que la république, puiſſante uniquement par les ſubſides qu'elle tiroit de ſes alliés, tomboit tout-à-coup, ſi en les tyranniſant, elle les forçoit à ſecouer le joug. Mais cette révolution pouvoit n'arriver qu'après Périclès. On peut juger à ſa conduite, qu'il ne s'en faiſoit pas un objet d'inquiétude, & qu'il lui ſuffiſoit que les tems floriſſans d'Athenes duraſſent autant que lui.

Après ſix ans de paix, Périclès arma pour les Miléſiens contre les habitans de Samos. Ceux-ci furent domptés, & paſſerent ſous la domination d'Athènes. Une autre guerre s'étant élevée entre les Corcyréens & les Corinthiens, ces deux peuples, les plus puiſſans ſur mer après les Athéniens, rechercherent chacun l'alliance de la ré-

publique. Athènes, qui crut avoir trouvé l'occasion de les affoiblir l'un par l'autre, prit les armes, & se proposa de faire durer leur querelle. Cependant il n'étoit pas vraisemblable que toute la Grece pût voir indifféremment la ruine de Corcyre ou de Corinthe. La guerre pouvoit donc devenir générale, & c'est ce qu'il falloit empecher.

Les Athéniens rompoient la treve, s'ils armoient contre les Corinthiens, parce que Corinthe avoit été comprise dans le traité conclu entre Athènes & Lacédémone. Ils ne le rompoient pas, s'ils armoient contre les Corcyréens, qui lors du traité n'avoient pris aucun parti. Or, il leur importoit de ne la pas rompre, s'ils vouloient ne pas attirer sur eux toutes les forces du Péloponese.

Ils avoient été puissans pendant la guerre contre les Perses, parce qu'alors l'empire de la mer donnoit celui de la terre. Ce n'étoit plus la même chose depuis que la Perse cessoit de former des entreprises sur la Grece; & Athenes, dont Sparte devenoit alors l'ennemie déclarée, devoit penser à se fortifier dans le continent, où elle étoit foible au point que l'Attique n'étoit pas à l'abri d'une invasion.

En s'alliant des Corinthiens, qui avoient eux-mêmes beaucoup d'alliés dans le Péloponese, elle acquéroit des forces contre les Lacédémoniens, & d'ailleurs elle leur ôtoit tout prétexte d'armer contr'elle. C'est aussi la résolution qu'elle prit dans la premiere assemblée, où la chose fut mise en délibération. Mais dans la seconde elle s'allia des Corcyréens, jugeant leur isle favorable aux projets, qu'elle formoit sur la Sicile & sur l'Italie. Il

paroît encore qu'en cette occasion, elle suivit les impressions que Périclès lui donnoit.

Cependant elle ne fit d'abord qu'une ligue défensive. Elle auroit voulu ne pas déclarer la guerre aux Corinthiens, & elle fut forcée à la déclarer lorsque ceux-ci vaincus dans un combat naval, eurent soulevé Potidée, une de leurs colonies dans la Macédoine, & alors tributaire d'Athenes. Cette division ne permit plus de garder aucune mesure. On arma ouvertement de part & d'autre. Il y eut une action près de Potidée, où Socrate & Alcibiade se distinguerent; & les Athéniens, qui eurent l'avantage, assiégerent cette ville.

Alors les Corinthiens & leurs alliés députerent à Lacédémone, & se plaignirent des Athéniens, comme infracteurs de la paix. D'autres peuples porterent encore des plaintes contr'eux; & les Spartiates, qui saisirent cette occasion d'humilier Athènes, formerent une ligue d'autant plus puissante, qu'ils parurent armer pour la liberté de la Grece.

Périclès auroit voulu ne pas s'engager dans une guerre avec Sparte. Mais il y étoit entraîné par les affaires qu'on lui suscitoit. Ses ennemis avoient appellé en jugement les personnes qui lui étoient les plus cheres, Phidias, Aspasie, Anaxagore. Ces dénonciations ayant été bien reçues du peuple, ils l'avoient accusé lui-même de rapines & de concussion, & on venoit de porter un décret pour lui faire rendre ses comptes.

Il songeoit à les rendre, lorsqu'Alcibiade dit qu'il feroit mieux de songer à ne les rendre pas, & cette plaisanterie fut un conseil qu'il suivit. Il cessa donc de s'opposer à une guerre qui pouvoit

distraire les Athéniens, & qui le rendant nécessaire plus que jamais, devoit faire oublier le passé.

On se prépara de part & d'autre, & tout fut en mouvement. Le plus grand nombre des villes penchoient pour les Lacédémoniens, qu'elles regardoient comme les défenseurs de la liberté : les Athéniens s'étoient rendus odieux, & on craignoit jusqu'à leur alliance, qui dégénéroit de leur part en tyrannie.

Dans cette disposition des esprits, les peuples du continent se déclarerent la plupart pour Sparte qui les pouvoit protéger. Ceux des îles & les Grecs de l'Asie mineure resterent attachés aux Athéniens moins par inclination que par impuissance. Les flottes, qui ne cessoient de les menacer, ne leur permettoient pas de secouer le joug. Ainsi les forces de Lacédémone étoient sur terre, & celles d'Athènes sur mer : par où l'on pouvoit juger que ces deux républiques se feroient réciproquement beaucoup de mal, avant d'en pouvoir venir à une action décisive.

Les troupes des Lacédémoniens & celles de leurs alliés s'étoient rendues à l'isthme de Corinthe : elles formoient une armée de soixante mille hommes, & elles menaçoient l'Attique qui leur étoit ouverte. Archidame, roi de Sparte, qui les commandoit, s'arrêta & envoya un héraut aux Athéniens, dans l'espérance de trouver quelque moyen de conciliation. Mais on refusa d'entendre ce héraut. On ne lui permit pas même d'entrer dans la ville ; & on lui fit dire qu'on ne traiteroit avec Sparte, que lorsqu'elle auroit mis bas les armes. C'est Périclès, qui dicta cette réponse au peuple.

A cette démarche, on jugeroit ne devoir rien

craindre pour les Athéniens, & on croiroit déja les voir marcher à l'ennemi. Cependant ils se sont renfermés dans la ville, avec tous leurs effets. On ravage leurs terres: on enleve leurs moissons: on les brave jusques dans les murs d'Athenes: & ils ne sortent point.

Il suffisoit sans doute à Périclès qu'Athenes ne périt pas. Sa politique étoit de traîner la guerre en longueur pour consumer les forces de l'ennemi: il se flattoit avec fondement que la flotte feroit une puissante diversion, & que le ravage qu'elle porteroit sur les côtes du Péloponese, forceroit les peuples ligués à se séparer, & à courir chacun à la défense de leur propre pays.

En effet, c'est ce qui arriva. Cependant forcer les ennemis à se retirer, sans leur ôter la possibilité de revenir, ce n'étoit pas les vaincre. Une pareille guerre étoit ruineuse pour Athenes comme pour eux; & il est évident que dès que cette république ne pouvoit se défendre que par des diversions, elle ne pouvoit que retarder sa perte. Périclès seul trouvoit son avantage dans une guerre défensive, parce qu'elle lui laissoit la liberté de s'engager plus ou moins suivant les circonstances.

Il eut bien de la peine à empêcher les Athéniens de sortir; ils vouloient qu'on les menât à l'ennemi. Ce peuple qui, fier de ses succès, croyoit ne devoir armer que pour de grandes entreprises, ne pouvoit voir de dedans ses murs le dévastement de ses terres. Il lui falloit d'ailleurs des actions d'éclat; & c'est par-là qu'il devoit ouvrir la campagne, s'il vouloit imposer à la Grece, & rompre les mesures de Sparte. Ainsi

cette guerre étoit tout à la fois contraire au caractere & aux intérèts des Athéniens.

Leur armée de terre pouvoit ètre de trente mille hommes. Cimon l'eût vraisemblablement trcuvée assez forte, pour tenir la campagne. Il eût déconcerté la lenteur des Spartiates, qui perdoient beaucoup de tems à déliberer. Les alliés se plaignoient déja de cette lenteur; & il ne falloit peut-être qu'une démarche subite & hardie pour les dégoûter de l'alliance de Lacédémone. On pouvoit au moins semer la division parmi eux, & dès lors la ligue n'étoit plus aussi formidable qu'elle le paroissoit.

La seconde campagne se passa comme la premiere. Athènes parut sur terre sans défense contre Sparte, comme Sparte fut sur mer sans défense contre Athènes. L'Attique fut donc encore dévastée, & les flottes firent une nouvelle diversion sur les côtes du Péloponese.

La campagne finit: mais une contagion telle qu'on n'avoit point vu encore, désoloit la ville & la flotte. Le courage des Athéniens succomba sous ce nouveau fleau: ils commencerent à murmurer contre Periclès: ils députerent à Lacédémone pour obtenir la paix, à quelque prix que ce fût, & ils ne l'obtinrent pas.

Se voyant alors sans ressources ils s'abandonnerent au désespoir. La vue seule de Periclès les revolta: ils le regarderent comme l'auteur des maux qu'ils souffroient: il lui ôterent toute administration; ils le condamnerent à une amende.

Cependant les Spartiates songeoient à s'allier d'Artaxerxe. S'ils en obtenoient des vaisseaux, ils défendoient leurs côtes. Capables alors de

balancer ſur mer la puiſſance d'Athenes, ils agiſſoient ſur terre avec plus de vigueur. Il eſt vrai que cette démarche étoit d'un augure funeſte pour tous les Grecs. Dès qu'ils invitoient les barbares à prendre part à leurs querelles, ils préparoient leur ruine: & néanmoins c'étoient les Spartiates, qui les premiers ouvroient la Grece aux barbares.

Les ambaſſadeurs partis de Lacédémone, ſur la fin de la ſeconde campagne, prirent leur route par la Thrace, dans l'eſpérance de détacher de l'alliance d'Athènes Sitalcès, roi des Odryſiens. Cette première négociation ne leur réuſſit pas. Ils furent livrés aux Athéniens, qui les traitant comme perturbateurs du repos public, les firent mourir. C'eſt ainſi que les Spartiates en uſoient eux-mêmes en pareille occaſion. Cette conduite prouve que les Grecs étoient encore barbares à certains égards.

Pour avoir enlevé l'autorité à Périclès, les Athéniens n'en furent pas mieux gouvernés. Les factions, qu'il étoit ſeul capable de réprimer, occaſionerent de nouveaux déſordres, dont il ne paroiſſoit pas l'auteur. D'ailleurs on l'avoit puni, & par conſéquent le reſſentiment n'étoit plus le même. On l'invita donc à reprendre les rênes du gouvernement, & il les reprit: mais il mourut de la peſte quelques mois après.

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la fin de la guerre du Péloponese.

PÉRICLÈS lorsqu'il mourut, avoit depuis quarante ans une grande influence dans le gouvernement; & depuis quinze, il étoit en quelque sorte le maître de la république. Jamais Athenes ne parut plus florissante : c'étoit le séjour des arts, des sciences & des talens en tous genres. Les fetes & les spectacles se renouvelloient continuellement : on ne se lassoit point d'admirer les statues, les édifices & les monumens prodigués de toutes parts. En un mot, tout annonçoit l'opulence & le goût.

Plus on admiroit cette magnificence, plus on louoit Péricles, à qui Athenes paroissoit la devoir; & parce que les Athéniens savoient mieux louer que les autres peuples, le nom de ce citoyen a passé à la postérité avec les éloges qu'ils lui ont donné; & les historiens qui ont repété ces éloges, n'ont pas examiné s'il les méritoit.

Vous vous convaincrez bientôt, Monseigneur, que l'administration de Péricles est l'époque de la décadence d'Athenes; & plus vous étudierez l'histoire, plus vous aurez occasion de remarquer que les excès ou le luxe entraine, sont toujours l'avant coureur de la chûte des empires. Les siecles où il regne, sont ceux qu'on nomme les beaux siecles, & le siecle de Péricles est le

premier de ces siecles vantés. On les apprécieroit mieux, si le bruit que font ceux qui les celebrent, permettoit d'entendre les gemissemens des peuples.

Athenes n'avoit qu'une puissance précaire. Riche par les richesses de ses alliés, elle cessoit de l'être, si elle cessoit de retirer des contributions. Elle devoit donc ménager des peuples, qui faisoient toute sa puissance : cependant elle les opprimoit, & elle ne paroissoit appliquée qu'à les mécontenter.

Si Athenes ne connoissoit pas ses intérêts, Sparte ne connut pas mieux les siens. Pour obtenir les secours des Perses, elle sacrifia les colonies de l'Asie, & se rendit odieuse à la Grece. Elle ne pensa pas même à profiter du mécontentement des alliés d'Athenes. Au lieu de les appeller à elle, & d'en fortifier son parti, elle les traita tous indifféremment comme ennemis.

Je ne suivrai pas dans les détails les guerres que ces deux républiques se sont faites. Thucydide & Xénophon, que vous ne pouvez vous dispenser de lire, vous en instruiront. Vous pourrez joindre encore à cette lecture celle des vies des hommes illustres, écrites par Plutarque & par Cornélius Népos. Je me bornerai à vous donner une idée générale de la conduite d'Athenes & de Sparte.

On peut reprocher à l'une & à l'autre de n'avoir point d'objet. Le théatre de la guerre change continuellement. Une premiere entreprise est abandonnée pour une autre, qu'on abandonne encore. On ne fait rien, ou on ne fait que des diversions. Aucune des deux républiques ne sait où elle veut

porter ses armes, & chacune paroît ignorer où sont ses ennemis. En un mot, elles vont au jour le jour, & changeant au moindre revers comme au moindre succès, elles veulent tour-à-tour la paix & la guerre, & elles ne paroissent pas savoir ce qu'elles veulent. On voit seulement qu'elles ont toujours la même jalousie & la même inquiétude.

La septieme année de guerre, Sparte demanda la paix, n'ayant pas d'autre moyen pour délivrer quatre cent vingt Spartiates, qui étoient bloqués dans une petite isle. Athenes, qui cinq ans auparavant l'eût faite aux conditions qu'on lui auroit imposées, refusa de la faire, lorsqu'elle pouvoit elle-même en dicter les conditions. Elle avoit eu des avantages, & dans sa prospérité, elle ne prévoyoit pas qu'elle pût avoir des revers.

Trois ans après, les deux républiques, également abattues par les pertes qu'elles avoient fait, conclurent une treve de cinquante ans, qui ne dura que quelques mois. Tout l'effet qu'elle produisit, fut que pendant six ans on ne porta la guerre ni dans l'Attique, ni dans la Laconie: d'ailleurs on la continua toujours quelque part.

Dans ces circonstances, Athenes entreprit d'exécuter le projet qu'elle méditoit depuis long-tems, la conquête de la Sicile. Mais elle perdit dans cette expédition ses armées & ses généraux. Affoiblie par ses pertes, elle commença à être abandonnée de ses alliés, qui ne la craignoient plus; & Sparte, à qui ils se réunissoient, s'allia encore des Perses, qui s'engagerent à fournit aux fraix de la guerre.

Artaxerxe Longuemain étoit mort la huitieme

année de la guerre du Péloponese, laissant la couronne à Xercès, son seul fils légitime; & il avoit eu de ses concubines plusieurs enfans, entr'autres, Sogdien, Ochus & Arsite.

Xercès ne régna que quarante-cinq jours. Sogdien, qui l'égorgea, usurpa le trône, & le perdit avec la vie au bout de six à sept mois; Ochus, qui étoit gouverneur d'Hyrcanie, ayant armé sous prétexte de venger la mort de son frere.

Ochus, assuré de l'empire, prit le nom de *Darius*; & les Grecs, pour le distinguer, lui donnerent le surnom de Nothus, c'est-à-dire, bâtard. Le regne de Darius a été continuellement troublé par des révoltes.

Arsite arma, dans l'espérance de lui enlever la couronne, comme lui-même l'avoit enlevée à Sogdien: mais son parti ayant été affoibli, il se livra à son frere, qui le fit mourir.

Quelques années après, dans le tems que les Athéniens faisoient la guerre en Sicile, plusieurs provinces de Perse se souleverent. Amyrtée, un des chefs de la révolte sous Inarus, enleva l'Egypte à Darius Nothus, & y régna six ans. La premiere année de ce soulevement, le gouverneur de Lydie, soutenu de quelques troupes grecques, avoit entrepris de se rendre souverain dans sa province, lorsque ayant été abandonné des Grecs, il se rendit à Tissapherne qui lui promit sa grace. Darius cependant le condamna à mort. Il restoit au fils de ce rebelle un parti qui se soutint pendant deux ans. Enfin les Medes se souleverent, & furent domptés.

Darius Nothus étoit un prince foible, gouverné par sa femme Parysatis, intriguante, am-

bitieuſe & cruelle, & par trois eunuques, dont le principal étoit Artoxare. Ce miniſtre, protégé par la reine Paryſatis, à laquelle il paroiſſoit vendu, avoit encore toute la confiance du roi, qu'il flattoit & qu'il occupoit d'amuſemens frivoles. Maitre du gouvernement, il commandoit en ſouverain. Il voulut encore en avoir le titre, & ce fut ſa perte. Sa trame ayant été découverte, il fut livré à Paryſatis, qui lui fit ſouffrir les plus cruels ſupplices.

La Perſe, gouvernée par un prince foible, & troublée par des révoltes, ne pouvoit pas donner de grands ſecours aux Lacédémoniens: elle étoit plutôt dans une ſituation à leur en demander. Auſſi ce fut elle qui les prévint. Tiſſapherne, ſatrape de Lydie, & Pharnabaze, ſatrape de Phrygie, députerent tous deux à Lacédémone; & invitant cette république à joindre ſes forces aux leurs, ils offrirent de ſoudoyer toutes les troupes. Le premier vouloit, ſecouru des Spartiates, achever de diſſiper le parti qui ſubſiſtoit encore dans ſon gouvernement: le ſecond ſe propoſoit d'enlever aux Athéniens les villes qu'ils avoient ſur l'Helleſpont. On accepta leur alliance, & on réſolut d'envoyer d'abord à Tiſſapherne les ſecours qu'il demandoit. La flotte partit avec Alcibiade & Calcidée.

Alcibiade étoit alors à Sparte. C'eſt lui qui avoit engagé les Athéniens dans la guerre de Sicile, & il avoit eu le commandement de l'armée, conjointement avec Nicias & Lamachus. Comme la flotte étoit prête à partir, les ſtatues de Minerve ſe trouverent toutes mutilées en une nuit. On rechercha les coupables de ce ſacrilege: les ſoupçons tomberent

tombèrent sur plusieurs jeunes gens; & Alcibiade, entr'autres fut accusé. Il offroit de se défendre, il demandoit même avec instance qu'on lui fit son procès; lorsque ses ennemis, qui le vouloient poursuivre en son absence, firent surseoir le jugement, sous prétexte que le départ de la flotte pressoit.

A peine Alcibiade fut arrivé en Sicile, que les Athéniens le rappellerent pour être jugé sur l'accusation intentée contre lui, & il parut d'abord vouloir se rendre aux ordres de la république; mais le vaisseau qui le ramenoit, ayant débarqué à Thurium, il s'échappa, & se réfugia chez les Argiens.

Les Athéniens le condamnerent à mort par contumace. Désespérant alors de retourner dans sa patrie; il demanda asyle aux Spartiates; & ayant obtenu de vivre au milieu d'eux, il en prit si facilement les mœurs qu'il gagna leur affection. A l'austérité qu'il montroit, & qui paroissoit lui être naturelle; ils n'imaginoient pas qu'il eût jamais connu la volupté.

Cependant son départ de Sparte lui fut encore funeste. La considération dont il jouissoit dans cette république, l'autorité qu'il avoit dans les délibérations, les services mêmes qu'il rendoit, tout lui suscita des ennemis qui méditerent sa mort, & des ordres furent envoyés à cet effet.

Alcibiade se retira à Sardes, auprès de Tissapherne. Là, prenant de nouvelles mœurs, il plut par sa mollesse, par son luxe, par ses flatteries, & il eut tout crédit sur l'esprit du satrape.

Dans ces circonstances, il conçut l'espérance de revoir sa patrie: mais il vouloit qu'on ôtât

l'adminiſtration au peuple qui l'avoit condamné; & il offroit de procurer aux Athéniens l'alliance de Tiſſapherne. Ce projet, qui devoit donner l'autorité aux principaux citoyens, ne pouvoit manquer d'avoir un puiſſant parti. Il s'agiſſoit pourtant de le faire agréer à l'armée que la république avoit à Samos. Alcibiade en ſonda les chefs. Pluſieurs entrerent dans ſes vues: on concerta les meſures qu'il convenoit de prendre, & Piſandre, qui partit pour Athenes, ſe chargea de propoſer au peuple le retour d'Alcibiade, l'alliance de Tiſſapherne, & l'abolition de la démocratie. Ces propoſitions ſouleverent d'abord les eſprits: cependant le peuple finit par y donner ſon conſentement; ne voyant pas d'autre moyen de ſauver la république, ſe flattant, comme on le lui promettoit, de reprendre un jour l'autorité.

En conſéquence, on confia l'adminiſtration à quatre cent citoyens, & on leur donna un pouvoir abſolu. Mais, à cette nouvelle, les troupes, qui étoient à Samos, ſe ſouleverent contre leurs chefs. Elles dépoſerent ceux qu'elles ſoupçonnerent d'avoir eu part à cette révolution: elles nommerent à leur place Thraſyle & Thraſybule; & elles inviterent Alcibiade à venir prendre le commandement. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé, les ſoldats demanderent à être menés contre les tyrans.

La flotte, en reſtant à Samos, étoit dans la poſition la plus avantageuſe pour retenir ſous la domination de la république les peuples qui n'attendoient qu'une occaſion pour ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance; & ſi elle eût mis à la voile contre les tyrans, les ennemis, qui auroient profité de cette guerre civile, ſe ſeroient rendus maîtres, preſ-

que ſans réſiſtance, de l'Ionie, de l'Helleſpont & de toutes les isles. Alcibiade eut la ſageſſe de ſe refuſer au reſſentiment aveugle de ſes ſoldats.

Il ne procura pas à ſa patrie l'alliance de Tiſſapherne. Au contraire, dans le tems même qu'il la promettoit, ce ſatrape fit avec Sparte un traité, dont un des articles portoit que la flotte de Phénicie ſe joindroit à celle des Lacédémoniens. Par cet article, s'il eût eu ſon effet, ils auroient eu toute la ſupériorité; leurs forces ſur mer étant déja, ſans le ſecours des Perſes, égales à celles d'Athenes. Tiſſapherne éluda l'exécution. Comme il n'étoit pas de ſon intérêt qu'aucune de ces deux républiques ſuccombât, il vouloit faire durer une guerre, qui les affoibliſſoit l'une & l'autre.

Sur ces entrefaites, une flotte que les quatre cens envoient au ſecours de l'Eubée, eſt battue & Mindare, général des Spartiates, ſe rend maître de l'isle. Les Athéniens étoient perdus ſi le vainqueur eût profité de la conſternation que cette nouvelle répandit parmi eux. Heureuſement Mindare conduiſit ſa flotte dans l'Helleſpont.

La perte de l'isle d'Eubée ſouleva le peuple contre les quatre cens, dont le gouvernement étoit odieux. Ils furent dépoſés: Alcibiade réunit tous les vœux: on n'eut plus d'eſpérance qu'en lui, & on le rappella. Il ſe refuſa néanmoins à cet empreſſement, ne voulant ſe montrer à ſa patrie, qu'après avoir triomphé des ennemis. Deux victoires, remportées ſur Mindare, lui préparerent un retour, tel qu'il le deſiroit. Il chaſſa de l'Helleſpont les flottes des Lacédémoniens: il ſoumit aux Athéniens toutes les villes, excepté Abyde: & il força Sparte à demander la paix. Mais Athe-

nes, toujours la même dans ses succès, se refusa à tout accommodement.

Lorsque cette ville, par une suite de revers, se voyoit à peine maîtresse de ses fauxbourgs, Alcibiade lui avoit rendu l'empire. Elle paroissoit en quelque sorte se relever du milieu de ses ruines, & c'est dans ces circonstances qu'elle voit arriver le citoyen qu'elle avoit proscrit, & qui l'avoit si bien servie. Le peuple le reçut avec une joie, qui ne fut troublée que par les reproches qu'il se faisoit, & il le nomma général de la république sur terre & sur mer, avec un pouvoir illimité.

Les Lacédémoniens donnerent à Lysandre le commandement de leur flotte, le regardant comme le meilleur capitaine qu'on pût opposer au général athénien. Lysandre fit voile pour Ephese, où il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du roi de Perse, étoit arrivé à Sardes, & qu'il avoit obtenu de son pere le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Asie mineure. Par-là, ce prince se voyoit en état de disputer l'empire à Arsane, son frere ainé; & c'est dans cette vue que Parysatis qui l'idolâtroit, avoit engagé Darius à lui donner ce gouvernement.

Lysandre se rendit à la cour de Cyrus, le flatta, gagna sa confiance, & en obtint tout ce qu'il demanda. Le Spartiate, complaisant, souple, flatteur & bas, avoit au besoin tous les talens d'un courtisan. Ce qu'il obtint pour le moment, de plus avantageux, fut une augmentation de paye pour les matelots; ce qui occasionna une grande désertion dans la flotte des Athéniens.

L'armée des Athéniens étoit à Samos; & celle des Spartiates à Ephese. Alcibiade, obligé d'aller

en Ionie chercher des fonds pour payer ses soldats, laissa le commandement à Antiochus avec défense d'engager une action. Antiochus n'obéit pas; & Lysandre, qui avoit évité de hasarder un combat contre Alcibiade, profita de l'absence de ce général, & battit les Athéniens. De retour à Samos, Alcibiade lui présenta la bataille; le Spartiate ne l'accepta pas.

Alcibiade avoit mécontenté les chefs de l'armée en donnant sa confiance à Antiochus qui étoit un homme perdu de réputation. Thrasybule, qui se déclara ouvertement, partit pour Athenes, & porta ses plaintes au peuple. Les Athéniens, qui passoient subitement d'un excès à un autre, déposerent Alcibiade sans l'avoir entendu. Il se retira dans la Chersonese de Thrace, où il s'étoit préparé un asyle.

L'année suivante, les Lacédémoniens révoquerent Lysandre, & donnerent le commandement de leur flotte à Callicratidas, grand capitaine, mais mauvais courtisan. C'étoit une ame simple, franche & élevée. Forcé néanmoins d'aller faire sa cour à Cyrus, il se rendit à Sardes, rougissant pour sa patrie, qui se prostituoit devant l'or des barbares.

S'étant présenté au palais, on lui dit que Cyrus buvoit. Il attendit quelque tems: on rit de sa simplicité: il se retira. Il revint une seconde fois, encore inutilement, & il ne se présenta plus. Il retourna à Ephese, maudissant ceux des Grecs, qui les premiers avoient fait la cour aux Perses, & projettant de reconcilier Athenes & Lacédémone.

Il avoit remporté plusieurs avantages, & il

bloquoit dans Mytilene Conon, un des généraux d'Athenes, lorsqu'une nouvelle flotte des Athéniens parut vers les isles Arginuses. Plus foible, il eût été prudent à lui de ne pas hasarder le combat : mais il croyoit honteux de l'éviter. Il l'engagea; il fut tué, & sa mort entraîna la déroute de son armée.

Une tempête, qui survint immédiatement après, ne permit pas aux généraux athéniens d'enlever les morts, & de leur donner la sépulture. Le peuple néanmoins leur en fit un crime, & les cassa tous, excepté Conon. Theramene se justifia en rejettant la faute sur les huit autres, qui furent condamnés à mort; & deux s'étant trouvés absens, six furent exécutés. Un peuple souverain est une bête féroce, qui ne s'apprivoise pas. Il faut cependant convenir que les Athéniens ne tarderent pas à avoir eux-mêmes horreur du jugement qu'ils avoient rendu.

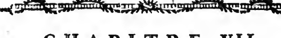
Cyrus apprit avec chagrin la défaite des Arginuses, parce que dans les projets qu'il méditoit, il comptoit beaucoup sur les secours de Sparte, & que par conséquent il lui importoit que cette république fût puissante. Il jugea que Lysandre pouvoit seul réparer les pertes qu'elle avoit faites, & il appuya les alliés, qui demandoient que le commandement fût général. On le lui rendit en effet, quoiqu'on parût le donner à un autre. Comme la loi ne permettoit pas que le même homme fût *amiral* deux fois, on révêtit de ce titre Aracus; & on donna toute l'autorité à Lysandre, qu'on nomma *vice-amiral.*

Nous sommes à la fin de la guerre du Péloponese. Lysandre ayant vaincu les Athéniens sur

l'Hellespont, près de l'embouchure du fleuve Egos, vint assieger Athenes par mer, pendant qu'Agis & Pausanias, les deux rois de Sparte, l'assiégeoient par terre. Après un siege de six mois, forcée à se rendre, elle capitula, & consentit à démolir les fortifications du Pirée, à n'avoir que douze vaisseaux, & à ne faire désormais la guerre que sous les ordres des Lacédémoniens.

Le traité ayant été conclu & ratifié, Lysandre entra dans la ville, abolit la démocratie, établit trente tyrans, & mit dans la citadelle une garnison, sous les ordres du spartiate Callibius.

Cette guerre a duré vingt-huit ans. C'est l'époque où Athenes commencoit à manquer de ces hommes, qui par leur génie & leurs talens, semblent nés pour être l'ame de tous les mouvemens politiques; & néanmoins c'est le tems où elle a été féconde plus que jamais en talens de toute espece. Il est aisé de concilier cette disette avec cette abondance: d'un côté, Périclès avoit toujours écarté des affaires les hommes de mérite, qui pouvoient lui donner de l'ombrage. De l'autre, le goût des arts & des sciences étoit venu au point qu'on accordoit la plus grande considération à ceux qui s'y distinguoient. Il étoit donc naturel qu'on s'empressât d'entrer dans cette nouvelle carriere. Elle étoit moins orageuse, elle piquoit par la nouveauté, elle conduisoit à la même gloire, Voilà pourquoi, avec beaucoup de gens à talens, Athenes n'eut personne pour la conduire; & ce fut encore là l'ouvrage de Périclès.



CHAPITRE VII.

Jusqu'à la paix d'Antalcide.

GYLIPPE, ayant été chargé de porter à Lacédémone l'or & l'argent que Lysandre avoit ramaſſé dans ſes dernieres campagnes, en déroba une partie. Cette infamie de ſa part étonna d'autant plus, qu'on ne pouvoit pas préſumer qu'il en fût capable : c'étoit un capitaine, qui avoit toujours ſervi avec diſtinction.

L'exemple d'un pareil Spartiate, corrompu ſi ſubitement, devoit faire trembler pour tous les citoyens. Auſſi les plus ſages blâmerent Lyſandre ; & les éphores proſcrivirent, par un décret, tout cet or & tout cet argent. Mais Lyſandre vouloit porter atteinte aux loix de Lycurgue. Par l'attention qu'il avoit eu d'abolir dans toutes les villes la démocratie, & d'y établir des tyrans à ſa dévotion, il étoit déja en quelque ſorte le ſouverain de tous les peuples ſoumis à Sparte : il ſe flattoit de le devenir encore de cette république, lorſque l'uſage des richeſſes ayant corrompu les citoyens, en auroient fait autant d'ames vénales. Tout préparoit cette corruption : puiſque Sparte étoit forcée par les circonſtances à devenir riche ou à mendier continuellement à la porte des ſatrapes.

Darius Nothus venoit de mourir, & avoit laiſſé la couronne à Arſace autrement Artaxerxe Mnémon. Mais Cyrus armoit ſecrétement pour

enlever le trône à ſon frere. A l'ambition, ce prince joignoit du courage, des talens ; & il avoit un parti puiſſant. Il pouvoit donc réuſſir, & Lyſandre ſe flattoit de trouver en lui un appui.

Voilà les moyens ſur leſquels cet ambitieux fondoit toutes ſes eſpérances. Il lui importoit donc de faire révoquer le décret des éphores, & c'eſt à quoi ſes partiſans réuſſirent. A la vérité, on ne donna pas un libre cours à l'or & à l'argent : on en défendit l'uſage aux particuliers, & le réſervant pour les affaires de la république, on le dépoſa dans le tréſor public. On prévit que dès que l'état feroit cas des richeſſes, il ne ſeroit plus poſſible qu'elles fuſſent mépriſées des citoyens ; & que par conſéquent la loi, qui leur en défendoit l'uſage, ſeroit bientôt éludée. C'eſt ce qui arriva. Lyſandre a été l'époque de la décadence de Sparte, parce qu'il l'a hâtée : d'ailleurs il n'a pas réuſſi dans ſes projets.

Alcibiade, qui voyoit les deſſeins de Cyrus, & qui deſiroit de rendre la liberté aux Athéniens, eſpéra d'obtenir des ſecours à cet effet, s'il révéloit au roi de Perſe la conſpiration qui ſe tramoit. Dans cette vue il partit de la Cherſoneſe pour ſe rendre à la cour d'Artaxerxe : mais les Spartiates, avertis de ce voyage, envoyerent après lui, & le firent aſſaſſiner. C'eſt avec cette lâcheté qu'ils paroient les coups d'un ennemi qu'ils redoutoient. Dans toute cette guerre du Péloponeſe, on ne peut s'intéreſſer ni pour Athenes, ni pour Lacédémone.

Théramene, un des trente tyrans d'Athenes,

s'étant élevé contre les cruautés de ses collegues, Critias, le principal d'entr'eux, l'accusa devant le sénat de troubler l'état; & sans attendre le jugement des sénateurs, le condamna lui-même à mort, & l'envoya au supplice. Socrate seul prit la défense de Théramene, & voulut le soustraire à cet arrêt injuste: ce fut inutilement.

Après la mort de ce collegue, qui pouvoit au moins réprimer quelquefois les vexations, les tyrans ne connurent plus de frein. Les emprisonnemens, les meurtres se répétoient chaque jour: il périt plus de citoyens en huit mois, qu'en trente ans de guerre; & le peuple consterné, n'osoit laisser échapper une plainte. Socrate seul élevoit la voix, & étoit libre encore.

Les citoyens les plus considérables sortirent d'Athenes, ayant Thrasybule à leur tête. Sparte défendit à toutes les villes de les recevoir, & il n'y en eut que deux, qui leur ouvrirent un asyle, Thebes & Mégare. Lysias, orateur de Syracuse, leur envoya cinq cent soldats, qu'il avoit levé à ses dépens, voulant secourir la patrie commune de l'éloquence.

Enfin Thrasybule chassa les tyrans: il fit rappeller les exilés, & on confia le gouvernement à dix citoyens, qui abuserent encore de leur pouvoir. Le peuple vouloit poursuivre les complices des vexations commises sous les trente: Thrasybule, jugeant que ces recherches occasionneroient de nouveaux désordres, inspira d'autres sentimens; & on publia une amnistie, par laquelle tous les citoyens jurerent d'oublier le passé.

Lacédémone arma pour rétablir les trente, &

le roi Pausanias marcha contre les Athéniens, avec des sentimens néanmoins bien différens de ceux d'un Spartiate. Touché du sort de cette république, il la favorisa secrétement, & les tyrans furent égorgés. Pausanias, à son retour, fut cité comme ayant trahi l'état, & il se vit au moment d'être condamné à mort.

Ce fut après ces événemens, qu'éclata la révolte de Cyrus. Ce prince perdit la vie dans la bataille qu'il livra à son frere; & dix mille Grecs, qui avoient été vainqueurs à l'aîle droite, firent une retraite, aussi hardie dans le projet, qu'étonnante dans l'exécution. Xénophon, un de leurs chefs, en a laissé l'histoire.

Les villes d'Ionie s'étoient déclarées pour Cyrus. Sparte, qui les vit exposées au ressentiment du vainqueur, arma pour défendre leur liberté, & osa déclarer la guerre au roi. Les triomphes de la Grece, depuis la journée de Marathon jusqu'à la paix de Cimon, promettoient à cette république des succès, que la retraite des dix mille paroissoit assurer. Elle ne pouvoit pas ne pas mépriser les Perses, quand elle les voyoit après une victoire, hors d'état de couper la retraite à un petit nombre de Grecs qui devoient périr par les obstacles seuls que la nature opposoit à leur retour, dans un espace de cinq à six cent lieues.

Cette vaste monarchie avoit d'ailleurs dans sa constitution un vice, qui en rendoit la conquête facile. Les satrapes, dans les provinces éloignées du monarque, étoient en quelque sorte des souverains : car l'usage leur avoit donné plusieurs prérogatives de la souveraineté. Ils impo-

foient les peuples : ils difpofoient des gouvernemens de toutes les places : ils nommoient à tous les emplois militaires : ils levoient des troupes : ils faifoient la paix : ils armoient les uns contre les autres : ils traitoient avec les états voifins : & dans les alliances qu'ils contractoient, ils confultoient chacun leurs intérêts plutôt que ceux de la monarchie. Ils ne paroiffoient fujets, que parce qu'ils agiffoient au nom du roi, qu'ils lui envoyoient une partie des tributs, & qu'ils étoient amovibles.

Quoique le monarque eût le droit de les révoquer, il n'en avoit pas toujours le pouvoir. Forcé à les ménager, il mettoit toute fa politique à les divifer ; & il confervoit fon autorité fur tous, moins par fa propre puiffance, que par la crainte où ils étoient les uns des autres. Si un d'eux lui faifoit ombrage, il ne lui étoit pas facile de le faire faifir, & il ne lui reftoit d'autre reffource que de le faire affaffiner ; reffource odieufe, qui décele la foibleffe du monarque.

Les rois de Perfe divifoient donc pour commander, & ce fera là dans tous les fiecles le grand fecret de la politique. Mais Monfeigneur, vous remarquerez toujours que ce fecret fera une fource de défaftres. Si la méfintelligence des fatrapes affuroit la domination du monarque fur les provinces ; elle pouvoit lui être funefte, parce que la monarchie reftoit fans défenfe contre les nations étrangeres. Des fatrapes divifés avoient des intérêts différens : le bien général de l'empire ne les réuniffoit jamais : ils ne fe donnerent pas les fecours, dont ils avoient réciproquement befoin : ils armerent dans toute autre

vue que pour défendre la monarchie : & chacun d'eux se flatta de trouver son avantage dans une révolution.

D'après l'état de cette monarchie, on peut juger qu'elle auroit succombé sous les armes de Sparte, si tous les Grecs eussent été attachés à la fortune des Spartiates, comme du tems de Cimon, ils l'avoient été à celle des Athéniens; & ce qui fit le salut de la Perse, c'est que cette république ne sentoit pas que, foible par elle-même, elle n'étoit puissante que par ses alliés. La dureté de son gouvernement les lui avoit déjà fait perdre une fois: Athenes, qui les avoit acquis, & qui avoit commis la même faute, les avoit également perdus. C'auroit été là des leçons pour Lacédémone, si les états s'instruisoient par les revers; mais malheureusement il est rare que l'expérience les éclaire, ou du moins elle est long-tems avant de les éclairer. Sparte, au milieu de ses succès, eut donc encore l'imprudence de se rendre odieuse à ses alliés; & pour chasser les armées de cette république, Artaxerxe n'avoit qu'à soulever contr'elle les ennemis qu'elle se fit dans la Grece. C'est ce qui alloit arriver.

Conon, qui avoit perdu la bataille d'Egos, s'étoit retiré auprès d'Evagoras, roi de Chypre; se reprochant les malheurs que sa défaite avoit attiré sur Athenes, desirant de rétablir la puissance de cette république, & n'attendant que le moment favorable. Ctésias étoit alors à la cour de Perse. Auparavant attaché à Cyrus, il l'avoit

suivi. Il fut fait prisonnier, & Artaxerxe le fit son premier médecin (*).

Il étoit facile de faire sentir à Artaxerxe combien il lui importoit d'humilier Sparte & de relever Athenes. Conon lui écrivit à ce sujet, & adressa sa lettre à Ctésias qui la rémit à ce prince. Dans le même tems Pharnabaze, qui se rendit a Suse, appuya les projets de Conon, & accusa Tissapherne, dont il étoit ennemi, de nuire aux affaires du roi par son obstination à favoriser les Lacédémoniens. Sur ces remontrances Artaxerxe donna ses ordres pour faire équiper une flotte en Phénicie, & il en confia le commandement à Conon.

A la nouvelle de ces préparatifs, Sparte résolut de pousser vivement la guerre, qu'elle venoit de commencer, & Agésilas, l'un des rois, passa en Asie. Il eut dans les deux premieres campagnes de si grands succès, que la monarchie de Perse parut menacée d'une révolution. Les provinces, prêtes à se révolter, commençoient à rechercher l'alliance de Sparte: les barbares, qui arrivoient de toutes parts, grossissoient l'armée de cette république; & Agésilas méditoit de porter la guerre jusques dans la haute Asie.

Il étoit tems de faire une diversion en Grece. Tithrauste, qui par ordre d'Artaxerxe avoit assassiné Tissapherne, étoit alors satrape de Lydie.

(*) Il a écrit l'histoire de Perse & celle de l'Inde. Les extraits que Photius à fait de l'un & l'autre, sont tout ce qui nous en reste.

Il chargea Timocrate de Rhodes de parcourir les villes de la Grece, & de les ſoulever contre Sparte. En géneral diſpoſées à ſecouer le joug, pluſieurs ſe déclarerent auſſi-tôt. L'argent que Timocrate répandit parmi les principaux citoyens, hâta le ſoulevement.

Argos, Thebes, Corinthe firent une ligue; & bientôt après Athenes ſe joignit à ces trois villes: elle étoit ſollicitée par les Thébains, qui avoient fourni à Thraſybule des armes pour chaſſer les tyrans.

Les Lacédémoniens leverent deux armées, qui entrerent dans la Phocide. Lyſandre, qui en commandoit une, fut tué dans un combat près d'Haliarte. Le roi Pauſanias, qui commandoit l'autre, ne crut pas devoir haſarder une ſeconde action, & revint à Sparte. Il y fut cité pour rendre compte de ſa conduite: & ayant été condamné à mort, il ſe retira à Tégée où il mourut l'année ſuivante.

Sur ces entrefaites, Conon, qui commandoit la flotte d'Artaxerxe, défit celle de Sparte près de Cnide, ville de Carie. Cette victoire enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens: ils perdirent leurs alliés, qui n'attendoient que le moment de ſecouer le joug, & ils ſe trouverent preſque ſans forces en Grece & en Aſie. Ils ne ſe releverent plus. Alors Agéſilas, qui avoit été rappellé, livra en Béotie un combat où il parut avoir quelque avantage.

Enfin les Athéniens virent arriver la flotte victorieuſe. C'étoient les Perſes que Conon conduiſoit, & qui après avoir combattu pour Athenes, venoient encore en relever les murs.

La guerre continuoit, & les Athéniens reprenoient la supériorité, lorsque Sparte, pour arrêter les progrès de sa rivale, résolut de faire la paix avec la Perse. Antalcide, chargé de cette négociation, se rendit auprès de Téribase, satrape de Lydie. Ses instructions renfermoient trois articles principaux. Par le premier on offroit d'abandonner au roi de Perse toutes les colonies asiatiques: par le second, toutes les villes de la Grece devoient recouvrer leur liberté, & le dernier portoit que celles qui accepteroient ces conditions, se réuniroient pour forcer les autres à s'y soumettre. Artaxerxe accepta ces propositions: il y ajouta seulement qu'outre les villes grecques de l'Asie, il auroit encore les îles de Chypre & de Clazomene; & qu'on laisseroit aux Athéniens celles de Sciros, de Lemnos & d'Imbros.

Les principales villes de la Grece rejetterent d'abord ce traité honteux, qui les humilioit, & qui sacrifioit les Grecs de l'Asie: mais enfin trop foibles pour s'y opposer, elles y accederent les unes après les autres.

En consentant à rendre la liberté à toutes les villes, Sparte paroissoit perdre sa domination sur toute la Laconie. Elle étoit donc bien éloignée de vouloir se conformer elle-même à cet article; & elle ne l'avoit inséré dans le traité; qu'afin d'avoir un prétexte pour soustraire aux autres républiques les villes qui leur obéissoient. Ce fut là une nouvelle source de guerres.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Jusqu'à la mort d'Epaminondas.

ATHENES & Sparte n'ont jamais été plus puissantes, que lorsqu'elles faisoient la guerre sans argent ou avec peu. Mais dès que l'argent a commencé à devenir pour elles le nerf de la guerre, elles ont été foibles, parce qu'alors elles n'en pouvoient jamais avoir assez. La richesse d'un peuple n'en fait donc pas la puissance : c'est une vérité, dont vous vous convaincrez de plus en plus, en étudiant l'histoire.

En exécution du dernier traité, les Thébains renoncerent à leur domination sur la Béotie, & les Corinthiens retirerent la garnison qu'ils avoient dans Argos. Cependant Olynthe, ville de Thrace, bien loin de renoncer à ses conquêtes, en faisoit de nouvelles, & les Spartiates saisirent ce prétexte pour lui déclarer la guerre. Ils envoyerent contr'elle deux armées, l'une commandée par Eudamidas; l'autre qui suivit de près, par Phébidas.

Il y avoit alors dans Thebes deux factions, celles d'Isménie qui favorisoit la démocratie, & celle de Léontide qui se déclaroit pour l'oligarchie. Dans ces circonstances Phébidas traversant la Béotie, campe près de Thebes. Les citoyens n'en prirent point d'allarmes, parce qu'ils se reposoient sur la foi du dernier traité. Mais ce Spartiate, invité par Léontide, s'empara de la

citadelle, pendant que les Thébains étoient occupés à célébrer les fêtes de Cerès. Isménie, aussi-tôt saisi, fut condamné à mort, & tous ceux de son parti sortirent de la ville, au nombre de plus de quatre cent. Epaminondas resta. Sa pauvreté & l'éloignement où il avoit toujours été des affaires le mettoient à l'abri de toute insulte. Jusqu'alors il ne s'étoit appliqué qu'à l'étude de la philosophie.

Sparte ôta le commandement à Phébidas, & néanmoins elle ordonna qu'on garderoit la citadelle de Thebes, & qu'on y mettroit garnison. Ainsi en punissant le criminel, elle devenoit complice du crime : conduite aussi déraisonnable qu'injuste.

Deux ans après, les Olynthiens furent forcés à se rendre.

Les Lacédémoniens parurent alors dominer sur la Grece. Toutes les villes tremblerent devant eux : & ils ne virent plus dans Athenes qu'une rivale humiliée. Jamais puissance néanmoins ne fut plus mal assurée ; parce que les injustices, qui en étoient le fondement, ne pouvoient manquer de soulever les peuples. Si Sparte a deux fois perdu ses alliés, parce qu'elle les gouvernoit durement ; comment auroit-elle conservé un empire acquis par trahison & par violence ? Vous jugez que cet empire étoit le dernier effort d'une puissance qui s'éteint.

Tous ceux qui étoient sortis de Thebes, avoient été bannis par un decret public ; & s'étoient retirés à Athenes, où ils avoient trouvé asyle. Sparte ordonna aux Athéniens de les chasser : ils n'obéirent pas. Les Thébains avoient

désobéi à de pareils ordres, lorsque Thrasybule chassé par les trente tyrans, s'étoit refugié à Thebes. Ainsi les Athéniens rendoient aux Thébains le même service qu'ils en avoient reçu.

Léontide tenta de faire assassiner les principaux des bannis, & n'eut que l'infamie d'avoir fait une tentative inutile : un seul fut tué. Cependant Pélopidas, à l'exemple de Thrasybule, forma le projet de rendre la liberté à sa patrie. Après avoir fait son plan de concert avec ceux qui étoient à Athenes, il en donna connoissance aux amis qu'il avoit à Thebes, & on prit de part & d'autres les mesures convenables.

A un jour marqué, les conjurés se rendirent à Thriasie, petit bourg peu éloigné de Thebes; & douze à la tête desquels étoit Pélopidas, tous déguisés en paysans, entrerent dans la ville sur le déclin du jour, par différentes portes. Charon les reçut chez lui, & quelques autres amis s'étant joints à eux, ils se trouverent quarante-huit.

Ce même jour, Philidas un des conjurés, avoit rassemblé chez lui les principaux chefs de tyrannie. Il leur donnoit un grand souper, & les sollicitoit au vin & à la bonne chere.

Cependant les quarante-huit se partagent en deux troupes : l'une conduite par Charon va chez Philidas, pendant que Pélopidas marche avec les autres chez Léontide qui n'étoit pas du repas. Bientôt tous les tyrans périssent à la fois.

La conjuration avoit été sur le point d'être découverte. Un courier parti d'Athenes, arriva au milieu du souper, & remettant à Archias une depêche qui révéloit tout, il lui dit : *lisez sur*

le champ, il s'agit d'affaires sérieuses. A demain, répondit Archias, *les affaires sérieuses*; & jettant le paquet à côté de lui, il demanda à boire.

Aussi-tôt après ce premier succès, les conjurés firent venir les bannis, qui étoient restés à Thriasie : ils armerent tous les citoyens qu'ils rencontrerent; & se joignirent à Epaminondas & Gorgidas qui étoient à la tête des plus braves de la ville.

Le désordre étoit par-tout. Le peuple qui ignoroit si l'on combattoit pour sa liberté, ou pour lui donner de nouveaux fers, ne sut quel parti prendre. Plus de trois mille citoyens se refugierent même dans la citadelle. Si les Lacédémoniens avoient su profiter de ce moment de trouble, ils auroient vraisemblablement eu tout l'avantage : la garnison étoit assez forte, puisqu'elle étoit de quinze cens hommes. Mais ils n'oserent sortir de la citadelle, & comme Archias, ils renvoyerent au lendemain.

A la pointe du jour, le peuple s'assemble. Pélopidas, Epaminondas & Gorgidas paroissent à la tête des conjurés. Les citoyens reconnoissent leurs libérateurs, applaudissent à leur courage, & nomment Pélopidas, Charon & Mélon, béotarques, c'est-à-dire, gouverneurs de la Béotie.

Toute la Béotie arme. Les Athéniens envoyent cinq mille hommes de pied & cinq cent chevaux. Les conjurés qui assiegeoient la citadelle, s'en rendent maitres : & Cléombrote, roi de Sparte, après avoir fait des ravages en Boétie, y laissa Sphondrias avec quelques troupes, & retourna à Lacédémone.

Cependant les Athéniens, craignant la puis-

fance de Sparte, se repentirent d'avoir donné des secours aux Thébains : ils rappellerent leurs troupes, & déclarerent qu'ils ne prendroient plus aucune part à cette guerre.

Comme il étoit néanmoins très-important pour Thebes de faire changer cette résolution, Pélopidas chargea un homme de confiance de solliciter Sphodrias à s'emparer du Pirée, & de lui représenter cette entreprise d'autant plus facile à exécuter, que les Athéniens ne s'attendoient pas à être attaqués. Sphodrias donna dans le piege, & son entreprise n'eut d'autre succès que de faire prendre les armes aux Athéniens, & de leur faire renouveller l'alliance avec Thebes. Athenes équipa une flotte, dont elle donna le commandement à Timothée, fils de Conon. Cet amiral ravagea les côtes de la Laconie, & enleva l'île de Corcyre aux Lacédémoniens. Bientôt après ceux-ci perdirent tout-à-fait l'empire de la mer, ayant été défaits une fois par Chabrias & une autre fois par Timothée.

Cependant leur armée de terre sous les ordres d'Agésilas, paroissoit marcher à des succès assurés : car les Thébains conduits par des capitaines sans réputation, n'étoient point encore aguerris. Dans une pareille conjoncture, il eût été imprudent à Pélopidas de hasarder une action qui eût décidé du sort de la guerre. Il le sentit, & il n'engagea pendant les premieres campagnes, que de petits combats, où il étoit presque toujours sûr d'avoir l'avantage. Par-là, il donnoit peu-à-peu à ses soldats d'autant plus de confiance, qu'Agésilas, qui ne pouvoit rien entreprendre de considérable, ne paroissoit à la tête des Spar-

tiates que pour apprendre aux Thébains le métier des armes.

Avec cette conduite, Pélopidas reprit toutes les villes de la Béotie. Il eut même dans une occasion un succès fort brillant. Il étoit près de Tégyre, lorsque quelqu'un tout épouvanté, vint lui dire, *nous sommes tombés entre les mains des ennemis*. En effet, ils commençoient à paroître hors des défilés. *Pourquoi*, répondit Pélopidas, *ne dirions-nous pas que ce sont eux qui sont tombés entre les nôtres?* Aussi-tôt il rengea sa petite troupe en bataille. Il n'avoit que trois cens hommes de pied & quelque peu de cavalerie. Cependant il attaque & il bat. L'armée des Lacédémoniens étoit des deux tiers plus nombreuse, & on a remarqué que jusques-là, ils n'avoient jamais été battus, même à nombre égal.

Pendant cette guerre, l'Egypte soustraite depuis quelques années à la domination des Perses, avoit pour roi Achoris, & Artaxerce Mnémon faisoit de grands préparatifs pour réduire cette province. Pharnabaze chargé de cette expédition, demanda aux Athéniens Iphicrate pour le mettre à la tête des troupes grecques, qui servoient dans l'armée du roi de Perse, & se plaignit à eux de ce que Chabrias étoit entré au service d'Achoris. Les Athéniens qui avoient intéret de ménager Artaxerce, rappellerent Chabrias, & accorderent Iphicrate. Pendant que ces préparatifs se faisoient, Achoris mourut, Psammuthis occupa le trône un an, Néphérithès quatre mois; & Nectanebus qui leur succéda, acheva de pourvoir à la défense de l'Egypte.

Alors les rois de Perse prétendoient diriger de

leur cabinet toutes les opérations d'une campagne ; donnant à leurs généraux des plans tout faits, & ne leur permettant pas de s'en écarter sans de nouveaux ordres. Il arrivoit delà que le plus habile général, ne pouvant rien prendre sur lui, laissoit échapper l'occasion d'agir, toutes les fois qu'il survenoit quelque accident qui n'avoit pas été prévu. Cette faute d'Artaxerce est commune à bien des monarques.

Pharnabaze avoit des talens, de l'activité & des vues : mais il étoit lent dans l'exécution, parce qu'il avoit les mains liées, & qu'il auroit été dangereux pour lui de passer ses pouvoirs. S'il eût suivi les conseils d'Iphicrate, il se fût rendu maître de Memphis, & toute l'Egypte eût été conquise. Il falloit pour cela marcher avant d'avoir rassemblé toutes ses forces, & c'est ce qu'il ne voulut pas hasarder. La lenteur de ce général fut donc le salut des Egyptiens. Pharnabaze avoit cependant deux cent mille Perses, vingt mille Grecs & cinq cent vaisseaux.

Pour avoir plus de Grecs à son service, Artaxerce avoit inutilement tenté de rétablir la paix parmi les républiques de la Grece. Il survint de nouveaux troubles. Les Thébains qui prirent les armes contre les Athéniens, leur enleverent Platée : ils se rendirent ensuite maîtres de Thespies en Achaïe, & ils ruinerent ces deux villes.

Cependant la Grece étoit lasse de la guerre. Athenes commençoit à craindre que Thebes ne devînt trop puissante, & Artaxerce faisoit de nouvelles instances, pour porter les Grecs à mettre bas les armes. On pensa donc à faire une

mencement de l'action. Au premier bruit de cette mort, les alliés qui s'étoient engagés dans cette guerre malgré eux, prirent la fuite, & entraînerent avec eux les Spartiates. Thebes ne perdit que trois cens hommes, & ses ennemis en laisserent quatre mille sur la place.

Dans ces quatre mille hommes, il y avoit mille Lacédémoniens & quatre cent Spartiates. Mais Sparte paroissoit encore avoir perdu tous ceux qui avoient survécu à cette journée : car la loi proscrivoit les citoyens qui fuyoient devant l'ennemi. & tous avoient fui. Pour les sauver, Agésilas imagina de laisser dormir les loix pendant un jour.

Epaminondas & Pélopidas portent la guerre dans le Péloponese. Leur armée se grossit de tous les peuples, qui veulent secouer le joug des Lacédémoniens. Elle est de soixante-dix mille hommes, lorsqu'ils entrent dans la Laconie, & pour la premiere fois Sparte voit l'ennemi à ses portes.

Agésilas qui avoit fait trembler le grand roi, se voyoit humilié. C'est lui qui avoit engagé les Lacédémoniens dans cette guerre. L'ennemi le bravoit, l'insultoit : les citoyens s'agitoient en tumulte; il n'entendoient que des plaintes, des murmures; & l'avilissement de la république sembloit lui reprocher jusqu'à ses exploits dont il ne restoit aucun fruit. Cependant sourd à tous les cris, il n'eut pas l'imprudence de sortir, & de hasarder un nouveau combat. Content d'avoir pourvu à la défense de la ville, il abandonna la campagne, & il se tint sur la défensive; jugeant avec raison que les Thébains ne feroient que

de vaines tentatives sur Sparte, & seroient enfin obligé de se retirer. Mais auparavant Epaminondas bâtit Mégalopolis, & il y rassembla les Arcadiens, qui de tous tems ennemis des Spartiates, devinrent par-là plus redoutables. Il rétablit encore Messene, où il rappella les peuples que les Lacédémoniens avoient chassé du Péloponese trois cens ans auparavant. Il mit donc aux portes de Sparte deux ennemis irréconciliables.

Pour exécuter toutes ces choses, Epaminondas & Pélopidas avoient conservé le commandement quatre mois au-delà du terme prescrit par la loi. On leur en fit un crime, & ils alloient être condamnés à mort; lorsqu'Epaminondas représentant les services qu'ils avoient rendu à la patrie, demanda qu'on mit sur son tombeau, qu'il avoit perdu la vie pour avoir sauvé l'état. Le peuple alors reconnut son ingratitude, & se hâta de les absoudre.

Cependant le Péloponese soutenu par les Thébains, se soulevoient contre Sparte, divisée par des factions; & Agésilas n'avoit pas moins de peine à gouverner cette république, qu'à la défendre. Ce fut alors que plusieurs peuples de la Grece formerent une ligue contre les Thébains, & députerent au grand roi pour le faire entrer dans cette confédération.

Cette négociation échoua. Pélopidas que Thebes envoya au roi de Perse, fit connoitre à ce monarque, combien il lui importoit de protéger une puissance naissante, qui ne pouvoit lui donner de l'ombrage & qui ne pouvoit nuire qu'à deux républiques, de tous tems ennemies de la Perse. Il fut écouté d'autant plus favora-

blement que sa réputation l'avoit dévancé, & qu'il soutint par sa conduite & ses discours, l'idée qu'on avoit conçu de lui. Artaxerce déclara donc qu'il étoit allié des Thébains, que Messine demeureroit libre, & qu'Athenes cesseroit ses hostilités sur les côtes de la Béotie.

Tous les ambassadeurs de la Grece revinrent chargés de présens, excepté Pélopidas, qui n'accepta que ce qu'il ne pouvoit pas honnêtement refuser. A cette occasion, Epicrate simple portefaix, qui avoit été du voyage, proposa en pleine assemblée aux Athéniens de faire un decret par lequel il seroit ordonné, qu'au lieu de neuf archontes, on éliroit toutes les années neuf ambassadeurs, qu'on les choisiroit parmi les plus pauvres, & qu'on les enverroit au grand roi.

Sur ces entrefaites, Epaminondas fit une irruption dans le Péloponese, où il eut à combattre les Spartiates, les Corinthiens & les Athéniens. Il eut d'abord de grands avantages : mais enfin forcé à céder, il se retira. A son retour, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts de la Béotie, & on lui ôta l'administration des affaires.

L'affoiblissement de Sparte & d'Athenes inspiroit à plusieurs peuples l'ambition de donner la loi à la Grece. Jason, tyran de Phères, s'étoit fait nommer généralissime des Thessaliens, à force de leur répéter qu'il prévoyoit la chûte de Thebes, & que c'étoit à leur tour à commander. Brave & expérimenté, il paroissoit capable d'exécuter de grands projets, & il avoit rassemblé une armée de vingt mille hommes de pied & de huit mille chevaux, lorsqu'il fut assassiné.

Ses deux freres, Polydore & Polyphron, lui

ſuccederent : mais Polydore tué par Polyphron, eſt bientôt vengé par Alexandre ſon fils. Ce nouveau tyran qui n'avoit pas les talens de Jaſon, vouloit aſſujettir les Theſſaliens, qui ſe mettoient ſous la protection de Thebes ; & Pélopidas marchoit en Theſſalie, dans le tems qu'Epaminondas étoit dans le Péloponeſe. Il ſoumit Alexandre, paſſa en Macédoine pour regler la ſucceſſion d'Amyntas II, dernier roi, & emmena en ôtage trente enfans des premieres maiſons entre autres Philippe, fils d'Amyntas, & frere du roi Perdiccas.

Bientôt Thebes fut obligée d'armer encore contre Alexandre de Pheres, qui violant le droit des gens, avoit arrêté priſonnier Pélopidas, revêtu du titre d'ambaſſadeur. Cette expédition ne réuſſit pas : & ſans Epaminondas, qui s'y trouva en qualité de volontaire, les Thébains étoient entierement défaits. A cette occaſion, on lui rendit le commandement, & étant rentré tout auſſitôt dans la Theſſalie, il ramena Pélopidas à Thebes.

Quelques années après, les Theſſaliens, qu'Alexandre de Phéres continuoit de ſoulever par ſes uſurpations, & plus encore par ſes cruautés, demanderent un nouveau ſecours, & Thebes arma ſept mille hommes, dont elle donna le commandement à Philopidas, comme les Theſſaliens le deſiroient. L'armée étoit prête à partir, lorſqu'une éclipſe de ſoleil jetta l'épouvante parmi les ſoldats. Pélopidas qui ne voyoit dans ce préſage qu'un événement naturel, partit ſuivi de trois cent cavaliers qui ne voulurent pas, abandonner, & laiſſa tous ceux qui craignirent de

le ſuivre. Impatient de montrer à toute la Grece, que lorſqu'Athenes & Sparte favoriſoit les tyrans, Thebes armoit pour les exterminer, il ſe mit à la tête des Theſſaliens, qui s'étoient raſſemblés à Pharſale, joignit Alexandre près d'un lieu nommé Cynoſcéphales, & le vainquit. Mais il fut tué ayant eu l'imprudence de s'expoſer plus qu'il ne convient à un général. Les Theſſaliens & les Thébains le pleurerent. Alexandre contraint de rendre la liberté à toutes les villes, ne conſerva que Phéres; & dans la ſuite il fut poignardé par les freres de Thebé ſa femme, qui les arma elle-même. C'étoit un monſtre digne d'un pareil ſort.

Les Arcadiens étant en guerre avec les Eléens, ſe diviſerent au ſujet de la paix que les Tégéens vouloient faire, & à laquelle les Mantinéens ſe refuſoient; & cette diſſention produiſit une nouvelle guerre, à laquelle les principaux peuples de la Grece prirent part. Les Thébains ſe déclarerent pour Tégée, & Mantinée fut ſecourue par les Spartiates & par les Athéniens.

Epaminondas étoit entré dans l'Arcadie, & campoit près de Tégée, dans le deſſein d'attaquer les Mantinéens, lorſqu'il apprit qu'Agéſilas avançoit vers Mantinée. Alors il marcha par un autre chemin à Sparte, qu'il ſe flattoit de ſurprendre. Mais les Lacédémoniens avertis à tems, revinrent au ſecours de leurs foyers, & après un rude combat donné dans la ville, ils forcerent Epaminondas à ſe retirer.

Cette entrepriſe manquée lui cauſa d'autant plus de chagrin, que le terme de ſon commandement alloit expirer. Il croyoit avoir reçu un

affront : jaloux de le réparer, il se hâta de joindre l'ennemi à Mantinée, & remporta une victoire qui termina ses jours & la gloire de Thebes. Il mourut de ses blessures, & la puissance de cette république s'évanouit avec lui : c'étoit un homme d'état, un citoyen vertueux, & peut-être le plus grand capitaine que la Grece ait produit.

En considérant que la gloire de Thebes fut uniquement l'ouvrage de Pélopidas & d'Epaminondas, qu'elle commença & finit avec eux ; vous voyez, Monseigneur, que ce ne sont pas les grands états, qui font les grands hommes, & que ce sont plutôt les grands hommes qui font les grands états.

A Athenes la jalousie divisa Aristide & Thémistocle, Cimon & Périclès, &c. Thebes ne produisit que deux hommes supérieurs : mais ils furent toujours unis, parce qu'ils étoient tous les deux également vertueux. Uniquement animés de l'amour de la patrie, chacun d'eux applaudissoit aux succès de son ami ; & si Pélopidas voyoit les siens effacés par ceux d'Epaminondas, il lui savoit gré d'être plus utile que lui.

Nous voici à l'époque où la Grece dégéneroit, & où il sembloit que le changement de mœurs détruisoit l'ancien peuple, pour en substituer un nouveau. Périclès en avoit préparé la ruine, Lysandre l'avoit hâtée : & les deux illustres Thébains n'avoient pas assez vécu, pour assurer sur des fondemens solides l'édifice qu'ils avoient élevé.

En général, la politique des Grecs portoit sur un principe très-faux, & ce principe étoit une

ſuite des circonſtances par-où ils avoient paſſé: je m'explique.

Il eſt évident qu'un état n'eſt puiſſant que par le nombre des citoyens. Mais parce que les républiques de la Grece ne le pouvoient pas devenir par cette voie, elles crurent pouvoir l'être par le nombre de leurs alliés. Elles ne remarquoient pas que la puiſſance qu'elles acquéroient par ce moyen, n'étoit que pour le moment, & qu'il ne leur étoit pas poſſible d'en aſſurer la durée.

Une confédération eſt néceſſairement lente à former des projets ; plus lente à les exécuter, & prompte ſeulement à ſe diviſer. Lors même que les peuples qui la compoſent, ſe réuniſſent contre un ennemi commun, on voit dans l'émulation qui les porte à ſe diſtinguer, la jalouſie qui les arme les uns contre les autres. D'un côté, preſque tous voudront traiter d'égal à égal avec la puiſſance dominante, de l'autre, la puiſſance dominante voudra conſerver ſa ſupériorité ; & pour la conſerver, elle apeſantit le joug. On ſe plaint : on ſe ſouleve : on paſſe d'une alliance dans une autre : tour-à-tour on dominera & on ſera aſſujetti ; & les peuples ſeront expoſés à des révolutions continuelles.



CHAPITRE IX.

Jusqu'à la mort de Philippe.

Après la bataille de Mantinée, Athenes & Sparte sont humiliées, Thebes n'est plus; & les Grecs fatigués de leurs longues dissentions, cederent aux sollicitations d'Artaxerce qui continuoit à les inviter à la paix. Ce monarque, qui méditoit une nouvelle expédition en Egypte, avoit besoin de leurs secours contre Tachos, successeur de Nectanébus; & c'est pour les obtenir, qu'il songeoit à faire cesser les divisions de la Grece. Par le traité dont il dicta lui-même les articles, il fut arrêté, que chaque ville conserveroit ce qu'elle possédoit; & que celles qui étoient libres alors, resteroient libres. L'indépendance, que ce traité assuroit aux Messéniens, offensa les Spartiates. Ils songerent à se venger d'Artaxerce; & l'Egypte paroissant leur en fournir l'occasion, ils envoyerent un corps de troupes aux secours de Tachos: Agésilas le conduisit lui-même.

Ce roi ne répondit pas à l'idée que les Egyptiens en avoient conçu. Accoutumés à juger des princes par l'éclat qui les environne, ils ne virent en lui qu'un vieillard sans aucune apparence; & ils ne comprenoient pas que ce fût là cet homme, que la renommée avoit devancé. Tachos même, qui lui avoit promis le commandement de l'armée, parut lui donner peu de confiance.

Sur

Sur ces entrefaites, Nectanébus s'étant foulevé, Agésilas impatient de se venger, se joignit au rebelle; & Tachos, obligé de sortir d'Egypte, se retira à la cour d'Artaxerxe, qui le reçut avec bonté. Agésilas, ayant établi Nectanébus [*] sur le trône, s'embarqua pour retourner à Sparte: mais la tempête le poussa sur la côte d'Afrique, où il mourut.

Alors l'Asie mineure, la Syrie & la Phénicie se revolterent en même tems contre Artaxerxe Mnémon. Ce prince qui vouloit le bien, laissoit faire le mal aux femmes & aux favoris qui le gouvernoient. Dans un monarque foible, l'humanité est une vertu stérile: & sa foiblesse, qui croit avec l'âge, autorisant de plus en plus les vexations, fait tôt ou tard éclater le mécontentement des peuples. La cour même de ce prince fut remplie de troubles. Darius, son fils ainé, conspira contre lui, & entraina cinquante de ses freres dans sa conspiration. Elle fut découverte. Tous les coupables périrent: mais au milieu de ces désordres, Artaxerxe mourut de chagrin après un regne de quarante six ans.

Ochus, le troisieme de ses fils légitimes lui succede. C'est un monstre qui s'est ouvert le chemin au trône par le meurtre de deux de ses freres. Il croit s'y affermir par de nouveaux crimes; & il fait égorger toute la famille royale, afin que les peuples à qui il est en horreur, n'aient personne à lui substituer. Ses cruautés

[*] Il y en a eu deux de ce nom.

exciterent le soulevement de plusieurs provinces. Tel étoit l'état de la Perse.

En Grece, la guerre qui avoit cessé, laissoit après elle tous les maux qui en sont les suites inévitables ; c'est-à-dire, l'épuisement, les défiances; les jalousies, les haines & les divisions. Devenues libres par le dernier traité, les villes ne continuoient de l'être que par l'affoiblissement des republiques qui avoient dominé tour-à-tour ; & l'impuissance où elles étoient de commander les unes aux autres, paroissoit seule assurer à toutes la même liberté. Ainsi, parce qu'elles ne se redoutoient plus, elles croyoient n'avoir rien à redouter ; & dans leur état de foiblesse, il ne leur restoit que des haines, qui ne leur permettoient plus de se réunir contre un ennemi commun.

Les Athéniens même paroissoient avoir renoncé à toute ambition. La gloire des armes, qu'ils avoient porté jusqu'au fanatisme, n'avoit plus aucun attrait pour eux. Les Miltiades, les Thémistocles, les Aristides, les Cimons leur étoient devenus inutiles : il leur falloit des poëtes, des musiciens, des comédiens, des artistes de toute espece. Les talens militaires dégradés, devenoient tous les jours plus rares. Les hommes de mérite dédaignoient de briguer les magistratures auprès d'une populace, qui prostituoit ses faveurs ; & les emplois restoient abandonnés à des ames viles, qui les desiroient pour vendre la patrie.

Vous voyez combien cet âge est différent de celui où les Grecs, occupés des seuls progrès du gouvernement, & animés de l'amour de la

liberté, ne prenoient les armes que pour la défenſe commune, & n'accordoient la conſidération qu'aux talens néceſſaires. Ce peuple, autrefois vainqueur des Perſes, n'en étoit plus que l'épouvantail. Cependant il ſe forma une puiſſance qui le vit de trop près pour le craindre. Un roi de Macédoine, pays ſouvent tributaire de quelqu'une de ces républiques, forma le projet d'envahir la Grece & l'envahit.

Ce roi étoit ce même Philippe, que Pélopidas, avoit emmeué en otage. Il deſcendoit des Héraclides, par Caranus, fondateur du royaume de Macédoine. Il fut élevé dans la maiſon de Poliminis, pere d'Epaminondas. A cette école, il acquit des talens : mais les vertus ne trouverent pas le même accès dans ſon ame. Pluſieurs troubles lui frayerent le chemin au trône, d'où il fit deſcendre ſon neveu encore enfant.

D'abord il n'y parût pas bien affermi : il fut attaqué de toutes parts. Les Illyriens & les Péoniens firent des irruptions dans ſes états, les Thraces vouloient mettre la couronne ſur la tête de Pauſanias ; & les Athéniens, ſur celle d'Argée.

Philippe déſarma les Péoniens à force de promeſſes & de préſens. Par le même moyen il engagea le roi de Thrace à ne plus ſoutenir Pauſanias. Il déclara libre & indépendante la ville d'Amphipolis, afin de la détacher d'Athenes, dont elle étoit une colonie, & de cacher dans ces circonſtances une ambition, qu'il n'auroit pas été prudent de laiſſer tranſpirer. Enfin ayant remporté à Méthone une victoire ſur les Athéniens, & étant délivré d'Argée qui périt dans le

combat, il renvoya sans rançon aux Athéniens tous les prisonniers qu'il avoit fait sur eux. Cette modération affectée passa pour générosité aux yeux de ces republicains : parce qu'ils désiroient la paix, ils se flattoient que Philippe la désiroit également, & ils déclarerent qu'ils ne le troubleroit plus dans ses entreprises. Le roi de Macédoine s'y étoit attendu, & c'est tout ce qu'il demandoit dans une conjoncture aussi critique.

Tel fut l'art avec lequel ce prince écarta une partie de ses ennemis, afin de pouvoir tomber sur les autres avec toutes ses forces. Jusques-là, on ne put qu'applaudir à sa conduite : mais il arriva bientot à ses fins par toutes sortes de voies. Rien ne fut sacré pour lui : aucun traité ne le put lier : il ne les observa, qu'autant qu'il ne put pas les rompre impunément. Toujours injuste, il ne connut d'autre regle que son utilité; & il étendit sa puissance, moins par la supériorité de ses armes, que par sa mauvaise foi.

Cet homme n'étoit qu'un assemblage de vices & de talens. D'abord élevé dans une cour, où la vertu n'étoit pas connue, il ne put contracter que des habitudes vicieuses. Transporté dans sa jeunesse à Thebes, il y acquit des connoissances : il y apprit à être actif, vigilant, laborieux, infatigable : il s'instruisit surtout dans le metier des armes, le plus nécessaire à son ambition. Il sut former des soldats, il sut les conduire, & c'est sous lui que les Macédoniens apprirent à vaincre. Il créa la phalange macédonnienne, corps de troupes célebre dans l'histoire.

Cependant, quoiqu'il eût des talens, il étoit jaloux de tous ceux qui se distinguoient par leur

mérite. Il fermoit tout accès à la vertu, & bien loin d'élever les hommes d'honneur aux emplois, il les éloignoit de sa personne. Intempérant, crapuleux, il n'avoit pour amis que des flatteurs, des comédiens, des courtisans sans mœurs; & sa cour étoit le receptable de ce qu'il avoit pu ramasser de plus vil chez les Grecs ou chez les barbares. Tel étoit cet homme, né, comme le dit Démosthene, dans la Macédoine, dans ce coin du monde d'où il ne sortit jamais un bon esclave.

Perfide avec ses ennemis, & même avec ses alliés, Philippe étoit trop éclairé pour ne pas juger qu'un souverain doit être juste au moins avec ses sujets; & il y a des traits de sa vie, qui semblent prouver qu'il ne haïssoit pas toujours la vérité. Un jour au sortir d'un repas, ayant condamné une femme qui lui demandoit justice, *j'en appelle*, dit-elle. *A qui*, reprit le roi? *à Philippe à jeun.* Il ne s'en offensa point. Il reçut de la même maniere le reproche d'une autre femme, qui lui dit : *si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être roi.*

Quand Philippe n'auroit pas été entouré d'ennemis, il n'auroit pas été prudent à lui d'attaquer ouvertement les Grecs. Un danger pressant n'auroit pas manqué de les tirer de la léthargie où ils étoient tombés. Ils avoient encore des géneraux, Chabrias, Iphicrate, Timothée, Phocion, Timoléon, &c. Si dans un calme apparent ils étoient bien éloignés de leur confier l'autorité, ils la leur auroient abandonnée toute entiere, lorsqu'ils auroient vu leur liberté menacée. La force des circonstances les y auroit contrains.

Sous ces chefs, les dissentions domestiques auroient cessé : les républiques auroient oublié les haines qui les divisoient ; & les citoyens se seroient retrouvés leur ancien courage.

Pour réussir, il falloit donc que Philippe attaquât les Grecs, & qu'ils ne se crussent pas attaqués. Vous conviendrez que cela demandoit de l'adresse : mais vous reconnoîtrez bientôt que ces peuples étoient alors on ne peut pas plus faits pour être trompés par les ruses les plus grossieres.

D'un côté le roi de Macédoine se fit des pensionnaires dans toutes les républiques. Dans celle d'Athenes, l'orateur Eschine lui étoit vendu, ainsi qu'Aristodeme & Néoptoleme, deux comédiens qui avoient une grande influence dans les délibérations, à ce seul titre qu'ils contribuoient au plaisirs des Athéniens : ces ames viles, occupées à fasciner les yeux, donnoient toujours aux démarches de Philippe, les vues les plus propres à écarter toute inquiétude.

D'un autre côté, ce roi n'entreprenoit rien qu'à propos. Il s'arrêtoit, aussitôt qu'il voyoit qu'on alloit prendre de l'ombrage, & il ne reprenoit ses projets, que lorsqu'il voyoit les Grecs retombés dans leur premier assoupissement. Tout au plus ces hommes autrefois citoyens, inquiets par intervalle, s'assembloient en tumulte : encore parloient-ils de jeux, lorsqu'ils vouloient parler d'affaires ; & en général, ils perdoient à délibérer le tems que Philippe employoit à agir. C'est ainsi que pour les assujettir, il ne falloit à ce roi que de l'artifice, de la mauvaise foi & du tems. La

ſuite des principaux événemens va developper ſenſiblement toute cette politique.

Tranquille du côté des Athéniens, il ne ſe ſouvint plus des promeſſes qu'il avoit fait aux Péoniens : il les ſubjugua, & les Illyriens eurent bientôt le même ſort. N'ayant plus d'ennemis il tomba ſur Amphipolis, qu'il avoit déclaré libre & indépendante ; & les Athéniens refuſerent leurs ſecours à cette ville, ſous prétexte qu'ils enfreindroient la paix qu'ils avoient fait avec la Macédoine : la vérité eſt que Philippe leur avoit promis de ne la prendre, que pour la leur remettre. Il la prit & la garda. Cette place lui étoit avantageuſe, parce qu'elle étoit une barriere contre les Thraces.

Bientôt après il s'empara de Pydna : de Potidé & de Crénide, à laquelle il donna le nom de Philippolis. Potidée étoit aux Athéniens : c'eſt pourquoi il renvoya la garniſon avec de grandes marques de bonté. Il remit la place aux Olynthiens, auxquels il céda encore Anthémonte, ville qui étoit un ſujet de guerre entre cette republique & les rois de Macédoine. C'eſt ainſi qu'il amuſoit les uns par des préſens, & les autres par une paix ſimulée.

Cette démarche parut cependant ouvrir les yeux aux Athéniens : mais ils étoient occupés à chaſſer les Thébains de l'isle d'Eubée où une faction les avoit appellés ; & à peine eurent-ils repris cette isle, que Byzance, Chio, Cos & Rhodes formerent une ligue contre Athenes.

Cette guerre, nommée ſociale, ne fut pas favorable aux Athéniens, & ce fut la faute de Charès. Ce général, tout-à-fait dépourvu de talens,

ne suivit pas même sa destination. Il s'engagea au service d'Artabaze, qui venoit de se revolter contre Ochus. Ainsi, sacrifiant sa patrie à son avarice, Charès irrita le roi de Perse ; & les Athéniens, que les menaces d'Ochus forçoient à faire la paix, reconnurent les Byzantins, ainsi que les insulaires, pour libres & indépendans.

Charès ne fut pas puni : toute la colere du peuple retomba sur ses collegues, Iphicrate & Timothée, deux bons géneraux. Quoiqu'ils n'eussent point eu de part à la démarche de Charès, & qu'ils eussent même été rappellés auparavant, ils furent mis à l'amende. C'est ainsi que les Athéniens jugeoient.

Sur ces entrefaites, il s'éleva une guerre qui fut très-favorable aux projets de Philippe. Mais pour vous en donner une idée juste, il faut reprendre les choses de plus haut.

Du tems de Solon, les Crisséens, peuples de la Phocide, devenus puissans par le commerce, crurent pouvoir tout entreprendre impunément. Ils entrerent à main armée sur les terres de leurs voisins, porterent la guerre jusqu'à Delphes, s'emparerent du temple, de toutes les richesses qu'il renfermoit, & commirent toutes sortes de violences. Il fallut venger Apollon. Les amphictyons leverent des troupes, & après dix ans de guerre les Crisséens furent exterminés, leurs villes détruites, leurs terres consacrées au dieu qu'ils avoient offensé, & à cette occasion on institua les jeux pythiques.

Il fut défendu de cultiver les terres consacrées à Apollon, comme si des campagnes en friche devoient être plus agréables à la divinité. Au

mépris de cette loi, les Phocéens oserent labourer & ensemencer une partie de ces terres. Condamnés à l'amende par le tribunal des amphictyons, ils arment & sont soutenus des secours de Sparte & d'Athenes; tandis que les Thébains & les Thessaliens combattent pour Apollon.

Cette seconde guerre sacrée dura dix ans. Philippe parut d'abord n'y prendre aucune part. Occupé à étendre ses conquêtes sur la Thrace, il voyoit avec plaisir les Grecs consumer leurs forces; & sans rien précipiter, il attendoit le moment où il auroit un prétexte pour tourner ses armes contr'eux.

Ce moment parut s'offrir, lorsque les Phocéens ayant eu des avantages, les Thessaliens demanderent des secours au roi de Macédoine. Il vint, fut défait une premiere fois, revint avec de nouvelles forces, & remporta une victoire complete. Ayant alors réuni à ses troupes les Thessaliens & les Thèbains, il marcha vers les Thermopyles, en apparence pour entrer dans la Phocide & punir les Phocéens sacrileges, mais dans le vrai, pour s'assurer d'un défilé qui lui ouvroit l'Attique.

C'est à cette occasion que Démosthene monta pour la premiere fois dans la tribune. Cet orateur, dévoilant les vues de ce prince ambitieux, tira les Athéniens de leur assoupissement : ils coururent aux armes, & ils arriverent aux Thermopyles assez tôt pour en défendre le passage. Philippe n'osa tenter de le forcer. Il jugea qu'il seroit imprudent de réveiller la valeur d'un peuple naturellement courageux. Il se retira donc, bien assuré qu'en le rendant à sa premiere sécurité,

il trouveroit tôt ou tard une occaſion plus favorable.

En effet, les Athéniens crurent n'avoir rien à craindre d'un ennemi qui paroiſſoit fuir devant eux, & les orateurs, vendus au roi de Macédoine, entretinrent cette confiance, ne ceſſant de dire que Philippe n'oſeroit jamais les attaquer.

Cependant, non content d'étendre ſes conquêtes dans la Thrace, ce prince enleve tous les jours aux Athéniens quelques unes des villes éloignées qui dépendoient d'eux. Il a ſeulement l'attention de ſe dire leur ami, il aſſure qu'il ne leur fait point la guerre, & cette déclaration paroît les raſſurer. Parce qu'il ne formoit point d'entrepriſes ſur l'Attique, ſa conduite en impoſoit au point, que le peuple demandoit ſérieuſement, ſi on étoit ou non en guerre avec lui. Les ſentimens étoient même partagés, & Démoſthene répondoit : *il eſt vrai que vous êtes en paix avec Philippe, mais Philippe eſt en guerre avec vous.*

Pendant qu'on agitoit ces queſtions ridicules Philippe prenoit des places, & les Athéniens couroient au théatre : ou ſe promenant ſur la place, ſe demandoient curieuſement des nouvelles, & diſoient le roi de Macédoine eſt-il mort ou malade ? Hé ! qu'importe, mort ou malade. leur crioit Démoſthene ? C'eſt vous qui avez créé Philippe : quand il ne ſera plus, vous vous en ferez bientôt un autre.

Par les préſens que ce prince avoit fait aux Olynthiens, il y avoit paru leur donner un gage de ſon amitié. Il ne vouloit cependant paroître

leur ami, que pour les furprendre ; & il parut l'être jufqu'au moment où il put leur commander de livrer leur ville. C'eft ainfi qu'il fe conduifoit. Il avoit impofé le joug aux Theffaliens, & auparavant il leur avoit donné Nicée & Magnéfie. Il tomba fur les Phéréens, lorfqu'il venoit de protefter qu'il ne vouloit commettre aucune hoftilité à leur égard ; & parce qu'il fe difoit ami des Oritains, il envoya des troupes chez eux, leur étant trop attaché pour fouffrir les factions qui les troubloient. C'eft dans le même efprit qu'il livra aux Thébains Orchomene, Coronée & même la Béotie. Il paroiffoit infulter à la ftupidité des peuples de la Grece. Cependant par cette conduite, il les tenoit divifés : il s'affuroit de ceux qu'il avoit lieu de craindre : il afferviffoit ceux qu'il ne craignoit plus ; & quoique ces artifices fuffent d'autant plus groffiers, qu'ils fe répetoient plus fouvent, Philippe s'applaudiffoit de leur devoir des fuccès qu'il ne partageoit pas avec fes foldats.

Olynthe étoit une colonie d'Athenes. Démofthene parla pour cette ville, & s'il perfuada, il ne put faire agir ni affez tôt, ni comme il convenoit. Le premier fecours qu'on envoya, fut trop foible. Le fecond arriva trop tard, lorfque la ville étoit prife, faccagée, & les habitans efclaves. Philippe dut cette conquête à la trahifon des deux principaux magiftrats. Ce prince avoit partout des hommes prêts à trahir leur patrie ; & parce que c'étoit lui qui donnoit l'argent, il trouvoit plus glorieux d'acheter que de conquérir.

Les Athéniens n'avoient plus cette activité

que nous leur avons vue ou du moins ils la bornerent toute aux choses frivoles & de pur agrément. Lorsqu'il s'agissoit d'une fête, chaque citoyen connoissoit ceux qui y étoit préposés: il savoit d'avance les noms des musiciens, des poetes, des comédiens, les rôles, les récompenses, ou les fonds. Lorsqu'il étoit question de la guerre, on délibéroit, on se débattoit: on applaudissoit les orateurs, on les critiquoit: on dissertoit, on jugeoit, & on ne concluoit rien. Vous parlez mieux que Philippe, disoit Démosthene, mais il agit mieux que vous. En effet, il semble que les Athéniens attendoient toujours, pour se déterminer, que le moment d'agir leur eût échappé; & les orateurs entretenoient cette lenteur, parce qu'ils ne montoient gueres dans la tribune, que pour tenir au peuple les discours qu'ils jugeoient lui être agréables. On flattoit ce peuple, Monseigneur, parce qu'il étoit souverain, & on hâta sa ruine.

Les Athéniens étoient dégénérés au point, que dédaignant de prendre les armes, ils confioient à des troupes étrangeres la défense de la patrie, encore ne pouvoient-ils se résoudre à contribuer aux fraix de la guerre. Quoique leurs revenus fussent plus que triplés, il leur étoit impossible de mettre les mêmes troupes sur pied. On est étonné, quand on compare l'éloquence avec laquelle Démosthene les sollicitoit à la guerre, & le peu de ressources qu'il avoit pour la soutenir. Il proposa d'armer deux mille hommes de pied & deux cent cavaliers, dont un quart fut composé de citoyens, & d'y joindre dix galeres légérement armées: avec cela, il vouloit qu'on fit

des courſes, & qu'on portat ſur-tout, la guerre, loin de l'Attique. Mais avec de pareilles forces, il étoit difficile de ſavoir où on la porteroit.

Cependant la guerre ſacrée duroit depuis dix ans, lorſque les Thébains, qui en portoient ſeuls tout le poids, inviterent Philippe à le partager. Il n'attendoit que cette occaſion, pour faire une nouvelle tentative ſur la Grece. Le prétexte étoit heureux & paroiſſoit honnête : car en prenant les armes, il montroit du zele pour la religion & de la reconnoiſſance pour une ville, ou il avoit été élevé.

Les Athéniens, qui ſe laſſoient de ſoutenir les Phocéens, au lieu de faire de nouveaux efforts, négocierent la paix, & envoyerent des ambaſſadeurs au roi de Macédoine. Philippe occupé à leur enlever les domaines qu'ils avoient dans la Thrace, ne donna audience, que lorſqu'il eut pris tout ce dont il vouloit ſe ſaiſir. Il fit enſuite traîner la négociation : il corrompit les ambaſſadeurs; & il ne ratifia la paix, que lorſqu'il eut tout diſpoſé pour tomber ſur les Phocéens.

Cette conduite auroit deſſillé les yeux aux Athéniens, ſi dans leur aveuglement, ils ne ſe fuſſent pas abandonés à des orateurs mercenaires dont les flatteries les aveugloient de plus en plus, La gloire, leur diſoient-ils, d'avoir des armées ſur pied pour voler au ſecours des peuples opprimés, eſt achetée bien cher par les dépenſes où elle vous jette. D'ailleurs que craindriez-vous ? Philippe, dans le fond, n'a-t-il pas les mêmes intérêts avec vous & avec les Phocéens? Attendez qu'il paſſe les Thermopyles, & il fera tout ce que vous voudrez. Vous le verrez de-

venir l'ami de ſes ennemis, & l'ennemi de ſes amis ; & vous tomberez tout enſemble ſur les Thébains. La haine des Athéniens contre Thebes écoutoit ces diſcours, & leur amour pour le repos préparoit des conquêtes au roi de Macédoine.

Cependant Philippe s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, ſoumit les Phocéens & ſe montra à la Grece comme le vengeur du temple de Delphes. Alors il aſſembla à la hâte les amphictyons, & au nom de ce conſeil, où il ne convoqua que des hommes dévoués à ſes volontés, il déclara les Phocéens déchus des droits d'amphictyonat, il proſcrivit ceux qui ſeroient jugés ſacriléges, & il ordonna la démolition de toutes les villes de la Phocide.

Il lui importoit d'être agrégé au corps des amphictyons, afin de ne paroître plus étranger à la Grece, & de pouvoir au beſoin faire ſervir la religion à ſes deſſeins. Il demanda donc les droits de ſéance & de ſuffrage, qu'on venoit d'ôter aux Phocéens. Il les obtint, & on lui accorda encore de préſider aux jeux pythiques, conjointement avec les Thébains & les Theſſaliens.

Alors il ſe retira, voulant par cette modération affectée, faire croire, qu'il n'avoit armé que par zele pour la religion. En effet, on ne manqua pas d'exalter ſon reſpect pour les dieux : les peuples furent aſſez ſimples pour croire à la piété de ce prince ; & ils oublierent qu'il avoit toujours manqué aux engagemens les plus ſacrés. Démoſthene, qui n'étoit pas auſſi crédule, perſuada néanmoins aux Athéniens de confirmer

tout ce qui avoit été fait dans l'assemblée des amphictyons ; qu'un refus de leur part auroit suscité à la république des ennemis trop puissans & en trop grand nombre. Philippe satisfait de ce succès, marcha contre les Illyriens : mais il continua d'observer la Grece.

Dans ce tems Timoléon passa en Sicile. Ce morceau d'histoire est fort intéressant. Vous verrez un citoyen vertueux, dont les talens font le bonheur d'un peuple. Nous en parlerons ailleurs. aujourdhui il faut laisser Timoléon, pour revenir à Philippe.

Pendant que ce roi faisoit tous ses efforts pour enlever aux Athéniens les alliés qu'ils avoient dans la Thrace & sur l'Hellespont, les Argiens & les Messeniens implorerent son secours contre les Spartiates, qui les opprimoient; & les Thébains, toujours ennemis de Sparte, le solliciterent à humilier cette république; & offrirent de se joindre à lui. Il n'avoit pas besoin d'être pressé pour entrer dans cette ligue. Il dicta donc aux amphyctions un décret, par lequel il étoit ordonné aux Lacédémoniens de laisser jouir Argos & Messene d'une indépendance entiere, & il fit marcher un corps de troupes du côté du Péloponese. Mais Démostene ayant fait sentir aux Athéniens la nécessité de prendre la défense de Sparte, Philippe rappella ses troupes, ne voulant pas réunir contre lui les forces de ces deux républiques.

Sans rompre encore avec les Athéniens, il entreprit ensuite de leur enlever l'Eubée. A cet effet, il pratiqua des intelligences dans cette isle, il s'attacha par des présens les citoyens qui avoient le plus d'autorité : il établit des tyrans dans plu-

ſieurs villes. Par ce moyen l'Eubée paroiſſoit ſe ſouſtraire d'elle-même aux Athéniens; & Philippe l'acquéroit, ſans paroître avoir pris les armes. Pour cette fois néanmoins ſes projets furent déconcertés : car Phocion qui paſſa en Eubée, vainquit les rebelles, & ſoumit toute l'isle.

Phocion étoit tout à la fois grand capitaine & grand homme d'état: phénomene auquel dans ce ſiecle on n'étoit plus accoutumé. Alors ceux qui ſe deſtinoient à la guerre, n'étudioient que le métier des armes; & ceux qui vouloient gouverner, n'apprenoient qu'à haranger le peuple. Depuis que ces études étoient tout-à-fait ſéparées, la république étoit mal gouvernée & mal défendue. Phocion eſt le dernier homme qu'elle ait produit, & elle ne fut pas s'en ſervir.

Enfin les Athéniens commencerent à croire que Philippe leur faiſoit la guerre, lorſqu'ils lui virent mettre le ſiege devant Périnthe & Byzance, deux villes alliées de la république. Alors ils demandent des ſecours au roi de Perſe: ils ſe liguent avec Chio, Cos & Rhodes: ils équipent une flotte, & Charès, qui la commandoit, met à la voile. Mais ce général, odieux aux alliés, qui le mépriſoient, ne fut pas même reçu dans les ports de Byzance, & il fallut lui donner un ſucceſſeur. Phocion, qui fut choiſi, délivra Byzance & Périnthe chaſſa Philippe de l'Helleſpont, & reprit ſur lui pluſieurs places.

Pour prévenir les plaintes des Athéniens, ce prince ſe hâta de leur en faire. Il les accuſa d'avoir commis les premieres hoſtilités; jugeant qu'il voileroit ſes infractions, s'il les accuſoit d'en avoir fait eux-mêmes. Il lui importoit peu que ſes

ſes accuſations fuſſent prouvées : il les laiſſoit à débattre aux orateurs, & il gagnoit du tems. Afin même de perſuader qu'il ne demandoit que la paix, il fit des propoſitions + & afin de ne rien conclure, il traina la négociation pendant deux ans. Dans cet intervalle il porta la guerre en Scythie, d'où il revint victorieux, après avoir néanmoins reçu quelques échecs.

Les Athéniens, conduits par Démoſtene, ſe refuſerent à toutes les propoſitions de Philippe ; & réſolurent la guerre contre l'avis de Phocion. Il fallut donc enfin que ce roi armât ouvertement ; cependant il avoit encore beſoin d'artifice.

D'un côté, ſes forces ſur mer étoient inférieures à celles des Athéniens : de l'autre, les Thébains & les Theſſaliens pouvoient ſeuls lui ouvrir un paſſage par terre. Or, quelle que fut la haine de ces peuples contre Athenes, ils ne s'armerent pas pour la détruire, parce qu'elle étoit encore à leur yeux le rempart de la liberté.

Armer contre les Athéniens, c'étoit donc s'expoſer à ſoulever toute la Grece. Pour couvrir ſes deſſeins, Philippe imagina de ſuſciter une nouvelle guerre ſacrée. Il fit accuſer les Loriens d'Amphiſſe d'avoir labouré quelques terres conſacrées à Apollon : & auſſi-tôt les amphictions, dont il dictoit les décrets, ordonnerent à toutes les villes amphictyoniques de lever des troupes.

La guerre commença, mais ſans ſuccès, parce qu'il importoit à Philippe qu'on ne pût pas la faire ſans lui. Cependant il craignoit de s'offrir, il vouloit plutôt être prevenu par les amphictyons ; & pour écarter juſqu'aux ſoupçons, il étoit néceſſaire qu'une perſonne, qui ne ſeroit pas ſuſ-

pecte, leur proposât de donner à Philippe la conduite de cette guerre. Eschine, qu'on ne savoit pas [illegible] être vendu, étoit l'homme le plus propre à faire réussir ce projet. Le roi de Macédoine jetta les yeux sur lui; & cet orateur, ayant été député par les Athéniens, le fit nommer général de l'armée.

Avant d'entrer en campagne, Philippe déclara qu'il venoit chez les Phocéens en qualité d'allié: il avoit même leurs ambassadeurs à sa suite. Cependant, au lieu de marcher contre les Locriens, il tomba tout-à-coup sur Elatée, capitale de la Phocide. Cette place lui ouvroit le chemin d'Athenes: & le mettoit en état de tenir les Thébains en respect.

L'alarme se répand alors parmi les Athéniens: ils députent de tous côtés, & Démosthene engage les Thébains à s'unir à eux. Philippe, considérant les ennemis qu'il alloit combattre, craint à son tour & fait des propositions de paix. L'avis de Phocion étoit d'entrer en négociation. Il faut, disoit-il, ou être les plus forts, ou être les amis de ceux qui le sont; & je ne conseillerai la guerre, que lorsque les jeunes gens seront déterminés à ne pas abandonner leur rang, que les riches s'empresseront à contribuer, & que les orateurs ne pilleront pas. Mais il ne fut pas écouté: & quoique Philippe eût corrompu l'oracle de Delphes, & eût répandu des augures capables d'effrayer ses ennemis, Démosthene entretint les Athéniens dans leur première résolution, & leur assura que la Pythie Philippisoit.

Ils se hâterent donc de prendre les armes: ils entrerent dans la Béotie: les Thébains se joigni-

rent à eux ; & ils furent défaits près de Chéronée : On a dit que Démosthene fut des premiers à fuir, & que son habit s'étant accroché à un buisson, il se crut arrêté par l'ennemi, & demanda la vie. Phocion ne commandoit pas l'armée.

Philippe, toujours attentif à diviser ses ennemis, renvoya sans rançon tous les Athéniens, qu'il avoit fait prisonniers ; & traitant les Thébains bien différemment, il mit garnison dans leur ville, & rappella les citoyens exilés, auxquels il donna les magistratures.

On attribua la défaite de Chéronée aux généraux Lisîde, & Charès. Le premier fut condamné à mort : le second dut son salut à la confiance, avec laquelle il se défendit.

Toute la Grece se soumit. Cette soumission néanmoins pouvoit n'être qu'un effet de la consternation : car des peuples, jaloux de leur liberté, ne supportent pas le joug patiemment. Il s'agissoit donc de distraire les Grecs & par conséquent de les occuper d'une nouvelle guerre : dans cette vue, Philippe réveilla leur ancienne haine contre les Perses, & pour se rendre maître de toutes leurs forces, il se fit nommer leur généralissime. Les Lacédémoniens refuserent seuls d'entrer dans cette ligue.

Pendant le regne de Philippe, la Perse avoit été troublée par le soulévement de plusieurs provinces ; & Ochus les avoit réduites, moins par la force de ses armes, que par la trahison des chefs que les révoltés avoient choisi. Mentor de Rhodes lui livra les Sidoniens, qui se voyant trahis, mirent le feu à leurs maisons, & périrent dans les flammes. La destruction de cette

ville soumit toute la Phénicie. Bientôt après l'île de Chypre, qui s'étoit aussi soulevée, posa les armes ; & après la réduction de ces deux provinces ; Ochus tomba avec toutes ses forces sur l'Egypte ; il en chassa Nectanébus, qui s'enfuit en Éthiopie ; & il y commit toutes sortes de cruautés.

Mentor, pour récompense de ses services, fut fait gouverneur des côtes de l'Asie, & généralissime des troupes contre les provinces qui s'étoient soulevées. Il auroit pu néanmoins être suspect : car Artabaze, qui s'étoit soulevé au commencement du regne d'Ochus, avoit épousé sa sœur ; & Memnon, son frere, étoit entré dans cette révolte. Mais il eut assez d'adresse pour les réconcilier l'un & l'autre avec le roi, & tous deux quitterent la cour de Philippe, où ils s'étoient refugiés. Memnon étoit un des bons capitaines de son tems.

Ochus ne jouit pas long-tems de ses succès. Bagoas, Egyptien, un de ses eunuques & son favori, vengea l'Egypte. Il empoisonna ce monarque, il en fit mourir tous les enfans, conservant seulement Arsès, le plus jeune de tous, parce qu'il se flattoit de gouverner sous le nom de ce prince. Tel étoit l'état de la Perse. Philippe avoit déjà fait partir pour l'Asie mineure Attale & Parménion, & il continuoit ses préparatifs, lorsqu'il fut assassiné par Pausanias, dans la quarante-septieme année de son âge, dans la vingt-quatrieme de son regne.

La même année Bagoas, voyant qu'Arsès connoissoit ses crimes & songeoit à l'en punir, le prévint en l'assassinant, & donna la couronne à

Darius Codoman, qu'on croit arriere-petit-fils de Darius Nothus. On ne sait comment ce prince avoit échappé au massacre qu'Ochus avoit fait de toute la famille royale. Il eut encore le bonheur d'échapper à Bagoas, & il lui fit boire le poison que ce scélérat lui avoit préparé. Darius n'avoit d'abord eu d'autre emploi que de porter les dépèches aux gouverneurs des provinces. Elevé sur le trône, il donna tous ses soins à rétablir l'ordre. Il étoit brave, humain, généreux : tous les historiens lui rendent cette justice. Il dut sans doute ces vertus aux circonstances, qui avoient éloigné de lui la flatterie : mais les malheurs ne lui donnerent pas des lumieres.



CHAPITRE X.

Jusqu'à la mort d'Alexandre.

PHILIPPE étant mort, les Athéniens crurent n'avoir plus d'ennemis, & montrerent une joie qui déceloit leur foiblesse. Démosthene parut en public, couronné de fleurs : il fit décerner une couronne à l'assassin Pausanias : il fit rendre aux dieux des actions de graces : enfin il engagea plusieurs villes à former une ligue contre Alexandre ; parlant de ce prince, comme d'un enfant, qui avoit appris beaucoup de choses, mais qui savoit tout mal.

Cependant cet enfant tournoit ſes armes contre les Thraces, les Péoniens, les Illyriens & d'autres barbares, que ſon pere avoit ſubjugué, & qui croyoient avoir trouvé le moment de ſe ſouſtraire au joug de la Macédoine. Il jugea que l'audace pourroit ſeule conſterner des ennemis, qui n'avoient pas eu le tems de concerter leurs meſures.

Vainqueur des barbares, il tomba ſur les Grecs. Les Thébains qui, ſur le faux bruit de ſa mort, avoient égorgé la garniſon macédonienne, oſerent ſeuls lui réſiſter; & preſqu'auſſi-tôt vaincus, ils furent réduits en ſervitude. La ville fut raſée: Alexandre ne conſerva que la maiſon des prêtres & celle de Pindare. On l'eſtimeroit davantage, s'il eût conſervé encore celle d'Epaminondas, ou même la ville entiere. Il ne devoit pas oublier que ſon pere s'étoit formé parmi les Thébains.

Mais cette ſéverité répandit la terreur, & les Athéniens ſe hâterent d'implorer ſa clémence. Alors il jugea qu'il s'étoit aſſez fait redouter; & ne voulant pas porter au déſeſpoir des peuples qui ſe ſoumettoient d'eux-mêmes, il ne ſongea qu'à faire oublier la cruauté, dont il avoit uſé envers les Thébains, & qu'on dit qu'il ſe reprocha dans la ſuite. Toute la Grece ſe ſoumit.

Il ne lui reſtoit plus qu'à exécuter le projet que ſon pere avoit formé. Dans cette vue, il convoqua l'aſſemblée des Grecs à Corinthe; & ayant gagné les députés par ſa douceur, par ſon humanité & par toutes les marques d'amitié dont il les combloit, il ſe fit nommer généraliſſime de toutes les forces de la Grece.

L'empire des Perses étoit vaste, les désordres grands, & les abus à leur comble : parce que sous des princes foibles, lâches & vicieux, la corruption est toujours en proportion avec la puissance. Il y avoit autant de tyrans, que de ministres, de favoris, de satrapes, & chacun s'arrogeoit le droit de vexer les peuples.

Le monarque, qui se croyoit puissant par le faste, dont il étoit enveloppé, étoit environné d'esclaves, dont sa vie dépendoit. Il tomboit sous les coups d'un eunuque, qui disposoit de la couronne ; & les révolutions du trône n'en causoient aucune parmi les nations, qui ayant chacune leur langage, leurs loix, leurs usages, leurs mœurs, leur religion, leurs intérêts à part, n'avoient qu'une chose commune à toutes, la haine du gouvernement.

Il étoit donc indifférent à tous ces peuples, que la couronne passât d'une tète sur une autre. Voilà cependant les hommes que Darius arma pour sa défense. Dans aucun tems ils n'avoient été soldats : ils l'étoient moins que jamais. C'étoit malgré eux qu'ils marchoient à l'ennemi : ils étoient indifférens sur le sort du combat : ils n'avoient pas le courage qui fait vaincre. Vous prévoyez donc qu'Alexandre eut des succès. Cependant il prenoit si mal ses mesures, qu'on peut le taxer de témérité : il eût échoué, pour peu que Darius eût su se conduire.

Il part avec trente mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, soixante & dix talents, des vivres pour un mois ; & distribuant à ses officiers, tous les revenus de la Macédoine, il ne veut dit-il, conserver pour lui que l'espérance.

Le voilà en Asie, & cependant il n'est pas assuré d'y faire des conquêtes : s'il a un échec, il ne peut pas se promettre de revenir dans ses états, il a même tout à redouter des Grecs. Il eût été prudent d'emmener plus de troupes, non pour vaincre Darius, mais pour affoiblir la Grece, & la mettre hors d'état de rien entreprendre. Dans le plan que Philippe avoit projetté, les Grecs devoient lui fournir deux cent mille hommes. Alexandre moins prudent n'écoutoit que son impatience ; & mit à peine quelque ordre dans la Macédoine.

Cet aventurier, car dans ce moment, je ne puis lui donner d'autre nom, avoit donc trente-cinq mille hommes & l'espérance : cependant il n'avoit ni vivres, ni argent. Il falloit donc qu'il se hâtât de conquérir un pays abondant & riche. Par conséquent, autant il étoit de son intérêt de livrer des batailles, autant il étoit de celui de Darius de les éviter.

Si le roi de Perse eût ruiné les provinces, par où son ennemi devoit passer ; s'il eût formé différens corps de troupes, pour le harceler de tous côtés, & pour garder les defilés ; enfin si faisant une diversion, il eût envoyé une armée en Macédoine, Alexandre, affamé dans l'Asie, auroit été trop heureux de pouvoir repasser la mer. C'est ce que conseilloit Memnon de Rhodes, le seul homme de guerre qu'eût Darius ; & il ne fut pas écouté, parce que c'étoit le seul qui devoit l'être. On fit donc marcher cent mille hommes de pied & dix mille chevaux sur les bords du Granique, & leur défaite soumit au vainqueur presque toute l'Asie mineure.

Alors Alexandre renvoya sa flotte, soit parce qu'il n'avoit pas de fonds pour l'entretenir, soit parce que, résolu à vaincre ou à périr, il vouloit ôter aux Grecs tout moyen de retourner dans leur patrie.

Darius reconnut la sagesse des conseils de Memnon. Il le déclara amiral de ses flottes, & géneral des troupes destinées à porter la guerre dans la Macédoine. Memnon se rendit maître de Chio, de toute l'isle de Lesbos, à la réserve de Mitylene, dont il fit le siege. Il se proposoit, après avoir pris cette ville, de passer en Eubée, & de faire de la Grece le théatre de la guerre. Mais il mourut, & son projet fut abandonné.

Sur ces entrefaites, Alexandre tomba dangereusement malade, pour s'être baigné dans le Cydnus, riviere de Cilicie. Cependant les médecins n'osoient rien prendre sur eux : ils se croyoient suspects, parce que Darius avoit mis à prix la tête d'Alexandre, & ils craignoient qu'on ne les rendit responsables de l'événement. Un seul, qui se nommoit Philippe, préféra la vie de son maître à toute autre considération ; & il avoit entrepris de le traiter, lorsque Parménion, qui le soupçonna de s'être laissé corrompre, écrivit au roi de se méfier de son médecin. Si cet avis étoit fait pour inquiéter, le mal étoit pressant : il falloit ou périr, ou donner sa confiance. Dans cette situation Alexandre prit le seul parti qu'il convenoit de prendre : Philippe lui ayant apporté une médecine, il la but sans hésiter, pendant qu'il lui donnoit à lire la

lettre de Parménion. Il fut rétabli peu de jours après.

Il étoit tems : Darius avançoit. Il est vrai qu'il n'opposoit que du faste au courage d'Alexandre. Au lieu d'attendre son ennemi dans une plaine où, comme le lui disoient des Grecs à son service, il auroit pu déployer toutes ses forces, il s'engagea, sur l'avis de ses courtisans, dans les défilés de Cilicie, près de la ville d'Issus, & livra bataille dans un endroit où le terrain donnoit tout l'avantage au roi de Macédoine. Il fut défait.

Si l'ame d'Alexandre étoit au dessus des périls, elle étoit au dessous des succès. A peine il entre dans la tente de Darius, qu'ébloui des richesses qui lui frappent les yeux, il s'écrie, *voilà ce qui s'appelle régner*. Quel mot! Monseigneur. Il ne voit donc pas que ce luxe outré a préparé la défaite de ce monarque. C'est ainsi qu'il décele son caractere, & fait voir que la sévérité des mœurs n'est en lui qu'un état forcé. A la vérité, on ne sauroit trop louer la maniere dont il en agit avec la mere, les femmes & les filles du roi de Perse. Mais enfin il fut vaincu par les richesses, dont il se vit maitre; & il commença dès ce jour à prendre de nouvelles mœurs.

La Syrie se soumit sans résistance. Damas, où Darius avoit renfermé ses trésors, & où les femmes de la cour avoient cru trouver un asyle, fut livré par le gouverneur. En Phénicie, les Sidoniens virent avec joie arriver un vainqueur qui les vengeoit des Perses. En vain Straton, leur roi, voulut les retenir sous la domination de Darius; il perdit la couronne; & Ephestion,

à qui Alexandre permit d'en disposer, mit sur le trône Abdolonyme, qui étoit du sang des rois, mais que la pauvreté avoit réduit à cultiver un champ. Tyr, qui résista, fut prise après un siege de sept mois: deux mille habitans, qui échapperent à la fureur des soldats, ne purent échapper à la cruauté d'Alexandre. Il les fit mettre en croix.

Il se déshonora encore plus, s'il est possible, au siege de Gaza, place qui lui ouvroit l'Egypte, & dont par cette raison il lui importoit de se rendre maître. Bétis, qui en étoit gouverneur, fidele à Darius, la défendit avec courage, & ce fut un crime aux yeux du vainqueur. Alexandre immola dix mille hommes à sa vengeance: il les fit passer au fil de l'épée: il fit vendre tous les autres habitans: il insulta lâchement à la valeur de Bétis: il entra en fureur, parce qu'il le vit intrépide: enfin il le fit attacher par les talons à son char, & il le traina autour de la ville.

La prise de Gaza soumit l'Egypte, qui portoit impatiemment le joug des Perses. On s'attend qu'Alexandre va marcher contre Darius: mais il suspend le cours de ses victoires, pour exécuter un projet ridicule, qu'il méditoit depuis quelque tems.

Au milieu des déserts sablonneux de la Libye est un temple que la superstition a consacré à Jupiter Ammon. Pour y arriver, il faut traverser des contrées où l'eau manque tout-à-fait, & où les chaleurs sont insupportables.

Alexandre entreprend ce voyage. Après bien des fatigues, après avoir été sur le point de périr lui & tous les soldats qui le suivoient, il arrive

le dixieme jour, & se fait reconnoitre pour fils de Jupiter par le grand sacrificateur. Ce n'étoit plus le tems où l'on adoptoit ces sortes de fables, mais les flatteurs sont de tous les siecles, & la flatterie a toujours aux yeux des princes l'air de la crédulité.

Après avoir bâti Alexandrie, il quitta l'Egypte, & passa en Assyrie, où il joignit Darius aux environs d'Arbelles. L'armée des Perses étoit beaucoup plus nombreuse que celle qu'il avoit défait à Issus, & par conséquent plus facile à vaincre. Cependant les Macédoniens furent épouvantés à la vue de cette multitude. Une éclipse de lune acheva de répandre la consternation. Alexandre lui-même fut effrayé. Il consulta les devins : il fit venir le prêtre Aristandre : il immola secrétement des victimes à la Peur : il invoqua Jupiter, Minerve & la Victoire. On ne peut pas croire qu'Aristote lui eût donné ces superstitions. Il les devoit sans doute aux idées qu'il avoit reçues dans sa premiere enfance, & à une pusillanimité qui lui étoit naturelle. La philosophie peut éclairer : mais d'une ame foible, elle n'en sauroit faire une ame forte.

Il y a bien des sortes de courage. Si Alexandre n'avoit pas celui qui secoue le joug de la superstition, il avoit au moins celui qui conduit les soldats à la victoire. Celle d'Arbelles fut complete. Darius s'enfuit de province, en province & les principaux satrapes fléchirent aussi-tôt devant le vainqueur.

Pendant que ces choses se passoient en Asie, les Thraces d'un côté, & les Lacédémoniens de l'autre, se soulevoient, & le reste des Grecs n'at-

tendoit que le moment de se déclarer. Mais les Lacédémoniens furent défaits par Antipater, gouverneur de Macédoine, & depuis ce tems jusqu'à la mort d'Alexandre, la Grece n'offre point d'événemens considérables.

Alexandre se transporta successivement à Babylone, à Suse, à Persépolis. Il s'abandonna à un luxe qui fut contagieux pour ses soldats, & la discipline militaire se relâcha. Heureusement la Grece lui envoyoit souvent de nouvelles recrues.

Il marchoit vers Ecbatane à la poursuite de Darius; lorsqu'à son approche Bessus & Narbazane égorgerent ce monarque. Dans la suite, ces deux scélérats tomberent entre ses mains. Il punit le premier, fit grace au second; & prouva que les actions justes, qui lui échappoient quelquefois, n'étoient pas dirigées par des principes surs & constans. En effet, il n'est pas étonnant que celui qui avoit fait mourir Bétis, ait laissé vivre Narbazane.

Absolument maître de la Perse par la mort de Darius, il voulut conquérir toutes les nations orientales. Il soumit jusqu'aux peuples au-delà de l'Hydaspe: mais ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il ne put pas pénétrer jusqu'au Gange.

Pour se montrer au moins à l'Océan, il s'embarqua sur l'Acésine, & il descendit jusqu'à l'embouchure de l'Indus. On ne pourra plus rien ajouter à votre gloire, disoit-il à ses soldats: vous voilà bientôt à l'extrêmité de l'univers, & vous verrez des choses qui ne sont connues que des dieux. Ils arriverent au moment du flux, &

voyant, avec quelle impétuosité l'Océan se répandoit sur les terres, ils crurent que ce dieu courroucé vouloit les engloutir & le fils de Jupiter avec eux.

Alexandre contempla l'Océan, spectacle qu'il ne croyoit pas avoir acheté trop cher. Ensuite, tandis que sa flotte se dirigea vers le golphe persique, il s'en retourna par terre, & s'engagea imprudemment dans des déserts, où il vit périr, faute de vivres, les trois quarts de son armée.

C'est dans le cours de ces dernieres expéditions, qu'Alexandre se livre aux excès de toute espèce. Il prend l'habit & les mœurs des Perses; à leur mollesse, il ajoute la crapule. Son palais est un serrail, & sa table un lieu de débauche, où il seroit honteux de ne pas s'enyvrer.

Sous prétexte d'une conjuration qui n'est pas prouvée, il fait mourir Philotas; il en fait assassiner le pere, Parménion, ce capitaine qui l'a toujours servi lui & son pere avec zèle. Il arrive à une petite ville, où habitoient les Branchides. C'étoit une famille de Milet, qui avoit été transportée dans la Bactriane. Ces malheureux couroient au-devant de lui avec joie; & le barbare les fait tous égorger, parce que, plus d'un siecle auparavant, leurs peres avoient servi sous Xercès.

Il se loue avec indécence. Il n'est pas content de ses succès, s'il ne rabaisse ceux de son pere. Il entre en fureur contre un vieux capitaine, qui ne peut souffrir qu'on flétrisse la mémoire de Philippe. A ces mots, *tu n'as vaincu qu'avec les soldats de ton pere*, il poignarde Clitus, qui lui avoit sauvé la vie.

Il faut l'avouer, il fut honteux de ce crime. Il

s'abandonne au désespoir : il veut s'ôter la vie : il se prive de toute nourriture. Les courtisans inquiets paroissent même avoir épuisé toutes les ressources, lorsqu'Anaxarque lui dit : *ignorez vous que les actions des souverains, quelles qu'elles soient, sont toujours justes & équitables*, voilà ce qui le console.

C'est au milieu d'un repas que Clitus fut tué, & l'ivresse pouvoit diminuer l'horreur de cette mort. Mais Alexandre étoit capable de commettre de sang froid de pareils crimes.

Ce fils de Jupiter osoit se montrer, tantôt avec les attributs de ce dieu, tantôt avec ceux de Diane, tantôt avec ceux de Minerve, &c. Ce n'étoit pas assez : il vouloit que cette mascarade en imposât aux peuples, il vouloit sérieusement être adoré. A un souper, de concert avec lui, Cléon, mauvais poëte de Sicile, commence l'éloge d'Alexandre, qui prend aussi-tôt un prétexte pour se retirer. Le poëte continue : il compare son héros à tous les dieux, le dit plus digne d'adoration qu'aucun autre ; & concluant qu'il faut se prosterner, quand il rentrera, il invite tout le monde à suivre l'exemple qu'il en va donner.

Si le roi étoit présent à ton discours, dit Callisthene, il t'imposeroit silence : & ce sage philosophe fit voir ce qu'on doit à son prince, & ce qu'on doit à ses dieux.

Alexandre, caché, entendit tout, & desira de trouver l'occasion de venger sa divinité. Elle se présenta bientôt. Une conspiration, tramée contre ce prince devenu odieux & méprisable, fut découverte. Hermolaüs en étoit le chef, & parce que Callisthene avoit eu de l'amitié pour lui,

Alexandre confondit ce vertueux philoſophe avec les coupables, & fit périr un homme qu'Ariſtote ſans doute avoit choiſi dans l'eſpérance d'oppoſer une digue à des vices qu'il prévoyoit. Ce crime ſeul ſuffiroit pour dèshonorer un grand homme.

Il eſt vraiſemblable qu'il ne fut pas au pouvoir d'Ariſtote de donner à ſon diſciple des idées de la vraie grandeur. La cour de Macédoine étoit trop corrompue : Philippe offroit de trop mauvais exemples à ſon fils : & d'ailleurs Alexandre avoit en lui dès l'enfance le germe d'une ambition déſordonnée, qui dans la proſpérité ne pouvoit manquer de le faire tomber dans les plus grands excès.

Fâché des conquêtes que faiſoit ſon pere, *il ne me laiſſera rien à conquérir*, diſoit-il, avec chagrin. Ce mot ſeul pouvoit faire preſſentir ce qu'il deviendroit, ſi jamais il étoit conquérant. En effet, élevé dans de pareils ſentimens, auxquels toute une cour applaudiſſoit, ne devoit-il pas s'accoutumer à penſer que la victoire met au-deſſus des loix, & que rien ne doit réſiſter aux volonté d'un conquérant, comme rien ne réſiſte à ſes armes ?

Pour laiſſer dans les Indes une idée extraordinaire de ſon armée, il dreſſa douze autels de cinquante coudées de haut, avec ces inſcriptions : *A mon pere Jupiter Ammon. A Hercule, mon frere, &c.* Il fit enſuite tracer un camp trois fois plus grand que celui qu'il avoit occupé, & on l'environna d'une tranchée fort profonde. Dans ce camp, il bâtit de vaſtes écuries, où l'on eut ſoin de mettre les mangeoires à une grande élévation, & de pendre de côté & d'autre des mords d'une

d'une grosseur énorme. Enfin il y laisse des armes, dont le volume & le poids permettoient à peine de les remuer, des lits de cinq coudées de long, & dans les mêmes proportions des ustensiles de toute espece. On ne croiroit pas ces choses, si tout n'étoit pas croyable de la part d'un homme en démence qui vouloit passer pour un dieu.

Les cruautés de ce roi avoient aliéné tous les esprits. Depuis la mort de Callisthene, les plus honnêtes gens gémissoient dans le silence : il devenoit lui-même soupçonneux & défiant, & le mérite excitoit sa haine & sa jalousie. La vérité ne perça donc plus jusqu'à lui. Alors entouré de flatteurs qui étudioient ses vices pour y applaudir, il ne garda plus de mesures. Dans un même jour, il épousa Barsine, fille aînée de Darius, & Parysatis, la plus jeune des filles d'Ochus ; quoiqu'il se fût déja marié avec Roxane dans la Bactriane, & qu'il traînât une multitude de femmes après lui. Il ordonna à ses principaux officiers de s'allier, à son exemple, aux plus grandes familles de la Perse ; & parce que cette conduite éleva des murmures parmi ses troupes, il fut assez aveugle pour confier la garde de sa personne à trente mille Perses, préférant les soldats qu'il avoit vaincu, à ceux qui l'avoient fait vaincre.

Cependant les débauches, auxquelles toute sa cour s'abandonnoit par goût ou par complaisance, font tous les jours périr quelques-uns de ses courtisans. Un seul repas coûte la vie à quarante-deux : un autre lui enleve Ephestion.

Sa douleur fut des plus vives. Ses courtisans, voulant la dissiper, n'imaginerent rien de mieux,

que l'apothéose de son favori ; Jupiter Ammon, consulté, fit la réponse qu'on lui dicta : bientôt le nouveau dieu eut des temples, des autels, manifesta sa volonté par des songes, & rendit des oracles. Babylone fut le théatre de cette apothéose.

Cependant le bruit se répand que la mort du conquérant approche. Les augures n'annoncent rien que de sinistre : les accidens les plus simples sont pris pour des présages. Il se trouble lui-même : une terreur superstitieuse s'empare de son ame : son palais se remplit de devins : ce n'est que sacrifices, que purifications, & ce dieu meurt comme le plus foible des hommes. Il étoit dans la trente-troisieme année de son âge & dans la treizieme de son regne.

Tel a été, Monseigneur, Alexandre qu'on surnomme le Grand. On pouvoit aisément prévoir sa fin. Il n'ètoit pas nécessaire de fouiller dans les entrailles des victimes, ni d'évoquer les démons. Les débauches qui faisoient périr tant de courtisans, étoient les augures qu'il suffisoit de consulter. Lorsqu'il mourut, il méditoit la conquête de l'Afrique, de l'Espagne, des Gaules & de l'Italie : mais alors il n'étoit plus ce qu'il avoit été, & ses soldats, ainsi que lui, auroient été des Perses plutôt que des Grecs.

Ne laissant après lui qu'un frere imbécille & des enfans en bas âge, incapables de faire valoir leurs droits, Alexandre n'osa se désigner un successeur ; & quand Perdiccas lui demanda à qui il destinoit l'empire ; au plus digne, répondit-il, & je prévois que ce différent me prépare d'étranges jeux funebres.

CHAPITRE XI.

Partage qui se fait de l'empire d'Alexandre.

ALEXANDRE avoit eu de Barsine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommoit Hercule. Il laissoit un frere, Aridée, prince imbecille qu'il avoit toujours mené avec lui. Enfin Roxane qui étoit grosse.

Les principaux officiers, s'étant assemblés pour délibérer sur le choix d'un maître, donnerent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe; & ils arrèterent que l'enfant qui naitroit de Roxane, si c'étoit un garçon, la partageroit avec lui. Quelque tems après, cette princesse accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, & qui fut reconnu pour roi, comme on en étoit convenu.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avoient pu se résoudre à donner l'empire à un d'eux, & à choisir un maître parmi ceux à qui ils se croyoient égaux. Leux suffrages ne s'étoient réunis sur un imbécille & sur un enfant, que parce que, sous de pareils chefs, ils conservoient toutes leurs espérances : chacun se flattoit d'avoir le tems de prendre les mesures convenables à ses desseins.

Les moins ambitieux projettoient de s'établir souverains dans quelque province : d'autres ne mettoient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel étoit Perdiccas. On le regardoit

comme le tuteur des princes : la régence, qu'on lui avoit confié, lui donnoit beaucoup d'autorité : & Alexandre paroissoit l'avoir designé pour son successeur, parce qu'en mourant il lui avoit laissé son anneau.

Il lui importoit d'écarter & de diviser les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il divisa l'empire en trente-trois gouvernemens, qu'il distribua aux généraux. Chacun partit pour sa province, bien déterminé à se rendre indépendant ; & Perdiccas se proposoit de les subjuguer les uns après les autres.

Les révolutions de la Grece intéressent : on est étonné de la rapidité des conquètes d'Alexandre : mais on a de la peine à donner son attention à l'histoire de ses successeurs. Cependant c'est un grand théatre qui s'ouvre : les scenes s'y multiplient, & les catastrophes y sont fréquentes. Pourquoi donc l'histoire devient-elle moins intéressante, que lorsqu'il ne s'agissoit que du sort d'Athenes & de Lacédémone ?

Ce n'est pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choses d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, précisément parce qu'il est trop grand, car étant alors disproportionné à notre vue, nous n'en saurions saisir l'ensemble. Or, l'intérêt ne peut naître, lorsque nous ne voyons pas à la fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que seroit-ce, si chaque morceau du tableau offroit une action différente ? des scenes, qui n'auroient point de rapport les unes aux autres ? des intérèts séparés ou contraires ? & des crimes de toutes parts ? Tel est le spectacle que nous donne

cette partie de l'hiſtoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confuſion qu'il eſt difficile de diſſiper, & qui même ne mérite pas qu'on la diſſipe. C'eſt un cahos qui ne paroît ſe débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grece, c'eſt ſur des peuples que vos regards ſe ſont fixés. Le développement de l'eſprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien commun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes ſont les principaux acteurs: voilà les objets qui vous attachent; ils ſont beaux & intéreſſans.

De l'autre côté il n'y a ni peuple, ni patrie, & je dirois preſque ni vertu, ni talent: mais au contraire deux rois, l'un imbécille, l'autre enfant, un régent qui affiche la ſcélérateſſe, pluſieurs ſouverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'eſt que trahiſon, meurtres, aſſaſſinats; & les jeux funebres, qu'on prépare à Alexandre, ſont le maſſacre de toute ſa famille.

Au milieu de toutes ces révolutions, les peuples ſont comptés pour rien; les provinces conquiſes & reconquiſes ſe dépeuplent pour changer de maîtres. Ce ſont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits, & l'hiſtoire diforme & hideuſe de ces tems, n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée fils de Lagus, Macédonien de baſſe naiſſance, eut l'Egypte en par-

tage. Il s'éleva par son mérite, & fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perses. Pendant que les autres gouverneurs se faisoient des guerres continuelles, il se conduisit avec assez de prudence pour prendre peu de part à leurs différens. Il affermit son autorité ; & il fit le bonheur de ses peuples.

A peine étoit-il établi, que Perdiccas, le regardant comme le plus grand obstacle à son ambition, marcha contre lui. Mais il fut repoussé, & ayant eu l'imprudence de mécontenter ses troupes, elles se révolterent, lui ôterent la vie, & se donnerent au gouverneur d'Egypte.

Ptolémée, assez sage pour juger que la régence étoit une place orageuse, & qu'elle pouvoit nuire au plan qu'il s'étoit fait, n'en voulut point, & il la fit donner à Aridée & à Pithon. Bien-tôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens se démirent, & Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, & la Babylonie fut donnée à Séléucus, qui jusques-là n'avoit point eu de gouvernement. On n'osa rien entreprendre sur l'Egypte.

On déclara la guerre à Eumene, gouverneur de Cappadoce, sous prétexte qu'il avoit pris les armes pour Perdiccas. C'étoit un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, & inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ses collégues.

Il fut trahi & livré à Antigone, qui le fit mourir.

Antigone avoit dans son gouvernement la

grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie, & la Lydie. Se trouvant par la mort d'Eumene, en état de disputer l'empire de l'Asie, il dépouilla plusieurs gouverneurs par force ou par trahison, & Séléucus, forcé d'abandonner Babylone, se refugia en Egypte.

Séléucus étoit ami de Ptolémée, & méritoit de l'être. Il en obtint des secours qui le rétablirent dans son gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimés des peuples, il se vit bien-tôt à la tête d'une armée, & en état de se soutenir contre ses ennemis. Son entrée dans Babylone après une victoire devint une ere commune à presque toutes les nations de l'Asie. C'est ce qu'on nomme *l'ere des Séleucides.*

Cependant la guerre continue. Démétrius fils d'Antigone, remporte un avantage sur Ptolémée, dans un combat naval. Antigone & Démétrius, fiers de ce succès, prennent le titre de roi, & Ptolémée le prend à leur exemple.

Alors Ptolémée & Séléucus formerent contre Antigone & Démétrius une ligue avec Cassandre & Lysimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, & le second, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipsus, où Antigone perdit la vie ils partagerent entr'eux l'empire. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célesyrie & la Palestine; Cassandre, la Macédoine & la Grece; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces par-delà l'Hellespont, Séléucus, tout le reste de l'Asie, jusqu'au-delà de l'Euphrate, ou jusqu'au fleuve Indus. Ce partage

de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant.

L'amour & le respect, que Séleucus inspiroit aux peuples, ne contribua pas peu à ses succès. Il fit florir son empire, & l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ses successeurs, foibles, lâches ou cruels, ne surent pas conserver d'aussi vastes états. Les Parthes qui leur enleverent les provinces orientales, pousserent leur conquête jusqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont & de Cappadoce partagerent entre eux l'Asie mineure. Enfin les Séloucides semblerent conspirer eux-mêmes à leur propre destruction. Ils se firent des guerres si cruelles, que les Syriens renoncerent à leur domination, & donnerent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie. C'est sur celui-ci que Pompée en fit la conquête, & la Syrie devint une province romaine. L'empire des Séleucides a duré 248 ans.

L'Egypte fut très-florissante sous le premier Ptolémée, surnommé Soter. Ce prince favorisa les arts & les sciences : il attira dans ses états les hommes de talens, & il fut fondateur de la célebre bibliotheque d'Alexandrie. Sous son regne les Egyptiens furent peut-être plus heureux, qu'ils ne l'avoient été dans ces tems reculés, dont les historiens parlent avec exagération. Etant avancé en âge, il abdiqua, & remit le sceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'exclusion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice, sa premiere femme. Il mourut peu après, âgé de 85 ans.

On ne sauroit trop applaudir au choix de ce sage monarque : car on retrouva dans Philadelphe

les talens & les vertus du pere. Il mourut dans la trente-neuvieme année de son regne, & dans la soixante-quatrieme de son âge.

L'Egypte fut encore heureuse & florissante sous Ptolémée Evergete, dont le regne fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. C'est la chevelure de Bérénice, sa sœur & sa femme, qu'il a plû aux astronomes de placer dans le ciel. Je m'arrète à ce troisieme roi, parce que tous les autres ont été des monstres ou des princes fort méprisables Les Lagides ont conservé la couronne d'Egypte jusqu'à la mort de Cleopatre, c'est-à-dire, pendant deux cent quatre-vingt douze ans.

Je viens, Monseigneur, de vous indiquer ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire des successeurs d'Alexandre hors de la Grece. Dans l'espace d'environ trois cens ans, voilà quatre bons rois, un en Syrie & trois en Egypte. Vous vous ferez un plaisir de lire les détails de leurs regnes; mais leurs successeurs vous donneront de l'ennui ou de l'indignation; & vous verrez par vous-même que la vie d'un souverain n'intéresse, qu'autant qu'elle tient au bonheur d'un peuple.

J'ai voulu d'abord jetter un coup d'œil rapide sur l'Asie, afin de nous débarrasser de toute cette partie de l'histoire. Il est tems de revenir à la Grece, qui nous offrira des révolutions plus intéressantes & plus instructives.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens se livrerent à une joie immodérée, & les orateurs crierent à la liberté. Démosthene,

quoiqu'exilé (*), engagea plusieurs républiques à se joindre à celle d'Athenes, & rassembla une flotte de deux cent quarante galeres. Lacédémone, soumise depuis la victoire d'Antipater, ne voulut point entrer dans cette association.

Il étoit facile de prévoir qu'il naîtroit bientôt des dissentions parmi les gouverneurs de l'empire, pouvoit-on penser qu'ils se soumettroient à un roi imbécille, à un roi enfant, ou à un régent qu'ils regardoient comme leur égal? Le moment où la guerre alloit donc s'allumer n'étoit donc pas loin, & c'eût été pour les Grecs une circonstance favorable au recouvrement de leur liberté. Il falloit donc attendre : c'étoit le sentiment de Phocion; mais Demosthene prévalut. Vous vous souvenez qu'il conseilloit souvent la guerre, sans songer au moyen de la faire avec succès.

Demosthene général des Athéniens remporta une victoire, qui fit dire à Phocion : *je voudrois avoir gagné cette bataille, mais je serois honteux de l'avoir conseillée.* Il prévoyoit ce qui arriva. Antipater reçut des secours : il vainquit, & les Athéniens firent tomber leur colere sur ceux qui avoient conseillé de prendre les armes.

La paix se fit, & Antipater en dicta les arti-

---

[*] Harpalus un des capitaines d'Alexandre, ayant dissipé une partie des trésors, dont la garde lui avoit été confiée, s'enfuit à Athènes avec des richesses immenses. Comme le peuple, dans la crainte de déplaire à Alexandre, ne vouloit pas le recevoir, il acheta les orateurs qui voulurent se vendre; & Démosthène fut du nombre, tant les honnêtes gens étoient rares dans cette république. Mais Harpalus fut obligé de se retirer, & Démosthène fut banni.

cles. Les principaux étoient que les Athéniens lui livreroient Demosthene; qu'ils recevroient garnison dans le fort de Munichia, qu'outre les frais de la guerre, ils payeroient une amende; & que les charges seroient données aux riches citoyens. Demosthene ne pouvant échapper aux poursuites d'Antipater, s'empoisonna.

Demosthene lâche dans les combats, se donne la mort; & Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'avoit affrontée avec témérité. Tous deux avoient donc du courage. Mais ni l'un ni l'autre n'étoit véritablement courageux; car il y a de la pusillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable : & il y a de la lâcheté à fuir, comme Demosthene, un danger où l'on s'est exposé par choix, & où l'on a entraîné les autres.

Alexandre étoit plutôt hardi & téméraire que courageux. Sa hardiesse fut l'effet du sentiment de sa supériorité dans l'art militaire, & sa témérité fut un de ses premiers succès. Le desir de ce qu'il appelloit la gloire, donna sur-tout un grand essor à son ame. Vous savez ce qu'il dit dans une occasion : *qu'il m'en coute, Athéniens pour être loué de vous!* Voilà les motifs qui le soutenoient dans les dangers : mais contre la mort, les louanges des Athéniens, ses succès, ses talens ne pouvoient rien, & il fut effrayé.

Dans la tribune, Demosthene avoit la hardiesse de dire au peuple des vérités capables de le soulever contre lui. D'abord le sentiment de sa supériorité la lui donne: bientôt les succès l'augmentent : enfin l'ambition de gouverner l'aveugle sur les dangers qu'il couroit. Mais dans un com-

bat, il sent sa foiblesse, & il fuit. Cependant la mort n'étoit pas ce qu'il craignoit le plus ; il se tue pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi.

Le vrai courage est une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craignoit pas des périls semblables à ceux qu'il avoit surmonté, & qu'il se flattoit de surmonter encore : il craignoit la mort qu'il n'avoit jamais envisagé de sang froid, & dont il sembloit qu'il croyoit se garantir, quand il vouloit passer pour un dieu. Demosthene n'eût pas fui, s'il se fût senti les talens d'un capitaine, comme il se sentoit ceux d'un orateur : au contraire, il eût affronté l'ennemi, comme il affrontoit le peuple.

L'ambition & la jalousie divisoient déja les gouverneurs que Perdicas avoit établi dans les provinces, lorsque le nouveau partage, fait par Antipater, fit naître de nouvelles dissentions. Il fallut armer pour enlever les gouvernemens : il fallut armer pour les défendre, & on arma de toutes parts. Voilà la conjoncture que les Grecs devoient attendre. Alors recherchés par les différens partis, ils auroient pu trouver leur salut dans les troubles : c'est donc pour avoir voulu secouer le joug avant le temps, que leur pays devint un des théatres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il fut successivement la proie de plusieurs vainqueurs qui se l'arracherent tour-à-tour.

En faisant un nouveau partage, Antipater n'avoit eu d'autre vue que de jetter de nouvelles semences de divisions, & de se mettre par ce moyen à l'abri de toute entreprise de la part des

autres gouverneurs. Quand il les eut armé les uns contre les autres, il repassa en Europe avec les deux rois ; s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, & sacrifiant à ses intérêts tous ceux qui jusques-là avoient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ses projets.

Antipater avoit laissé la Macédoine & la régence à Polysperchon, vieux capitaine ; Cassandre son fils, regardoit cette disposition comme une injustice qui lui étoit faite. Sans argent néanmoins & sans soldats, parce que jusqu'alors il n'avoit eu que des emplois subalternes, il lui étoit impossible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette situation il eut recours à Antigone, qui avoit trop d'ambition pour ne pas sentir combien il lui importoit de susciter des affaires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ses secours à Cassandre, & il envoya en Grece une armée commandée par Nicanor.

Cependant Polysperchon, pour s'attacher les peuples de la Grece, avoit publié au nom des deux rois, un décret par lequel toutes les villes étoient rétablies dans leur ancienne liberté ; & il avoit écrit en particulier aux Athéniens qu'il abolissoit l'oligarchie, & qu'il rendoit à tous les citoyens sans exception, le droit d'être admis aux charges. Ces précautions furent inutiles. Nicanor qui arriva sur ces entrefaites, se rendit maître du Pirée, & mit une garnison dans la citadelle de Munichia.

A la sollicitation de Phocion, Nicanor au lieu d'appesantir le joug, parut chercher à faire aimer son gouvernement. Il donna des fêtes, des

ſpectacles, & les Athéniens ſe croyoient honteux. Mais Alexandre, fils de Polyſperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettoit. Il ſe ſouleva contre ceux qui avoient favoriſé l'oligarchie : il les condamna à mort; & le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athenes ait produit, ſubit lui-même cette ſentence. Les Athéniens toujours capables de remords comme d'inhumanité, éleverent quelque tems après une ſtatue à ce citoyen, & punirent ceux qui les avoient portés à le condamner.

Caſſandre vient au ſecours de Nicanor. Il favoriſe l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens : il force Polyſperchon à ſe retirer dans le Péloponeſe : il ſoumet les Athéniens, & leur laiſſe pour les gouverner Démétrius de Phalere de la famille de Conon. Ce magiſtrat ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus heureux, que pendant les dix années qu'a duré ſon adminiſtration. Ils lui éleverent trois cent ſoixante ſtatues.

Vous pouvez juger quels étoient les troubles de la Grece, livrée tour-à-tour à différens maitres, qui changeoient continuellement la forme du gouvernement. Jamais les exils, les proſcriptions, les aſſaſſinats ne furent plus communs. Olympias, mere d'Alexandre le Grand, retirée en Epire pendant la régence d'Antipater, fut invitée par Polyſperchon à revenir en Macédoine. A peine s'y crut-elle affermie, qu'elle fit périr Philippe & Eurydice. Et elle-même bientôt aſſiegée dans Pydna, où elle ne pouvoit recevoir

les ſecours de Polyſperchon, fut obligée de ſe livrer à Caſſandre qui la fit aſſaſſiner.

Le jeune Alexandre & ſa mere Roxane étoient dans le château d'Amphipolis, où Caſſandre les avoit enfermés; lorſque les Macédoniens commencerent à demander qu'on leur montrât ce prince & qu'on le mit à la tête des affaires. Caſſandre fit mourir ſecrettement la mere & le fils.

Alors Polyſperchon, qu'il avoit chaſſé de Macédoine, & qui commandoit dans le Péloponeſe, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barſine; & déclarant qu'il en vouloit faire valoir les droits, il marcha & parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnoître. Mais ayant eu une entrevue avec Caſſandre, ils convinrent enſemble d'immoler encore à leur ambition Hercule & Barſine, & ils les immolerent. Par-là, Caſſandre compta s'aſſurer la Macédoine, & Polyſperchon ſe crut ſouverain du Péloponeſe.

Il ne reſtoit plus de la famille d'Alexandre que deux ſœurs de ce prince; Cléopatre, veuve d'Alexandre roi d'Epire, & Theſſalonice, femme de Caſſandre. La premiere qui faiſoit ſa réſidence à Sardes depuis pluſieurs années, ſe voyant traitée avec peu d'égards, par Antigone maître de la Lydie, s'étoit rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offroit une aſyle; & elle étoit partie pour l'Egypte, lorſque le gouverneur de Sardes l'arrèta, la ramena, & bientôt après la fit mourir ſecrétement. Theſſalonice étoit deſtinée à une fin plus funeſte encore. C'eſt dans le cours de ces horreurs qu'Antigone, qui avoit lui-même ordonné le meurtre de Cléopatre, étendoit ſa puiſſance en Aſie, diſpoſoit des gouvernemens,

& que Séleucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentroit victorieux.

Cassandre, Polysperchon & Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeoient rien pour lui fermer la Grece, où ils avoient aboli la démocratie. Il étoit donc de la politique d'Antigone de se déclarer le protecteur de la liberté des peuples. En conséquence, il chargea Démétrius Poliorcete, c'est-à-dire, preneur de villes, de chasser de toute la Grece les garnisons macédoniennes.

Ce jeune homme avec de grands vices & de grands talens, eut une ambition égale à celle de son pere, & des succès plus brillans. Mais pour avoir voulu l'un & l'autre former de trop grands projets, ils devoient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcete se rendit maître du Pirée sans résistance, chassa la garnison qui étoit dans Munichia, rasa ce fort, & rétablit la démocratie. C'étoit l'homme qu'il falloit aux Athéniens. Ils lui prodiguerent les noms de libérateur, de sauveur : ils le reçurent avec toutes les cérémonies qui s'observoient, lorsqu'on portoit les statues de Cérès & de Bacchus : ils arrêterent qu'on répéteroit les mêmes cérémonies, toutes les fois qu'il rentreroit dans la ville : ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui consacrerent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalere fut obligé de se retirer, & les Athéniens renverserent toutes les statues qu'ils lui avoient élevé. Quelque tems après, la cour de Ptolémée Soter lui offrit une asyle : il mourut sous le regne de Philadelphe. Il a été un des beaux génie de son siecle.

A

A peine Démétrius Poliorcete eut rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'absenter, & Athenes retomba sous la puissance de Cassandre. Aussi-tôt il vole au secours de cette république, la délivre une seconde fois, & les Athéniens ne sachant plus quelles marques de reconnoissance ils pouvoient lui donner, imaginerent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorsqu'après la bataille d'Ipsus il voulut se retirer dans leur ville, comme dans l'asyle dont il se croyoit le plus assuré, on refusa de le recevoir. Quel peuple, Monseigneur! On l'aime, on le hait; on l'estime, on le méprise: mais enfin son histoire instruit & intéresse encore plus qu'aucune autre.

Tel étoit en général l'état de la Grece, vers l'an 301 avant J. C. lorsque des débris de l'empire d'Alexandre il se forma quatre monarchies.



CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grece par les Romains.

APRÈS la bataille d'Ipsus il restoit à Démétrius l'ile de Chypre, Tyr & Sidon, plusieurs autres villes en Grece & en Asie, & une flotte. Quelque tems après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Plistarque, frere de Cassandre. Elle avoit été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Quand il crut avoir pourvu à la sureté de

ses différentes possessions, il tourna ses armes contre les Athéniens, les assiegea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna, & devint encore leur idole. Il porta ensuite la guerre dans la Laconie, & ayant défait les Lacédémoniens à deux reprises, il se regardoit comme maître de leur ville, lorsqu'il se vit tout-à-coup dépouillé de tous ses états, à la réserve d'Athenes & de quelques villes du Péloponese. Lysimaque, Séléucus & Ptolémée lui avoient enlevé tout ce qu'il possédoit hors de la Grece. Dans cette conjecture une couronne s'offre à lui.

Cassandre étoit mort, & avoit laissé trois fils, Philippe, Antipater & Alexandre. Le premier qui lui succéda, mourut dans l'année; & après lui ses deux freres regnerent ensemble pendant trois ans, mais sans pouvoir s'accorder. Thessalonice s'étant déclarée pour Alexandre, qui étoit le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; & Alexandre, qui fut chassé, demanda des secours à Pyrrhus & à Démétrius.

Pyrrhus étoit roi des Epirotes & des Molosses. Ces peuples s'étoient révoltés contre Eacide, son pere, & l'avoient chassé de ses états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux séditieux que par le zele de deux sujets fideles, qui se porterent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ses fils; & dans la douzieme année de son âge il monta sur le trône de ses peres par le secours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahisons de Cassandre. Il y avoit cinq ans qu'il regnoit & il se croyoit affermi, lorsqu'étant allé en Illyrie aux noces d'un des fils de Glaucias, les Molosses profiterent de son absence

pour donner la couronne à Néoptoleme. Alors il se retira auprès de Démétrius, son beau-frere. Il étoit avec lui à la bataille d'Ipsus, & il alla en Egypte pour lui servir d'ôtage. Il réussit si bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna des troupes, & le rétablit dans ses états. Il réunissoit toutes les qualités d'un héros : ambitieux, grand capitaine, il avoit sur-tout le don de se faire aimer des soldats. Il descendoit d'Achille. Il a été célebre par la guerre qu'il a fait aux Romains.

Il marcha au secours d'Alexandre, & il reconcilia les deux freres : mais pour prix de ce service, il se saisit de plusieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignoit encore quelque nouvelle usurpation, alla au devant de lui, le remercia, & le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, aussi dissimulé que ce prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevoit, & mangea plusieurs fois avec lui. Offensé néanmoins, il méditoit une vengeance; lorsqu'ayant appris qu'Alexandre vouloit l'assassiner, il le prévint, & le tua lui-même. Alors représentant ce prince comme un perfide qu'il avoit dû prévenir, & Antipater comme un monstre qui avoit trempé les mains dans le sang de sa mere, il fut proclamé roi de Macédoine.

Antipater s'enfuit en Thrace auprès de Lysimaque qui le fit mourir. Il ne resta donc plus rien de la famille d'Alexandre & de Philippe. Vous voyez, Monseigneur, que les forfaits, dont l'ambition de ces deux hommes a été

le principe, ont fait le malheur de leur maiſon, comme celui des peuples.

Maitre de la Macédoine, de la Theſſalie, d'une grande partie du Péloponeſe, & des villes d'Athenes & de Mégare, Démétrius projettoit de recouvrer les états, qu'Antigone ſon pere, avoit eu en Aſie. Il levoit à cet effet une armée de cent mille hommes, & il équipoit une flotte de cent vaiſſeaux.

Au bruit de cet armement, Séleucus, Ptolémée, Lyſimaque & Pyrrhus ſe réunirent; & les deux derniers ayant fait une invaſion en Macédoine, Pyrrhus ſe ſaiſit de Bérée, place conſidérable où il fit un grand nombre de priſonniers. Auſſi-tôt Démétrius quitta la Grece, où il faiſoit ſes préparatifs pour l'expédition d'Aſie: mais les Macédoniens à qui il s'étoit rendu mépriſable par ſon faſte, refuſerent de le ſuivre contre Pyrrhus qu'ils eſtimoient. Ils ſe ſouleverent, ils paſſerent dans le camp du roi d'Épire; & Démétrius, abandonné de ſes troupes, ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguiſement.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ſes projets. Il leva dix mille hommes, & il alla tenter fortune en Aſie, laiſſant à ſon fils Antigone les villes qui lui reſtoient dans la Grece. Il enleva pluſieurs places à Lyſimaque dans la Carie & dans la Lydie: il les abandonna auſſi-tôt qu'Agathocle, fils de Lyſimaque, parut à la tête d'une armée; & paſſant delà dans les provinces de Séléucus; il fut une ſeconde fois abandonné de ſes troupes. Forcé pour lors de ſe livrer à ſon ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvoit deſirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie, où tous

ſes projets ſe bornoient à chercher des plaiſirs qu'on ne lui refuſoit pas ; & trois ans après il mourut de ſes débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avoient révoqué tous les décrets, que la flatterie leur avoit arraché pour ce prince inquiet. Cependant parce qu'ils le craignoient encore, ils appellerent Pyrrhus. Ce roi ſe rendit à leur invitation. Il parut ſenſible a leur confiance, & il ſe retira en leur donnant ce conſeil : Si vous êtes ſages, ne recevez jamais de rois chez vous.

Quoique les Macédoniens lui euſſent donné la couronne, Lyſimaque, qui étoit à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius, & Pyrrhus fut obligé de lui en ceder une partie. Bien-tôt après, pendant qu'il étoit occupé à ſoumettre les villes qu'Antigone conſervoit dans la Grece, Lyſimaque lui enleva toute la Macédoine.

Lyſimaque, & Agathocle ſon fils, avoient épouſé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arſinoé ; & le ſecond, Lyſandra. Arſinoé, dans le deſſein de faire paſſer la couronne ſur la tête d'un de ſes fils, accuſa Agathocle de vouloir attenter à la vie de ſon pere. Lyſimaque, trop crédule, fit mourir ſon fils.

Lyſandra ſe réfugia à la cour de Syrie avec ſon frere, Ptolémée Céraunus, qui l'avoit accompagnée en Macédoine. Pluſieurs grands du royaume s'y retirerent également, & ils engagerent Séléucus à déclarer la guerre à Lyſimaque. Celui-ci perdit la bataille & la vie.

Séléucus s'applaudiſſoit d'avoir ſurvécu à tous

les capitaines d'Alexandre, & de se voir roi de Macédoine sa patrie. Il ne prévoyoit pas qu'il devoit encore être immolé aux manes de ce conquérant. Cependant Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits, le poignarda.

Maître de la Macédoine par cet assassinat, ce scélerat, pour écarter tout concurrent: feignit d'être amoureux de sa sœur Arsinoé; & après l'avoir épousée, il fit égorger dans ses bras deux fils qu'elle avoit eu de Lysimaque, son premier mari, & la relégua dans la Samothrace. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ses forfaits: car les Gaulois ayant fait une irruption dans ses états, il fut battu, fait prisonnier, & mis en pieces.

Pendant ces révolutions, commença le royaume de Pergame, sous l'eunuque Philétérus. Par la mort de Lysimaque il resta maître de cette ville dont il étoit gouverneur, & il la laissa à Eumene I, qui défit Antiochus, & lui enleva plusieurs places.

Vous voyez, Monseigneur, combien étoient foibles les monarchies élevées sur les débris de l'empire d'Alexandre. Si elles étoient grandes, elles n'avoient qu'une puissance apparente. Gouvernées par des princes plus inquiets encore qu'ambitieux, elles ne pouvoient s'affermir. On diroit qu'elles étoient sans forces contre tout ennemi qui les attaque; & elles furent continuellement exposées à de nouvelles révolutions. Ces vices se perpétuerent. Elles s'affoiblirent, par conséquent, d'âge en âge; & parce que la même foiblesse leur étoit commune à toutes, aucun de leurs monarques ne les réduisit toutes sous sa domination. Les guerres, qu'elles se firent, sans être avantageuses à aucune, les épuiserent toutes également; & vous prévoyez

qu'elles devoient être subjuguées les unes après les autres, s'il s'élevoit quelque part une puissance qui sut vaincre.

Après la mort de Céraunus, les Macédoniens dans l'espace de trois à quatre mois élurent deux rois & les déposerent. Ils étoient livrés à l'anarchie, lorsqu'un simple particulier, nommé Sosthene, forma un corps de troupes, tomba sur les Gaulois, en tua un grand nombre: força le reste à se retirer, & refusa la couronne qu'il méritoit. Il n'accepta que le titre de général.

L'année suivante d'autres Gaulois, qui s'étoient d'abord jettés sur la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, entrerent dans l'Illyrie qu'ils ravagerent, & vinrent aussi fondre sur la Macédoine. Sosthene, accablé par le nombre, périt dans un combat, & les barbares avancerent jusqu'aux Thermopyles.

Les Grecs répéterent la même faute qu'ils avoient fait lors de l'invasion de Xercès, & les Gaulois pénétrerent par le même chemin que les Perses. Ils alloient piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi & le désordre, prépara leur défaite. Brennus leur chef mourut de ses blessures, ou se tua de désespoir, & ceux qui échapperent, périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avoient armé pour la défense du temple. Vers ce tems un autre corps de Gaulois s'établit dans cette partie de l'Asie mineure, qui a été nommée Gallo-Grece, ou Galatie.

Après la mort de Sosthene, Antiochus, fils de Séleucus, voulut d'abord faire valoir ses droits

ſur la Macédoine, & il les abandonna preſque auſſi-tôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avoient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reſte de Gaulois qui ravageoient la Thrace, s'occupoit à rétablir l'ordre, lorſque Pyrrhus, qui venoit de faire la guerre aux Romains, le vainquit, & lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos qu'il vouloit ſurprendre; & quelque tems après, il fut obligé de la céder encore à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les Macédoniens ſe déclarerent. Alors indigné de l'inconſtance & de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernoit avec humanité, il ſe propoſa de ne plus penſer au trône.

Ce prince jouiſſoit dans la Grece d'une grande conſidération. Sa conduite ſage & modérée lui avoit même attaché pluſieurs républiques. Il eſt vrai que ſa puiſſance, qui par-là croiſſoit tous les jours, avoit armé contre lui les Athéniens & les Lacédémoniens: mais ces peuples, en lui déclarant la guerre avoient contribué à ſa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore & par conſéquent plus ambitieux, vit toutes les reſſources de ſon pere. Il avoit cette bravoure qui attache le ſoldat. Il leva une armée, & ayant chaſſé Alexandre de la Macédoine & de l'Epire, il remit ſon pere ſur le trône.

Ce ſont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avoit préſens tous ceux de ſes ayeux. C'eſt pourquoi il eut des talens & des vertus. A ces titres: il mérita la couronne.

Depuis Alexandre le Grand, la Grece aſſervie paroît ſans force. Elle ſuccombe ſous les révolu-

tions qui se succedent, & on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaitre chez un peuple, qui, auparavant étoit à peine connu. Je veux parler des Achéens.

Dans ces tems où toutes les villes de la Grece conspiroient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Trité, Phare, Egium & quelques autres avoient armé pour la liberté commune; & ayant chassé leurs tyrans, elles formerent une association qui avoit pour base une égalité parfaite.

Chacune se gouvernoit par ses loix & par ses magistrats, & les affaires générales se traitoient dans un sénat qui s'assembloit deux fois l'année à Egium, & qui étoit composé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puissance ne donnoit point de prérogatives. Aucune ne pouvoit traiter seule avec l'étranger: toutes s'étoient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes associées seroit exposée à tomber en servitude.

Deux préteurs, qu'on changeoit chaque année, présidoient au sénat, le convoquoient extraordinairement, quand les circonstances le demandoient; & ils étoient les dépositaires de l'autorité, tout le tems que ce corps n'étoit pas assemblé.

Telle fut la république des Achéens dès son origine. Elle ne songeoit pas à se rendre redoutable, & elle se fit respecter par la sagesse de son gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différens qui s'élevoient chez les autres peuples. Cependant elle étoit une des plus foibles puissances de la Grece.

Les circonstances seules donnerent des loix à

cette sage république. Elle n'eut pas besoin d'un Lycurgue: sa situation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en auroit pas fait une médiocre; & elles étoient situées le long d'une côte qui étoit pauvre, & qui ne pouvoit s'enrichir, parce qu'elle étoit sans ports & sans abris. Vous concevez donc que cette république étoit par sa situation, ce que Lacédémone étoit par les loix de Lycurgue.

Jusqu'aux successeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étoient presque pas ressentis des révolutions de la Grece. Sans richesses & sans ambition, rien ne pouvoit inviter leurs voisins à prendre les armes contr'eux, & ils se faisoient respecter par leur sagesse & par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs loix, ni Alexandre. Mais dans la suite, plusieurs villes de l'Achaïe reçurent garnison de Polysperchon, de Démétrius Poliorcete, de Cassandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent asservis par des tyrans, & l'ancienne association ne subsista plus.

Jusqu'alors les Etoliens n'avoient pris aucune part aux affaires de la Grece. Sans loix, ils conservoient cet esprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée; & à juger d'eux par les mœurs, on auroit dit qu'ils vivoient sous un ciel étranger. Cependant ils n'avoient pas encore osé porter le dégât chez les Grecs. Les troubles les enhardirent: ils voulurent profiter des divisions de leurs voisins: & ils commencerent à faire des incursions dans le Péloponese.

A cette occasion Dyme, Patras, Tritée & Phare, étant plus exposées aux insultes des Eto-

liens, renouvellerent leur ancienne aſſociation, ſur le même plan que je viens d'expoſer. Ces quatre villes ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, & pluſieurs autres peuples du Péloponeſe ſecouerent le joug de la tyrannie, & ſe joignirent à elles. Ce furent là les commencemens de la nouvelle république des Achéens: ils répondent au tems où Séleucus armoit contre Lyſimaque.

C'étoit un vice dans la conſtitution de cette république d'avoir plus d'un chef: car la méſintelligence des deux préteurs, leurs différens caracteres, ou ſeulement leur différente maniere de voir, pouvoient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le ſentit, & on ne créa plus qu'un préteur. Peu de tems après, les Achéens trouverent un chef digne de les gouverner.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone ſa patrie de la tyrannie de Nicoclès, & l'aſſocia à la ligue des Achéens. Huit ans après, ſes talens l'éleverent à la préture, & rendirent cette magiſtrature en quelque ſorte perpétuelle entre ſes mains. Dès la premiere année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Macédoine, qui fut tout auſſi-tôt abandonnée des Mégariens, des Thézéniens, des Epidauriens, & tous ces peuples entrerent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts ans, ne put réſiſter au chagrin que lui donnerent toutes ces défections: il mourut l'année ſuivante. Démétrius, qui lui ſuccéda, régna dix ans: c'eſt un règne dont les détails ſont très-confus.

Vous êtes destiné à être souverain, Monseigneur ; mais comme vous ne serez pas tyran, vous vous intéresserez au spectacle qui s'ouvrira à vous, quand vous lirez le morceau d'histoire dont je vais vous esquisser le tableau.

En effet, il est curieux de considérer un peuple qui échappe à la corruption générale de son siecle. Vous avez vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'exclusion de toute autre. Vous venez de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahison, aux forfaits. Un spectacle tout différent va s'offrir à vous. C'est un peuple qui prend les armes pour faire règner les loix & la vertu. Ennemi de la tyrannie, il vole au secours des villes asservies. Il prodigue ses richesses, son sang pour les affranchir. Il n'exige aucun dédommagement : Il ne veut que les associer à son bonheur. C'est ainsi que la république des Achéens s'accrut, & devint plus puissante d'un jour à l'autre : & c'est ainsi qu'il est beau de dominer.

Il ne faut qu'un homme, Monseigneur, pour faire un grand peuple, & Aratus étoit cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumieres, il joignoit la probité, le désintéressement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut desirer dans un citoyen. Il avoit encore presque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle éleve aux magistratures. Actif, vigilant, éloquent, adroit à manier les passions, fécond en ressources, il démêloit toujours le meilleur parti, il saisissoit toujours le moment d'agir, & comme il savoit maintenir l'union parmi les

peuples confédérés, il ſavoit auſſi ſe rendre redoutable aux ennemis, & les faire concourir à ſes vues.

Il avoit néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'étoit qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, & qu'il en eût donné des preuves par la hardieſſe & le ſuccès de pluſieurs entrepriſes, cependant, au milieu d'un combat, il ſe troubloit, les facultés de ſon ame étoient ſuſpendues, & on ne retrouvoit plus en lui le grand homme. Vous en êtes fâché : mais ce qui doit augmenter votre eſtime & votre intérêt pour lui, c'eſt qu'il connoiſſoit ſa foibleſſe & l'avouoit.

La république d'Achaïe étoit par ſa conſtitution peu propre à ſoutenir une guerre offenſive. Malgré l'aſſociation, c'étoit dans le fond une multitude de corps ſéparés, qui ne pouvoient pas avoir ce concert & cette activité néceſſaire pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvoit donc gueres s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui déſireroient d'entrer dans l'aſſociation. Aratus, connoiſſant le foible de ce gouvernement, comme il connoiſſoit le ſien propre, tourna toutes ſes vues vers la paix, & ne parut appliqué qu'à contenir l'enthouſiaſme, que les premiers ſuccès pouvoient donner aux Achéens.

Il trouvoit un obſtacle à ſes projets dans la jalouſie d'Athenes & de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avoit ſi fort retenti, n'en vouloient pas devoir la choſe aux Achéens ; & les Athéniens refuſerent de ſeconder les efforts d'Aratus, qui vouloit les délivrer de la ſervitude des rois de Macédoine. Ils ſe couronnerent

même de fleurs sur le faux bruit de sa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une armée, & ils eurent recours à sa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait.

Il semble que les Achéens ne pouvoient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyoit avoir des droits sur plusieurs de leurs villes. Les rois de Syrie & d'Egypte ne formoient pas de pareilles prétentions. Ils voyoient au contraire avec plaisir s'élever dans le Péloponese une barriere à l'ambition d'un souverain, qui regardoit comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il étoit sur le trône que ce prince avoit d'abord occupé. Il étoit donc de leur intérêt de soutenir cette république, & Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'étoit pas solide. Si on suppose que les rois agissent toujours conformément à leurs intérêts, on est bientôt démenti par l'histoire : ils ne sont que trop souvent aveugles par foiblesse, par caprice ou par humeur. Cette ressource n'étoit donc que momentanée : mais c'étoit la seule : & tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'est de prendre son parti suivant les circonstances.

Cependant il ne suffisoit pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine : il s'éleva bientôt un ennemi plus à craindre. C'est ainsi que les plus grands politiques sont en défaut. La situation embarrassante dans laquelle Aratus se trouva, fut l'effet d'une révolution qui survint à Lacédémone.

Lorsqu'Aratus fut fait préteur, Agis IV venoit

de monter sur le trône de Sparte. Ce prince, considérant les progrès que la corruption avoit fait depuis Lysandre, & touché des désordres qui en naissoient, se proposa de ramener les anciennes mœurs, en faisant revivre les loix de Lycurgue. Ce projet, qui devoit soulever les riches, avoit besoin d'être préparé de loin sécrétement & avec adresse. Agis échoua par la trahison d'un éphore, auquel il avoit donné sa confiance, & Léonidas, son collegue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomene III, fils de Léonidas, monta sur le trône, l'année d'après, & résolut d'exécuter le projet de réforme, auquel son pere s'étoit si fort opposé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entreprise, ce fut uniquement par ambition: il ne se proposa de ruiner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille revolution ne pouvoit pas se faire sans violence. Cléomene chercha donc à s'attacher une partie des troupes: la guerre lui en fournit l'occasion.

Pour former une seule ligue de tous les peuples du Péloponese, il ne manquoit aux Achéens, que les Lacédémoniens, les Eléens & une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir de gré ou de force, entra sur les terres de ces derniers, & fut repoussé par Cléomene, qui lui enleva plusieurs villes.

Les Spartiates, qui ne demandoient que l'humiliation des Achéens, firent de plus grands préparatifs pour la campagne suivante; & Cléomene, chargé de lever une nouvelle armée, saisit cette occasion d'emmener avec lui tous ceux

qui pouvoient mettre quelque obstacle à ses projets. Son dessein étoit de ne les pas ramener. Les ayant donc laissés en garnison dans l'Arcadie, il revint à Sparte avec un corps de troupes étrangeres. En approchant, il communiqua son projet à des personnes dont il étoit assuré, & aussitôt qu'il fut arrivé, il fit massacrer les éphores, ceux qui en prirent la défense, & il bannit tout ce qui lui étoit contraire.

Alors il assemble le peuple, se dépouille de ses biens, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, & par-là, justifie ses violences aux yeux du peuple.

Cette révolution, qu'Aratus n'avoit pu prévoir, le mit dans la nécessité de prendre de nouvelles mesures. Il ne pouvoit plus compter sur les rois d'Egypte & de Syrie; parce qu'il importoit peu à ces princes, que ce fussent les Spartiates ou les Achéens qui dominassent dans le Péloponese. D'ailleurs les villes de l'association commençoient à se diviser. Les Mégalopolitains & les Messéniens vouloient l'alliance de la Macédoine; & ils étoient résolus à prendre seuls ce parti, si les Achéens en prenoient un autre. Il falloit donc choisir entre deux ennemis, entre Cléomene & Antigone Doson, successeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paroissoit moins à craindre. Aratus n'hésita pas, il appella lui-même Antigone.

Antigone étoit frere de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune pour gouverner, il avoit été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la sagesse de son administration, le forcerent même de prendre la couronne : mais il ne l'accepta que

pour

pour la conserver à Philippe, & il donna tous ses soins à l'éducation de ce prince.

Comme il lui importoit de saisir l'occasion de rentrer dans le Péloponese, il se rendit aux invitions d'Aratus, & cette guerre ne fut pas longue. Elle se termina par la prise de Sparte, & Cléomene s'enfuit en Egypte. Soit générosité, soit politique, Antigone laissa aux Spartiates leurs loix, leur gouvernement, & les traita plutôt en alliés qu'en sujets.

Cependant les Illyriens, ayant profité de son absence, avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il marcha contr'eux, il les défit: malheureusement il se rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, & mourut quelques jours après. Ce prince avoit conçu une grande estime pour Aratus.

Je vous ai fait remarquer que les malheurs font les grands rois: c'est une conséquence que la prospérité fasse les mauvais. Philippe n'avoit que quinze ans, lorsqu'il se vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave, éloquent, adroit à manier les esprits, il sut se faire aimer. C'étoit le fruit de l'éducation que son oncle lui avoit donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus florissante qu'elle ne l'avoit été sous ses ayeux, paroissoit devoir étendre sa domination sur toute la Grece. Philippe remporta des victoires: il enleva plusieurs places aux Etoliens & aux Eléens: on admiroit sa sagesse, sa modération, ses talens militaires: il avoit déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette position étoit dangereuse pour un prince

de ſon âge : il ne ſut pas échapper au danger. La confiance lui fit former des entrepriſes au-deſſus de ſes forces ; & pour réuſſir, il employa la perfidie & le poiſon contre ceux-mêmes qui avoient contribué à ſes ſuccès.

On commençoit à remarquer ce changement, lorſqu'à la nouvelle de la victoire de Thraſymene, remportée ſur les Romains par Annibal, Démétrius de Phare lui conſeilla de ſe joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet étoit fait pour le ſéduire. Il fit auſſitôt la paix avec les Etoliens, équipa une flotte, & ſe mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, qu'il revint honteuſement, une frayeur ſubite s'étant emparée de ſon armée. Il fit enſuite avec Annibal un traité, dont il ne tira aucun avantage [*].

Sur ces entrefaites, il s'éleva des diſſentions dans Meſſene. Il y alla ſous prétexte de rétablir la paix, & il ſe fit un plaiſir d'augmenter les troubles. Comme Aratus & ſon fils lui firent des remontrances à ce ſujet, il les fit empoiſonner, ſachant d'ailleurs qu'ils blâmoient ſes injuſtices & ſes débauches. Aratus étoit préteur pour la dix-ſeptieme fois.

Il recommença auſſi-tôt la guerre : mais les Etoliens appellerent les Romains, qui le défirent, & il fut forcé de ſouſcrire à un traité, par lequel il ſe trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna ſon fils Démétrius en ôtage. Les Romains ſe déclarerent alors les protecteurs

[*] Je paſſe rapidement ſur les événemens de ces tems ; parce qu'ils appartiennent plus à l'hiſtoire romaine qu'à l'hiſtoire de la Grece.

de la liberté, & en cette qualité, ils entretinrent les divisions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalousie pour Démétrius, qui avoit mérité l'estime des Romains; & séduit, par les fausses accusations de Persée, un autre de ses fils, il le fit empoisonner. Il ne fut pas néanmoins long-tems à reconnoître qu'il avoit été trompé; & il formoit le projet de faire passer la couronne sur la tête de son neveu, fils d'Antigone, lorsqu'il mourut.

Persée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Emile, & mourut à Albe. Les deux derniers de ses enfans finirent leurs jours en prison. L'aîné, Philippe, obtint son élargissement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de son écriture l'éleva dans la suite à l'emploi de greffier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainsi finit celui dont les ancêtres avoient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre étoit trop peu pour eux. La Macédoine devint une province romaine.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'étoit éteinte depuis Agésipolis IV, qui avoit succédé à Cléomene; & cette république étoit livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paroissoient puissans, parce qu'ils avoient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grece ait eu, & ce fut le dernier.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchoient à grands pas à celle de la Grece entiere, affoiblissant les Grecs par les Grecs, sans montrer encore toutes leurs forces. Ils offroient leur médiation pour terminer des troubles qu'ils entretenoient: ils envoyoient

des ambaſſadeurs pour prendre connoiſſance des différens qu'ils ſuſcitoient : ils ſe faiſoient des partiſans par leurs bienfaits : ils rempliſſoient les villes de traîtres : ils tendoient continuellement des pieges ; en un mot, ils ſe conduiſoient comme s'ils n'avoient point eu d'armées.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur foibleſſe. Ils oſerent mépriſer les Romains : ils inſulterent leurs députés : ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille & les défit. Sur ces entrefaites, le conſul Mummius vint achever une conquête facile, & la Grece fut réduite en province romaine, ſous le nom de province d'Achaïe.

Athenes, depuis long-tems, étoit ſans conſidération. Elle ne ſavoit que flatter la puiſſance dominante, & par-là, elle conſervoit ſa démocratie. Elle avoit été ſecourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à ſoutenir contre les Acarnaniens & contre Philippe. Cependant lorſque toute la Grece étoit ſoumiſe, elle fut aſſez imprudente pour s'allier avec Mithridate. Ariſtion lui fit faire cette démarche : & ſoutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le ſiege d'Athenes : il livra cette ville pendant un jour à la fureur des ſoldats, & fit périr Ariſtion dans les tourmens. Cette république néanmoins conſerva ſa démocratie : elle eut le titre d'amie & d'alliée des Romains ; & elle devint l'école, où ces hommes qui ne ſavoient encore que conquérir, vinrent apprendre à penſer. Les Athéniens obtinrent en quelque ſorte par leurs talens l'empire que les armes leur avoient enlevé : empire moins orageux, plus juſte, & plus glorieux, ſans doute.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Objet de ce livre.

Les premiers philoſophes ont regardé autour d'eux, & auſſi-tôt ils ont cru tout comprendre. Il ſemble que leur premiere penſée ait été : *nous voyons tout, nous pouvons rendre raiſon de tout.* Ils voyoient, comme en ſonge, l'univers ſe former à leurs yeux : ils rêvoient les principes des choſes, leurs eſſences, leur génération : & ils ne s'éveilloient point.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les anciens, c'eſt-à-dire, les premiers ignorans, ſe ſont crus inſtruits. Malheureuſement, parce qu'ils croyoient l'être, on n'a pas douté qu'ils ne le fuſſent. On a cru ſur leur parole pouvoir s'inſtruire d'après eux ; & leur ignorance a été pendant des ſiecles une découverte à faire. Vous verrez les Grecs interroger les Egyptiens, parce que les Egyptiens étoient leurs anciens. Par la même raiſon, vous verrez les Romains interroger les Grecs, & nous, à notre tour, nous interrogerons les Grecs & les Romains.

Les empires ſe ſuccedent, & ſous leurs ruines les nations s'enſéveliſſent : mais les opinions reſ-

tent. Elles sont de tous les âges: elles ne vieillissent point. Lors même qu'il paroit se faire une révolution dans la façon de penser, souvent cette révolution est moins une opinion nouvelle, qu'une ancienne opinion qui se déguise.

Avant d'avoir rien observé, les philosophes ont entrepris de tout expliquer, se faisant des questions, sans savoir si la solution en étoit possible ou impossible; & se flattant de tout découvrir, lorsqu'ils n'avoient aucun moyen pour faire des recherches, ou même lorsqu'ils ne savoient pas ce qu'ils cherchoient. Curieux uniquement des choses qui n'étoient pas à leur portée, ils combinoient des idées vagues, obscures ou fausses, ils faisoient des hypotheses; & parce qu'ils n'observoient pas, ils produisoient continuellement les mêmes opinions, sous de nouvelles formes.

Vous ne serez donc pas étonné, si je vous dis que toutes les opinions des philosophes de l'antiquité sont comme concentrées dans un petit cercle d'idées, où elles se confondent. Aucun d'eux ne s'élance audelà. Tous sont attirés vers ce centre, en raison de l'ignorance qui les y ramene.

La vraie philosophie ne fait que de naître, & c'est l'observation qui a imprimé au génie, cette force, qui étend la sphere de nos connoissances. Cependant, quelle que soit cette sphere, elle a des bornes que nous ne pouvons franchir. Moins nés pour la lumiere que pour les ténébres, nous retombons toujours vers ce centre, d'où nous nous sommes écartés. Mais si nous sommes condamnés à ignorer bien des choses,

il eſt au moins en notre pouvoir d'éviter ſouvent l'erreur. Accoutumons-nous à ne juger que de ce que nous pouvons véritablement connoître : ignorons le reſte ſans inquiétude, & avouons notre ignorance......

Il ſemble que les erreurs de l'eſprit humain méritent peu d'être étudiées. En effet, pourquoi perdre dans de pareilles recherches, un tems qu'on pourroit employer à acquérir de vraies connoiſſances ? Cette réflexion, Monſeigneur, prouve qu'il faut s'appliquer à cette étude avec beaucoup de réſerve. Il ne s'agit pas d'étudier des opinions pour ſavoir des opinions : rien ne ſeroit plus frivole. Il les faut étudier, comme un pilote étudie les naufrages de ceux qui ont navigé avant lui.

Les erreurs ſont le partage de ceux qui commencent. Si nous avions précédé ceux qui ſe ſont égarés, nous nous ſerions donc égarés comm'eux. Par conſéquent, nous nous égarerions encore, ſi aujourd'hui nous avions nous-mêmes à commencer.

Or, lorſqu'on tente une choſe, ſans avoir aucune connoiſſance des tentatives des autres, on eſt dans le même cas, que ſi on étoit le premier à la tenter. On eſt donc expoſé aux mêmes erreurs.

Nous commencerions donc par raiſonner mal, ſi nous raiſonnions ſans ſavoir comment on a raiſonné avant nous. Nous referions les ſyſtèmes qu'on a fait, nous répéterions les abſurdités qu'on a dit ; & on les répéteroit d'après nous, juſqu'à que quelqu'un ayant obſervé les routes qui nous auroient engagés d'erreurs en erreurs,

apprit enfin à les éviter, & se trouvât dans le chemin des découvertes. C'est ainsi, Monseigneur, que les philosophes modernes se sont éclairés ; & c'en est assez pour vous faire comprendre, qu'en vous faisant un tableau des différentes opinions, je vous donnerai dans l'espace de quelques jours l'expérience de plusieurs siecles.

D'après tout ce que je viens de dire, vous jugez, Monseigneur, que mon dessein n'est pas de m'appesantir sur des systèmes, qui ne sont que de vieux monumens des premiers efforts de l'esprit humain dans son enfance. Il ne s'agit pas de les développer dans tout leur détail. J'en veux seulement tirer pour vous des leçons utiles. Voilà l'objet que je me propose, & c'est dans cet esprit que vous devez étudier.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur les opinions des anciens.

On conçoit que les opinions sont plus anciennes que les monumens, qui auroient été propres à les conserver. Il y avoit long-tems que les sociétés civiles étoient formées, lorsque les hommes ont imaginé des moyens pour transmettre leurs pensées d'âge en âge, & cependant les corps de doctrine avoient commencé avec ces sociétés.

Il est même naturel de supposer que les différentes opinions, dont on a fait des corps de doctrine, sont antérieures aux tems où les hommes

ont commencé à former des sociétés civiles. Car les premiers législateurs ont moins pensé à créer des opinions, qu'a recueillir, avec quelque choix, celles qu'ils trouvoient établies. C'est dans les conventions tacites, qu'ils ont pris les premieres loix positives. Or, ces conventions n'étoient que le résultat des opinions qu'on avoit avant la formation des sociétés ; &, parmi ces opinions, celles qui avoient prévalu, formoient le corps de doctrine, d'après lequel on se conduisoit.

Vous voyez donc que les premieres opinions remontent, pour ainsi dire, aux premieres pensées des hommes ; & vous jugez encore que les circonstances ont dû les changer & les altérer de bien des manieres, long-tems avant qu'on eût des moyens pour les transmettre. Il ne les faudroit donc pas chercher dans les monumens historiques.

Elles ont dû souffrir bien des altérations, lorsque l'unique moyen de les conserver étoit de les confier à la mémoire. Un mot pouvoit être substitué à un autre : il pouvoit dans différens âges, avoir des acceptions différentes ; & dans le même, il pouvoit encore être entendu différemment. Ces inconvéniens où nous tombons aujourd'hui, devoient être beaucoup plus fréquens dans les siecles où l'on n'écrivoit pas : car tant que les hommes n'ont pas su écrire, ils n'ont pas su donner au langage cette précision qui écarte toute équivoque & toute obscurité. Ils saisissoient vaguement des idées mal déterminées, des notions trop compliquées ; & ils prononçoient les mêmes mots, sans avoir exactement la même façon de penser.

C'eſt ainſi que les opinions s'alterent inſenſiblement, lorſque les mêmes mots les tranſmettent de génération en génération. Que ſera-ce donc, lorſqu'elles paſſeront par pluſieurs langues ?

La poëſie pouvoit être de quelques ſecours à la mémoire. On le ſentit de bonne heure, & les poëtes ont été par-tout les dépoſitaires des opinions. Mais ils ne pouvoient qu'abuſer de ce dépôt dans ces tems, où les eſprits encore groſſiers, préféroient le merveilleux au vraiſemblable. Ils en abuſerent donc, & les fables ſe multiplierent.

L'écriture hiéroglyphique, employée au même effet, avoit les inconvéniens de la poëſie & de plus grands encore. Propre à rendre les idées ſenſibles, ce n'eſt que bien imparfaitement qu'elle exprime les idées abſtraites: à peine les indique-t-elle. Les ſignes obſcurs, équivoques, dont elle ſe ſert, montrent toute autre choſe que ce qu'elle dit; & ſon langage allégorique eſt un tiſſu d'énigmes à deviner.

Il eſt de la nature des allégories de ſouffrir ſucceſſivement des interprétations différentes. On peut même aſſurer que la plus grande marque d'eſprit étoit de leur donner des ſens détournés, pour les accomoder au beſoin qu'on en avoit. L'écriture hiéroglyphique devoit donc contribuer à changer les opinions: mais elle cachoit les changemens, & les opinions paroiſſoient les mêmes, parce que les ſignes allégoriques, deſtinés à les conſerver, ne changeoient pas. C'eſt ainſi qu'après pluſieurs ſiecles, les nations croyoient quelquefois penſer, comme elles avoient

toujours pensé. La doctrine qu'elles enseignoient, étoit l'ouvrage d'une longue suite d'interprètes, & cependant elles l'attribuoient tout entiere à un seul auteur.

Il se sera fait dans les corps de doctrine des changemens plus grands & plus subits, lorsque les émigrations des peuples & les révolutions des empires auront mêlé & confondu les opinions comme les nations. On ne peut pas supposer, par exemple, que les Egyptiens aient conservé invariablement la même façon de penser sous les rois pasteurs, sous les rois d'Ethiopie, sous les Perses & sous les successeurs d'Alexandre. Il est même vraisemblable que bien des opinions faisoient une partie des dépouilles, que Sésostris enleva aux nations vaincues. Les peuples de l'Asie ont aussi pensé différemment dans des tems différens : car les émigrations ont été fréquentes parmi eux, & ils ont été exposés à de grandes révolutions.

Quoiqu'il se soit fait bien des changemens dans les opinions, quoiqu'il ne soit pas possible de les observer dans les siecles où elles ont commencé ; il est cependant facile de comprendre comment les mêmes ont quelquefois été communes à plusieurs peuples, qui ne se les communiquoient pas.

Les hommes portent les mêmes jugemens, lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances, avec la même maniere de voir. Or, les principales circonstances sont au moins les mêmes pour eux, toutes les fois qu'ils ont les mêmes besoins & en même nombre ; & ils ont la même maniere de voir, toutes les fois qu'également

dépourvus d'expérience, ils font également ignorans. Dans tous les climats, les sociétés se sont donc fait à leur naissance à-peu-près les mêmes opinions: car les hommes ayant commencé par-tout avec les mêmes besoins & avec la même ignorance, ils se sont trouvés par-tout dans des circonstances à-peu-près semblables & avec la même maniere de voir.

D'après cette réflexion, vous pouvez prévoir, que vous remarquerez dans les opinions anciennes un fond qui sera à-peu-près le même chez tous les peuples profanes [*]. Ce fond variera avec le tems, parce que les circonstances varieront elles-mêmes: mais les changemens seront succéssivement analogues les uns aux autres. Les fables qu'on croira, prépareront à croire celles qu'on ne croit pas encore; & on ira par analogie d'opinion en opinion. C'est par cette analogie que les mêmes erreurs se propageront, s'accomoderont de tous les climats, se transplanteront, se grefferont, pour ainsi dire, sur les tiges que chacun produit.

Cette analogie est facile à concevoir, quand on considere d'une vue générale l'esprit humain & les jugemens qu'il porte. Mais si on veut observer en détail les différentes opinions, alors l'analogie est un fil qui nous échappe, parce que nous ne pouvons pas nous représenter succéssivement toutes les circonstances par où les

[*] On comprendra, sans que je le dise, qu'il ne s'agit point ici du peuple de Dieu. Je ne parle que des peuples qui ont été abandonnés à eux-mêmes.

hommes ont passé. C'est une difficulté de plus à surmonter pour vous rendre compte des opinions des anciens. Heureusement il importe bien moins de savoir précisément l'erreur de tel peuple ou de tel philosophe, comment ce peuple ou ce philosophe a pu se tromper. C'est pourquoi, Monseigneur, vous ne devez pas attendre de moi que j'expose exactement toutes les opinions, dont j'aurai occasion de parler. Vous devez voir seulement si, d'après la façon de penser que j'attribuerai aux anciens, il ne vous sera pas possible à vous de penser mieux. C'est tout le fruit que vous devez retirer de cette étude.

Vous savez qu'en Egypte & en Asie, les arts ne sortoient point des familles qui les cultivoient. Le métier du pere étoit un patrimoine pour le fils: la loi le lui assuroit par un privilege exclusif. Il en étoit de même des opinions, qu'on a honoré du nom de philosophie: elles appartenoient aux seules familles sacerdotales qui en avoient le dépôt.

Il est vraisemblable qu'originairement les prêtres enseignoient au peuple toute la doctrine, dont ils étoient les dépositaires. Je me fonde sur ce que, dans les commencemens des sociétés civiles, cette doctrine n'étoit & ne pouvoit être qu'une collection des opinions que les circonstances ou quelques législateurs avoient répandu. Elle appartenoit donc à tout le monde : elle étoit l'ouvrage même de la société; & je ne vois pas comment, ni pourquoi on auroit imaginé de faire un mystere de quelques-uns des dogmes qu'elle renfermoit.

D'ailleurs les prêtres ne formoient pas alors

un corps séparé du reste des citoyens. Les peres de famille, les chefs du gouvernement étoient les seuls prêtres. Ils enseignoient le culte public, & les idées, qu'ils s'en formoient, ne pouvoient être dans les commencemens que des idées communes à tous.

Si dans la suite ils y ont ajouté quelque chose, ils n'en ont pas fait un mystere. Au contraire, flattés d'éclairer leurs concitoyens, ou de passer pour les avoir éclairés, ils ont travaillé à répandre leurs opinions. Tout dépose que dans l'origine des sociétés, on a cherché la célébrité par cette voie, puisque tous les peuples de l'antiquité ont célébré les citoyens, auxquels ils ont cru devoir leur culte, leurs dogmes, leurs arts ; puisque tous ont conservé les noms des hommes qu'ils ont regardé comme leurs maîtres.

Dans la suite les souverains ; ne pouvant pas vaquer à tout par eux-mêmes, chargerent du soin des cérémonies religieuses quelques citoyens qu'ils choisirent à cet effet ; & parce qu'on pensoit qu'une profession ne pouvoit jamais être mieux exercée, que lorsque les fils l'avoient apprise de leurs peres, le sacerdoce devint naturellement le partage des seules familles, auxquelles il avoit d'abord été confié. C'est alors que les prêtres commencerent à faire un corps séparé du reste des citoyens.

Tout corps a des intérêts particuliers, qui ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt général. Ambitieux de s'agrandir, il cherche la considération, les richesses, la puissance: son utilité est sa suprême loi: c'est encore celle de tous ses

membres, parce que tous croient partager les avantages qu'ils lui procurent.

Les différens corps qui se forment dans un état, attirent donc chacun à eux les avantages qui devroient être communs à toute la société. Cependant le bien général sert de voile à leur ambition : c'est le prétexte de toutes leurs démarches ; & ils en imposent d'autant plus facilement, qu'ils s'en imposent peut-être à eux-mêmes : il est possible qu'ils croient que la prospérité publique tient tout-à-fait à la leur ; que leur gloire est celle de l'état même ; & que s'ils ne florissent pas, rien ne peut florir. Ainsi c'est de la meilleure foi du monde, qu'ils sacrifient tout à leur agrandissement.

Tout corps a donc naturellement des secrets, & ces secrets sont les moyens qu'il emploie pour s'agrandir au préjudice de la société entiere. Ils sont d'autant mieux gardés, que les membres eux-mêmes ne savent pas qu'ils en ont ; parce qu'ils en ont, sans avoir formé le projet d'en avoir. Cependant ils se conduisent en conséquence, & c'est ce qu'on appelle en eux l'esprit du corps.

On conçoit que chez les idolâtres les prêtres auront eu de bonne heure des secrets. C'étoit leur intérêt de se prévaloir de la crédulité : ils s'en feront donc prévalus. On ne pourroit pas même toujours les en blâmer : car dans ces tems où les peuples ne pouvoient être conduits que par des superstitions grossieres, c'étoit quelquefois un avantage pour eux d'être trompés.

Il y a une époque où les prêtres des idoles, sans l'avoir prévu, ont paru en possession de

bien des secrets. C'est lorsque l'usage général de l'écriture alphabétique ne laissa qu'à eux l'intelligence des anciens hiéroglyphes. Alors ils eurent exclusivement le dépôt des sciences. L'écriture alphabétique relégua dans les temples le peu qu'on savoit : elle mit pour long-tems les peuples hors d'état de s'instruire ; & elle commença par retarder les progrès de l'esprit humain, auxquels dans la suite elle devoit contribuer.

Comme une vieille tradition déposoit qu'on avoit autrefois écrit en caracteres hiéroglyphiques toutes les connoissances qu'on vouloit conserver, la prévention pour l'antiquité fit penser que cette écriture renfermoit tout ce qu'on peut savoir. Ce fut donc assez de paroître en avoir l'intelligence, pour paroître instruit.

Alors ce ne fut plus le tems d'acquérir de la considération, en publiant des découvertes. Un moyen plus sûr & plus commode s'offroit à ceux qui passoient pour avoir le dépôt des sciences : c'étoit de faire un mystere de ce qu'ils savoient ou paroissoient savoir. Ainsi pendant que les prêtres continuoient d'enseigner ouvertement tout ce qui concernoit le culte public, ils réserverent pour eux des opinions qu'ils ne jugeoient pas à propos de communiquer ; & ils furent d'autant plus jaloux de les tenir cachées, qu'ils reconnurent, qu'en affectant un grand mystere, ils donnoient de leur savoir une idée plus avantageuse. Ce ne fut qu'après des épreuves, qu'on pût être initié à leurs mysteres. Elles étoient si rudes, qu'elles paroissoient devoir ôter toute curiosité ; & lorsqu'on avoit eu le courage de les soutenir,

ſoutenir, on ſe trouvoit lié par des ſermens ſi terribles, qu'on n'oſoit rien révéler.

Les prêtres d'une grande monarchie ne formoient pas un ſeul corps, & ne profeſſoient pas exactement la même doctrine. Il y avoit autant de corps de prêtres & autant de doctrines ſecretes, qu'il y avoit de provinces; parce qu'auparavant les provinces avoient eu chacune leurs dieux & leur culte, comme leurs ſouverains.

Ces corps ſéparés étoient tous également jaloux de leurs opinions. Ils ne ſe les communiquoient pas les uns aux autres. La tradition les tranſmettoit des peres aux fils, comme un dépôt auquel nul étranger ne devoit toucher. C'étoient autant de ſectes, qui jouiſſoient ſéparément de leurs connoiſſances ou de leurs préjugés. Elles n'élevoient pas de ces queſtions, qui, en attirant l'attention du public, pouvoient humilier les unes & donner la célébrité aux autres; & ſi elles ne ſongerent pas à s'éclairer mutuellement, elles ne ſongeoient pas plus à ſe combattre. Il a été un tems où les philoſophes, ainſi que les ſouverains, ne connoiſſoient pas encore l'ambition des conquêtes.

De toutes ces obſervations il faut conclure 1°. que les doctrines tranſmiſes avec ce myſtere. pouvoient varier continuellement, & paroître néanmoins toujours les mêmes allégories, les mêmes ſymboles & les mêmes hiéroglyphes.

2°. Que les ſciences devoient reſter à-peu-près dans l'état où elles avoient été portées par ceux qui les avoient cultivées lorſqu'on les enſeignoit ſans myſtere. En effet, il étoit difficile que l'eſprit humain fit des progrès dans ces tems

où les hommes instruits craignoient de se communiquer leurs connoissances. Les murs des temples où les sciences étoient renfermées, interceptoient nécessairement la lumiere.

3°. La derniere conséquence, c'est qu'il étoit impossible de connoitre exactement toutes les opinions d'un peuple. Pour avoir été initié, par exemple, dans un temple des Egyptiens, on ne savoit pas les secrets qui restoient cachés dans les autres : & d'ailleurs on ne pouvoit pas s'assurer que les prêtres révélassent toujours à ceux qu'ils initioient, toutes les connoissances qu'ils croyoient avoir acquises.

Vous pouvez juger actuellement si les Grecs, qui sont pour nous les dépositaires de toute l'antiquité profane, ont été à portée de bien connoitre les opinions des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, &c. Cette recherche auroit été moins difficile, qu'ils l'auroient mal-faite encore.

Quoiqu'ils aient excellé dans bien des genres, ils avoient peu d'érudition, & encore moins de critique. Superstitieux, crédules, amateurs du merveilleux, ils remplissoient avec des fables les tems qu'ils ignoroient. Si les premiers siecles de leur histoire leur ont été inconnus, malgré tous les motifs qui rendoient pour eux cette recherche si intéressante, quelle a dû être leur ignorance sur tous les autres peuples, qu'ils confondoient sous le nom méprisant de barbares? Ils auroient effacé, s'ils l'avoient pu, jusqu'aux traces qui montroient que les arts & les sciences leur venoient de l'étranger.

D'après cette façon de penser, ils ont toujours ramené tout à eux. Ils ont tout brouillé,

tout confondu, jugeant avec prévention de tout ce qui n'étoit pas grec, croyant qu'on tenoit d'eux ce qu'ils tenoient des autres, mêlant leurs fables aux opinions des étrangers, pensant que leurs idées & leurs mœurs devoient se trouver par-tout, & méprisant les nations où ils ne les trouvoient pas.

C'est par leurs poëtes, par leurs philosophes & par leurs historiens qu'ils ont connu l'Egypte. Leurs poëtes ne leur en ont donné que des notions confuses, fabuleuses, & ramassées parmi les traditions vulgaires.

Les philosophes Grecs avoient en général peu de critique : d'ailleurs ceux qui avoient été initiés aux mysteres des Egyptiens, ont affecté eux-mêmes une doctrine secrete.

Quand aux historiens, tels qu'Hérodote, Diodore & Plutarque, ils ne sont pas toujours d'accord. C'est que, s'il y a peu d'hommes qui sachent voir un fait avec toutes ses circonstances, il y en a moins encore qui sachent voir les opinions telles qu'elles sont. D'ailleurs cette différence peut encore provenir de ce que ces historiens n'auront pas interrogé les mêmes colleges de prêtres, ou de ce qu'ayant voyagé en Egypte dans des tems différens, ils n'y auront pas trouvé la même façon de penser. Il y a plus de trois cens ans d'Hérodote à Diodore, & plus d'un siecle de Diodore à Plutarque.

Lorsqu'Hérodote parle des Egyptiens, c'est toujours d'après les prêtres : il ne cite jamais aucun historien. Si l'Egypte en a eu, ce n'est donc que fort tard. Aucun n'est venu jusqu'à nous. Il ne nous reste que quelques fragmens

de Manéthon, prêtre qui vivoit sous les deux premiers Ptolémées, & qui a pu écrire trois cens ans avant J. C. Mais son histoire paroit n'avoir été qu'un roman, imaginé pour exagérer l'antiquité de sa nation.

Il semble que les Grecs étoient plus à la portée des Perses : cependant ils les ont peu connus. On voit même qu'ils ont été peu curieux d'en connoitre la façon de penser, puisque dédaignant d'en apprendre l'histoire, ils ne l'ont pour ainsi dire commencée qu'aux conquêtes de Cyrus, & qu'ils ne disent rien d'assuré sur les premieres années de ce monarque.

Ils ont fait un cas singulier des philosophes indiens : mais c'est sur le rapport des soldats, qui, à la suite d'Alexandre, n'avoit fait que passer dans les Indes. Callisthène n'y passa pas : il mourut l'année même de cette expédition. Cependant c'est peut-être le seul dont le témoignage eût été de quelque poids. Pour Anaxarque, on ne sait à quoi il étoit propre : on voit seulement en lui un vil courtisan, qui n'étudioit que les caprices de son maître.

Les Grecs n'ont pas mieux connu les Scythes, dont ils étoient plus voisins. Car ils en disent peu de chose ; & cependant ils les louent beaucoup : ce qui est une preuve tout à la fois de l'ignorance & de la prévention avec laquelle ils en ont jugé.

Les Romains nous éclairent encore moins sur les opinions des anciens peuples. Plus faits pour conquérir que pour observer, ils n'ont pas même étudié les nations qu'ils ont conquis. Sans curiosité, sans critique, ils ont répété ce que les

Grecs avoient dit. Ils n'ont fait aucunes recherches sur les tems antérieurs à leurs conquêtes ; & parce qu'ils se croyoient les maîtres du monde, ils paroissent n'avoir pas soupçonné l'existence des pays où leurs armes n'avoient pas pénétré.

C'est par eux que nous aurions pu connoître les Carthaginois, les anciens habitans de l'Espagne, les Gaulois & les Germains; mais ils ne nous en donnent que des notions très-imparfaites. Nous ne saurions même, d'après leurs historiens, nous faire une idée exacte du gouvernement de Carthage.

Quand ils auroient voulu s'instruire des opinions des Gaulois & de celles des Germains, ils ne l'auroient pas pu. César & Tacite l'ont tenté inutilement. C'est que chez ces peuples il n'étoit permis d'écrire ni l'histoire ni la doctrine. La tradition s'en conservoit dans des vers qu'on apprenoit par cœur, & il y avoit les plus grandes malédictions contre ceux qui en révéleroient quelque chose aux étrangers.

D'après ces réflexions, vous jugez Monseigneur, que j'aurai peu de chose à dire sur les opinions de tous ces peuples.



CHAPITRE III.

Pourquoi les progrès de l'esprit humain sont dans quelques genres plus rapides & plus grands, & au contraire plus lens & plus foibles dans d'autres.

POUR rendre raison de ce phénomene, il suffit de considérer les arts & les sciences, d'un côté par rapport aux besoins de faire des découvertes, & de l'autre par rapport aux moyens de reconnoître les méprises où l'on tombe.

L'agriculture est le premier art que les sociétés civiles ont eu besoin de perfectionner. On a vu ou cru voir les moyens qui la rendent féconde : on a essayé de la rendre fertile, en la cultivant : on a tenté des expériences.

Des observations mal faites auront sans doute fait adopter, comme vraies, des suppositions qui n'avoient pas de fondement. Mais les tentatives qui n'auront pas réussi, auront fait voir la fausseté des suppositions. Les mauvaises recoltes auront contraint d'abandonner un systême pour lequel on étoit prévenu. On se sera instruit par ses fautes : & les progrès de l'agriculture auront été en proportion du besoin de rendre la terre fertile, & de la facilité de reconnoître les méprises où l'on tomboit.

La perfection de l'agriculture dépend de la

connoissance des saisons. Le laboureur est donc dans la nécessité de devenir astronome. Plus il a besoin de connoître le cours des astres, plus il se hâte de le supposer tel qu'il l'imagine, & il commence par faire un faux systême. Mais comme après quelques années, ses hypotheses ne s'accordent pas avec l'ordre des saisons, sa prévention, quelque grande qu'elle soit, ne peut tenir contre une erreur palpable. Il recommence donc ses observations, il fait de nouvelles hypotheses : l'expérience corrige ses méprises, & l'astronomie fait des progrès.

Telle est donc en général la méthode que suit l'esprit humain dans les arts qu'il crée & qu'il perfectionne. Il recueille des observations, il fait les hypotheses que ces observations indiquent, & il finit par les expériences qui confirment ou qui corrigent ses hypotheses.

C'est ainsi que la géométrie, si nécessaire aux arts, à l'astronomie & à la physique, a commencé & s'est perfectionnée elle-même. Dans la plus grande imperfection, elle avoit au moins l'avantage de n'offrir que des idées sensibles, qui se déterminoient facilement. Sans doute, il arriva souvent qu'on ne les saisit qu'à peu-près, & qu'on se contenta d'approcher des rapports qu'on cherchoit. Mais àmesure qu'on voulut perfectionner les arts, on éprouva les inconvéniens d'une géométrie aussi grossiere. On chercha donc des méthodes, & on en trouva. Celui qui le premier imagina de mesurer un angle avec un arc de cercle, répandit une grande lumiere sur ces sortes de recherches.

D'un côté, l'utilité sentie par le besoin, de

l'autre les méprises apperçues par l'expérience : voilà donc les causes des progrès de l'esprit humain. En effet, vous concevez que les hommes n'étudieront, qu'autant qu'ils sentiront le besoin de s'instruire ; & vous jugez qu'ils ne s'instruiront par l'étude, qu'autant qu'ils auront des moyens pour reconnoitre leurs méprises. D'après cette seule considération, il est aisé de comprendre que les progrès seront lens dans certains genre, que dans d'autres ils seront rapides, & qu'il en est enfin auxquels on s'appliquera sans succès.

Les progrès de l'art militaire par exemple devoient être lens, quoique dès les commencémens les peuples se soient fait un besoin d'être toujours armés. On supposoit que le courage & le nombre décidoient uniquement du sort des combats ; & il étoit d'autant plus naturel de faire cette supposition, que lorsqu'on ne connoissoit pas encore d'autre regle, l'expérience même paroissoit en assurer la vérité. Comme le vainqueur n'avoit pas cherché à mettre de l'ordre & de la discipline dans ses troupes, le vaincu ne s'appercevoit pas que le défaut d'ordre & de discipline, avoit été la cause de sa défaite. On se battoit donc sans avoir occasion de remarquer ses fautes. La guerre paroissoit un jeu de hasard, où l'on pouvoit être heureux après avoir été malheureux ; & on se bornoit à l'espérance de vaincre, sans en chercher les moyens.

L'art de gouverner les peuples s'est perfectionné avec la même lenteur ou avec plus encore, & la raison en est la même. Vous avez vu que les sociétés n'ont d'abord eu pour loix que

des usages introduits par les circonstances. On a supposé que ces usages étoient suffisans, & ils ont paru l'être, tant que les sociétés ont eu des besoins & peu de vices. L'expérience paroissoit donc confirmer cette supposition. En conséquence, on se prévint par les coutumes anciennes; & on ne commença à les tenir pour suspectes, que lorsque les désordres, parvenus au comble, forcerent à remarquer les défauts d'une mauvaise législation.

Mais la réforme du gouvernement n'étoit pas une chose facile. Combien de choses à combiner pour corriger les anciens abus, & pour en prévenir de nouveaux! quelles connoissances & quelle prévoyance ne demandoit pas une pareille entreprise! Cependant les nouvelles méprises où l'on tomboit, ne pouvoient être reconnues que lorsque l'expérience forçoit à les remarquer. Alors elles avoient pour elles la coutume, & on les défendoit encore par préjugés. Cette prévention pouvoit aveugler ceux-mêmes qui avoient l'autorité: ou, s'ils l'avoient secouée, ils étoient forcés à la respecter dans le public. Ainsi ne pouvant remédier aux maux qu'ils voyoient, ils se contentoient d'y apporter des palliatifs; & les nouveaux réglemens étoient moins des réformes que des changemens provisionnels qui occasionnoient de nouveaux abus. Par-là les désordres se trouvoient enfin en si grand nombre & si compliqués, que l'expérience, qui les faisoit remarquer, n'indiquoit plus aucun remede, & ôtoit toute espérance de les voir cesser.

La lenteur ou la rapidité avec laquelle l'expérience nous fait remarquer nos méprises, décide

de la lenteur & de la rapidité de nos progrès dans chaque genre d'étude. C'est pourquoi l'art de gouverner se perfectionne plus lentement que l'art militaire, comme l'art militaire se perfectionne lui-même plus lentement que l'agriculture & que l'astronomie. Vous pouvez, d'après cette regle, observer la navigation, la physique, la médecine, en un mot, les arts & les sciences, & vous comprendrez pourquoi nos progrès sont lens ou rapides.

Plus il est difficile aux hommes de connoître leurs méprises, plus ils s'égarent. Alors une erreur est le germe d'une infinité d'autres, & on va par analogie, comme nous l'avons remarqué, d'absurdité en absurdité. Voilà pourquoi les idolâtres ne savent pas ouvrir les yeux sur leurs superstitions : car ce n'est pas ici comme dans l'agriculture & l'astronomie, où l'expérience corrige les erreurs.

La raison pouvoit élever les hommes à la connoissance d'un seul dieu : mais ils n'ont pas raisonné. Ils ont craint quelque chose, & de tout ce qu'ils ont craint, ils en ont fait autant de divinités.

Dès qu'une fois la crainte a fait plusieurs dieux, elle paroît confirmer qu'il y en a en effet plusieurs. Car étant toujours la même, elle fait adopter comme autant de vérités, tous les mensonges qui affermissent dans une premiere croyance. Ainsi de nouvelles erreurs entretiennent dans des erreurs anciennes, & on croit à toutes avec d'autant plus de confiance, qu'on croit à un plus grand nombre.

Cependant les superstitions sont enseignées par

les miniſtres des autels : les chefs du gouvernement les font ſervir à leurs vues : les législateurs font parler les dieux, & les philoſophes accommodent leurs opinions à des préjugés qu'ils ne ſavent pas détruire, & qu'ils partagent quelquefois. Ainſi la ſuperſtition, la législation & la philoſophie ne ſont plus qu'un corps de doctrine, où les erreurs en grand nombre, confondues avec un petit nombre de vérités, enveloppent de ténebres les nations qui paroiſſent d'ailleurs s'éclairer.

Il ſuffit de conſidérer la philoſophie à ſon origine, pour juger qu'elle devoit être des ſiecles avant de faire des progrès. Les philoſophes ont mal commencé, & l'analogie les a conduits d'erreurs en erreurs, bien plus rapidement qu'elle ne nous conduit aujourd'hui de vérités en vérités.

Leur premier & principal objet a été d'expliquer l'origine & la génération de tout ce qui exiſte. Mais ils ne pouvoient pas obſerver cette origine & cette génération. Ils ne la pouvoient donc pas découvrir.

Quelle conduite ont-ils donc tenu dans cette recherche? Ils ont raiſonné d'après les préjugés reçus : ils ont eſſayé de ſe faire des idées moins communes : ils ont dit des abſurdités plus ingénieuſes : ils ſe ſont perdus dans des abſtractions : enfin ils ont expliqué la génération de l'univers, d'après la génération mal obſervée de quelques effets.

Voilà les ſeuls matériaux dont ils faiſoient uſage. Cependant, comme l'obſervation ne leur avoit rien appris, l'expérience ne pouvoit ni confirmer ce qu'ils croyoient ſavoir, ni leur faire

remarquer les erreurs où ils tomboient. Il leur étoit donc impoſſible de faire un pas en avant.

J'entends par philoſophie, la connoiſſance de la nature dans les choſes qui ſont à notre portée par l'obſervation : nous obſervons par exemple le cours des aſtres, & nous le connoiſſons.

Elles ſont encore à notre portée par l'analogie, parce que parmi les phénomenes que nous ne pouvons pas obſerver, il y en a dont nous pouvons juger d'après ceux que nous obſervons. Nous jugeons, par exemple, que la terre a une double révolution, parce que nous obſervons cette double révolution dans d'autres planetes.

Ainſi, comme avec l'œil nu, notre vue ne s'étend pas auſſi loin qu'avec l'œil aidé d'un téleſcope, de même avec l'obſervation ſeule, notre connoiſſance ne s'étend pas auſſi loin qu'avec l'obſervation aidée de l'analogie.

L'analogie eſt donc en quelque ſorte à l'obſervation ce qu'un téleſcope eſt à l'œil.

Par conſéquent, autant il nous eſt impoſſible de voir ce qui eſt au-delà de la portée du téleſcope, autant il nous eſt impoſſible de connoître ce qui eſt au-delà de la portée de l'analogie. En un mot l'obſervation & l'analogie déterminent l'étendue de nos connoiſſances, comme nos yeux & nos téleſcopes déterminent l'étendue de notre vue.

Voilà ce que les anciens philoſophes ne paroiſſent pas avoir ſu. Perſuadés qu'ils étoient faits pour pénétrer dans tous les ſecrets de la nature, ils croyoient voir juſqu'aux choſes qui échappent à l'obſervation & à l'analogie. Les obſtacles ne les arrêtoient pas, ils les irritoient au contraire ;

& plus il leur étoit impossible de les surmonter, plus ils redoubloient leurs efforts, parce qu'ils ne se doutoient pas de leur impuissance. Ils ramassoient des préjugés, ils hasardoient des notions vagues, ils renouvelloient de vieilles opinions; ils les présentoient avec de nouvelles subtilités, ils faisoient en un mot, de mauvais systêmes.

Ces systêmes se répandoient avec le même fanatisme que les superstitions des idolâtres, parce qu'ils n'étoient pas moins inintelligibles. Ce sont des erreurs qui se transplantoient dans tous les climats: elles couvroient la terre; & elles paroissoient ne laisser point de place à la vérité comme autrefois les forêts n'en laissoient point à l'agriculture.

Mais il étoit plus difficile d'abattre les erreurs que les forêts, parce que les philosophes étoient plus faits pour multiplier les préjugés que pour les détruire. C'est d'un pied timide qu'ils approchoient eux-mêmes des idoles. Soit crainte, soit aveuglement, ils les encensoient; & se faisant une étude de concilier leurs opinions avec celles du vulgaire, ils paroissoient souvent aussi superstitieux que le peuple.

Tels ont été en général ces hommes de génie, si célebres dans tous les siecles. Vous le voyez, Monseigneur, toute leur conduite démontre la foiblesse de l'esprit humain. Quand vous le comparerez avec douze pêcheurs ignorans, qui, renversant l'empire de l'idolâtrie, élevent sur ses ruines un autel que rien ne peut ébranler, alors rempli de respect, vous rendrez grace au dieu qui vous éclaire: & plus vous réflechirez sur ce

contraste, plus vous sentirez la divinité de la religion dans laquelle vous êtes né. C'est à moi à vous faciliter cette comparaison, en mettant sous vos yeux les superstitions des idolâtres, & les absurdités de leurs philosophes.

Quand j'aurai exposé le peu qu'on sait des opinions des peuples les plus anciens, je m'arrêterai sur les Grecs dont la philosophie est plus connue.



CHAPITRE IV.

Des opinions des Chaldéens [*].

LES Chaldéens reconnoissoient un dieu suprême, une ame du monde qu'ils adoroient sous le nom de *Baal*.

Cet être habitoit des lieux inaccessibles aux mortels : mais il étoit sorti de lui des esprits de différens ordres, pour présider aux différentes parties de l'univers, & pour lui porter nos hommages.

En conséquence, ces médiateurs devenoient l'objet du culte. On devoit le leur adresser dans les parties du monde qu'ils gouvernoient : on devoit donc adorer le soleil, la lune, la terre, &c.

On remarque dans cette doctrine, l'idée con-

[*] C'est d'après l'histoire de la philosophie de Mr. Brucker, que j'exposerai les opinions des peuples & des philosophes.

fuſe d'un premier principe : mais on y trouve auſſi le culte idolâtre, tel que l'ignorance l'avoit introduit. Ce culte ayant été une fois reçu, on ne ſongeoit pas à le révoquer en doute. C'eſt un préjugé auquel tous les philoſophes payens ont en général accommodé leurs opinions, ſoit qu'ils le partageaſſent, ſoit qu'ils n'oſaſſent pas le combattre.

Quelle que ſoit notre curioſité, le deſir de lire dans l'avenir n'a pas été le motif, qui a porté à obſerver les aſtres : car lorſqu'on ne les avoit pas encore obſervés, il n'étoit pas naturel qu'on leur ſuppoſat différentes influences, ſuivant leurs différens aſpects.

Mais puiſqu'on les adoroit, c'étoit une conſéquence qu'on fût frappé, lorſqu'ils offroient des phénomenes, auxquels on ne s'étoit pas attendu. Une éclipſe de lune ou de ſoleil, par exemple, devoit faire craindre le courroux de ces divinités, & ſembloit par conſéquent préſager quelque malheur.

Or, quand les aſtronomes connurent aſſez les révolutions céleſtes pour pouvoir prédire de pareils phénomenes, on jugea que puiſqu'ils prévoyoient les éclipſes qu'on regardoit comme les ſignes du courroux des dieux, ils pouvoient prévoir les maux dont ce courroux menaçoit.

Dès qu'on reconnut que les cieux leur manifeſtoient l'avenir en quelque choſe, on conclut qu'ils le leur manifeſtoient en tout. La crainte avoit perſuadé que les événemens malheureux pouvoient être prédits : l'eſpérance perſuada que les événemens heureux devoient l'être encore. On fut donc curieux de tout prévoir.

Si on ne voyoit pas comment ces prédictions seroient possibles, on ne voyoit pas non-plus pourquoi elles ne le seroient pas; & c'en fut assez pour croire à toutes. Les peuples toujours curieux par crainte ou par espérance, étoient trop ignorans pour n'être pas crédules.

Cette crédulité a précédé l'imposture, qui en a abusé. Lorsqu'on a commencé à juger qu'on pouvoit lire l'avenir dans les cieux, ce n'est pas que les astronomes eussent formé le projet de le persuader, c'est que les peuples s'étoient portés d'eux-mêmes à le croire. Mais ce préjugé étant une fois établi, les astronomes s'en sont prévalus, & ils ont entretenu une erreur qui tournoit à leur avantage.

Les peuples se sont donc trompés eux-mêmes avant qu'on ait pensé à les tromper, & on n'a été imposteur avec dessein de l'être, que parce qu'on vit qu'on l'étoit sans en avoir formé le dessein. C'est ainsi que les astronomes, qui n'observoient d'abord les astres que pour en connoitre le cours, se sont trouvés dans le cas de les observer pour tout prévoir: & se sont faits astrologues, parce qu'on vouloit qu'ils le fussent. Voilà, autant que je puis le conjecturer, comment l'astrologie a commencé chez les Chaldéens & chez d'autres peuples de l'antiquité.

De l'astrologie nâquirent d'autres superstitions. On ne douta point que les astrologues n'eussent un commerce intime avec les intelligences célestes: ils en parurent donc les confidens & les ministres. Alors on jugea que, s'ils lisoient dans les astres, ils devoient lire encore dans toutes les choses qu'on regardoit comme autant de si-

gnes

gnes de la volonté des dieux ; & bientôt on crut qu'ayant tant de connoiſſances, ils devoient avoir la nature entiere à leur diſpoſition. Ils lurent donc dans les ſonges, dans le vol des oiſeaux, dans les entrailles des victimes; ils firent des enchantemens, des évocations : en un mot, ils ſe virent forcés à être devins, augures & magiciens.

Je conjecture néanmoins que la magie n'a pris naiſſance, qu'après qu'on a eu perdu l'intelligence des hiéroglyphes. Les caracteres hiéroglyphiques étant alors devenus des ſignes myſtérieux, on aura oublié qu'ils n'étoient dans l'origine que ſymboles; & parce qu'on voyoit confuſément qu'ils conſervoient quelque rapport avec les choſes qu'ils avoient ſignalées, on aura jugé qu'ils étoient propres à les produire. On imagina, par exemple, qu'on évoqueroit les eſprits, ſi on employoit d'une certaine maniere les caracteres qui en avoient été le ſymbole.

Au reſte on ne peut conſidérer ces choſes que dans leur origine. Elles ſont ſi vagues, ſi confuſes, & elles ont ſouffert tant de variations, qu'il n'eſt pas poſſible d'en ſuivre les progrès ; & il ſeroit d'ailleurs, bien inutile de chercher en quoi conſiſtoit plus particuliérement la magie des Chaldéens.

Nous ne ſavons pas ce qu'ils penſoient ſur la nature du monde. Leur doctrine eſt à cet égard enveloppée d'allégories qu'on ne peut pénétrer. On voit ſeulement qu'ils le croyoient éternel.

On nomme Zoroaſtre celui qu'ils regardoient comme l'auteur de toutes leurs opinions. Mais la plupart des noms anciens ſont moins des noms

propres, que des titres qui désignoient différentes professions. Zoroastre, par exemple, signifie observateur des astres. Il est donc vraisemblable que ce nom a été commun à plusieurs astronomes; & que si dans la suite il a passé pour un nom propre, c'est qu'il aura cessé d'être pris pour un titre. D'ailleurs ce seroit sans fondement qu'on attribueroit à un seul homme toute la doctrine des Chaldéens: formée peu-à-peu suivant les circonstances, elle a été l'ouvrage du tems & de la crédulité des peuples.

Les philosophes chaldéens se nommoient mages. Ils jouissoient à la cour d'une grande considération, parce que dans le vrai, les desirs des princes étoient souvent les astres qu'ils consultoient.



CHAPITRE V.

Des opinions des Egyptiens.

LES Grecs, encore ignorans, se sont exagéré le savoir des Egyptiens; & cette prévention qu'ils ont pris, lorsqu'ils jugeoient mal encore, ils l'ont conservée, lorsqu'ils pouvoient mieux juger. C'est avec ces exagérations que la réputation des Egyptiens est venue jusqu'à nous. Il n'est plus possible aujourd'hui de l'apprécier.

Si on voit dans leurs opinions les plus grandes absurdités, on y démele cependant des vues qui supposent plusieurs découvertes. Avant que les

Grecs eussent des philosophes, les Egyptiens avoient des astronomes, qui plaçoient le soleil au centre du monde. Or, un système, qui choque si fort les apparences, ne paroît avoir été indiqué que par une suite d'observations bien faites.

Aux ouvrages qu'ils ont fait, on peut aussi conjecturer qu'ils ont cultivé la géométrie avec quelque succès. Ils auroient été de bien médiocres geometres, s'ils n'avoient su que ce que Thalés & Pythagore paroissent avoir appris d'eux. Mais ces deux philosophes ont-ils consulté ce que l'Egypte avoit de plus habile? est-il sûr qu'on leur eût fait part de tout ce qu'on savoit en ce genre? ne leur a-t-on caché aucune des méthodes dont on faisoit usage?

L'astronomie & la géométrie sont au reste les seules sciences, où les Egyptiens paroissent avoir fait des progrès. Peut-être en auroient-ils fait de plus grands, s'ils avoient continué de les cultiver; mais ils les négligerent de bonne heure, pour s'appliquer uniquement à l'étude de la théologie.

La théologie vulgaire n'étoit chez eux qu'un ramas de superstitions ridicules : & parce qu'ils y étoient fort attachés, ils ont passé chez les payens pour le peuple le plus religieux. Ils adoroient des astres, des hommes & des animaux. Nous avons expliqué ailleurs l'origine de ces différens cultes.

La théologie secrete reconnoissoit un esprit universel qui résidoit plus particuliérement dans les cieux. Etoit-ce une substance spirituelle, ou une matiere subtile répandue dans toute la nature?

Les Egyptiens ne le ſavoient peut-être pas eux-mêmes. Il eſt vraiſemblable qu'ils ne cherchoient pas à ſe rendre raiſon de ce qu'ils entendoient par cet eſprit univerſel. Elles deſcendoient quelquefois ſur la terre : elles s'y montroient ſous une forme humaine : elles vivoient, elles montoient aux cieux. Tels ont été Oſiris & Iſis. Frere & ſœur, mari & femme, ils gouvernerent l'Egypte, ils enſeignerent les arts, & ils retournerent l'un dans le ſoleil & l'autre dans la lune.

D'autres divinités d'un ordre inférieur étoient encore des parcelles de cet eſprit. On les nommoit génies. Elles ſe plaiſoient ſur-tout dans les ſtatues qu'on leur élevoit; elles s'attachoient à la fortune des grands hommes, & leurs apparitions étoient le ſujet de bien des fables.

Il étoit de la nature de toutes ces divinités de ſe rejoindre à l'eſprit univerſel, dont elles étoient des parcelles. Les ames humaines avoient la même origine : mais bien moins parfaites, elles ne retournoient à cet eſprit qu'après avoir été purgées ; & pour cela, elles paſſoient ſucceſſivement par différens corps. Celles qui avoient été juſtes, étoient aſſujetties à un plus petit nombre de tranſmigrations : les autres pouvoient errer pendant trois mille ans d'un animal dans un autre. C'eſt-ce qu'on nommoit la métempſycoſe.

Les Egyptiens avoient donc quelque idée de l'immortalité de l'ame, ainſi que des peines & des récompenſes après cette vie. Cependant la religion n'enſeignoit rien de précis ſur ces dogmes; parce qu'eux-mêmes ils n'avoient à cet égard que des idées bien confuſes.

Entendoient-ils ſeulement par cette immorta-

lité, que l'ame n'eſt pas anéantie, ou vouloient-ils dire qu'elle conſerve après la mort le ſentiment de ſa perſonnalité ? C'eſt ſans doute ce qu'ils n'ont jamais ſongé à mettre en queſtion. L'immortalité néanmoins emporte ces deux choſes: car ſi au milieu des tranſmigrations, l'ame ne ſent pas qu'elle eſt toujours la même, ſa perſonnalité changera d'une tranſmigration à l'autre, & à chaque corps qu'elle animera, elle ſera une perſonne différente.

Quoique l'opinion de la métempſycoſe fût généralement répandue parmi les Egyptiens, ils avoient cependant un uſage qui paroiſſoit la combattre : car lorſqu'un homme étoit jugé avoir vécu ſans reproches, on prioit les dieux de le recevoir parmi eux ; & au lieu de le pleurer, on ſe réjouiſſoit du bonheur dont il alloit jouir. Mais on trouve de pareilles contradictions chez tous les peuples: elles ſont un effet des circonſtances, qui, ſans qu'on le remarque, introduiſent d'âge en âge des uſages & des opinions contradictoires.

Les Egyptiens admettoient trois principes des choſes. Le premier qu'ils diſoient actif, étoit l'eſprit univerſel, l'ame du monde, le dieu ſuprême, qui donne la forme à l'univers & à chacune de ſes parties. Le ſecond étoit la matiere, qu'ils ſuppoſoient éternelle. Le troiſieme, la nature même de la matiere, qui, par ſon imperfection, met obſtacle au bien que le principe actif veut produire. Ils expliquoient cette doctrine par des allégories ; donnant au principe le nom d'Oſiris, au ſecond celui d'Iſis, & au troiſieme celui de Typhon. Le monde, diſoient-ils, eſt né du mariage d'Iſis & d'Oſiris: il finira, il ſe repro-

duira. Mais il eſt inutile d'entrer dans de pareils détails.

Les philoſophes égyptiens ont été aſtrologues & magiciens. On demande s'ils ont tiré ces ſuperſtitions de Chaldée, ou ſi les Chaldéens les ont tirées d'Egypte. J'aimerois autant qu'on demandât ſi l'Euphrate vient du Nil ou le Nil de l'Euphrate. Comme les Egyptiens n'ont pas eu beſoin des leçons des Chaldéens pour devenir aſtrologues & magiciens, les mêmes erreurs & les mêmes découvertes ont pu commencer également chez ces deux peuples.

Les Egyptiens ont, comme les autres nations, attribué à un ſeul homme toutes leurs opinions & toutes leurs connoiſſances. Ils nommoient Thoot, Taaut ou Theut celui qui paſſoit chez eux pour l'inventeur de la religion, des loix, des arts & des ſciences. Les Grecs aſſuroient la même choſe de leur Hermès; & les Romains de leur Mercure: ceux-là dirent donc, Thoot c'eſt Hermès; & ceux-ci, Thoot c'eſt Mercure.

On a dit encore que Thoot étoit Moyſe, parce qu'une vieille tradition le faiſoit naître du Nil, lui donnoit une verge, & lui attribuoit des prodiges. Il y en a enfin qui ont cru reconnoître en lui Joſeph, Hénoch ou Adam. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il y a eu pluſieurs Thoots, comme pluſieurs Zoroaſtres.

Un d'eux avoit donné des loix à l'Egypte, lorſqu'une inondation du Nil & un tremblement de terre, qui arriverent en même tems, renverſerent les colonnes ſur leſquelles les loix avoient été écrites, les enſevelirent, & firent périr une partie des habitans.

Ceux qui purent échapper, ayant repeuplé l'Egypte, on chercha les anciennes colonnes, dont il restoit quelque souvenir : on les déterra, & un nouveau Thoot les ayant expliquées, l'Egypte recouvra sa religion, ses loix & ses arts. C'est ce Thoot que les Egyptiens ont nommé Trismégiste; c'est-à-dire, trois fois grand : ils lui attribuerent dans la suite jusqu'à vingt mille ouvrages.



CHAPITRE VI.

Des opinions des Perses.

COMME les barbares prennent les mœurs des nations policées qu'ils subjuguent, ils en prennent aussi les opinions; mais ils les prennent sans abandonner tout-à-fait leurs préjugés & par conséquent, ils les défigurent.

Les Perses, dont nous ne savons rien avant Cyrus, auront donc pris les opinions des Chaldéens; & ils les auront d'autant plus altérées, que vraisemblablement il n'étoit pas possible aux Chaldéens mêmes d'en donner des idées précises.

A l'exemple des Chaldéens; les Perses nommerent mages les hommes qui avoient chez eux le dépôt des sciences, & ces mages reconnurent également un Zoroastre pour chef. Cette conformité, qui fait voir que les mêmes noms ont passé d'un peuple à l'autre, suffit pour faire con-

jecturer que les opinions ont paſſé avec les noms, & qu'elles ont été les mêmes à peu-près chez tous deux. On ne ſait pas au reſte qu'elle eſt l'étymologie du mot mage.

Les mages admettoient deux principes : l'un du bien & de la lumiere, Oromaze ; l'autre du mal & des ténebres, Arimane.

Ils regardoient le feu comme l'ame du monde. En conſéquence, ils avoient un feu ſacré, qu'ils conſervoient, avec ſoin ; & ils rendirent un culte au ſoleil, qu'ils adoroient ſous le nom de Mithras, & qu'ils repréſentoient ſous la figure d'un homme armé, fort, robuſte & terraſſant une bête féroce. Le ſoleil étoit, ſelon eux, un médiateur entre les deux principes.

Telle étoit en général leur doctrine, lorſqu'un nouveau Zoroaſtre, qui parut ſous Darius pere de Xercès, détruiſit le culte des aſtres & celui des idoles. Il accommoda néanmoins ſon langage aux opinions reçues, & parut les combattre avec quelque ménagement.

Perſuadé que rien ne ſe fait de rien, il admit un principe éternel, qu'il diſoit être un feu très-pur, très-actif & très-intelligent, & dont le ſoleil ne lui paroiſſoit qu'une image groſſiere.

De ce feu éternel & pur, il faiſoit émaner tout ce qui exiſte. Mais tout n'en émanoit pas immédiatement, il ſe repréſentoit une ſuite d'émanations, & il voyoit naitre les choſes les unes des autres.

Dans cette ſuite d'émanations, il appercevoit comme une dégradation de lumiere : le feu, très-pur & très-actif dans ſa ſource, perdoit de ſa pureté & de ſon activité à meſure qu'il s'en éloignoit.

Les choſes qui émanoient immédiatement, participoient donc davantage à la nature du premier principe ; & c'étoient-là les plus parfaites. Dans les autres les perfections de principe s'affoibliſſoient par degrés d'une émanation à l'autre : par conſéquent, elles ne ſe retrouvoient plus dans les choſes, qui terminoient la ſuite des émanations.

Pour ſe rapprocher des idées vulgaires, Zoroaſtre donna le nom de Mithras à ce feu, qu'il regardoit comme le principe de tout : il dit que Mithras avoit engendré Oromaze & Arimane, & que par eux il avoit formé le monde.

Oromaze émanoit immédiatement de Mithras. Par conſéquent; plus parfait, il étoit la ſource des eſprits, dont la nature, qui eſt un feu pur & actif, produit tout ce qu'il y a de bien dans l'univers.

Arimane n'émanoit que de loin. Moins pur, moins actif, il avoit donc moins de perfections. Ce n'étoit pas un eſprit, c'étoit la matiere même. Néceſſairement imparfait, il produiſoit tous les maux.

Ces deux principes, étant par leur nature oppoſés l'un à l'autre, ſe combattoient continuellement. Oromaze tendoit à redevenir ce feu pur, ce Mithras qui l'avoit engendré ; & il faiſoit tous ſes efforts pour y ramener toutes choſes : Arimane au contraire tendoit à reſter ce qu'il étoit, & à réduire tout à la matiere.

Dans ce combat, la matiere, toujours agitée, ſe purifioit inſenſiblement. Elle devoit donc peu-à-peu ſe dépouiller de ſa nature imparfaite & ténébreuſe, redevenir par degrés plus lumineuſe,

& ſe retrouver enfin tout-à-fait ſemblable à Mithras. Alors Arimane étoit vaincu, anéanti, & tout rentroit dans le premier principe, d'où tout étoit émané. Mais tout devoit encore en émaner & y retourner: & c'eſt ainſi que par une ſuite de révolutions, l'univers ſe reproduiſoit, & s'anéantiſſoit tour-à-tour.

Vous voyez, Monſeigneur, que cette émanation dont Zoroaſtre croyoit ſe faire une idée, n'eſt que l'expreſſion figurée d'une choſe qu'il ne concevoit pas, & qu'il ne pouvoit pas concevoir. En effet, lorſque dans le deſſein d'expliquer comment tout vient d'un premier principe, il diſoit que tout en émane, c'étoit dans le vrai ne dire autre choſe, ſinon que tout en vient. Il ne diſoit que ce que tout le monde ſait: mais il ne parloit pas comme tout le monde, & ſouvent c'en eſt aſſez pour paroître philoſophe.

Si ce ſyſtème d'émanations n'avoit duré qu'autant que Zoroaſtre, il auroit été inutile de vous le faire connoître. Mais il a ſurvécu à ce philoſophe: il a eu des partiſans pendant pluſieurs ſiecles, il a pris bien des formes différentes; & il a été la ſource de pluſieurs erreurs, dont quelques-unes paſſeront juſqu'à nous.

CHAPITRE VII.

Des opinions des Indiens.

VOUS ſavez que dans les Indes, les peuples ſont diviſés par caſtes & que ces caſtes ne s'allient jamais les unes aux autres; parce que celles des premiers ordres mépriſent celles des derniers, qui ſe vengent de ce mépris par la haine. Or, celles des Brachmanes ou Bramines eſt regardée comme la premiere de toutes. Elle doit cet avantage aux connoiſſances dont elle paroit dépoſitaire, & à l'opinion qu'elle a donné de ſon origine. Elle vient du dieu Birama, que nous nommons *Brama.*

Les Brachmanes diſent que dieu eſt une lumiere pure intellectuelle, & de cette lumiere ils font émaner Buddas & Bacchus. Buddas eſt adoré à la Chine & au Japon ſous le nom de *Sommokhodom*, & à Siam ſous celui de *Xaxa.*

Les ames, ſelon eux, émanent auſſi de cette lumiere: elles n'en ſont que des parcelles, qui s'en ſont détachées, & qui s'y rejoindront. Voilà à-peu-près tout ce que nous ſavons du ſyſtème d'émanations qu'ils ont imaginé.

Ils reconnoiſſent que Dieu voit tout, gouverne tout, conſerve tout: mais ils en parlent avec des expreſſions figurées, qui n'en donnent que des idées confuſes ou contradictoires. Il eſt l'ame du monde, diſent-ils: les étoiles ſont ſes yeux;

il n'est pas corporel, & cependant le monde est par rapport à lui comme un vêtement.

Ils regardent le soleil comme le symbole de la divinité, & à ce titre, ils lui rendent un culte. On rapporte qu'ils s'exerçoient à fixer les yeux sur cet astre, & que ceux qui pouvoient le suivre depuis son lever jusqu'à son coucher, passoient pour être parvenus au plus haut degré de sagesse.

Les Grecs, qui ont peu étudié les opinions des Brachmanes, en ont mieux observé la maniere de vivre. Ils les ont nommés gymnosophistes, c'est-à-dire, philosophes nus, & ils les ont représentés vivant loin du commerce des hommes, dans les bois, dans les antres, ne buvant point de vin, ne mangeant point d'animaux, n'ayant pour lits que des peaux étendues à terre, méprisant la vie, la douleur, & se donnant la mort, lorsqu'ils arrivoient à la vieillesse.

Avec cette façon de penser, ils se croyoient sages, libres, sans maîtres & au-dessus des rois. Alexandre leur ayant mandé de venir à lui, ils répondirent : *qu'il vienne à nous, s'il a quelque chose à nous dire*. Un d'eux, Calanus, se rendit seul aux ordres de ce conquérant, & devint par-là méprisable aux yeux des autres. Peu après, âgé de quatre-vingt-trois ans, il monta sur un bûcher, & se brûla.

La vie austere des Brachmanes, les connoissances qu'on leur supposoit, & le mépris de la mort leur attiroient la considération du peuple. On s'empressoit à leur donner l'hospitalité; on étoit jaloux d'en avoir chez soi : ils avoient un

accès facile chez les grands : ils pénétroient même dans les appartemens des femmes.

Ils passoient pour avoir un commerce intime avec la divinité, & on croyoit que l'avenir se manifestoit à eux. Ils avoient même à ce sujet une conduite assez adroite. Regardant les événemens particuliers, comme des choses minutieuses sur lesquelles il ne leur convenoit pas de prodiguer le don de prophétie ; ils se contentoient de prédire les événemens généraux, qui en effet sont plus faciles à prevoir, & avec lesquels les prédictions s'accordent toujours, pour peu qu'elles aient été faites d'une maniere vague, équivoque & obscure.

Les gymnosophistes, étoient ou des fanatiques de bonne foi, ou des ambitieux, qui abusant de la crédulité des peuples, méprisoient le monde en apparence, afin d'être plus sûrs d'y jouer un rôle.



CHAPITRE VIII.

Des opinions des Scythes & de celles des Celtes.

PAR la Scythie les Grecs entendoient les régions septentrionales de l'Asie & de l'Europe, & quelquefois seulement celles de l'Asie.

Selon eux, les peuples de ces contrées ont été par la nature ce que les autres n'avoient pu devenir par l'étude. C'est que la nature, qui donne

aux barbares moins de besoins : leur donne aussi moins de vices ; au lieu que les nations policées ont plus de vices, parce qu'elles s'étudient à multiplier leurs besoins.

Les Scythes ont donc été ce qu'ils devoient être. La nature n'avoit pas fait d'eux ce que l'art avoit fait des Grecs, parce qu'elle ne pouvoit pas leur donner le luxe. Comme ils habitoient des pays, qui sans être cultivés fournissoient abondamment à leur subsistance, ils n'ont pas senti la nécessité de partager les terres. Presque tous les biens étoient en commun : or, dès qu'ils possédoient moins de choses en propriété, ils avoient aussi moins d'occasions d'être injustes. Voilà les vertus des Scythes : elles consistoient dans l'absence de plusieurs vices qu'ils ne pouvoient pas connoître ; & vraisemblablement elles excluoient aussi bien des vertus sociales.

Il n'est pas vrai d'ailleurs que la nature seule les ait fait ce qu'ils étoient, puiqu'ils ont eu des législateurs. Zamolxis, entre autres, leur persuada qu'ils ne sortoient de cette vie que pour aller dans une meilleure. C'est par-là, que les formant à une vie dure, pauvre & courageuse, il leur apprit à mépriser la mort, à voir sans regret celle de leurs parens & de leurs amis, ou même à s'en réjouir. Il fut dans la suite regardé comme un dieu, & on lui immoloit de tems en tems des hommes choisis au sort : c'étoient, disoit-on, des ambassadeurs qu'on lui envoyoit. Quelques-uns l'on fait esclave & disciple de Pythagore, mais sans fondement : il paroît avoir été antérieur à ce philosophe.

Dicénée, contemporain de César & d'Auguste,

fut un autre législateur qui contribua beaucoup à donner aux Scythes des mœurs plus douces. Il étoit instruit dans la philosophie des Grecs.

Parmi les hommes instruits que la Scythie a produit on remarque sur-tout Anacharsis & Toxaris, tous deux contemporains de Solon. Nous avons vu le premier juger sainement des loix des Athéniens. Il retourna dans sa patrie où il eut l'imprudence de vouloir introduire les loix & la religion des Grecs. Mais le roi lui en fit un crime, & le fit périr.

Quant à Toxaris, il se fixa parmi les Athéniens. Il exerça la médecine avec tant de succès, qu'ils lui éleverent un tombeau après sa mort, & se persuaderent que sa statue guérissoit les malades.

La Scythie a sur-tout donné naissance à des devins & à des magiciens. Abaris est un des plus célebres. Il avoit reçu d'Apollon, dont il étoit prêtre, une fleche sur laquelle il voyageoit dans les airs, parcourant le monde, rendant des oracles, faisant des prédictions, & guérissant les malades par sa parole. Il vint à Athènes où il s'attira l'admiration de tous les Grecs. Vous pouvez juger qu'elles étoient les opinions d'un peuple qui avoit de pareils magiciens.

Si nous n'avions égard qu'aux tems où les Celtes se sont fait connoître pour la premiere fois, ils seroient postérieurs aux nations dont nous avons parlé. Mais je renvoie indistinctement tous les barbares à l'époque la plus reculée du monde, parce que dans quelque siecle qu'on les découvre, ils ne sont gueres que ce qu'ils ont été, lorsqu'ils commençoient.

Sous le nom de Celtes, on a compris les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Thraces, les Sarmates, les Getes, les Daces, les Illyriens, &c. Il paroit que tous ces peuples ont eu une même langue, & par conféquent une même origine, une même façon de penfer.

Leurs ufages & leurs opinions auront pu fouffrir quelques changemens, lorfqu'il leur fera arrivé de fe divifer en différentes nations, qui auront eu peu de communication entr'elles, ou lorfque par des émigrations & par des guerres, ils fe feront mêlés & confondus avec d'autres peuples. Mais ces changemens auront été pour le fond bien peu confidérables, tant que les révolutions, qui les auront occafionnés, auront laiffé fubfifter la même barbarie. Nous pouvons donc juger des Celtes les plus anciens, par les Celtes que les Romains nous ont fait connoitre. Je ne parlerai que des Gaulois & des Germains.

Il y avoit trois ordres parmi les Gaulois: les Druides, les chevaliers & le peuple. Miniftres de la religion, les Druides prétendoient remonter à la plus haute antiquité. Ils avoient le dépôt des loix: ils en étoient les interpretes: ils jugeoient avec une autorité qu'ils ne tenoient que des dieux: ils étoient proprement législateurs.

Ceux qui ne fe foumettoient pas à leurs décifions, étoient déclarés impies. Exclus de la participation aux chofes facrées, ils perdoient jufqu'aux droits de citoyen. Le peuple les avoit en horreur: on les fuyoit: on n'ofoit leur parler.

Les Druides étoient donc à bien des égards les

les maîtres de la nation. Leur personne étoit sacrée : ils jouissoient des plus grands privileges : ils étoient exemptés de tout impôt : & quoique, chez un peuple guerrier, la gloire des armes pût contribuer à la puissance, ils n'étoient point dans l'usage d'aller à la guerre, bien assurés que la superstition leur soumettroit toujours le vainqueur.

Leur chef avoit sur eux une autorité souveraine. Il étoit ordinairement élu ; mais parce qu'une pareille place étoit trop importante pour n'être pas ambitionnée, on la recherchoit par toutes sortes de voies, & quelquefois par les armes. Ainsi les Druides, qui ne s'armoient jamais pour la patrie, armoient les uns contre les autres, & suscitoient des guerres civiles. Ils avoient sous eux des devins pour présider au culte, des bardes pour mettre en vers les événemens dont on vouloit conserver la mémoire, des femmes qui se mêloient de prédire l'avenir.

C'est dans les lieux les plus secrets des forêts que les Druides enseignoient leur doctrine plus secrete encore. Le chêne qu'ils nommoient déru, & d'où ils avoient pris leur nom, étoit pour eux l'arbre le plus sacré, & c'est sous son ombre qu'ils tenoient leurs écoles & leurs assemblées religieuses.

On ne sait pas les absurdités qu'ils débitoient. Ils se piquoient de connoître le cours des astres, la nature des dieux, celle des choses. Il paroît qu'ils ont été astrologues, qu'ils ont eu plusieurs sortes de divination, & qu'ils croyoient à la métempsycose. Ils ne faisoient aucun usage de l'écriture, quoiqu'ils la connussent. Toute leur doc-

trine étoit en dépôt dans la mémoire. Pour en être instruit, il falloit être admis à leurs leçons. Ils ne la confioient qu'aux disciples, qu'ils avoient long-tems éprouvés : & quoiqu'il fallût se résoudre à passer parmi eux quelquefois jusqu'à vingt ans dans les forêts, il y avoit à leurs écoles un concours aussi grand, qu'ils le vouloient permettre. Il n'est pas étonnant qu'on ambitionât d'entrer dans un corps, qui avoit la plus grande considération & la plus grande puissance.

Quelque gloire que les chevaliers eussent acquis par les armes, ils plioient eux-mêmes sous le joug des Druides. Mais ils s'en dédommageoient sur le peuple, qu'ils tenoient dans l'asservissement. Ils étoient dans l'usage de se faire des cliens, & sous ce nom, ils se faisoient des esclaves. C'étoient proprement des tyrans, & les les Gaulois n'étoient libres qu'en opinion.

Chez les Germains, les ministres de la religion avoient la même autorité que chez les Gaulois. Comme les Druides, ils étoient les seuls juges : eux seuls avoient le droit d'infliger des peines, & ils jugeoient au nom des dieux.

C'est aussi dans les forêts & avec le même mystere qu'ils formoient leurs disciples. Ils avoient également des poëtes, des devins & des devineresses. Celles-ci sur-tout réussissoient parmi eux : car ils étoient persuadés qu'il y a quelque chose de plus saint, de plus divin & de plus prophétique dans les femmes que dans les hommes. Ils ont adoré des devins & encore plus souvent des devineresses. Velléda, entr'autres, a été l'objet de leur culte.

Les Gaulois & les Germains n'avoient point de

temples ni d'idoles. Leurs autels étoient des monceaux de pierres, élevés au milieu des bois, & la plus grosse pierre leur paroissoit la plus propre à rendre des oracles. C'est-là qu'ils faisoient couler le sang des victimes. Ils cherchoient l'avenir jusques dans les entrailles des hommes. Ils immoloient des captifs, des criminels, & à ce défaut des citoyens innocens, si on peut donner le nom de citoyens à ces barbares. Ils croyoient que la divinité se plait sur-tout dans les plus grandes parties de l'univers, le soleil, la lune, les forêts de chêne. Delà, on peut conjecturer qu'ils regardoient Dieu comme l'ame du monde, & qu'ils l'ont en quelque sorte divisé en une multitude d'esprits. Ces opinions ont pu naître parmi eux, comme parmi les Chaldéens.

Les ministres de la religion paroissent seuls avoir cru à la métempsycose. Les autres étoient persuadés qu'ils ne sortoient de cette vie, que pour passer à une meilleure. C'est pourquoi aucun peuple n'a moins craint la mort que les Gaulois & les Germains. Ils se félicitoient d'aller à des combats: ils envioient le sort de ceux qui y restoient, & ils en célébroient le trépas avec des réjouissances.

Tels ont été en général les Germains & les Gaulois; & nous pouvons conjecturer que tous les Celtes ont eu à-peu-près les mêmes opinions & les mêmes usages.

CHAPITRE IX.

Des causes qui ont avancé ou retardé les arts & les sciences dans leurs progrès.

Nous avons remarqué que les hommes ne réussissent dans leurs études, qu'autant que l'expérience les avertit de leurs méprises : & cette observation suffit pour expliquer comment ils créent & perfectionnent promptement plusieurs arts, & comment il y a des sciences qu'ils cultivent inutilement pendant des siecles.

Mais pourquoi en Egypte & en Asie, les arts, après avoir fait des progrès, ont-ils cessé d'en faire ? Pourquoi transportés en Grece, y florissent-ils plus qu'ailleurs ? Pourquoi l'industrie s'arrête-t-elle dans un climat, pourquoi dans un autre prend elle l'essor ?

Doués d'abord de l'esprit d'invention, les peuples d'Orient en sont tout-à-coup dépourvus. Non seulement ils n'inventent plus, ils paroissent même incapables de perfectionner ce qu'ils ont inventé ; & s'il ne font que dégrossir les arts les plus nécessaires, ils étudient les sciences avec moins de fruit encore, & ne laissent sous ce nom que des opinions absurdes.

Les Grecs perfectionnent les arts qui leur viennent d'Egypte & de Phénicie : ils en créent de nouveaux, & aux talens qu'ils montrent dans bien des genres, on croiroit que rien ne doit échapper à leur sagacité. Cependant les sciences

reftent imparfaites : plufieurs fiecles paffent avant qu'elles faffent des progrès confidérables ; & lorfqu'elles en font, ils font rapides.

Je me propofe de chercher dans ce chapitre les caufes de ces phénomenes. Il s'agit de favoir comment notre raifon, en contrafte avec elle-même, eft tout à la fois fublime & imbécille.

Ce n'eft pas ici, Monfeigneur, une queftion de pure fpéculation. La raifon n'eft jamais retardée dans fes progrès, que par les vices du gouvernement. Par conféquent, fi vous voulez avoir la gloire de contribuer avec connoiffance aux progrès de l'efprit humain, il faut que vous obferyiez dans les fiecles paffés les caufes qui les ont avancés, & celles qui les ont retardés.

A l'origine des fociétés, tous les citoyens étoient également laboureurs & foldats. Les arts, qui commençoient à peine, appartenoient à tout le monde, & on ne pouvoit pas encore diftinguer différentes profeffions.

Dans l'ignorance générale où l'on étoit, les découvertes devenoient néceffaires. Le befoin en déterminoit le prix : ceux à qui on les devoit, acquéroient de la confidération dans le public, & les recherches utiles devenoient un objet d'émulation pour tous les citoyens.

Comme alors on ne jugeoit des chofes que par l'utilité, aucun art néceffaire n'étoit méprifé. Tous étoient en quelque forte égaux, comme les citoyens. Perfonne ne s'arrogeoit encore le privilege exclufif d'en cultiver quelques-uns, & chacun pouvoit s'appliquer à celui pour lequel il fe croyoit du talent.

Les arts néceffaires étant libres & confidérés,

firent des progrès rapides dès les commencemens. C'est pourquoi ils florirent de bonne heure chez les Assyriens & chez les Egyptiens. Mais lorsque dans la suite, on cessa de leur accorder la même liberté & la même considération, alors ils cesserent aussi de faire des progrès. Cherchons les circonstances qui amenerent cette révolution.

Dans les commencemens, les arts n'étoient pas en grand nombre, on n'en faisoit qu'un de plusieurs, parce qu'on savoit peu de chose de chacun. Le même homme par exemple, labouroit son champ, faisoit les instrumens dont il avoit besoin, & construisoit sa cabane. Tout cela se faisoit si grossiérement, qu'il falloit peu de tems pour apprendre à le faire.

Des choses si grossiérement faites étoient de peu d'utilité. Le besoin excita l'industrie. On perfectionna ce qu'on avoit inventé : on inventa de nouveau. On cultiva mieux la terre : on eut de meilleurs instrumens : on bâtit des maisons plus commodes.

Alors pour exceller dans ces choses, il fallut y être exercé. Le même homme ne put donc pas s'appliquer à toutes également ; & les arts qui se distinguerent en plusieurs especes, distribuerent les citoyens en plusieurs classes.

Cette distribution ayant été faite, les enfans furent élevés dans le métier de leurs peres, & les professions devinrent naturellement héréditaires.

Or, comme on jugeoit de ce qui se devoit faire, par ce qui se faisoit ; les professions, héréditaires par l'usage, le furent bientôt par la loi. Le partage des arts se fit à-peu-près comme

le partage des terres. En vivant d'un métier, on parut renoncer à vivre de tout autre: & chaque famille, jalouse de celui qu'elle exerçoit crut avoir le privilege exclusif de l'exercer.

L'usage des professions héréditaires & exclusives s'établit de plus en plus, & fut enfin regardé comme une loi fondamentale. Deux causes concoururent à cet abus.

La premiere; c'est qu'il y a dans chaque art des procédés qui ne sont bien connus que de ceux qui le cultivent. Celui qui a inventé ces procédés, ou qui les a perfectionnés, les regarde comme autant de secrets qui sont à lui, & qu'on ne peut lui dérober sans lui faire une sorte d'injustice. Cette opinion ayant été reçue comme un principe qui parut fondé, on jugea que les familles n'avoient pas le droit d'exercer les métiers les unes des autres: & que par conséquent, chacune avoit le privilege exclusif d'exercer celui qu'elle s'étoit approprié.

La seconde cause de cet abus fut l'encouragement même que le gouvernement voulut donner à l'industrie. On jugea qu'elle seroit excitée, si les inventeurs jouissoient seuls du fruit de leurs découvertes. En conséquence, la loi leur accorda l'exercice exclusif des arts qu'ils avoient créé ou perfectionné, & l'usage faisant passer aux enfans tout ce que les peres avoient eu en propre, les privileges exclusifs resterent à perpétuité dans les familles qui les avoient obtenus.

Il suffisoit pour l'encouragement, que ces privileges fussent assurés aux inventeurs & quelquefois peut-être à leurs descendans pour un certain nombre de générations. Mais la politique peu

prévoyante, toléra l'usage qui les rendoit perpétuels; & après l'avoir toléré, elle en fit une loi.

Elle ne manqua pas de raisons spécieuses pour autoriser cet abus. On put penser qu'on seroit mieux ce qu'on auroit toujours vu faire, & ce à quoi on seroit uniquement exercé dès l'enfance; que les peres seroient les meilleurs maîtres pour les enfans; que chaque famille prendroit plus d'intérêt aux progrès d'un art qu'elle exerceroit seule, que les observations & les expériences se multiplieroient, comme les générations; & que par conséquent, les arts feroient continuellement de nouveaux progrès.

Telles sont les raisons pour lesquelles on crut ne devoir jamais permettre au fils d'embrasser une autre profession que celle de son pere. Ce défaut de liberté devoit tôt ou tard nuire aux arts: mais on ne le prévit pas, parce que dans les commencemens la considération qu'on leur accordoit, suffisoit seule pour les encourager.

Tant que les sociétés civiles ont été pauvres, il y a eu une sorte d'égalité entre les citoyens; & cette égalité a fait accorder à-peu-près la même estime à toutes les professions: au moins on n'en méprisoit aucune. Il n'est pas naturel que des hommes qui se croient égaux, méprisent réciproquement les métiers qu'ils exercent, & qu'ils jugent utiles. Ils seront plutôt jaloux les uns des autres, & cette jalousie contribueroit aux progrès des arts. Les inconvéniens, qui pouvoient naître du défaut de liberté, étoient donc compensés par l'estime accordée à toutes les professions.

Quand les richeſſes eurent amené l'inégalité, & que le citoyen ne fut conſidéré qu'autant qu'il étoit riche, les profeſſions ne furent en honneur, qu'à proportion qu'elles furent plus lucratives. Les plus utiles tomberent dans le mépris, parce qu'elles n'enrichiſſoient pas ceux qui les exerçoient; & l'aviliſſement devint le partage des familles qui ne les purent pas quitter. Dès-lors, il n'y eut plus d'encouragement, & les arts ceſſèrent de faire des progrès.

Une autre cauſe contribuoit encore à les retarder; c'eſt que les nations bien loin de ſe communiquer leurs découvertes n'eurent entr'elles aucun commerce de lumieres: elles ſe cacherent mutuellement ce qu'elles croyoient ſavoir. On auroit dit qu'elles avoient chacune ſéparément le privilege excluſif d'être inſtruites.

Dans ces circonſtances il eût fallu rendre la liberté aux arts, & permettre à chaque citoyen d'exercer celui pour lequel il ſe croiroit plus de talent. Puiſque l'eſtime publique avoit ceſſé d'entretenir l'émulation; l'eſpérance de paſſer à une profeſſion plus relevée, étoit ſeule capable de faire exceller dans une profeſſion avilie. Mais l'uſage contraire, conſacré par le tems, s'oppoſoit à une pareille réforme, & la loi continua de défendre au fils tout autre métier que celui de ſon pere.

Alors ceux qui ſe trouverent dans les profeſſions qui procuroient des richeſſes, ne ſongerent pas à acquérir des lumieres, dont ils n'avoient pas beſoin pour être conſidérés; & ceux qui ſe trouverent dans les profeſſions condamnées à reſter pauvres, n'y ſongerent pas davan-

tage, parce qu'ils se voyoient méprisés sans pouvoir jamais cesser de l'être.

Les arts n'ont donc fait des progrès, qu'autant qu'ils ont été libres & considérés ; & ils n'en ont plus fait, lorsqu'on ne leur a plus accordé la même liberté & la même considération. Il suffit de les observer sous ces deux points de vue, pour comprendre comment les nations de l'Orient les ont d'abord cultivés avec succès, & comment dans la suite, elles ont été incapables de les perfectionner.

Dans l'origine des sociétés civiles, les hommes ont eu besoin de quelques connoissances en astronomie & en géométrie : ils les auront donc acquises. Mais ils n'auront pas porté leur curiosité plus loin. Par conséquent, ce sera fort tard qu'ils auront étudié tout ce qu'on a depuis nommé sciences : ce sera dans un tems où les professions étoient devenues héréditaires & exclusives.

Les sciences ont donc commencé dans les circonstances où les arts ont cessé de faire des progrès. Elles n'en devoient donc pas faire, ou du moins elles n'en pouvoient faire que fort peu.

En effet, il n'étoit pas libre à tout le monde de les étudier ; & ceux à qui on en laissoit le dépôt, n'avoient aucun intérêt à les perfectionner. Estimés, parce qu'on les croyoit instruits, ils bornoient toute leur étude à entretenir l'opinion qu'on avoit d'eux, & pour entretenir cette opinion, ils n'avoient pas besoin de s'instruire, il leur suffisoit de faire un mystere des connoissances qu'on leur supposoit. Voilà pourquoi les nations de l'Orient ont à peine commencé les sciences.

L'Europe feroit aujourd'hui auffi ignorante, ou même elle feroit à peine fortie de la barbarie : fi les profeffions avoient continué d'être héréditaires & exclufives. Il nous refte donc à rechercher les circonftances où les arts & les fciences ont recouvré leur premiere liberté & leur premiere confidération. C'eft ici que les Grecs font une époque dans l'hiftoire de l'efprit humain.

Les différentes colonies, qui fe font établies dans la Grece, n'ont pas pu imaginer de réferver pour elles les arts qu'elles apportoient. C'eft en les communiquant indiftinctement, qu'elles pouvoient s'attirer l'eftime & la confiance des barbares qu'elles vouloient policer. Elles les ont donc communiqués à tous ceux qui defiroient de s'inftruire. Par conféquent chacun put les cultiver à fon choix, & les profeffions furent libres.

Elles le furent encore, lorfque les peuples ayant confpiré contre les tyrans, voulurent fe gouverner eux-mêmes. Alors il fallut perfectionner les arts qui étoient déjà connus ; il en fallut créer de nouveaux : les citoyens s'y porterent à l'envi. Une découverte, bien loin de n'appartenir qu'à celui qui l'avoit faite, ouvrit une nouvelle carriere à tous ; & l'induftrie, libre & fans entraves, fut encouragée par l'eftime qu'on accordoit aux talens.

Lorfque dans un gouvernement démocratique un pareil ufage s'eft une fois établi, il devient une loi qui ne peut plus s'abolir : car les citoyens qui veulent être libres en tout, ne fouffriront pas qu'on gêne leur induftrie.

Les arts feront donc toujours libres : ils feront encore tous confidérés ; parce qu'ils font tous

cultivés indistinctement par des hommes qui se croient égaux.

Si la Grece n'eût formé qu'une monarchie, le monarque n'eût pas manqué d'accorder des privileges exclusifs. Alors il en eût été des Grecs comme des autres peuples ; & l'abus des professions héréditaires & exclusives eût duré autant que la monarchie.

C'est donc à la démocratie des Grecs que nous devons les arts. Vous pouvez comprendre par-là, combien l'esprit humain doit à ce gouvernement, quelque vicieux d'ailleurs qu'il puisse être.

Toutes les professions étoient libres, lorsque les Grecs commencerent à être curieux des sciences. Les sciences furent donc à tous ceux qui les voulurent étudier. Il y a deux raisons qui ne permirent pas aux prêtres grecs de les interdire au peuple.

Premiérement, c'est que le sacerdoce eut le sort des autres professions. Il ne fut point héréditaire : aucune famille n'y put prétendre exclusivement. Les citoyens étoient trop jaloux de leur liberté ; pour confier à perpétuité une puissance dont on pouvoit abuser, il est vrai qu'à Eléusis le chef du temple devoit être pris dans la famille des Eumolpides, qui passoient pour avoir institué les fêtes de Cérès : mais il ne lui étoit pas permis de se marier.

En second lieu, les ministres de la religion n'avoient pas le dépôt des sciences. Ils ne passoient pas pour savans ; ils ne se donnoient pas même pour tels. Leur unique fonction étoit de présider au culte auquel ils ne pouvoient rien changer, & que les loix régloient seules.

Ces usages sont si différens de ceux que nous avons vu chez les Assyriens & chez les Egyptiens, qu'il me paroît curieux d'observer les circonstances qui les ont introduit.

Par la maniere dont s'établirent les oracles de la Grece, les prêtres se virent privés de la principale fonction du sacerdoce, je veux dire du don de prophétie : à Delphes ce fut à une fille qu'on accorda le droit exclusif de monter sur le trépied : & on fit ce choix, parce qu'il semble, dit Diodore de Sicile, que le don de prophétie ait été de tous tems un attribut des vierges. Cette façon de penser est bien étrangere : mais il est heureux pour les Grecs que la superstition ait commencé de la sorte parmi eux, & qu'elle ait confié le sacerdoce à des vierges plutôt qu'à des peres de famille.

Ce n'est pas qu'il n'y eût à Delphes des hommes pour desservir le temple : il y en avoit partout où il s'étoit introduit quelque dieu & quelque culte. Ils faisoient les sacrifices, les prieres, ils recueilloient les paroles, que laissoit échapper la vierge prophete, mais cette vierge étoit le principal personnage.

Comme le culte des différentes divinités s'établit dans des tems différens, & sur-tout dans des tems où les petits états de la Grece avoient peu de communication entr'eux ; il n'avoit pas été possible aux ministres des idoles de se concerter pour prendre sur les peuples l'empire que la superstition paroissoit leur offrir. Chacun s'appliqua donc séparément à s'accréditer dans son canton. Les circonstances ne les ayant pas unis, ils ne prévirent pas les avantages qu'ils pourroient

retirer de leur union. Ils ne penserent jamais à faire un corps, & ils étoient en si petit nombre dans chaque république, qu'aucun législateur n'avoient imaginé de faire pour eux une classe particuliere.

On ne pourroit pas même prouver d'après les guerres sacrées, que le sacerdoce eût beaucoup d'influence dans les affaires civiles. Car ce n'étoient pas les ministres de Delphes, qui ordonnoient de prendre les armes ; c'étoit le corps des Amphictions : & ce corps, comme nous l'avons vu, étoit composé des députés des villes qui avoient droit d'amphyctionnat.

Il ne faudroit pas juger, d'après les mysteres d'Eléusis ; que les sciences étoient en dépôt dans les temples. Premierement les ministres de Cérès n'étoient pas les seuls dépositaires des secrets de cette déesse : en second lieu, il n'y avoit proprement que les étrangers à qui il n'étoit pas permis de les communiquer : enfin ces mysteres n'étoient pas des sciences, puisque les initiés alloient chercher des connoissances ailleurs. Les Grecs n'auroient pas, comme les Egyptiens, souffert une doctrine secrete.

D'après ces considérations, on voit comment les Grecs ont pu perfectionner les arts qui leur ont été apportés, & comment ils ont été capables d'en créer de nouveaux. Mais pourquoi les sciences ne leur doivent-elles pas également ? Pourquoi sont-elles après eux restées pendant plusieurs siecles dans un état informe ? & comment ont-elles pu de notre âge faire tout-à-coup des progrès extraordinaires ?

La premiere de ces questions se résoudra d'elle-même lorsque nous observerons les philosophes grecs : les deux autres ne peuvent pas se résoudre encore.



CHAPITRE X.

Observation sur la maniere dont les hommes ont distribué les arts & les sciences en plusieurs classes.

NOUS ferions des progrès rapides dans les arts & dans les sciences, si nous savions toujours distribuer avec ordre les objets de nos études. Mais cette distribution supposeroit des connoissances. Nous avons donc commencé par tout confondre : & les choses que nous avions à étudier, ont été pour nous un cahos à débrouiller.

Les hasards, les observations, la réflexion, le tems ont en partie débrouillé ce cahos, & nous avons mis quelque ordre dans nos recherches. Mais n'étant pas capables de saisir tout-à-coup les plus avantageux, nous avons fait, comme en tatonnant, des distributions abstraites, qui quoiqu'utiles à certains égards, devoient arrêter notre esprit dans ses progrès. Nous nous sommes donc trouvés dans des chemins sans issues. Pour mieux juger de la conduite que nous avons à tenir, il importe d'observer ces égaremens. Or, les Grecs nous en fournissent l'occasion.

Vous vous souvenez, Monseigneur, du tems

où vous n'aviez aucune idée des différens objets dont l'esprit humain peut s'occuper. Vous ne saviez pas s'il n'y a qu'une science, ou s'il y en a plusieurs: vous ne saviez pas même ce que c'est qu'une science. Voilà où en ont été les Grecs.

J'entends par science un corps systématique d'observations & de raisonnemens.

Pour former une science, il faut donc rassembler toutes les connoissances que nous acquérons sur une matiere; & il faut encore les distribuer dans un ordre où elles soient toutes principes ou conséquences les unes des autres.

On a été long-tems avant d'avoir beaucoup d'observations: on a été long-tems avant de savoir raisonner sur les observations qu'on avoit fait: & lorsqu'on a eu des observations & des raisonnemens, on a été long-tems avant de savoir les distribuer dans un ordre systématique.

Cependant on acquéroit des connoissances; & pour éviter la confusion, on en faisoit différentes collections, suivant la différence des objets qu'on avoit étudié. Ces collections informes sont le premier état des arts & des sciences.

Il a même été un tems, où les Grecs étoient trop ignorans pour avoir besoin de faire de pareilles collections. Comme ils avoient peu de connoissances, ils n'en faisoient qu'une masse dans laquelle ils ne distinguoient ni genres ni especes. Ils confondoient par exemple sous un seul nom, la poésie, l'éloquence, la musique, l'histoire, la morale, la politique, la religion, la philosophie. Voyons comment ils ont d'abord confondu toutes ces choses, & comment dans la suite, ils en ont fait différentes collections.

L'éloquence

L'éloquence n'eſt que l'art de toucher, d'émouvoir, d'intéreſſer. Je n'ajoute pas de perſuader: car quiconque touche, perſuade.

Or, ſi vous vous repréſentez des hommes ignorans & groſſiers, tels qu'ont été les Grecs, vous jugez que ce n'eſt ni par la préciſion ni par la juſteſſe des idées, qu'on les touchera. Ce ſont leur ſens & leur imagination qu'il faudra remuer. On s'appliquera donc beaucoup plus au méchaniſme du language, qu'au choix des idées & des expreſſions. On obſervera les effets de certaines meſures, de certaines cadences, on s'étudiera à les ramener: on y aſſujettira les diſcours. Par conſéquent, on ne fera de l'éloquence, de la muſique & de la poéſie, qu'un ſeul & même art.

Cet art eut pour objet de célébrer les dieux, les héros, de conſerver la mémoire des événemens, des uſages, des opinions, des préjugés, des fables, des connoiſſances. Il comprenoit donc tout ce qu'on a depuis diſtingué ſous les noms d'hiſtoire, religion, morale, politique, philoſophie; & les mêmes écrivains qui étoient déja poëtes, orateurs & muſiciens, étoient encore hiſtoriens, théologiens, philoſophes. En un mot, il n'y avoit qu'un ſeul art, qu'une ſeule ſcience, & qu'une ſeule ſorte d'écrivains.

Cet art fit des progrès rapides dans une langue naturellement harmonieuſe. Il en fit d'autant plus que les Grecs naturellement portés pour l'harmonie, ne trouvoient point de figures trop fortes, lorſqu'ils vouloient parler des écrivains qui ſe diſtinguoient. Orphée qui rend ſociables

les Odryſiens, eſt un dieu qui ſe fait ſuivre des rochers, devenus ſenſibles à ſes ſons ; & ſi Amphion perſuade aux Thébains d'environner de murs leur ville, les pierres animées par ſa lyre, ſe meuvent & s'arrangent d'elles-mêmes.

Plus la poéſie parut avoir de charmes, plus elle en devint ſuſceptible. On obſerva tous les jours mieux les tours auxquels elle les devoit : on l'aſſujettit à des regles moins arbitraires : elle parut ſeule mériter d'être cultivée : & la proſe en uſage dans le diſcours familier, fut regardée comme un langage groſſier, formé des conſtructions ſans choix. On étoit ſi éloigné de prévoir les égaremens dont elle ſeroit ſuſceptible, que les orateurs ont été long-tems dans la néceſſité d'être poëtes. Il paroît que les loix de Lycurgue ont été écrites en vers, puiſque ce légiſlateur leur donna la forme des oracles. Ce fut auſſi en vers que Dracon donna les ſiennes, & que Solon harangua ſouvent les Athéniens.

L'orateur étant poëte & muſicien, il eſt vraiſemblable que le chant & la poéſie, peu capables pendant long-tems de produire ſéparément quelque effet, n'ont réuſſi qu'autant qu'on les aura réunis pour concourir à la même expreſſion. Cet uſage n'aura permis que fort tard de les regarder comme deux arts ; & on ne les aura ſéparés, que lorſqu'on aura eu remarqué qu'ils pouvoient faire ſéparément de nouveaux progrès. Il ne faut donc pas s'étonner, s'il a été un tems, ou dans quelque genre qu'on écrivît, il étoit auſſi néceſſaire d'être muſicien que d'être poëte ; & ſi chez les Grecs le mot de muſicien a ſignifié un homme verſé dans toutes les ſciences.

Plus la poésie se perfectionna, plus il fut difficile d'être poete ; & ce ne fut qu'alors, qu'on fut tenté d'écrire en prose. Mais on en forma le projet long-tems avant d'oser l'executer, parce qu'un usage immémorial étoit un préjugé difficile à détruire. Les plus anciens prosateurs, Phérécide de Scyros & Cadmus de Milet, sont postérieurs à Homere d'environ quatre cens ans.

La versification, depuis qu'on l'avoit assujettie à des regles plus séveres étoit une grande contrainte pour les orateurs, obligés de parler souvent sans s'être préparés. Ils prirent sans doute, des licences & ils s'affranchirent peu-à-peu des regles qui les gènoient. Mais ils conserverent d'ailleurs les tours poétiques, & peut-être plus que les philosophes ; parce qu'ils sentirent davantage la nécessité d'émouvoir & d'intéresser. Aristote dit que les premiers orateurs ont imité le langage des poëtes.

Le méchanisme de la versification, lorsqu'il étoit commun à tous les genres, avoit sur-tout contribué à les confondre tous avec la poésie. On ne les confondit plus, lorsque quelques écrivains eurent renoncé à ce méchanisme ; & comme on distingua l'art d'écrire en prose de l'art d'écrire en vers, on distingua aussi les différens genres dans lesquels on écrivoit.

Mais on n'apprit à faire ces distinctions, que lorsqu'on eut des écrivains dans chaque genre. Or, les poëtes ne penserent pas d'abord à distinguer des poëmes de différentes especes. Ils ne penserent qu'à plaire ; & chacun employant à cet effet des moyens différens, suivant son talent & son génie, ils créerent sans l'avoir pro-

jeté, ces especes qu'on ne connoissoit pas avant eux, & que les écrits qui en devinrent les modeles, apprirent à distinguer. De même les philosophes n'imaginerent pas de classer les objets de la nature, afin de les étudier avec plus d'ordre: ils étudierent par curiosité; & chacun se portant naturellement à des études différentes, ils distinguerent peu-à-peu plusieurs sciences, & on les distingua d'après eux.

Vous voyez que ces distinctions ont été faites sans plan, comme par hasard, & que par conséquent, elles ne peuvent manquer d'être fort défectueuses. On les adoptera cependant, parce qu'on ne connoîtra rien de mieux, & bientôt on ne se permettra plus de les examiner. Mais parce qu'il ne sera pas possible de s'en faire des idées précises, on disputera sur l'essence de chaque poeme, sur l'objet de chaque science : on élevera des questions frivoles, des disputes de mots : & les sciences seront long-tems avant d'être véritablement sciences, c'est-à-dire, avant d'être des corps systématiques d'observations & de raisonnemens.



CHAPITRE XI.

Des poëtes Grecs avant la guerre de Troye.

AVANT la guerre de Troye; la Grece a eu plusieurs poëtes célebres, dont il ne reste aucun ouvrage. Linus de Chalcide est le plus ancien. Il eut pour disciples Orphée & Thamiris, tous deux de Thrace. Orphée fut le maître de Musée, athénien, qui transmit ses talens à son fils Eumolpe. Enfin Argos a produit Amphion & Mélampus.

Plusieurs de ses poëtes passent pour avoir voyagé en Egypte : tels sont Orphée, Musée & Mélampus. On le peut même conjecturer sur ce que la tradition a conservé de leur doctrine. Ils avoient pour les allégories le même goût que les Egyptiens : ils faisoient passer par des épreuves ceux qu'ils admettoient à leurs mysteres ; & toute leur doctrine n'étoit qu'un ramas de fables sur la généalogie des dieux & sur la formation du monde.

Dans la doctrine d'Orphée, si on en croit ceux qui se sont donnés pour ses disciples, dieu est tout, & tout est dieu. Chaque chose se participe à la divinité, en est une partie, & il y a proprement une infinité de dieux : ce sont des génies, des démons, des esprits répandus partout. Eux seuls doivent être l'objet de notre culte : car le dieu suprême est trop au-dessus de nous, pour lui adresser nos vœux. De toute éternité,

cet être n'est qu'une même chose avec le chaos. Le monde en est émané : il sera détruit par le feu : il retournera à son premier principe ; & un autre monde naîtra par une nouvelle émanation. Les hommes auront l'avantage de rentrer plutôt dans le sein de la divinité, lorsqu'ils auront moins négligé les lustrations propres à se purifier ; & ces purifications étoient vraisemblablement le principal objet des mysteres.

Ces opinions ressemblent si fort à celles que j'ai déja exposées, que je me répéterois trop, si j'entrois dans de plus grands détails.

On attribue à Orphée d'avoir pensé que les planetes sont habitées. Si c'est avec fondement, il faut que les Egyptiens aient pensé la même chose avant lui. Cette conjecture suppose qu'on a été conduit par les observations à juger que la terre est elle-même une planette. Or, il n'est pas vraisemblable qu'avant la guerre de Troye, la Thrace ait eu des astronomes capables de faire de pareilles observations.

Je ne m'arrêterai pas sur chacun des poëtes des tems fabuleux : on ne peut pas juger d'eux d'après leur célébrité. Il est vraisemblable qu'ils ont été inférieurs à leur réputation ; puisque long-tems après eux, la Grece étoit encore toute barbare.

Si les ouvrages de nos anciens poëtes n'étoient pas venus jusqu'à nous, nous les croirions de grands hommes sur la réputation qu'ils ont eu. Il y en a même plusieurs que nous ne lisons point, & que nous disons être excellens. Nous l'avons oui dire à nos peres, & nous aimons mieux le croire, que d'en juger par nous-mêmes

Voilà vraisemblablement ce qui est arrivé aux Grecs. Chez eux la célébrité d'un écrivain étoit d'autant plus assurée, que ses ouvrages étoient extrêmement rares.



CHAPITRE XII.

Des poëtes, des rapsodes & des sophistes, après la guerre de Troye.

LONG-TEMS après la guerre de Troye, il n'étoit pas commun aux Grecs de savoir lire, & d'ailleurs les manuscrits étoient chers & fort rares. C'est pourquoi les poëtes, qui vouloient se faire connoître, récitoient eux-mêmes leurs poëmes dans les places ou dans les jeux publics. Ils alloient de ville en ville. Souvent ils renonçoient à leur patrie, & aux biens qu'ils pouvoient avoir reçus de leurs peres : mais ils trouvoient de quoi se dédomager dans les applaudissemens & dans la libéralité des peuples.

Avec beaucoup de crédulité & peu de critique, ils mettoient en vers les fables, les opinions & les traditions populaires. Ils n'avoient d'autres regles que de choisir les sujets, qu'ils jugeoient devoir être agréables à des auditeurs aussi crédules qu'eux. Ils célébroient la puissance & les bienfaits des dieux de chaque pays : ils chantoient l'histoire fabuleuse des villes, ils exagéroient les vertus & les talens des héros, & les

Grecs qu'on entretenoit de cè qu'ils vouloient être, croyoient apprendre ce qu'ils étoient. Ces mensonges avoient leur utilité : ils élevoient l'ame : ils portoient aux grandes choses. Ils s'accréditerent donc d'autant plus, que les magistrats sentirent combien il étoit important de les autoriser.

Depuis la guerre de Troye, la Grece fut barbare, ou à peu-près, jusqu'à Solon. Mais dans cet intervalle, l'Asie mineure, déja florissante, cultiva les lettres avec succès. Le gouvernement leur étoit également favorable, dans cette province & dans la Grece proprement dite. C'étoit le même amour de la liberté, le même éloignement pour toute espece de servitude, & la même superstition. Comme toutes ces causes ouvroient une libre carriere à l'imagination, il ne fut pas possible de la contenir dans des bornes. Au contraire les fables qu'on croyoit, autorisoient à en feindre de tout aussi croyables; & il arriva que ce fut assez d'avoir le talent de la poësie, pour avoir le droit de hasarder des fictions sur les dieux, sur le culte, sur le dogme. Les poëtes devinrent donc naturellement les théologiens du paganisme. Autant ces superstitions contribuoient aux progrès de la poësie, autant ceux de la vraie philosophie devoient être retardés.

C'est dans l'Asie-mineure qu'est né Homere, le plus ancien poete depuis la guerre de Troye. Les deux poëmes, que nous avons de lui, sont des romans, où nous trouvons des usages de son tems, de la mythologie & des événemens historiques. Quelques-uns les ont pris pour des allégories, dans lesquelles ce poete, qui, selon eux,

n'ignoroit rien, a renfermé les plus sublimes connoissances. Mais au jugement des connoisseurs, ce qu'il y a de plus sublime dans ses ouvrages, c'est le style & l'invention. Il vivoit environ mille ans avant J. C. La supériorité de ses talens prouve que la poësie étoit de son tems fort cultivée, & qu'elle lui dut ses plus grands progrès.

Hésiode, qui nâquit en Béotie vraisemblablement cent ans après Homere, est encore un poëte célebre. Nous avons de lui deux poemes: l'un intitulé *les œuvres & les jours*; & l'autre *la théogonie*. Dans le premier il donne des préceptes sur l'agriculture: c'est le plus estimé. Dans le second, il traite, à l'exemple des Barbares & d'après des principes semblables, de la génération des dieux & de la formation de l'univers: deux choses, qui, selon les anciens, n'en étoient qu'une. Cet ouvrage est fort obscur, & a fort exercé les savans.

L'empressement des peuples pour les ouvrages célebres donna naissance aux rapsodes. C'étoient des hommes qui n'ayant pas le talent de la poésie, s'appliquerent à réciter les poemes connus. Ils voyageoient comme les poëtes, & comm'eux ils furent accueillis. La déclaration, qui jusqu'alors n'avoit été avec la poésie qu'un seul & même art, devint sous eux un art particulier.

L'intelligence des poëtes leur étoit nécessaire. Ils en firent donc une étude particuliere, & devenus leurs interprêtes, ils ajouterent à leur premiere profession celle de les expliquer à la jeunesse, & d'instruire dans les sciences que les poëtes avoient enseigné. On les nomma sophistes ou sages, parce qu'ils cultivoient sur-tout la mo-

rale, qu'on regardoit alors comme la ſcience principale. Solon eſt le premier athénien, à qui ce titre ait été donné, quoiqu'avant ce légiſlateur les colonies de l'Aſie en euſſent déja fait uſage.

Chez la plupart des peuples, la légiſlation eſt l'ouvrage du tems & du haſard, plutôt que de l'expérience & de la réflexion. Chez les Grecs, c'étoit l'ouvrage des meilleurs eſprits, qui s'occupoient a former la ſcience du gouvernement. Le titre de ſage qu'on leur a donné, montre l'opinion qu'on avoit d'eux, & retrace le caractere de ces ſiecles, où les Grecs, amoureux de la liberté, demandoient des loix. C'eſt la conſidération accordée aux ſophiſtes qui a produit des légiſlateurs, tels que Lycurgue, Solon, Zaléucus, Charondas, &c. [*].

L'eſtime publique, qui avoit encouragé l'étude du gouvernement, encouragea de nouvelles études, lorſque l'état floriſſant des républiques fit ſentir de nouveaux beſoins. Quand les Grecs crurent avoir aſſuré leur tranquillité, ils voulurent ſe procurer d'autres avantages. En conſéquence ils rechercherent tous les agrémens de la vie, & c'eſt alors que la Grece produiſit des talens de toute eſpece.

Un événement précipita cette révolution. Je veux parler de la conquête de la Lydie par Cyrus. C'eſt ſur-tout à cette époque que les lettres ſe réfugierent chez les Athéniens, où Piſiſtrate appella

[*] Zaléucus a été légiſlateur des Locriens, peuple d'Italie; & Charondas l'a été de Caranc & de pluſieurs autres villes de Sicile & d'Italie.

les savans, que Crésus avoit auparavant rassemblés à sa cour. Voilà le siecle où la poésie dramatique commença, où brillerent les Anacréons, les Pindares, &c. Mais pour juger des poetes, il les faut lire. Je reviens aux sophistes.

Nous avons remarqué que chez les Grecs les sciences appartenoient au public. Les sophistes enseignerent donc sans mystere. Ils ouvrirent leurs écoles à Athenes, & c'est-là que se formerent les hommes les plus illustres, Miltiade, Aristide, Thémistocle, Cimon, Périclès, &c. Parmi ces sophistes on compte deux femmes célebres de Milet: Thargélie & Aspasie. La premiere conquit en quelque sorte la Grece, dans la vue d'en faciliter la conquête à Xercès. Il semble qu'on ne pouvoit échapper ni aux charmes de sa figure, ni à ceux de son esprit. Quatorze de ses amans l'épouserent successivement: le dernier fut le roi de Thessalie, & elle vécut trente ans sur le trône. Aspasie n'eut ni moins d'esprit ni moins de beauté. Socrate ne dédaigna pas de prendre de ses leçons; & Périclès qui fut aussi son disciple, répudia sa femme pour l'épouser.

Dans les commencemens l'éloquence faisoit partie de la science du gouvernement, & on ne savoit pas encore la considérer comme un art particulier. C'étoit un talent dont on ne rendoit pas raison, ou même une inspiration divine: car la divinité paroissoit le dénouement naturel de tout ce qu'on ne comprenoit pas.

Dans la suite les sophistes en firent une étude particuliere. Ils observerent les discours qu'on regardoit comme des modeles: ils tacherent d'en démêler l'artifice: & ils donnerent des regles

pour les imiter. Le recueil de ces regles eſt ce qu'on a nommé rhétorique.

Ce nouveau genre d'étude rendit les ſophiſtes plus célebres que jamais, & on accourut de toutes parts à leurs leçons. Vous concevez avec quelle paſſion l'éloquence devoit être étudiée dans des républiques, telles que celles de la Grece.

De la rhétorique naquit la grammaire, lorſqu'on ſentit la néceſſité de remonter aux élémens du langage. Ce nouvel art eut pour objet le caractere des langues, la nature des mots, & l'uſage qu'on en doit faire.

Ces études étoient utiles, & l'auroient été davantage, ſi elles euſſent été mieux faites. Mais les ſophiſtes, qui s'occupoient plus du méchaniſme du diſcours que du fond des idées, s'égarerent dans des définitions vagues, dans des queſtions frivoles, dans des diſtinctions ſubtiles; & ils finirent par ſe faire mépriſer.



CHAPITRE XIII.

Des ſept ſages.

On dit, Monſeigneur, que des pêcheurs ayant vendu ce qui ſe trouveroit dans leurs filets, il s'y trouva un trepied d'or qu'ils refuſerent de délivrer; que l'oracle de Delphes, qui fut conſulté, ordonna de le donner au plus ſage; & que les Miléſiens, chez qui cette conteſtation s'étoit élevée, le porterent à Thalès. Celui-ci le remit à

Bias, Bias à Pittacus; ainſi de main en main il paſſa juſqu'à Solon, qui regardant Apollon comme la ſageſſe même, crut devoir le conſacrer à ce dieu. Dans le vrai, on ne ſait pas ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages. Vous connoiſſez Solon: nous parlerons bientôt de Thalès. On ſait peu de choſe des cinq autres, dont je vais parler.

Chilon de Sparte, homme juſte & magiſtrat éclairé, fut éphore. Il s'eſt fait connoître par des maximes, qui étoient l'expreſſion de la vertu; & par des mœurs, qui s'accordent avec ces maximes. C'eſt lui qui fit graver au temple de Delphes: *connois-toi toi-même.*

Pittacus de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos, acquit une ſi grande conſidération par ſon courage, ſes lumieres & ſes vertus, que ſes concitoyens lui offrirent la couronne. Il l'accepta, donna des loix à ſa patrie, établit l'ordre, aſſura la tranquillité, & jugeant que Mitylene n'avoit plus beſoin de ſouverain, il abdiqua.

Bias de Priene, ville d'Ionie, a été mis au nombre de ceux qui ont le mieux ſervi leur patrie. Tous les anciens en parlent avec les plus grands éloges. De ſon tems la vertu & la ſcience tenoient lieu de richeſſes; parce que les peuples, occupés des ſoins du gouvernement, ſentoient le prix des lumieres. C'eſt pourquoi Priene étant aſſiégée, Bias, qui fut forcé de ſe retirer avec ſes concitoyens, n'emporta aucun de ſes effets. Mais ſa ſageſſe lui reſtoit, & il dit à ceux qui étoient étonnés de ſa conduite: *je porte tout avec moi.*

Cléobule de Linde, ville de Rhodes, comptoit Hercule parmi ſes ayeux. Il joignit à la beauté

& a .. force du corps, la beauté & la force de l'ame. Il gouverna sa patrie avec beaucoup de sagesse, & se distingua sur-tout dans la morale. Une de ses maximes étoit qu'il faut faire du bien à ses amis pour les conserver, & à ses ennemis pour les acquérir : maxime supérieure à une de celles de Bias qui disoit, qu'il faut aimer comme si on devoit haïr un jour. Il se plaisoit à proposer des questions sous le voile de l'énigme, à l'exemple des Orientaux, chez qui il avoit voyagé. Il a eu une fille célebre : on la nommoit Eumélide, ou Cléobuline du nom de son pere.

Périandre est le septieme des sept sages de la Grece. Les historiens, l'ont représenté comme un monstre : Mais Hérodote, qui est le plus ancien, n'a écrit que deux cens ans après. Il a pu ramasser sans choix des bruits répandus par la haine des Grecs pour tous les souverains. Il est certain que Périandre a gouverné les Corinthiens avec sagesse : d'ailleurs c'est un préjugé pour lui d'avoir été mis au nombre des sages.

On demande ce que les Grecs ont entendu par ce titre. On répondra aisément, si on considere que dans ce siecle, on ne s'est occupé que de morale & de législation ; que ces hommes célebres ont été dans leur patrie ou magistrats ou législateurs ; & qu'ils se sont principalement appliqués aux choses du gouvernement.

Esope vivoit dans ce même siecle : mais rien n'est moins connu que les circonstances de sa vie. Il n'est pas même sûr qu'il soit l'auteur des fables, que nous avons sous son nom. Nous savons seulement qu'il s'est distingué dans ce genre, & qu'il a été esclave.

Par quelques fragmens qui reſtent des ouvrages des ſept ſages, on voit qu'ils ont écrit en vers, conformément à l'uſage de leur ſiecle.



CHAPITRE XIV.

De la ſecte ionique.

ENFIN nous voici parvenus à ce qu'on a nommé plus particuliérement philoſophie. Thalès, quelque tems avant Pythagore, en jeta les premiers fondemens. Il établit ſon école à Milet ſa patrie, & fut le chef de la ſecte ionique. Il naquit la premiere année de la trente-cinquieme olympiade, 640 ans avant J. C.

Ne vous attendez pas, Monſeigneur, à des connoiſſances profondes. La morale eſt la ſeule partie que les anciens philoſophes ont bien traitée. D'ailleurs ils étoient peu géometres, peu aſtronomes, & point du tout phyſiciens.

Thalès, comme tous les autres ſages, s'appliqua d'abord a l'étude des loix : il donna même de bons conſeils aux Ioniens. Bientôt après, s'éloignant des affaires pour ſe livrer à la philoſophie, il voyagea en Aſie & en Egypte, & revint, dit-on, avec de grandes connoiſſances : du moins elles paroiſſent telles aux Grecs.

On rapporte à ce ſujet des choſes qu'il n'eſt pas poſſible de concilier. On veut, par exemple, que les prêtres de Memphis aient enſeigné la

géométrie à Thalès, & qu'il leur ait appris à mesurer la hauteur d'une pyramide, en leur faisant voir que cette hauteur & celle d'un bâton qu'il planta perpendiculairement, sont entr'elles comme les longueurs des ombres. On ajoute même que le disciple étonna beaucoup ses maîtres

Les Grecs étoient prévenus pour les étrangers, qui avoient cultivé la philosophie avant eux. Cependant ils auroient bien voulu ne leur rien devoir ; & c'est cette façon de penser qui leur a fait dire que leurs philosophes avoient donné des léçons à ceux-mêmes, dont ils avoient été les disciples. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thalès est le premier qui ait enseigné la géométrie aux Grecs, & il se peut encore qu'il soit devenu plus grand géomettre que les prêtres de Memphis. Il cultiva aussi l'astronomie avec succès, il traça quelques-uns des cercles de la sphere : il observa le premier la petite ourse: & c'est de lui que la Grece apprit qu'on pouvoit prédire les éclipses.

Thalès plaçoit la terre au centre du monde. Il la croyoit sphérique. Il a pensé que les étoiles ne sont pas d'une autre substance. Il a su que la lune n'éclaire, que parce qu'elle réfléchit les rayons du soleil ; & il a représenté les mouvemens célestes dans une sphére, dont il fut l'inventeur.

Selon lui, l'eau est le premier principe de tout. Susceptible d'une infinité de formes, elle devient la matiere des corps les plus opposés. Peut-être la nommoit-il ame du monde ou dieu. Il paroît au moins qu'il ne reconnoissoit pas d'autre cause premiere. Quelques philosophes indiens avoient déja eu la même pensée.

Il est difficile de s'assurer des opinions de Thalès,

lès, parce qu'il n'a point écrit. Aucun de ses ouvrages au moins n'est venu jusqu'à nous. D'ailleurs on peut conjecturer, qu'à l'exemple des barbares, il a fait usage d'une doctrine secrete, craignant de répandre trop ouvertement des opinions, dont les Grecs auroient été choqués, parce qu'ils n'y auroient pas retrouvé leurs fables. Il mourut aux jeux olympiques, la cinquante-huitieme olympiade, accablé par la chaleur & par la vieillesse.

Anaximandre, son disciple, étoit aussi de Milet. Il enseigna sans voile & il exposa sa doctrine dans des ouvrages qu'il publia lui-même.

Selon lui, l'infini est le principe & la fin de tout. Tout en vient, tout y retourne. Des mondes naissent sans nombre, & pour se reproduire. Ainsi tout change dans l'infini, lui-même ne change point : il est immuable.

Ce philosophe est le premier des Grecs, qui ait tracé des cartes géographiques & des cadrans solaires. On a même dit qu'il est le premier qui ait connu l'obliquité de l'écliptique, ce qui ne peut être, puisque Thalès avoit prédit des éclipses. L'opinion la plus singuliere d'Anaximandre est d'avoir pensé qu'originairement les hommes ont été puissans.

Anaximene, son concitoyen, son ami & son disciple, paroît n'avoir été que l'interprete de ses opinions. Il a dit que par l'infini, qui est le principe de tout, il faut entendre l'air ; & que l'air est Dieu, ou plutôt plusieurs dieux. Lorsqu'il devient fort rare, il s'éleve à la plus haute région, & produit le feu : moins rare, il se tient

plus b[illegible], & forme les nuages : moins rare encore, c'est l'eau, & enfin c'est la terre.

Je n'oserai néanmoins assurer que ce soient-là ses opinions. Ce qu'on lui fait dire sur la physique est d'autant plus suspect, qu'on lui attribue sur l'astronomie des absurdités qu'il ne peut pas avoir dites. Il a pensé, dit-on, que la terre est une surface plane, soutenue par l'air ; que le ciel est une voûte de cristal, où les étoiles sont clouées; que le soleil est une grande roue, pleine de feu ; que c'est par une ouverture, que la lumiere s'échappe ; que si elle se bouche, il y a éclipse ; que la lune est de même une roue ; que l'ouverture, qui augmente & diminue, en explique les différentes phases ; & que le soleil, la lune & les astres tournent autour de la terre, sans passer par dessous. Il n'est pas possible qu'un philosophe d'une secte qui prédisoit les éclipses, ait dit ces absurdités. Mais les opinions de cette secte ont été défigurées par les sectes qui sont venues après elle.

Anaxagore de Clasomene, ville d'Ionie, transporta l'école d'Anaximene à Athenes. Il y enseignoit depuis trente ans, lorsqu'ayant été accusé d'impiété, il se retira à Lampsaque, où il mourut. Il semble que l'amitié de Periclès, qui avoit été son disciple, auroit dû le protéger. Elle fut néanmoins la cause de la persécution qui s'éleva contre lui : car on ne l'accusa que pour rendre suspecte la façon de penser de Periclès.

Son impiété fut d'avoir sur la divinité des opinions plus saines, qu'aucun de ceux qui l'avoient précédé. Persuadé que la matiere ne sauroit se mouvoir, ni s'arranger d'elle-même il reconnut

pour premier principe un esprit intelligent & absolument immatériel. Il ne lui manquoit que de découvrir la création.

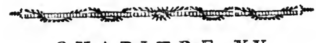
Il pensoit au contraire que la matiere existe de de toute éternité, & on lui attribue même d'avoir dit qu'elle renferme des parties élémentaires de toute espece; des particules d'or, d'argent, d'os, de chair, &c.: que tout cela existoit confusément, sans mouvement & sans vie; que Dieu ayant mu ce chaos, les élémens s'étoient combinés avec ordre; que les parties similaires s'étoient rapprochées; & qu'il s'étoit formé des corps de différens genres parce qu'il y avoit différentes especes d'élémens.

Il a pensé que la lune est habitée, que les cometes sont des planes, & que l'arc-en-ciel est produit par la réfraction des rayons du soleil. Cependant ces deux dernieres opinions ne pouvoient être de son tems que les conjectures d'un homme d'esprit: il ne paroit pas qu'on eût assez d'observations pour les prouver.

Il jugeoit le soleil plus grand que le Péloponése. Mais on ne peut pas croire qu'il ait dit que les étoiles sont des pierres que le mouvement rapide de l'éther a enlevé de dessus la terre, & a porté dans la région de feu. Peut-être a-t-il pensé qu'elles sont des corps pesans, retenus dans leurs orbites par la force qui les leur fait décrire; & les sophistes auront jeté du ridicule sur une opinion qu'ils ne comprenoient pas.

Il eut deux successeurs dans son école, & tous deux ses disciples: Diogene d'Apollonie & Archélaüs de Milet. Celui-ci fut le dernier: car Socrate,

qu'il eut l'honneur d'instruire, fit une révolution dans la philosophie.



CHAPITRE XV.

De la secte italique ou pythagorique.

PYTHAGORE est le chef de la secte, nommée d'abord italique de l'Italie où il enseigna, & ensuite pythagorique. On ne sait exactement ni le lieu ni le tems de sa naissance. L'opinion la plus vraisemblable est qu'il est né à Samos entre la quarante-troisieme & la cinquante-deuxieme olympiade, c'est-à-dire, entre 608 avant J. C. & 572.

Il alla en Egypte, où Amasis, qui acueilloit les Grecs, le fit initier aux mysteres: & parce que ses partisans ont voulu qu'il eût voyagé dans tous les lieux, où les sciences passoient pour être cultivées, on a dit, contre toute vraisemblance qu'il a été à Babylone, & qu'il a pénétré jusques dans les Indes.

Quoiqu'il en soit, la considération qu'il crut avoir acquise par ses voyages, ne lui procura pas les succès qu'il s'étoit promis, & l'école qu'il ouvrit à Samos fut peu fréquentée. Forcé donc à voyager encore, il parcourut la Grece, s'arêtant sur-tout dans les lieux où il y avoit des oracles, & se faisant initier par-tout. C'est alors qu'au lieu de se dire sage, il se dit seulement philosophe, c'est-à-dire, amateur de la sagesse.

On prétend que s'étant montré aux jeux olympiques, il fut admiré de toute la Grece; & qu'on le regarda même comme un homme divin, parce qu'il avoit une cuirasse d'or.

Précédé par sa réputation, il revint à Samos; & pour s'assurer de plus grands succès, il entreprit de faire croire qu'il conversoit avec les dieux. Dans cette vue, il se retiroit souvent dans une antre. Il faut cependant que cette fraude lui ait peu réussi, puisqu'il transporta son école dans la grande Grece. C'est-là qu'il eut des succes qu'on a sans doute fort exagéré. Il rétablit la liberté dans les villes: il détruisit le luxe: il réforma les mœurs, & les tyrans, qui l'écoutoient, renonçoient d'eux-mêmes à la tyrannie.

Nous avons deux vies de Pythagore: l'une écrite par Porphyre, dans le troisieme siecle de notre ere; & l'autre par Jamblique, dans le quatrieme. On ne voit pas où ils ont puisé, on voit seulement qu'ils veulent opposer ce philosophe à J. C. C'est pourquoi ils lui attribuent une grande sagesse, des lumieres extraordinaires & des miracles. Il est évident que ces deux écrivains sont deux imposteurs. C'eût été aux Pythagoriciens à nous conserver l'histoire de leur chef: mais ils ne l'ont pas fait, parce que tant que cette secte a subsisté, elle n'a rien écrit.

Phérécide de Scyros, qui a écrit le premier en prose, & dont l'exemple a été suivi lentement, a été le premier maître de Pythagore. Il n'a cependant point fait de secte, & le peu qui reste de ses écrits, est tout-à-fait énigmatique.

Quant à Pythagore, il avoit, à l'exemple des Egyptiens, une doctrine publique & une doctrine secrete. La premiere avoit pour objet la morale. Il l'enseignoit dans les temples, ou dans des écoles ouvertes à tout le monde. Il réservoit la seconde pour des disciples, dont il avoit étudié l'esprit & le caractere. Ce n'étoit qu'après les avoir éprouvés pendant deux, trois, quatre, cinq ans de silence, qu'il levoit enfin un voile, qui vraisemblablement ne leur avoit pas jusques-là caché des choses bien importantes.

Les Pythagoriciens vivoient tous dans une même maison avec leurs femmes & leurs enfans. Les biens étoient en commun; & si quelqu'un d'eux vouloit se retirer, on lui rendoit ce qu'il avoit apporté, ou même au-delà: mais on le regardoit comme mort.

Chaque heure de la journée avoit ses occupations marquées. Il falloit sortir du lit assez tôt pour adorer le soleil levant, après s'être rappellé ce qu'on avoit dit, entendu, vu & fait la veille. Chacun ensuite se promenoit séparément dans des lieux retirés. Après cet exercice, qu'on croyoit nécessaire pour recueillir les esprits, on se reunissoit dans les écoles, & le tems de l'étude étant fini, on s'exerçoit à la lutte, à la course, à la danse, &c. Tout cela conduisoit jusqu'au dîner, qui étoit très-frugal, & sans vin.

La seconde partie de la journée commençoit par les affaires domestiques ou étrangeres. Ensuite c'étoient successivement une promenade deux à deux, ou trois à trois, des bains, des sacrifices, un souper qui finissoit avant le coucher du soleil, une lecture commune, une ex-

hortation faite par un ancien. Enfin chacun repassoit toute sa journée, & on alloit au lit.

Les Pythagoriciens croyant la musique propre à corriger les passions, en faisoient un grand usage. Ils en avoient de deux especes : l'une pour le matin, afin de réveiller l'esprit ; l'autre pour le soir, afin de le relâcher des spéculations de la journée.

Le préjugé de la métempsycose leur faisoit une loi de s'abstenir de viande & de poisson. Cependant ils mangeoient des victimes, persuadés qu'aucune ame humaine ne se trouve dans les animaux qu'on immole.

Cette secte puissante par l'union de ses membres, l'étoit encore par le crédit quelle avoit dans les républiques. Elle ne pouvoit donc manquer de soulever tôt ou tard contre elle des peuples libres, à qui elle se rendoit suspecte par le mystere de sa doctrine, & par son ambition à se mêler sans détour dans les affaires du gouvernement. Elle les souleva donc. Cette révolution arriva vers les tems de Philippe & d'Alexandre : & ce qui prouve combien les Pythagoriens étoient dangereux, c'est qu'après avoir occasionné de grands troubles, leur ruine entraîna la ruine de plusieurs villes.

Dispersés, sans asyles, forcés même à se cacher jusques dans les déserts de l'Egypte, les Pythagoriciens jugerent que leur doctrine se perdroit infailliblement, s'ils s'opiniâtroient dans l'usage de ne point écrire. Ils commencerent donc à écrire, mais ce fut d'une maniere fort énigmatique, afin que leurs dogmes ne se répandissent pas hors de leur secte.

Il y a eu quelques hommes célebres dans cette secte, entr'autres, Empedocle, poete, orateur & médecin, qui florissoit 444 ans avant J. C. Il fit une étude particuliere des loix: & ayant contribué à rétablir l'égalité & la liberté dans Agrigente sa patrie, il refusa la couronne qui lui fut offerte. En reconnoissance, les Agrigentins lui éleverent une statue. Ils firent aussi le même honneur au pythagoricien Epicharme, poete célébre, qui introduisit le premier la comédie en Sicile; & qui composa plusieurs pieces, d'où Plaute a beaucoup emprunté.

Un autre philosophe de cette secte est Timée de Locres, ville d'Italie. Il passa pour très-savant; il eut part au gouvernement dans sa patrie: & il fit des ouvrages, qui vinrent à la connoissance de Platon, son contemporain.

Architas de Tarente est encore mis au nombre des plus illustres. On le représente comme un grand magistrat, comme un grand général; & on loue beaucoup sa science & ses mœurs. Il a aussi écrit. C'est de lui qu'Aristote a tiré ses cathégories.

Architas eut pour disciple Philolaüs, qui laissa plusieurs ouvrages, & qui vendit à Platon les livres des Pythagoriciens. Platon y puisa tout ce qu'il crut deviner. Aristote, Speusipe & Xénocrate y fouillerent aussi: & on n'a laissé à Pythagore que ce qu'on a pu tourner en ridicule.

Enfin Eudoxe de Cnide, autre disciple d'Architas, donna des loix aux villes de Cnide & de Milet, & se fit un grand nom dans la Grece. Il pourroit cependant passer pour disciple de Platon, dont il fréquenta l'école.

Les Pythagoriciens ont cru le mouvement de la terre, les antipodes, les révolutions périodiques des cometes, les planetes habitées, & les étoiles autant de soleils, autour desquels roulent d'autres planetes. On est d'abord étonné de trouver, dans l'enfance de la philosophie des vérités, qui depuis ont été ignorées ou combattues. Mais, si la philosophie commençoit parmi les Grecs, l'observation étoit ancienne en Egypte, où ils avoient voyagé; & il est vraisemblable que ces vérités qu'ils en avoient rapporté, n'étoient pour eux que des opinions qu'ils ne savoient pas prouver, parce qu'ils ne les devoient pas à leurs propres observations. S'ils avoient été capables de s'en assurer en observant eux-mêmes, ils ne les auroient jamais oubliées.

Sur Dieu & sur le monde, ils n'ont dit que des absurdités, pareilles à celles que j'ai déjà exposé.

Quoiqu'ils parlent de Dieu comme d'un esprit, ils n'ont point d'idée d'une substance spirituelle. Ce n'est qu'une matiere plus subtile, un éther, un feu répandu par tout, qui meut tout, & qu'ils appellent par cette raison l'ame du monde. Delà, tout émane plus ou moins immédiatement, & en conséquence, il y a des êtres plus parfaits les uns que les autres. L'air est rempli d'esprits de différens ordres. Les astres sont autant de divinités. Le Dieu suprême habite le firmament, la circonférence du monde, & tout l'espace au-delà de la lune. Là, il agit seul, & par cette raison tout y est bien réglé: & l'est d'une maniere stable. Mais au dessous regnent les vicissitudes & le désordre; parce que tout s'y fait

ſon principe, deviendra ſemblable aux dieux, deviendra dieu.

Vous voyez, Monſeigneur, que les Pythagoriciens n'étoient que des enthouſiaſtes, & cela devoit être. Leur chef, dont l'imagination étoit contagieuſe, n'avoit rien oublié pour échauffer des eſprits, qu'il ſavoit ſans doute, bien choiſir. Habitation en commun, renoncement à toute propriété; exercices ſuperſtitieux, ſilence, myſtere, flétriſſures repandues ſur ceux qui ſe dégoûtoient de leurs engagemens; voilà les moyens qu'il avoit employé. Après avoir écouté, pendant des années, un homme annoncé comme un dieu, étoit-il poſſible de ſoupçonner qu'on n'avoit rien appris? C'étoit aſſez, ſans doute qu'un ſeul devint enthouſiaſte pour que tous les autres le devinſſent bientôt. Auſſi parmi les Pythagoriciens, *il a dit*, étoit la grande raiſon de croire. Mais ce mot ſuffiroit ſeul pour prouver que ni le chef ni les diſciples ne ſavoient raiſonner. Je vois d'un côté, un impoſteur ambitieux de ſe faire un nom, & de l'autre, des enthouſiaſtes imbécilles.

Il eſt vrai qu'il eſt ſorti de cette école des hommes très-propres au gouvernement de leur république: ce qui peut faire juger qu'à cet égard Pythagore avoit réellement des connoiſſances: mais elles ne faiſoient pas partie de ſa doctine ſécrete, qui eſt ſeule l'objet de ma critique. D'ailleurs il faut reconnoître que l'enthouſiaſme auquel on ſe formoit dans cette ſecte, pouvoit produire de grands hommes, quand il ſe tournoit vers des objets utiles.

Ce que ce philoſophe fit de mieux, fut de

contribuer comme Thalès, à répandre le goût des mathématiques. Mais il abusa de cette science, lorsqu'il voulut expliquer par la génération des nombres la génération de tout ce qui existe. L'ame fut un nombre qui se meut de lui-meme. Dieu fut la monade premiere ou l'unité d'où tout émane. En un mot les propriétés des nombres expliquerent les propriétés des choses. Toute cette doctrine est fort obscure, & il y a apparence que quand on l'entendroit on ne sauroit rien.

Pythagore fit une heureuse application des nombres à la musique, lorsqu'il s'en servit pour déterminer entre les tons des rapports que l'oreille n'apprécie qu'imparfaitement. Il eut occasion de faire cette découverte un jour que passant devant la boutique d'un serrurier il remarqua des consonnantes produites par des marteaux qui frappoient sur l'enclume. Il entra, & jugea que la variété des tons venoit de la différente masse des marteaux. De retour chez lui il tendit des cordes de même grosseur & de même longueur, il suspendit différens poids à l'extrêmité de chacune, & après quelques tentatives, il exprima par des nombres les rapports des tons.

Mais parce qu'il falloit que ce philosophe dit des choses extraordinaires, il imagina de pareils rapports entre les astres. En conséquence il conclut que les cieux font par leur mouvement, un concert parfait, & il assura même l'entendre. C'est ainsi qu'il disoit se souvenir d'avoir été successivement Cethalide, fils de Mercure, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus, pêcheur de Délos.

Persuadé que le merveilleux est fait pour ..ussir, il ne se faisoit point un scrupule d'abuser de la crédulité des peuples. Etant à Crotone, il s'enferma dans un souterrain, recommandant à sa mere de répandre le bruit de sa mort, & de tenir un journal de tout ce qui se passeroit. Quelque tems après il reparut avec un visage pâle & défiguré : il assembla le peuple : il dit ce qu'il avoit vu aux enfers : il raconta ce qui étoit arrivé aux Crotoniates, depuis sa prétendue mort : & on ne douta point qu'il ne revint en effet de l'autre monde, puisqu'il savoit ce qui s'étoit passé dans celui-ci. Les Crotoniates accoururent donc à ses leçons avec un nouvel empressement. Ils y menerent même leurs femmes, car Pythagore en recevoit volontiers parmi ses disciples. Elles sont propres à prendre de l'enthousiasme, & elles sont encore plus propres à le répandre.

Tel a été Pythagore. Je l'ai, sur-tout, représenté par sa conduite, parce qu'elle fait connoître l'esprit de son siecle; & je me suis d'autant moins étendu sur ses opinions, que nous les retrouvons dans des philosophes qui sont venus après lui.



CHAPITRE XVI.

De la secte éléatique.

XENOPHANE est le chef de la secte éléatique. Il naquit à Colophon 550 années avant J. C. peu-à-près la mort de Solon, & lorsque Pisistrate usurpoit la tyrannie pour la seconde fois. C'est le tems où florissoit Anaximandre, successeur de Thalès. Il vécut près de cent ans.

Il fut banni pour avoir dit dans un poeme qu'il est absurde de penser, avec les poëtes Homere & Hésiode, que les dieux naissent, comme de penser qu'ils meurent, parce que dans l'un & l'autre cas, il est également vrai qu'ils n'existeroient pas toujours. Il se retira en Sicile, où manquant de tout, il fut réduit à reciter ses vers au peuple. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses poemes.

Sa secte fut nommée éléatique, parce qu'elle dut, sur-tout, sa célébrité à Parménide, à Zénon & à Leucippe, tous trois d'Elée, ville fondée en Italie par les Phocéens, lorsqu'ils abandonnerent leur patrie pour se soustraire à la domination de Cyrus.

Ces philosophes s'exprimoient d'une maniere obscure & symbolique, & toute leur doctrine n'est qu'une métaphysique très-subtile, qu'ils n'entendoient pas eux-mêmes.

Jusqu'à Xénophane, tout ce qu'on avoit ima-

giné ſur la coſmogonie, pouvoit ſe réduire à trois ſyſtèmes. Dans l'un la matiere ſe meut & s'arrange d'elle-même : dans l'autre il n'y a qu'un premier principe d'où tout émane : dans le troiſieme, il y a deux principes, la matiere qui eſt par elle-même ſans action, & une ame univerſelle qui donne le mouvement.

Xénophane voyant qu'aucun de ces ſyſtèmes n'expliquoit la génération des choſes, imagina de dire qu'il n'y avoit point de génération.

Rien ne ſe fait de rien, dit-il, avec tous les philoſophes. Donc rien ne commence, rien ne finit, rien ne change. Donc il n'y a proprement ni naiſſance, ni altération, ni mort. Il n'y a donc point de mouvement. Le monde eſt donc néceſſairement immuable. Le monde eſt donc néceſſairement immuable. Par conſéquent, les ſens qui le préſentent changeant, ne nous offrent que des phénomenes, des apparences : ils ne ſauroient pénétrer dans la réalité des choſes, ils ne ſont propres qu'à nous jetter dans l'erreur. Tel eſt le ſyſtème de Xénophane. Cherchons comment il l'a pu concevoir.

Quelque changement qu'on faſſe d'un jour à l'autre à l'ordre de vos livres, je puis dire que votre bibliotheque eſt la même, tant qu'on n'ajoute & qu'on ne retranche rien. Mais alors j'entends ſeulement par bibliotheque, la collection d'un certain nombre de livres, & je fais abſtraction de tout arrangement. Je dirai également que le monde eſt immuable, ſi faiſant abſtraction de ce qui arrive à chaque être en particulier, je n'entends par ce mot *monde* que la collection de tout ce qui exiſte. Mais cette col-

lection n'est pas un être : ce n'est qu'une notion abstraite, une simple dénomination, qui comprend la totalité des êtres.

Or, cette notion abstraite, Xénophane & après lui, Parménide & Zénon, la réaliserent. En conséquence ils dirent que le monde est un, éternel, infini, toujours semblable à lui-même, immuable; que c'est là Dieu, l'etre proprement dit, le seul être; & que dans le vrai, les choses particulieres ne sont pas des êtres. C'est ainsi que ces mauvais métaphysiciens ôterent la réalité aux seules choses qui en ont, c'est-à-dire, aux choses particulieres, pour la transporter toute à une notion abstraite, qui n'en peut avoir. C'est à-peu-près comme si je disois que votre bibliotheque est quelque chose & que vos livres ne sont rien. Telle a été leur maniere de raisonner.

Comme ils n'admettoient que l'être universel, ils ne connoissoient aussi que les vérités universelles. Ils disoient, comme les Pythagoriciens, que puisque les choses particulieres changent continuellement, nous n'en saurions avoir aucune connoissance. Mais ils abusoient du mot connoissance, ou plutôt ils n'y attachoient point d'idées. Certainement rien n'a été plus changeant que les philosophes : nous les connoissons cependant, au moins par les absurdités qu'ils ont dit. Je n'en dirai pas d'avantage : il y a des opinions, Monseigneur, qui ne méritent pas une critique sérieuse.

Tous les philosophes croyoient à la divination, sur ce principe que la divinité est répandue dans toutes les parties du monde. Xénophane la rejetta le premier, parce que selon lui, Dieu n'est pas

pas dans les parties, mais dans l'être unique & universel.

Qu'est-ce donc que cet être? Zénon, encore plus subtil que Xénophane, répond qu'il n'est ni fini ni indéfini, ni mobile ni immobile, ni être ni non-être. On ne sait ce qu'il veut dire.

Dans le point de vue où les anciens ont considéré la physique, il ne leur a pas été possible de faire un pas en avant. Vous en comprendrez la raison, si vous observez comment ils ont commencé.

Voulant expliquer comment tout se fait, ils ont établi pour principe que rien ne se fait de rien. Dès-lors il a fallu conclure que tout est fait de toute éternité, ou que toutes les choses étoient dans une chose d'où elles sont émanées, ou qu'elles étoient toutes confondues dans un chaos qui s'est développé, soit par lui-même, soit par l'action d'une ame universelle, ou qu'enfin rien ne se fait. C'est à quoi se réduisent les opinions des philosophes anciens. Vous voyez qu'ils ont commencé par former un nœud qu'il ne leur étoit pas possible de dénouer.

Si au lieu de vouloir expliquer la génération des choses, ils s'étoient bornés à observer ce qu'elles sont, ils auroient pu faire des découvertes. Mais ils n'ont pas été capables d'une conduite aussi sage. Il semble même que la secte eléatique ait pris des précautions pour s'en écarter. En effet, il ne peut pas venir à l'esprit de faire des observations, quand on établit que les sens ne sont propres qu'à jeter dans l'erreur, & que les choses particulieres ne sauroient être l'objet de nos connoissances. Des principes si absurdes

ne pouvoient ſe défendre que par d'autres abſurdités.

On ſe dégoûta donc de cette philoſophie, & Leucippe, diſciple de Zénon, en introduiſit une toute différente. Il fut ſuivi de Démocrite d'Abdere, qui eut pour diſciple Protagoras auſſi d'Abdere, & Diagoras de Mélos.

Au lieu d'un ſeul être, ces philoſophes en admettoient une infinité, qu'ils regardoient comme les élémens des choſes, & qu'ils nommoient atomes.

De toute éternité, ces atomes ſont mus dans une eſpace immenſe, où ils laiſſent entr'eux des vuides. Ils ſe heurtent, ſe réfléchiſſent, s'accrochent & ſe combinent d'une infinité de manieres. Delà, des mondes en nombre infini. Là ils commencent, ici ils ſe détruiſent : les uns croiſſent, les autres décroiſſent : il y en a des ſemblables, il y en a de différens ; & les choſes varient ſuivant l'ordre, la diſpoſition & figure des atomes.

Or, diſoit Démocrite, il n'y a proprement de réalité que dans les atomes & dans le vuide, & les choſes ſenſibles ne ſont pas des êtres, ce ne ſont que des collections. Cependant nous n'appercevons que les choſes ſenſibles, nous n'appercevons pas les atomes : nous n'appercevons donc pas la réalité des choſes. Il n'y a donc point de vérité pour nous : ce qu'il exprimoit, en diſant que la vérité eſt au fonds du puit. Ce philoſophe auroit été bien embarraſſé, ſi on lui eut fait remarquer que ſes atomes, tous indiviſibles qu'il les ſuppoſoit, n'étoient eux-mêmes que des collections. Car alors, où auroit-il mis la réalité des choſes?

Protagoras, ſon diſciple, raiſonnoit différemment. La raiſon dit-il, de l'impreſſion que les choſes ſont ſur nous, eſt dans la matiere même Donc les choſes ſont ce qu'elles nous paroiſſent. Ce que chacun de nous apperçoit eſt réel; ce que perſonne n'apperçoit n'eſt rien. Ainſi nos ſens ſont la regle de la vérité. Nous ſommes même tous également fondés à ſoutenir des opinions contraires, & à juger que les choſes changent toutes les fois que nous ſommes affectés différemment. Car ajoutoit-il, la matiere eſt dans un mouvement continuel, la diſpoſition des atomes n'eſt pas deux inſtans la même. Il n'y a donc de réalité & de vérité que dans nos ſenſations.

Il eſt démontré, Monſeigneur, que nous ne connoiſſons pas la nature des êtres : mais il l'eſt auſſi que nous connoiſſons pluſieurs des rapports qu'ils ont à nous. Si les anciens avoient ſu faire cette diſtinction, ils ſe ſeroient épargnés beaucoup de mauvais raiſonnemens : ils auroient du moins ſu quel devoit être l'objet de leurs recherches.

Le ſyſtème des atomes eſt plus ancien qu'il ne paroit : car, dans le vrai, tous les autres s'y réduiſent. Dans tous, on retrouve des atomes, qui ſont principes ou élémens de tout ce qui exiſte.

En effet, tous ces philoſophes ont été forcés d'imaginer une matiere préexiſtante, puiſqu'ils établiſſent tous que rien ne ſe fait de rien. Les uns conçoivent cette matiere comme un ſeul principe; d'autres veulent qu'elle en renferme deux, ou davantage, ou même une infinité.

Quoique ceux qui n'admettent qu'un principe l'appellent Dieu ; ce dieu cependant n'eſt qu'une matiere très-ſubtile, un feu très-pur. Or, les parties de ce feu ſont certainement de petits corps ou des atomes ; & par conſéquent le feu eſt moins un principe qu'un élément, dont les parties ſemblables par leur nature, produiſent toutes choſes en ſe transformant, & en ſe combinant d'une infinité de manieres.

Il y avoit un ſyſtème qui s'accomodoit mieux à l'imagination du grand nombre, & qui par cette raiſon a été plus général : c'eſt celui d'une matiere informe, mue par un feu qui ſe répand dans toutes ſes parties. Dans ce ſyſtème, il y a en apparence deux principes, le chaos & Dieu, & cependant il n'y en a véritablement qu'un qui eſt la matiere. Si la matiere eſt groſſiere elle ne ſauroit ſe mouvoir d'elle-même ; ſi elle eſt ſubtile elle ſe meut par ſa nature, elle communique le mouvement, & ſes parties qui ſont des élémens de tout, ſont proprement des atomes.

Au feu l'eau a été ſubſtituée par Thalès, l'air par ſes diſciples. Il y en aura qui ſuppoſeront quatre élémens, le feu, l'air, l'eau & la terre ; & nous avons vu qu'Anaxagore en reconnoiſſoit d'autant d'eſpeces, qu'il remarquoit de corps d'eſpeces différentes.

On retrouve donc les atomes dans tous les ſyſtemes ; puiſque dans tous on retrouve des corpuſcules élémentaires. Mais avant Leucippe on avoit donné aux atomes des qualités analogues à celles des choſes, au lieu que ce philoſophe ne leur donna que du mouvement & différentes figures. Son ſyſtème différoit encore des

autres, en ce qu'il admettoit le vuide, qui depuis Thalès paroissoit banni de la philosophie.

Vous voyez, Monseigneur, que tous ces philosophes n'ont fait que combiner une matiere préexistante, à laquelle ils ont donné différens noms ; que chacun d'eux a eu raison d'être mécontent de ce qui avoit été dit, & qu'aucun cependant n'a eu rien de mieux à substituer : c'est le fruit de leur obstination à vouloir développer les premiers principes des choses.

Comme aucune de ces opinions ne portoit la lumiere avec elle, il n'étoit pas possible de s'attacher toujours scrupuleusement à la secte qu'on embrassoit. On étoit tenté d'innover, & on croyoit trouver la vérité, toutes les fois qu'on changeoit quelque chose aux systèmes déja faits. C'est pourquoi il y a des philosophes qui paroissent n'appartenir à aucune secte. Tel est, entre autres, Héraclite, qu'on dit s'être instruit par sa seule méditation, & qui cependant a fréquenté les écoles de Xénophane & d'Hypase, pythagoricien. Il paroît avoir préféré les opinions de Pythagore : il a affecté la même obscurité, & il a regardé le feu comme principe de tout. Il a écrit en prose ; je le remarque, parce que l'usage n'en étoit pas encore général. Il florissoit 500 ans avant J. C.

Héraclite étoit d'Ephese. Il eût pu jouer un rôle dans sa patrie, mais il refusa la magistrature ; un jour que des Ephésiens le surprirent, jouant aux osselets, il leur dit qu'il aimoit mieux jouer avec des enfans que de gouverner des citoyens corrompus. Il se distinguoit sur-tout par le mépris & la haine qu'il conçut contre le genre humain ; & il se retira dans des monta-

gies pour vivre loin de toute société. On a dit qu'il pleuroit toujours, comme on a dit que Démocrite ne cessoit de rire, & ce qui a pu donner lieu à ce conte, c'est que méprisant également les hommes, l'un faisoit des sujets de plaisanterie des memes choses dont l'autre se courrouçoit.

Apres avoir eu part au gouvernement, Démocrite s'éloigna de bonne heure des affaires. Il voyagea dans tous les lieux où l'on alloit chercher des connoissances; & ensuite il vécut dans la retraite, afin de vaquer tout entier à la philosophie. On a même dit qu'il s'aveugla pour éviter toute distraction; ce qui ne peut être vrai puisque l'anatomie fut une de ses principales études. Il a été contemporain d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Socrate, de Parménide, de Zénon & de Protagoras. On croit qu'il a vécu plus de cent ans.

Protagoras, disciple de Démocrite, s'est plus livré à l'éloquence qu'à la philosophie. Quoique fort subtil & peu solide il a eu la gloire de donner des loix aux Thuriens. C'est le premier philosophe qui a enseigné pour de l'argent.

Enfin Anaxarque, qu'on met parmi les philosophes de la secte éléatique, n'est gueres connu que parce qu'il a suivi Alexandre. C'est cet homme qui eut l'imprudence de dire à ce conquérant : *ne savez-vous pas que les actions des rois sont toujours justes?*



CHAPITRE XVII.

De Socrate.

DANS la soixante dix-septieme olympiade, 469 ans avant J. C. naquit à Athenes de Sophronisque sculpteur & de Phénarete sage-femme, Socrate le plus savant des Grecs, le plus vertueux & le plus modeste. Vous voyez Monseigneur, que sa naissance n'est pas illustre. Son nom ne remonte pas dans les siecles à venir. Voilà la différence qu'il y a entre un grand homme & un grand, entre Socrate & ce que vous êtes aujourd'hui.

Socrate fréquenta l'école d'Anaxagore, & après le départ de ce philosophe, celle d'Archélaüs & de quelques autres qui avoient de la réputation. Je vous ai déja dit qu'il fut un des disciples d'Aspasie. D'ailleurs il ne voyagea point hors de la Grece. Il reconnut de bonne heure combien il étoit inutile d'aller mandier des connoissances chez des barbares. Il vit ce que d'autres en avoient rapporté, & il chercha la philosophie en lui-même. Les meilleurs juges de l'antiquité l'ont reconnu pour l'homme de son siecle qui avoit le plus de lumiere en tout genre, le plus d'éloquence, de justesse, de sagacité, d'équité. Sénateur dans un âge avancé, lorsqu'Athenes étoit assujettie à des tyrans, il se conduisit avec l'intrépidité d'un citoyen vertueux qui ne craint pas

la mort. Dans sa jeunesse il avoit donné des preuves d'une rare valeur. En un mot, il avoit toutes les qualités qui le pouvoient rendre utile à sa patrie : mais il vécut précisément dans cet âge où nous avons vu que le mérite étoit écarté des charges de la république ; & Athenes qu'il éclairoit ne fut pas assez heureuse pour qu'il la gouvernât.

Engagé par les circonstances à se livrer tout entier à la philosophie, il y fit une révolution, que je me propose de vous faire connoitre. Dans ce dessein, il est nécessaire de tracer d'abord un tableau de l'état où étoient les sciences, s'il est permis de donner ce nom aux opinions qui partageoient les Grecs.

Il n'y avoit pour les Grecs que deux sources de connoissances, les poetes & les barbares. Parce que ce sont les poetes & les barbares qui leur avoient apporté la religion, les loix, les arts les plus nécessaires, les lettres, l'astronomie, la géométrie, ou du moins un commencement de toutes ces choses ; on jugeoit d'après ce qu'on avoit appris d'eux, qu'il n'y avoit rien qu'on ne pût en apprendre, & on négligeoit d'étudier la nature.

Le tems, qui détruit tout, est lent à détruire les préjugés. Les Grecs ne purent jamais secouer l'autorité de leurs premiers maîtres ; & leur esprit fait pour inventer, pour créer, dégénéra en vaines subtilités. Quels progrès n'auroient-ils pas fait ; si les circonstances, au lieu de les forcer à deviner la nature, les avoient portés à l'observer !

Les sophistes d'abord appellés par Pisistrate,

ſe multiplierent dans la ſuite ſous Périclés, ainſi que les poetes, les muſiciens & les comédiens. Ce citoyen ambitieux aimoit à voir les Athéniens s'occuper de ſpectacles & d'opinions.

L'attention du public donnant de la conſidération aux ſophiſtes & du poids aux queſtions qu'ils agitoient; la jalouſie faiſoit naître tous les jours de nouvelles diſputes, & Athènes étoit le vrai théâtre pour ces ſortes de jeux. Ce peuple avoit toujours le même eſprit & la même ame: mais les circonſtances étoient changées; & il étoit tems qu'il devint plus frivole que les autres, parce qu'en tout, il avoit toujours été plus éclairé que les autres.

Les ſophiſtes étoient chacun bien foibles pour ſe défendre; & par conſéquent, ils étoient chacun bien forts pour attaquer. Animés du deſir de la conſidération, les uns s'étudioient à ſoutenir les opinions les plus agréables au peuple, les autres s'élevoient contre les idées les plus reçues: deux moyens également faits pour réuſſir.

C'étoit une conſéquence que tout parût bientôt problématique; que ſans ſe mettre en peine de ce qui eſt bon ou mauvais, juſte ou injuſte, l'home éloquent ſe crut fait pour changer la nature des choſes; que ſon art fût moins de montrer la vérité, que de vaincre dans la diſpute: & qu'enfin il parût beau de ſoutenir indifféremment le pour & le contre. Il eſt évident que toutes ces opinions devoient naître, & elles naquirent.

Dans ces circonſtances, Zénon vint à Athenes. Il lut aux Panathénées des dialogues, où il faiſoit diſputer deux ſophiſtes; & ce nouveau genre, conforme au goût du ſiecle, fut extraor-

dinairement applaudi. On le nomma l'art éristique, & l'art éristique devint la passion favorite des Grecs.

Ce succès augmenta le goût des études frivoles, & donna une nouvelle émulation à ceux qui s'annonçoient pour maîtres dans l'art de parler, & qui ne savoient qu'abuser du langage. Venez à moi, disoit Protagoras, j'enseigne la politique, la morale, la physique. J'enseigne toutes les sciences. Venez, quittez tout, vos parens & vos amis. Dès le premier jour, vous vous en retournerez plus habiles; au second encore davantage: & à chaque leçon, vous vous appercevrez de la rapidité de vos progrès.

Aucun sophiste ne parut avec plus d'éclat que Gorgias, envoyé par les Léontins ses compatriotes, pour obtenir des secours contre les Syracusains: il éblouit toute la Grece assemblée aux jeux olympiques. Les Athéniens, sur-tout, le regardant comme le dieu de l'éloquence, ne négligerent rien pour fixer cette divinité parmi eux; & Gorgias ne rejetta pas un encens offert par le peuple qui avoit le plus de goût. Quelque tems après, pendant la célébration des fêtes de Bacchus, il monta sur le théâtre d'Athènes, & il offrit de parler sur quelque sujet qu'on voudroit lui indiquer. Tout le monde applaudit.

Il accourut à l'école de ce sophiste, & son éloquence devint une chose de mode. Elle ne consistoit néanmoins que dans un abus d'antithèses, de consonnances & de tours recherchés. Mais il faut dire à la gloire des Athéniens, qu'ils mirent enfin les ouvrages de Gorgias à leur juste valeur, & qu'ils ne se souvinrent plus

de lui, que pour condamner sa maniere d'écrire. Isocrate, qui le suivit, fut plus sage, sans être tout-à-fait exempt des mêmes défauts. Véritablement éloquent, il se fit une réputation durable. Il a été le maître de Démosthene.

Les sophistes célébres ne pouvoient manquer d'acquérir des richesses, par le nombre des disciples qui fréquentoient leurs écoles : Athenes d'ailleurs leur distribuoit des couronnes, leur élevoit des statues, leur confioit l'administration des affaires : en un mot, elle leur prodiguoit la plus grande considération. Tout invitoit donc à ce genre d'étude.

Leur art néanmoins étoit bien méprisable. Ils se vantoient de deux choses : l'une de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets ; l'autre de soutenir indifféremment le pour & le contre.

Pour exécuter la premiere, Protagoras avoit imaginé de rapporter à différentes idées générales, tout ce qui concerne ce dont on peut avoir occasion de parler ; la cause, l'effet, &c. C'est ce qu'on appella les lieux communs. Par ce moyen, un sophiste n'étoit jamais embarrassé. Il parcouroit ses lieux communs : il s'arrêtoit sur ceux qui lui faisoient naître des idées. A la cause, par exemple, il disoit tout ce qu'on peut dire d'une cause quelconque. Il le ramenoit ensuite à son sujet par quelque transition, ou ne l'y ramenoit pas. Content pourvu qu'il parlât, il ne connoissoit que l'art de dire des choses vagues, & ses auditeurs ne lui en demandoient pas davantage. Il sembloit que parler sur une matiere ne fût que parler à propos d'une matiere, & personne n'y mettoit de différence : c'est ce qui arri-

tions. Socrate en fit, & par-là, il obligeoit de déterminer la signification des mots, il ramenoit forcément à la chose dont il s'agissoit, ou il faisoit tomber dans des contradictions palpables. Je ne sais rien, disoit-il souvent. Expliquez-moi ce mot, développez-moi ce principe. Une réponse donnoit lieu à une nouvelle question. On répondoit encore. Enfin quand la proposition & la confiance des sophistes étoient bien dans le jour, Socrate tiroit une conséquence, on la lui accordoit, il en tiroit une autre, on ne la pouvoit nier, & c'étoit une absurdité.

La méthode de Socrate avec ses disciples étoit aussi simple que celle qu'il suivoit avec les sophistes. Il leur faisoit encore des questions, & les conduisant de ce qu'ils savoient à ce qu'ils ne savoient pas encore, il les engageoit à observer, à réfléchir; il leur enseignoit à chercher ce qu'ils vouloient apprendre de lui, & il leur procuroit le plaisir de l'avoir trouvé. Je suis, disoit-il à cette occasion, aussi peu fécond que ma mere; mais je sais, comme elle, accoucher ceux qui sont plus féconds que moi.

Il se montroit beaucoup en public, & il se rendoit, sur-tout, dans les lieux où il avoit occasion d'instruire les jeunes gens. C'étoit à table, c'étoit à la promenade, c'étoit en jouant qu'il donnoit ses leçons. Il les donnoit sans aucun étalage de principes. Il paroissoit causer. Ne philosophons pas, disoit-il, pour l'école: philosophons pour la vie civile: il importe bien moins d'être savant, que de savoir vivre.

Si supérieur dans l'art de montrer la vérité & de détruire l'erreur, il avoit sans doute, beau-

coup réfléchi sur l'esprit humain, & sur ce qui doit être l'objet de nos recherches. Il connoissoit les études qu'on doit négliger, celles qu'on peut entreprendre, & la maniere dont il faut s'y conduire. L'utilité étoit sa regle générale, & sans rejetter les sciences, il en bannissoit l'ostentation & la frivolité.

Fait pour les apprécier, il s'appliquoit à montrer les bornes que nous ne devons pas tenter de franchir. Il vouloit qu'on fût astronome, géomettre, physicien, tout en un mot: mais il vouloit aussi qu'on sût s'arrêter; & il regrettoit le tems & l'esprit qu'on perdoit à des recherches vaines. Il blamoit sur-tout la manie des philosophes qui croyoient découvrir l'origine & la génération des choses.

La morale fut sa principale étude : elle parut naître pour la premiere fois. Jusqu'à lui, on n'en avoit vu que quelques maximes éparses dans des philosophes qui l'avoient bientôt abandonnée, pour se perdre dans ces systêmes que j'ai exposé. Il étoit réservé à Socrate de l'approfondir, de la faire connoître & de la faire aimer. Il avoit tout pour cela: un amour vif de l'humanité, qui tournoit toutes ses vues sur ce qui pouvoit contribuer au bonheur des hommes, un discernement fin, qui apprécioit tout, & qui ne laissoit rien échapper, une mémoire heureuse qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit appris, & qui rapprochoit tous les tems, une combinaison du présent & du passé, si prompte, si juste, qu'on étoit quelquefois tenté de croire qu'un dieu lui dévoiloit l'avenir; enfin l'art de faire trouver dans les autres, les qualités qu'il donnoit lui-même; en sorte que

ceux qui le fréquentoient, se croyant & plus d'esprit & plus de vertu, ne pouvoient manquer d'aimer & la doctrine & le maitre, qui les rendoient plus estimables à leurs propres yeux. Il est donc le premier qui ait rappellé les hommes de la recherche des choses inutiles & au-dessus de notre intelligence, à la méditation des choses utiles & à notre portée. C'est ce qui fit dire que par lui la philosophie étoit descendue du ciel sur la terre. Il fut un vrai Prométhée.

Deux fables, qui se sont répandues après la mort de ce philosophe, peuvent faire juger de l'opinion qu'il laissoit après lui. La premiere est un oracle, qui avoit prédit à Phénarete la sagesse de son fils: la seconde est un génie qui veilloit sur lui, & qui l'avertissoit de ce qui pouvoit lui arriver.

Il me semble que ce génie auroit dû l'avertir de ne pas épouser Xanthippe, femme avec laquelle il étoit difficile de vivre, & que Socrate, comme il le disoit lui-même, ne souffroit dans sa maison que pour apprendre à souffrir ce qui se passoit dans la ville. Les avis qu'il lui donnoit, étoient d'un autre espece : il lui disoit, par exemple, de ne pas passer dans une rue, parce qu'il y rencontreroit un troupeau de cochons. Je conviens qu'on en cite de plus utiles, & qu'on donne pour supérieurs à ce que la raison peut prévoir. Après une déroute, dit-on, quelques Athéniens se trouvant dans un chemin qui se partageoit en deux, le génie avertit Socrate de ne pas prendre à droite, parce qu'il tomberoit entre les mains des ennemis. Ce philosophe, prenant donc à gauche, invita tous les autres à le suivre: mais

plusieurs ne voulurent pas l'en croire, & ils eurent sujet de s'en repentir. Quand cette révélation n'auroit pas été imaginée après coup, il il est naturel que la connoissance des lieux & de quelques circonstances fasse conjecturer par où les ennemis peuvent arriver.

Socrate n'étoit pas capable d'une imposture. On ne lui a jamais attribué aucun propos, qui l'en puisse faire soupçonner: on n'a jamais osé dire qu'il se soit expliqué sérieusement sur ce prétendu génie. Ce mot dans sa bouche n'étoit donc qu'une métaphore, pour exprimer la prudence qui l'avoit garanti de quelques dangers; il s'en sera servi, comme nous nous en servirions nous-mêmes aujourd'hui. On a parlé de ce génie d'une maniere si positive, on a tant écrit pour savoir si c'étoit un bon esprit, un mauvais, ou tout autre chose, que je n'ai pas cru le devoir passer sous silence.

Ce philosophe n'a point écrit. Sa doctrine nous a été transmise par Platon, qui paroit peu exact, & par Xénophon que vous lirez. Je vais en attendant vous rapporter quelques-unes de ses maximes. Je choisirai sur-tout celles qui semblent avoir été faites pour vous.

„ Il n'y a que frivolité dans ce qu'on nomme „ communément biens. Ce n'est point là qu'il faut „ chercher le bonheur: il est dans la science, & „ tout ignorant est malheureux „. En effet, selon Socrate, être savant, c'est avoir des connoissances utiles, ne rien ignorer de ce qui peut nous rendre chacun dans notre état, chers à la société & contens de nous-mêmes.

„ De la science nait la santé de l'ame, c'est-à-

„ dire,

„ dire, la justice, la sagesse & la vertu: source
„ de sentimens voluptueux.

„ Celui qui sait ce qu'il doit faire & qui ne le
„ fait pas, est un fou qui se prépare des tourmens
„ sans nombre. Celui qui l'ignore, & qui croit
„ le savoir, est un imbécile. Celui qui avoue son
„ ignorance, est dans le chemin des connoissan-
„ ces, & du bonheur. Le grand point est de
„ commencer par se connoitre soi-mème.

„ Un ami vrai, qui ose nous dire nos défauts,
„ est le plus grand présent des dieux. Les flatteurs
„ sont nos plus grands ennemis.

„ La mort est préférable à une vie honteuse.
„ Vivez vertueux, & ne craignez ni les infirmi-
„ tés, ni les maladies, ni la mort. Envisagez d'a-
„ vance les maux avec courage: quand ils arri-
„ veront, ils vous paroitront moins durs à sup-
„ porter.

„ Veillez cependant sur la santé du corps: mais
„ que ce soit par la sobriété & par la tempérance.
„ Du reste, priez la divinité, & laissez lui le soin
„ de vous donner ce qu'il vous faut: elle le sait
„ mieux que vous.

„ On n'est pas roi par le trône, mais par la
„ justice.

„ Un prince avare ne fait du bien à personne;
„ un prince prodigue n'en fait d'ordinaire qu'aux
„ méchans.

„ Ce n'est point au milieu de ses courtisans que
„ regne un roi, ce n'est pas dans le faste, dans
„ l'attirail qu'il traine après lui: c'est au milieu
„ de son peuple.

„ L'état le plus florissant est celui où il y a la

„ plus de citoyens vertueux, & l'état où il y a le „ plus de citoyens est celui où le souverain est „ vertueux lui-même. „

Socrate fondoit toute sa morale sur la connoissance d'un Dieu, qui récompensera les bons, & qui punira les méchans. Il le voyoit immense, souverainement intelligent, tout puissant, parfaitement juste; & il s'en étoit formé cette idée, en considérant que le monde est son ouvrage. Cependant il reconnoissoit des intelligences moyennes entre Dieu & les hommes. Il les préposoit aux différentes parties de l'univers, jugeant qu'il les faut honnorer comme ministres de la divinité, & croyant en conséquence à la divination: tant il est difficile de secouer tous les préjugés de son siecle.

Il disoit souvent, *tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien*; & il ne pouvoit rien dire de plus honnête & de plus adroit pour confondre les sophistes dont la Grece étoit inondée. D'ailleurs que fait l'homme, quand nous songeons à ce qu'il ignore?

Tant de talens & tant de vertus méritoient des autels chez un peuple idolâtre. Ce furent des crimes aux yeux des citoyens qui usurpoient, ou qui ambitionnoient la tyrannie, & aux yeux des sophistes qui voyoient diminuer le nombre de leurs disciples, leurs richesses & leur considération. Plus Athenes étoit frivole & corrompue, plus il s'éleva d'ennemis contre Socrate. D'abord on sema des calomnies sourdes: ensuite on osa le produire sur le théatre: enfin on lui donna les ridicules des sophistes mêmes. A la vérité, le premier mouvement des Athéniens fut d'être révol-

tés. Ils écouterent cependant : ils commencerent à rire des plaiſanteries d'Ariſtophane : ils finirent par applaudir. Ce moment parut favorable. Socrate fut accuſé comme un impie qui vouloit renverſer la religion & les loix ; & aux yeux du peuple aveugle & ſuperſtitieux, l'accuſation ſeule parut un crime prouvé. On ne ſongea qu'à venger les dieux. Socrate cependant ne permit à aucun de ſes amis de prendre ſa défenſe, jugeant que ſa vie le juſtifioit aſſez.

Lorſqu'on vint lui dire que les Athéniens le condamnoient à mort ; la nature les y condamne eux-mêmes, répondit ce ſage philoſophe ; & lorſque ſes amis l'invitoient à s'enfuir, il leur demanda, s'ils connoiſſoient hors de l'Attique un lieu où l'on ne mourût pas. Il but donc la ciguë : il vit approcher la mort : il la vit de ſang froid, conſolant ſa femme, ſes amis, & raiſonnant avec eux ſur l'immortalité de l'ame. Il étoit âgé de ſoixante-dix-ans.

A la nouvelle de cette mort, toute la Grece fut indignée contre Athenes. Les jeunes gens regrettoient un maître : les peres pleuroient celui qui avoit inſtruit, ou qui devoit inſtruire leurs fils. Quiconque avoit quelque ſentiment de vertu, répandoit des larmes ; & au milieu de cette conſternation générale, les calomniateurs de ce grand homme n'oſoient ſe montrer. Les Athéniens reconnurent donc leur crime. Ils condamnerent à mort Anitus & Mélitus, chefs de l'accuſation : ils flétrirent tous ceux qui y avoient eu quelque part : ils éleverent une ſtatue à Socrate, & ils rappellerent tous ſes amis qui s'étoient exilés.



CHAPITRE XVIII.

De quelques sectes formées par des disciples de Socrate.

COMME un souverain, puissant par la seule supériorité de son génie, laisse après lui & des états, & des successeurs foibles; tel fut en quelque sorte Socrate. La morale, qu'il avoit enseigné, parut perdre tout son éclat & toute sa force; & les sophistes recouvrerent leurs écoles & leur considération.

Son nom restoit. Ce nom suffisoit pour donner de la célébrité aux disciples, qui avoient écouté ce grand maître. Sous cet abri ils eurent l'ambition de former de nouvelles sectes. Ils défigurerent la doctrine de Socrate, ils outrerent sa morale, & souvent dans leur bouche, ce sage philosophe devint sophiste lui-même. C'est ainsi qu'après lui, les abus qu'il avoit combattu, & qu'il paroissoit devoir détruire, reparurent & se multiplierent plus que jamais.

De tous ces nouveaux chefs de secte, Phédon est le seul qui paroisse avoir été le fidele interprete des leçons de Socrate. D'une famille noble d'Elide, contrée du Péloponese, il avoit été enlevé par des pirates, & réduit en esclavage; lorsque ce philosophe, qui conçut de lui une idée avantageuse, engagea Criton ou Alcibiade à le racheter. Sa secte fut nommée Eléaque du nom de sa patrie, & il eut pour successeur Plisthene, dont on ne dit rien, sinon que Ménédeme d'Eré-

trée fut son disciple. Celui-ci après avoir fréquenté bien des écoles, s'attacha principalement à celle de Plisthene, qu'il transporta à Erétrée, d'où elle prit le nom d'Erétriaque. Ménédeme, plus célebre comme homme d'état que comme philosophe, rendit de grands services à sa patrie. C'est à peu-près tout ce qu'on sait de cette secte, qui ayant hérité du mépris de Socrate pour les sophistes, n'avoit pas hérité de ses talens. Elle tomba bientôt dans l'oubli.

Aristippe prit une autre route. Il conserva la morale de Socrate, mais il essaya de la plier aux mœurs du tems & à son caractere. Sa secte fut nommée Cyrénaïque de Cyrene, ville d'Afrique où il étoit né.

Il avoit été obligé de quitter Athenes, pour échapper à l'envie de ses condisciples, qui ne pardonnoient pas à un barbare d'avoir quelque avantage sur eux. Il s'y trouva néanmoins à la mort de son maître ; & quelque tems après il passa à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuse, où il réussit mieux que Diogene & que Platon ; parce qu'au lieu d'affecter le faste philosophique, il employa les moyens les plus adroits pour ramener à l'humanité l'ame d'un prince qui devenoit tous les jours plus féroce. Quoique ce succès eût une fois armé la jalousie contre lui, il revint cependant à Athenes, où il établit son école. Il paroît qu'on l'a beaucoup calomnié. Il ne nous reste aucun de ses écrits.

Il pensoit que la science s'acquiert par le choix, plutôt que par le nombre des lectures. Il la jugeoit préférable à tout : mais il la bornoit aux choses d'usage. Il recommandoit aux sages de

communiquer leurs connoiſſances, de fréquenter les riches, comme les médecins fréquentent les malades, & d'enſeigner aux jeunes gens à être ce qu'il eſt important qu'ils ſoient un jour. Enfin une de ſes maximes étoit que le philoſophe cherche la juſtice, & qu'il la ſuivroit, quand même il n'y auroit point de loix.

D'après cette façon de penſer, on peut juger que ſa morale ne s'écartoit pas beaucoup de celle de Socrate; & ſi comme on le lui reproche, il a mis la fin de la philoſophie dans la volupté, il y a lieu de préſumer que ſon deſſein n'a pas été d'abuſer de ce mot.

Il eſt le premier qui ait bien parlé ſur les ſens. Il a vu qu'ils ne nous trompent que par les jugemens que nous joignons à nos ſenſations; que propres à nous faire connoître les choſes par leurs apparences & par leurs rapports à nous, ils ne ſauroient faire découvrir ce qu'elles ſont en elles-mêmes; & qu'enfin les cauſes de nos ſenſations ſont telles que nous les ignorerons toujours. Je ſerois porté à croire qu'il tenoit ces principes de Socrate, qui ayant démêlé le faux des ſyſtêmes, n'a pas ſans doute ignoré ces vérités.

Ariſtippe eut un diſciple célebre dans ſa fille Arétée. Elle ſe diſtingua parmi les femmes ſavantes. Elle eut même pluſieurs diſciples, parmi leſquels fut ſon fils qu'elle nomma Ariſtippe. Cependant cette ſecte ne dura gueres au-delà d'un ſiecle, encore ſe diviſa-t-elle en pluſieurs autres qui s'éteignirent dès leur naiſſance.

On pouvoit outrer la morale de Socrate, & on l'outra. Pour être vertueux, les Cyniques imaginerent de renoncer à toutes les commodités de

la vie. Ils alloient vêtus de haillons: ils n'avoient pour équipage qu'un bâton & une besace: ils se nourrissoient des mets les plus communs; sans habitation, ils couchoient dans la rue, dans les lieux publics, au premier endroit où la nuit les surprenoit, glorieux de pouvoir se passer de toutes les choses dont on s'étoit fait des besoins.

En conséquence, ils condamnoient tous les arts, ou comme inutiles, ou comme dangereux; & s'élevant contre toutes les études, le sage, disoient-ils, n'a rien à apprendre: puisqu'il est vertueux, il sait tout ce qu'il faut savoir: rien ne lui manque, parce qu'il ne desire rien: il ne dépend point de la fortune, parce qu'il ne s'y abandonne jamais: il n'a point de reproches à se faire, parce qu'il ne fait point de fautes. Seul digne d'estime & d'amour, il ne peut estimer ni aimer que son semblable, la vertu est son unique fin.

Si on considere les vices répandus dans la Grece, & l'abus qu'on y faisoit des sciences, ces excès paroitront excusables. J'en fais trop, disoit Diogene, afin que ceux qui me suivront en fassent assez. Cependant les Cyniques n'étoient que des enthousiastes.

Cet enthousiasme de vertu paroissoit leur donner le droit de s'élever contre les vices: droit dont ils usoient avec d'autant plus de liberté, qu'ils n'avoient rien à acquérir ni rien à perdre. Les railleries, les satyres, les invectives furent leurs armes, & ils ne ménagerent personne.

Voilà le caractere d'esprit, qui étoit commun à tous les Cyniques. D'ailleurs le maitre n'exigeoit pas que le disciple pensât toujours comme lui, &

le disciple ne s'assujettissoit pas à penser toujours comme son maître : il étoit libre à chacun de prendre pour modele les hommes qu'il reconnoissoit pour les plus sages.

Faits pour avoir des admirateurs & des ennemis, s'ils furent applaudis, ils furent haïs. Mais le ridicule qu'on pensoit jeter sur eux ne les décourageoit pas. Tous les jours plus rigides & plus inconsidérés, ils continuerent de fouler aux pieds les usages, les arts, les sciences, les idoles & le culte.

Tout dégénere, & sur-tout les vertus portées à l'excès. D'ailleurs comme il est plus aisé de les contrefaire, cette secte parut appeller à elle tous ceux qui, sans mérite, furent ambitieux de se faire un nom. Les Cyniques passerent donc du mépris des vices au mépris des mœurs & des bienséances. Ils devinrent impudens : ils mirent la sagesse à ne rougir de rien : ils furent vicieux, & le furent sans honte. Il ne faut pas néanmoins confondre ces Cyniques avec ceux dont je vais parler.

Antistene, athénien, a été le chef de cette secte. Dégoûté des leçons de Gorgias, il avoit passé à l'école de Socrate, où il entraina le plus grand nombre des disciples de son premier maître. Se préparant dès-lors à exécuter le projet qu'il méditoit, il affectoit d'être misérablement vêtu ; & même il paroissoit craindre qu'on ne remarquât pas que ses habits tomboient en lambeaux. *Pourquoi*, lui dit un jour Socrate, *cette ostentation avec nous ?*

La sagesse décente du maître contient le disciple. Mais à peine Socrate fut mort, qu'Antistene

laissa croître sa barbe, quitta son vieux habit pour s'affubler d'un manteau encore plus vieux, prit une besace, un baton, & alla de la sorte, prêchant la vertu avec éloquence, à la vérité, mais avec des dehors qui n'invitoient pas à le suivre. En effet personne ne vint a lui. Alors indigné de la corruption des mœurs, il résolut de ne point former de disciple.

Sur ces entrefaites, Diogene se présente on le repousse : il presse, il insiste; on le menace, on leve le bâton sur lui. Frappe, dit-il, mais instruis moi.

Diogene, d'une imagination plus ardente & plus propre, s'il est possible, à l'enthousiasme, perfectionna le Cynisme; c'est-à-dire, qu'il renchérit sur les excès de son maitre. C'est lui qui trouva le premier qu'une habitation est de trop, & qu'il ne convient pas au sage de coucher ailleurs que dans la rue. C'étoit Socrate fou, comme l'appelloit Platon : mais Platon étoit peut-être un fou d'une autre espece, & il n'étoit pas Socrate.

Diogene jouissoit parmi les Athéniens de la réputation que donnent le mérite & la singularité, lorsqu'ayant entrepris un voyage à Egine, il fut pris par des pirates & conduit en Crete pour être vendu. On lui demanda ce qu'il savoit faire. Je sais commander : qu'on me vende, dit-il, à celui qui a besoin d'un maître, à cet homme, en montrant Xéniade corinthien. Xéniade l'acheta, l'emmena à Corinthe, lui confia l'administration de ses affaires, la conduite de sa maison, de ses enfans, & la sienne propre.

Diogene étoit à Corinthe, dans le tems même

qu'on veut qu'il ait eu une entrevue à Athenes avec Alexandre. Il feroit à fouhaiter qu'on n'eut pas fait d'autres fables fur fon compte : car la calomnie qui l'a voulu noircir, lui a reproché des débauches qui font dementies par fa doctrine & par fa conduite.

On dit qu'un des fils d'Onéficrite étant venu à Athenes ne vouloit plus retourner à Egine, ne pouvant fe réfoudre à quitter un lieu où il avoit le plaifir d'entendre Diogene. Le pere envoya un autre fils, qui fut retenu par les mêmes attraits. Enfin il les vint chercher lui-même, & il refta comme fes fils. Il eft certain que l'école de ce philofophe fut fréquentée par des hommes propres à lui faire honneur. Tel entr'autres fut Phocion. Mais de tous fes difciples le plus fameux, c'eft Crates.

Né à Thebes avec de grands biens, Cratès les abandonna pour fe dévouer au Cynifme. Quelque tems après, ayant fait la conquête d'Hipparchia qui avoit des richeffes & de la naiffance, il agit de concert avec les parens pour la détourner de l'époufer. Il montra fa mifere, il montra fa boffe, car il étoit contrefait: mais elle s'obftina, difant qu'elle ne connoiffoit perfonne qui fût ni plus riche ni plus beau. Son pere lui donna donc un manteau, une befacc, un bâton, & ce fut une fille établie. Elle fe rendit célébre.

On croit que les Cyniques ont d'abord tiré leur nom du Cynofage, c'eft-à-dire, temple du chien-blanc, lieu où Antiftene enfeigna. Dans la fuite ils l'ont confervé, parce qu'on les comparoit à des chiens qui aboient & qui mordent. Ils

ne s'offenſoient point eux-mêmes de cette comparaiſon.

Nous avons vu la doctrine de Socrate conſervée par Phédon, accommodée aux mœurs du tems par Ariſtippe & outrée par Antiſtene. Il ne manque plus que de voir une ſecte de ſophiſtes ſortir de cette même école.

Euclide de Mégare venoit à Athenes, attiré par le deſir d'entendre Socrate, lorſque peu de tems après, les Athéniens porterent un décret de mort contre tout Mégarien, qui paroitroit dans l'Attique. Ne pouvant ſe réſoudre à ſe priver d'un entretien dont il ſentoit tout le prix, Euclide imagina de ſe déguiſer en femme; & profitant de l'obſcurité de la nuit pour entrer dans la ville, il en ſortoit avant le jour. Malheureuſement il avoit beaucoup lu les livres de Parménide. Imbu donc des dogmes de la ſecte éléactique, il profita mal des leçons qu'il achetoit au riſque de ſa vie. Socrate le lui reprochoit ſouvent. Vous vous accommodez, lui diſoit-il, beaucoup mieux des ſophiſtes que de moi. Vous voyez, Monſeigneur, quelle eſt la force des premieres habitudes.

En effet, du vivant même de Socrate, Euclide fonda l'école mégarique, dans laquelle il enſeigna moins la philoſophie, que l'art de diſputer ſur tout. Sa méthode étoit de convenir d'abord de quelques principes, de tirer enſuite rapidement pluſieurs conſéquences, de preſſer par-là ſes adverſaires & de les déconcerter. Il devoit ce foible avantage à une imagination vive & bouillante, qui vraiſemblablement ne lui permettoit pas d'avoir l'eſprit juſte. Cette manie, au reſte,

ne prenoit point sur son caractere. Il étoit doux & honnête : il en donna sur-tout des preuves, lorsque Platon & d'autres philosophes se réfugierent à Mégare après la mort de Socrate.

Eubulide qui lui succéda, se fit un nom célebre, parce qu'il inventa des sophismes & qu'il en fit différentes classes. Rien n'est plus frivole. Il faut cependant que j'en rapporte des exemples, afin de vous faire voir qu'on pouvoit ignorer ce que c'est que l'esprit, dans un siecle où il y en avoit beaucoup : reproche qu'on peut faire plus ou moins à tous les siecles.

Connoissez-vous votre gouverneur ? Oui. Connoissez-vous cette personne couverte d'un voile ? Non. Vous ne connoissez donc pas votre gouverneur : car c'est lui. Ce sophisme s'appelloit *le voilé*.

Si à un premier grain j'en ajoute un second, vous direz : ce n'est pas un monceau. Mais si j'en ajoute un troisieme, un quatrieme & ainsi successivement, il arrivera enfin qu'après un dernier grain ajouté, vous direz, voilà un monceau. Un grain fait donc un monceau. Ce sophisme se nommoit *sorite* ou entassement, & on donnoit le nom de *cornu* à celui-ci. *Vous avez ce que vous n'avez pas perdu. Or, vous n'avez pas perdu des cornes. Donc vous avez des cornes.*

Vous voyez que lorsque Socrate ne fut plus, on en déraisonna davantage. Sa mort, qui rendit aux sophistes la liberté d'être absurdes, fut l'époque où les écoles se multiplierent plus que jamais. Un homme ramassoit des sophismes, il en faisoit un corps, il s'arrêtoit quelque part, il disoit : *j'enseigne ici*, & aussi-tôt il avoit des disciples. C'est ainsi qu'on déliroit dans toute la Grece.

CHAPITRE XIX.

De Platon.

PLATON defcendoit par fon pere de Codrus, & de Solon par fa mere : mais parce qu'on n'a pas trouvé cette origine affez belle, on l'a fait fils d'Apollon. Il naquit dans l'intervalle de 425 à 430 avant J. C. Peu de tems après, un effaim d'abeilles vint voltiger autour de ce divin enfant, & depofa du miel fur fes levres, ce qui fut un préfage de l'éloquence dont il feroit doué. On dit encore que Socrate racontoit avoir vu en fonge un cygne qui étoit venu fe repofer fur fon fein, & que Platon lui ayant été préfenté dans le moment qu'il parloit, il dit, *voilà le cygne que j'ai vu.* Les Grecs qui voyoient facilement des prodiges, vouloient que tout fût extraordinaire dans un homme dont ils admiroient l'éloquence. On croyoit alors que le cygne avoit la voix fort mélodieufe.

Platon avoit cultivé la peinture & fur-tout la poefie, lorfqu'à l'âge de vingt ans il entendit Socrate pour la premiere fois. Dès ce moment, il réfolut de fe livrer tout entier à la philofophie, brûlant plufieurs pieces de théatre & de poemes épiques, qu'il jugeoit trop au-deffous de ceux d'Homere : modeftie d'un bon augure dans un fils d'Apollon.

Son deffein néanmoins ne fut pas de fe borner

aux études de Socrate. Plus avide d'opinions que de connoiſſances, il avoit déja étudié la philoſophie d'Héraclite ſous Cratile, & celle de Parménide ſous Hermogene. Après la mort de Socrate, il étudia ſous Euclide l'art de diſputer qu'on nommoit alors dialectique, & il entreprit pluſieurs voyages.

Son premier voyage fut dans la grande Grèce, où la ſecte italique floriſſoit encore. Il eut quelque accès auprès des Pythagoriciens. Delà il ſe rendit à Cyrene, où il apprit la géométrie ſous Théodore. Il parcourut enſuite l'Egypte, & la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perſe ni les Indes, il revint en Italie, où les Pythagoriciens parurent s'ouvrir à lui, plus qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Quelques années après il acheta leurs écrits. C'eſt-là qu'il put puiſer des opinions. Quant à ſon voyage en Egypte, il lui fut vraiſemblablement inutile, parce qu'il ne fut initié nulle part.

De retour à Athenes, Platon trouva les circonſtances les plus favorables. De toutes les écoles ouvertes par les diſciples de Socrate, la ſeule conſidérable étoit celle d'Ariſtippe qui avoit contre lui ſa qualité d'étranger : car les Athéniens qui lui auroient pardonné d'être ſavant en Afrique, ne paroiſſoient par lui pardonner de l'être en Grece.

Il y avoit hors des murs d'Athenes, un gymnaſe, nommé académie, d'Académius ou d'Ecadémius, à qui ce lieu avoit appartenu. Il étoit planté d'arbres & orné d'autels conſacrés à l'amour, aux Muſes, à Minerve, &c. & de pluſieurs monumens élevés en l'honneur des Athé-

niens les plus illustres. Ce fut là, au milieu des dieux & des manes des grands hommes, que Platon établit son école dans une maison qu'il tenoit de ses peres : & c'est de ce lieu que ses sectateurs ont été nommés académiciens.

Il interrompit le cours de ses leçons pour faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit pour observer les feux du mont Etna, il fut introduit à la cour de Denis l'ancien, roi de Syracuse. Dion, son disciple, le présenta : persuadé que tout étoit possible à une éloquence qui le remuoit & le subjuguoit, il ne douta point qu'elle ne dût changer le caractere du tyran. Platon parla donc, ou plutôt il déclama contre la tyrannie, & dit fort inconsidérément de grandes vérités.

Il fallut bientôt quitter la Sicile, qu'il ne croyoit plus un lieu sûr pour lui. Mais la vengeance du tyran le poursuivit : il fut vendu dans l'isle d'Egine. Anniceris, disciple d'Aristippe, se hâta de le racheter, & refusa d'être remboursé par ses parens, disant qu'ils n'étoient pas les seuls à qui ce philosophe appartenoit. Rendu à son école, Platon reçut des lettres de Denis. Ce prince voulut se justifier d'une trahison qui le déshonoroit ; mais ce philosophe lui répondit que ses occupations ne lui permettoient pas de se souvenir d'un roi de Syracuse.

Denis mourut. Denis le jeune, son fils & son successeur, échauffé par les discours de Dion, invita Platon à le venir voir, & offrit de lui donner une ville pour exécuter un nouveau plan de république. Le philosophe, qui ne put se refuser à de pareilles offres, partit, & fut reçu magnifi-

quement : on fit même des sacrifices pour rendre graces aux dieux de son arrivée. Mais bientôt tout changea. Dion fut banni, & Platon se vit entouré de gens qui, sous prétexte de rendre hommage à son mérite, observoient sa conduite & ses discours. Apres avoir néanmoins été livré quelque tems à cette situation, il obtint la permission de se retirer : on lui laissa même concevoir l'espérance de ramener un jour Dion à Syracuse.

Comme cette retraite pouvoit faire tort à la réputation de Denis, ce prince se hâta d'appeller à sa cour les philosophes les plus célebres, Aristippe, Diogene, &c. Ils vinrent. Mais enfin jugeant que Platon lui manquoit encore, il lui écrivit : il lui fit écrire par la femme & par la sœur de Dion, par les Pytagoriciens qui étoient à Syracuse. Tous le presserent, tous se rendirent caution pour le tyran ; & Platon revint en Sicile pour la troisieme fois. Aristippe jugea qu'il en seroit de ce voyage comme des deux autres, il ne se trompa pas.

Platon & Denis se recherchoient, se craignoient, & dissimuloient également. Le tyran, pour écarter tout soupçon, affectoit de combler d'honneurs le philosophe, & le philosophe pour cacher son inquiétude, affectoit de se livrer avec confiance au tyran. Il ne falloit plus qu'une circonstance pour les faire sortir l'un & l'autre d'une situation, où ils étoient si mal à leur aise. Elle se présenta, ou plutôt Platon eut l'imprudence de la faire naitre : il parla en faveur d'un homme accusé d'être l'auteur d'une sédition. Dénis alors ne

ne dissimula plus, & Platon chassé de la cour, fut abandonné aux insultes de ses ennemis.

Cependant les Pythagoriciens, ayant représenté qu'il étoit venu sur leur parole, le réclamerent, & obtinrent la permission de l'emmener. Denis même, forcé à respecter la réputation d'un homme qu'il haïssoit, ne crut pas devoir s'en séparer, sans lui avoir donné de grands témoignages d'estime & d'amitié. Il lui fit présent de quatre-vingt talents.

Platon consacra le reste de ses jours à la philosophie & à son école. Après sa mort on lui éleva un tombeau dans l'académie, une statue, un autel; il fut gravé sur les monnoies, & ses sectateurs, pendant long-tems, celébrerent le jour de sa naissance. Il mourut, dit on, âgé de 81 ans, le même jour qu'il étoit né. Ce n'est pas qu'on puisse assurer le tems de sa naissance: mais on regardoit comme un prodige qu'un homme eût précisément vécu neuf fois neuf ans.

Les principales circonstances de la vie de Platon, nous font connoitre son caractere, & nous montrent que les sources où il a puisé, sont Héraclite, Parménide, Socrate, Euclide, Théodore & Pythagore. Il donna la préférence, à ce dernier, parce qu'il étoit moins connu: mais il emprunta quelque chose des autres, & de plusieurs systêmes il en fit un, qui prit le coloris de son style. Il avoit le talent de donner des couleurs aux objets, sans répandre sur eux aucune lumiere: deux choses qui paroissent se contredire, & qui s'allient néanmoins, quand on a beaucoup d'imagination, & qu'on est mauvais métaphysicien.

Les Grecs étant remplis de respect pour la mémoire de Socrate, & en même tems avides de nouveautés, il y avoit deux moyens de se rendre célébre : l'un de se donner pour disciple de ce philosophe, & l'autre d'introduire une nouvelle philosophie. Platon réunit ces deux moyens, en faisant parler Socrate comme Pythagore ; & il se fit un nom, parce qu'il donnoit à l'un ce qu'il déroboit à l'autre. Du vivant même de Socrate, il osa faire usage d'un pareil artifice. *Combien de mensonges*, disoit ce sage philosophe, *ce jeune homme débite sous mon nom ?*

Ses opinions ne paroissent qu'un délire, qui mériteroit peu de nous occuper : mais comme ce délire a duré, il est nécéssaire de le faire connoître. Il ne seroit pas possible de suivre l'esprit philosophique dans les siecles postérieurs, si on n'observoit pas d'abord Platon comme un philosophe, dont l'imagination devoit être contagieuse. C'est sous ce point de vue que je le vais considérer. L'histoire s'occupe de ceux qui ont retardé les progrès de la raison, comme de ceux qui les ont avancés.

Toute sa philosophie est répandue dans des dialogues. Cette forme eût été très-propre à faire connoître les sentimens de Socrate, ainsi que la force & l'adresse avec laquelle il combattoit les sophistes. Il ne falloit que transcrire les conversations de ce philosophe, pour en faire un portrait fidele & intéressant. Mais Platon trouvoit d'autres avantages dans cette forme : c'étoit de pouvoir parler de tout sans rien approfondir, de pouvoir passer sans ordre de question en quest-

tion, & de pouvoir enfin cacher ses opinions, en sorte qu'on eût de la peine à deviner, si c'étoient les siennes qu'il exposoit, ou celles de ses interlocuteurs. Il y a des choses, disoit-il, sur lesquelles il n'est ni possible ni permis de dire tout ce qu'on pense. Cela est vrai: mais il faut être clair, quand il est permis de l'être; & cela est toujours possible, quand on s'entend soi-même.

Une inscription qu'il avoit mis sur la porte de son école, en défendoit l'entrée à tout homme qui ignoroit la géométrie. C'est des Pythagoriciens qu'il avoit appris à faire cas de cette science, mais ainsi qu'eux, il l'estimoit sans en connoître le prix. Aucun de ces philosophes ne savoit l'appliquer à la physique: ils ne s'en doutoient seulement pas. Ce n'étoit gueres pour eux qu'une science abstraite, qui préparoit l'esprit à d'autres abstractions. Il se croyoient physiciens, quand ils avoient imaginé des rapports & des proportions qui ne sont point dans la nature, & de médiocres géometres, ils devenoient mauvais métaphysiciens. Cependant la géométrie, étant alors peu connue dans la Grece, donnoit du savoir de Platon une idée d'autant plus grande, qu'elle fermoit l'entrée de son école au grand nombre.

Platon distingue trois parties dans la philosophie: la physique, la dialectique & l'éthique. Je ne vous exposerai pas ce qu'il dit sur chacune, il seroit difficile d'y trouver des vérités bien développées. La maniere dont il raisonne, est l'unique chose qui puisse intéresser votre curiosité, & vous instruire.

Sa physique traite proprement de l'origine & de la génération de toutes choses en supposant que rien ne se fait de rien; & les notions qu'il se fait à ce sujet, sont les fondemens de sa dialectique & de son éthique. N'êtes-vous pas étonné de cette manie qui a fixé si long-tems l'esprit humain sur des recherches, où les découvertes sont impossibles ? Cette manie est venue cependant jusqu'à nous.

Pour vous faire connoître la philosophie de Platon, il faut remettre sous vos yeux ce qui a été dit avant lui, & sur-tout vous développer des choses sur lesquelles j'ai passé légérement, afin d'éviter des répétitions où Platon m'auroit entraîné.

Un fleuve n'est jamais deux instans le même: c'est ainsi que toute la matiere coule en quelque sorte, & change d'un instant à l'autre. L'eau que je vois n'est plus celle que j'ai vu: elle passe au moment même que je parle, & j'en vois une autre qui est déjà passée. Voilà l'image de l'univers sensible: il est comme le tems, il n'est rien. Qu'est-ce en effet que le tems, ce fleuve immense, qui entraîne & précipite tout avec lui ? le passé n'est plus, l'avenir n'est point encore, & le présent nous échappe.

Cette idée a paru si lumineuse aux anciens que presque tous ont dit : *il n'y a point de science de ce qui change, & par conséquent ce qui change n'est rien.* Où est donc la réalité ? C'est ici qu'ils ont fait un usage singulier de la géométrie.

Les objets de cette science sont permanens & immuables, parce que ce sont des notions géné-

rales & abſtraites. En vain, tout change, les idées de proportion demeurent & ne varient jamais. Voilà, a-t-on dit, voilà les êtres. Les corps proprement n'ont point de réalité. Ils n'en ont qu'une d'emprunt, ils n'en ont qu'autant qu'ils participent à ce qui ne change point. Il y a donc des eſſences qui ſont toujours les mêmes, & qui, par cette raiſon, ſont ſeules l'objet de la philoſophie.

Pythagore, raiſonnant d'après ces idées, eut ſans doute de la peine à trouver un premier principe permanent. Que fit-il? Il ſubtiliſa la matiere : il imagina un feu qui ne tombe pas ſous les ſens : & parce qu'on ne peut pas obſerver les changemens d'un feu de cette eſpece, il crut tenir un être immuable.

Ce feu fut Dieu. De lui émanent les eſſences immuables comme lui ; & de ces eſſences émanent les choſes qui changent, c'eſt-à-dire, les corps,

Ce feu eſt un eſprit. Il eſt inviſible, intelligent, tout différent de la matiere. Il donne le mouvement à tout : il ſe répand dans toutes les parties de l'univers : de lui naiſſent nos ames & des eſprits de toute eſpece.

Dans ce ſyſtême, Héraclite ne vit avec raiſon que de la matiere. Il admit avec Pythagore que le feu eſt le principe de tout : mais il conclut qu'il n'y a rien d'immuable. Tout change continuellement, ſelon lui, & les corps, & les eſprits, & Dieu même. Ce n'eſt qu'une révolution continuelle, où tout naît pour périr, & périt pour renaître. Cette maniere de raiſonner eſt au moins plus conſéquente. Ce philoſo-

phe croyoit pourtant qu'il n'y a point de ſcience de ce qui change. Quelle regle avoit-il donc pour s'aſſurer de quelque choſe ? il n'eſt pas poſſible de le déviner : on entrevoit ſeulement de grandes abſurdités, où il n'eſt pas néceſſaire de le ſuivre.

Les Eléatiques, comme vous l'avez vu, ont cherché la réalité, les uns dans un ſeul être général & abſtrait, les autres dans les atomes, & quelques-uns dans nos ſenſations mêmes.

Socrate vit toutes ces opinions, comme des délires de gens dont la folie eſt de ſe croire ſages, il dit, ou du moins il put dire : il y a un Dieu. Tout en parle dans la nature ; tout prononce ſon nom. Il eſt éternel, immenſe, infini, tout intelligent, tout puiſſant : il eſt tout différent de la matiere. Je n'en ſais pas davantage : je crois même qu'il ſeroit raiſonnable de ſe borner à n'en ſavoir pas plus que moi ; & d'obſerver les rapports que les choſes ont à nous, plutôt que de chercher ce qu'elles ſont, & comment elles ſont.

En ſuivant ce conſeil, on ſe fût trouvé dans le chemin des découvertes. Mais on continua de marcher ſur les anciennes traces ; & d'après les mêmes principes, on répéta les mêmes abſurdités parce qu'il n'y en avoit pas d'autres à dire. Platon en eſt un exemple. Tout le fond de ſon ſyſtême eſt renfermé dans les ſyſtêmes que je viens d'expoſer. Il ne fait qu'emprunter des uns & des autres. Si ce ſont des idées contradictoires, ou il ne s'en apperçoit pas, ou il entreprend de les concilier.

Il penſe d'après Socrate, que Dieu eſt une

une cause premiere & unique de l'univers ; qu'il est souverainement bon, souverainement puissant, souverainement intelligent. Il en parle magnifiquement : il en reconnoît la liberté, l'immutabilité, la providence. Il le dit même incorporel & tout différent de la matiere.

Cependant il rêve, d'après Pythagore & d'après Héraclite, que ce Dieu même n'est qu'un feu ; & comme le premier, il ne voit plus de matiere dans la matiére rendue subtile.

Le système le plus généralement reçu avant lui, supposoit deux principes, également éternels, également nécessaires, & d'une nature tout-à-fait opposée ; mêlés cependant & confondus ensemble, pour ne former qu'un tout, dont l'un étoit l'ame & l'autre le corps. L'univers devenoit l'effet nécessaire de cette union. Dieu ne pouvoit pas ne pas agir, & il ne pouvoit agir, que sur la matiere dans laquelle il existoit, & qui par-là, s'arrangeoit nécessairement.

Anaxagore changea le premier ce système, ou plutôt il le corrigea. Il ne considéra pas ces deux principes, comme ne formant qu'un tout : il les sépara : il leur donna des attributs différens. La matiere ne fut qu'un chaos, une masse informe, sans mouvement & sans vie. Dieu n'eut rien de commun avec elle : il n'en fut pas l'ame, il fut l'artisan qui la mit en œuvre. Elle se meut, parce qu'il la veut mouvoir, l'ordre s'établit parce qu'il le regle & l'univers sort du chaos. Cette idée est belle : elle nous retrace au moins un être intelligent, puissant & libre.

Platon voulut l'adopter en partie : & quoique son dieu ne fût qu'un feu, & fût par consé-

quent bien différent du dieu d'Anaxagore, il le sépara de la matiere, & le représenta avec tous les attributs de la divinité. Mais il rejetta ce chaos où tout est supposé dans un repos parfait; & il en substitua un autre, où le mouvement ne cessant point, entretient toujours le désordre. Il imagina donc la matiere mue de toute éternité sans regle, se divisant, se subdivisant à l'infini, n'ayant aucune consistance, aucune forme, aucune qualité, aucune propriété. Il l'imaginoit ainsi afin de pouvoir dire: elle change toujours. Donc on ne la peut pas connoitre: car il n'y a point de science de ce qui change.

Cette matiere dépouillée de toutes ses modifications n'est qu'une notion abstraite. Or, ce seroit un grand travers que de faire naitre les objets sensibles d'une idée, qui n'existe que dans notre maniere de concevoir. Voilà pourtant d'où ils naissent. Selon Platon, Dieu ne crée rien, il ne meut rien: il regle seulement, autant qu'il peut, le mouvement que la matiere a déjà par elle-même. Je dis *autant qu'il peut*: car la matiere, nécessairement mue de toute éternité, résiste plus ou moins à l'action de Dieu; & c'est-là la cause des imperfections qu'on remarque dans l'univers.

L'ordre s'établit donc, & quoiqu'imparfait, il donne naissance aux formes, aux figures, aux qualités: & l'univers sensible sort de cette matiere qui ne tombe pas sous les sens.

Vous commencez à voir comment Platon, voulant passer pour l'auteur d'un nouveau systême, prend dans tous, sans en adopter aucun. Semblable au dieu qu'il imagine, il agit sur une ma-

tiere préexiſtante, & il l'arrange autant qu'il peut.

La matiere change, dit ce philoſophe, en raiſonnant comme Pythagore. Elle ne ſauroit donc être l'objet de la ſcience. Les choſes ſenſibles ne méritent donc pas le nom d'êtres. La réalité de tout ce qui exiſte eſt donc dans les eſſences éternelles, immuables, néceſſaires.

Ces eſſences ſe nomment idées. Elles exiſtent donc dans l'entendement divin, comme dans leur ſource. Elles en émanent pour exiſter chacune à part: ce ſont autant d'êtres: ce ſont même autant de dieux; car tout ce qui eſt en Dieu, eſt Dieu.

Elles prennent encore différens noms, ſuivant les rapports ſous leſquels on les conſidere. Par rapport à Dieu, elles ſont la raiſon même. Par rapport à nous, elles ſont tout ce qui eſt proprement intelligible, parce qu'il n'y a d'intelligible que ce qui eſt immuable. Par rapport à la matiere, elles ſont ce qui lui donne différentes formes. Par rapport au monde ſenſible, elles ſont l'exemplaire que Dieu a conſulté, lorſqu'il l'a voulu produire; elles ſont un monde intelligible. En elles-mêmes enfin, elles ſont des êtres, des dieux.

Tout ce qui émane de Dieu, eſt Dieu, ſelon Platon. Quelle eſt donc cette ſuite d'émanations par laquelle la divinité deſcendra juſques dans la matiere ſans que les parties de cette matiere deviennent autant de dieux? Voici ce que ce philoſophe imagine.

Cette raiſon, cet exemplaire, dont nous venons de parler, eſt une ſubſtance qui vient im-

médiatement de Dieu. Elle doit donc lui être tout-à-fait ſemblable. Mais ce qui en vient par une ſeconde émanation, en eſt plus éloigné, & doit, par conſéquent, être moins parfait. Il n'y a donc qu'à ſuppoſer une ame qui naiſſe de cet exemplaire, de cette raiſon: elle participera de Dieu, parce qu'elle en émane; & elle participera de la matiere; parce qu'elle y ſera unie.

Ainſi Platon ſe repréſente cette ame, comme un être mitoyen. C'eſt un troiſieme principe qu'il ajoute à Dieu & à la matiere. C'eſt un moyen, un inſtrument avec lequel Dieu produit l'univers ſenſible. C'eſt une eſpece de canal, par lequel la ſource divine répand ſes eaux, & donne la vie à tout ce qu'elle arroſe. C'eſt un exemplaire, qui eſt en même tems dans Dieu & hors de Dieu, en quelque ſorte, comme le deſſein d'un bâtiment eſt tout à la fois dans l'eſprit de l'architecte, & ſur le papier où il eſt tracé.

Vous voyez que plus ce philoſophe emploie d'expreſſions pour ſe faire entendre, moins on l'entend. On entrevoit ſeulement qu'il veut expliquer le ſyſtême des émanations. Continuons.

Cette ame n'a été produite, que lorſque Dieu a voulu former l'univers. C'eſt elle qui réglant le mouvement, a mis de l'ordre où il n'y avoit que du déſordre; & qui s'inſinuant dans toutes les parties de la matiere, les a préparées à recevoir les eſſences divines.

C'eſt de ces eſſences que l'univers reçoit toutes ſes formes, toutes ſes propriétés. Il eſt donc l'image de la divinité, il eſt le fils de Dieu, & ſes parties principales, le ſoleil, la lune, la terre, &c. ſont des dieux elles-mêmes. Mais ces

dieux ſont moins parfaits que le Dieu ſuprême, parce qu'au lieu d'émaner immédiatement de ſa ſubſtance, ils n'émanent que de cette ame, de cet être mitoyen, par où la divinité ſe répand & ſe communique.

Cette ame eſt par-tout : il y a donc des dieux par-tout. Or ces dieux, qui ſe multiplient à l'infini, ſont proprement ce qu'on nomme démons. Voici comment le Dieu ſuprême leur parle.

O vous, qui êtes mortels, puiſque vous avez été produits, vous ſerez immortels : je le veux, ma volonté aſſure votre exiſtence. Vivez pour m'imiter. Formez, multipliez les animaux. Il ne me convient plus de rien produire : je ne ferois que des dieux. Mais voilà une ſemence divine : je vous la donne : elle animera vos ouvrages. C'eſt par vous que doit naitre tout ce qui doit périr. Allez, je vous laiſſe le ſoin de l'univers.

Il y a donc deux ſortes de dieux : les uns éternels, & ce ſont les idées ou les eſſences ; les autres produits, mais qui ne mourront point, & ce ſont les démons. Ceux-ci, d'une nature moyenne, ſe diſtribuent en pluſieurs claſſes ; ils ſont des médiateurs qui portent les prieres des hommes aux dieux, & les volontés des dieux aux hommes. Delà, la divination, le culte idolâtre, & toutes les ſuperſtitions du paganiſme.

Quant à cette ſemence confiée aux démons elle émane de l'ame du monde ; & elle renferme toutes les ames deſtinées aux différentes eſpeces d'animaux, c'eſt-à-dire, tous les êtres ſpirituels du dernier ordre, & le moins parfaits par con-

ſéquent. Platon néanmoins penſe que les ames des héros, ſupérieures à celles des autres hommes, ſont des démons; & c'eſt, ſelon lui, par cette raiſon qu'on leur éleve des autels.

Les ames ne deſcendent pas dans les corps par choix. Elles y ſont entraînées par les démons à qui le Dieu ſuprême a donné le ſoin de former l'homme : & c'eſt malgré elles, parce que les corps ſont des priſons, dans leſquelles les facultés de ce qu'elles ont de divin ſont empêchées, & ne s'exercent qu'avec peine.

Nous pouvons donc conſidérer nos ames dans l'ame du monde où elles ont exiſté, & dans les corps où elles exiſtent. Dans l'ame du monde, elles participoient aux perfections divines, & par conſéquent, elles voyoient les eſſences. Dans les corps, elles participent aux imperfections de la matiere; & par conſéquent, elles ne voient plus les eſſences : elles ſont ignorantes, & leur ignorance eſt la cauſe du mal moral.

Cependant elles ne ſont pas néceſſairement ignorantes. Elles peuvent ſe dégager, peuvent donc s'élever juſqu'aux eſſences; & c'eſt alors qu'elles s'inſtruiſent, ou plutôt c'eſt alors qu'elles paroiſſent s'inſtruire. Car dans le vrai, elles ne ſont que rapprendre ce qu'elles ont ſu; toute la ſcience de l'homme n'eſt qu'une réminiſcence.

Renfermé dans une chambre obſcure, vous ne voyez que les images des objets; & vous voyez les objets mêmes, ſi vous ſortez de cette chambre. Ainſi l'ame, renfermée dans le corps, ne voit que les images des choſes; elle ne voit

les choses mêmes, que lorsque sortie du corps, elle est retournée à son principe, à l'ame du monde. C'est alors que, dégagée tout-à-fait de la matiere, elle connoît de nouveau toutes les essences. Or, voilà le souverain bonheur.

Mais pour s'élever à cet état heureux, il faut qu'elle se purifie; qu'elle consume, pour ainsi dire, tout ce qu'il y a de matériel en elle; & que s'accoutumant à résister au mouvement désordonné de la matiere, elle n'obéisse qu'au mouvement réglé que Dieu imprime.

Elle peut dans cette vie approcher, selon Platon, plus ou moins de ce bonheur: mais elle n'y arrive tout-à-fait, que lorsqu'après plusieurs révolutions, elle a été tout-à-fait purifiée; & en conséquence, ce philosophe adopte la métempsycose. Les ames néanmoins dans son systême, ne remontent pas, comme dans celui de Pythagore, jusqu'à Dieu même: elles ne remontent que jusqu'à l'ame du monde. Encore cet avantage est réservé uniquement à la partie raisonnable ou divine; & les parties irascibles & concupiscibles sont mortelles. Platon croit voir distinctement ces trois parties dans l'ame.

C'est sur ce bonheur qu'il fonde son éthique, c'est-à-dire, sa morale & sa politique. Vous voyez que ses principes tendent à faire des contemplatifs, qui penseront s'unir à Dieu, en s'abimant dans des notions abstraites. C'est en effet ce qu'ils produisent. L'histoire en fournit plus d'un exemple.

CHAPITRE XX.

Des Académiciens.

PLATON laissa son école à Speusippe, son neveu, qui huit ans après, étant tombé en paralisie, la laissa lui-même à Xénocrate, autre disciple de Platon. Tous deux avoient accompagné ce philosophe dans son dernier voyage en Sicile.

Le premier a écrit plusieurs ouvrages qu'on estimoit & qu'Aristote est accusé d'avoir supprimé. D'ailleurs on a autant critiqué ses mœurs qu'on a loué son esprit.

Xénocrate étoit de Chalcédoine. Né avec une conception dure, il prouva que les dispositions les plus ingrates peuvent être vaincues par un travail assidu. Il a fait plusieurs ouvrages dont aucun n'est venu jusqu'à nous: mais ses mœurs nous sont connues, & tous les anciens rendent unanimément témoignage à sa vertu. Pauvre par choix, il fut le seul des ambassadeurs d'Athènes que Philippe ne put corrompre : il se conduisit avec le même désintéressement dans une autre ambassade auprès d'Antipater : & lorsqu'Alexandre lui envoya cinquante talens, il retint à souper ceux qui les lui apportoient, & leur fit voir au repas qu'il leur donna, combien les richesses lui étoient inutiles. Il accepta néanmoins trente mines, afin de ne pas paroître refuser par mépris les bienfaits de ce monarque. Sa réputation

de probité étoit si bien établie, que les Athéniens le dispensoient de confirmer sa déposition par le serment. Il mourut après avoir vécu quatre-vingts ans & en avoir enseigné vingt-cinq.

Polémon athénien lui succéda. Il avoit été livré à la débauche : il étoit même ivre la premiere fois qu'il parut à l'académie ; & il n'y étoit entré que dans le dessein de tourner en ridicule ce qui s'y disoit; lorque frappé d'un discours sur la tempérance il fut honteux de ses mœurs & devint aussitôt disciple de Xénocrate & de la vertu. Il eut pour condisciple Crantor & pour successeur Cratès. Tous trois ont eu de la réputation. Voilà les hommes les plus célebres de l'ancienne académie. Ils ne paroissent pas s'être écartés des opinions de leur chef.

Arcésilas de Pitane en Eloïde, fut le chef de l'académie moyenne. Instruit dans tous les genres de littérature, il avoit une éloquence vive & pressante, un ton modeste, une ame généreuse ; & à ces avantages, il joignoit encore ceux de la figure. Ces qualités lui firent beaucoup de disciples & beaucoup d'ennemis.

Il avoit quitté l'école d'Aristote, & Crantor son ami, l'avoit présenté à Polémon. Cependant après avoir adopté la doctrine des académiciens il ne crut pas devoir l'enseigner ouvertement; & quoique dans le fond il pensât comme eux, il s'exprima différemment. Les circonstances où il étoit, l'engagerent à tenir cette conduite.

Pendant que la premiere académie florissoit elle vit naître plusieurs sectes, contre lesquelles elle eut à se défendre. Les quatre principales ont eu pour chefs Aristote, Zénon, Epicure & Pyr-

rhon. Celui-ci doutoit de tout & combattoit toutes les doctrines. Les trois autres recevoient dans les sciences le témoignage des sens, & se trouvoient par cette raison, tout-à-fait opposés à l'académie. Zénon, sur-tout, quoique disciple de Polémon, se déclaroit contre les académiciens & les attaquoit avec chaleur.

Il y avoit encore alors un grand nombre d'écoles de dialecticiens. Ce n'étoient proprement que des sophistes, qui brouilloient toutes les idées par l'abus qu'ils faisoient des mots. Sans connoissances, ils se soulevoient contre tous ceux qui passoient pour en avoir; & l'académie étoit plus en bute à leurs critiques, parce qu'elle avoit plus de réputation.

Assaillis par tant d'adversaires, Arcésilas songea moins à se défendre qu'à leur échapper; & considérant combien il lui seroit difficile de mettre des dogmes à l'abri de toute critique, il entreprit de les cacher, & il prit le parti d'attaquer lui-même ceux qui le vouloient combattre.

La philosophie de Platon portoit, comme nous l'avons vu, sur deux principes: le premier, qu'il n'appartient qu'à l'entendement d'appercevoir les choses qui sont toujours les mêmes, c'est-à-dire, les essences qui seules sont l'objet de la vraie science; le second, qui est une conséquence du premier, que les sens étant incapables par eux-mêmes d'appercevoir les essences, sont incapables aussi de nous donner de vraies connoissances.

Arcésilas parut abandonner le premier de ces principes: au moins il ne le mit plus en avant, &

& se bornant au second, qui rejette le témoignage des sens, il dit : je ne sais rien. Je ne sais pas même, comme Socrate, que je ne sais rien. Tout est hors de la portée des sens & même de la raison : tout est incompréhensible. Il n'y a point de science. On peut affirmer ce que les philosophes nient, on peut nier ce qu'ils affirment : on est toujours également fondé.

Par cette conduite, ce philosophe déroboit l'académie aux railleries & aux difficultés des autres sectes. Il n'avoit plus rien à établir, & passant de la défensive à l'offensive, il étoit sûr de vaincre. Il pouvoit facilement exagérer les erreurs des sens : il pouvoit tout aussi facilement renverser les systêmes des autres philosophes, & quand il y avoit réussi, il pouvoit ramener ses disciples aux idées intellectuelles de Platon, à ce qu'il nommoit la vraie science. En effet, il ne confessa l'incompréhensibilité de tout, qu'aux yeux de ceux qu'il vouloit combattre, & il réservoit ses dogmes pour des disciples suffisamment éprouvés. Il renouvella donc l'usage de la double doctrine.

Il eut les plus grands succès : mais la généralité avec laquelle il paroissoit assurer l'incompréhensibilité de toutes choses, le fit accuser de renverser les fondemens de la morale & de la religion. Sur quoi Cléanthe, tout stoïcien qu'il étoit, dit à ceux qui faisoient ce reproche : *arrêtez ; ce qu'il détruit par ses discours il l'établit par ses mœurs.* Ce témoignage fait honneur à tous deux.

Lacide fut le successeur d'Arcésilas, Evandre de Lacide, Egesine d'Evandre, & Carnéade d'E-

gefine. Les trois premiers ont eu peu de réputation, & le dernier a été le chef de l'académie nouvelle. Il étoit de Cyrenne en Afrique.

Carnéade, avec la même doctrine & la même politique qu'Arcéfilas, fe fit un langage un peu différent, parce qu'il ne vouloit pas s'expofer aux mêmes reproches.

Arcéfilas avoit dit qu'il n'y a rien de vrai en foi. Or, il fuffifoit de prendre cette propofition à la lettre, pour en faire un principe tout-à-fait abfurde. Les adverfaires de l'académie n'eurent garde de le prendre autrement; & Carnéade fut dans la néceffité de s'expliquer avec plus de précaution. Il diftingua donc ce qui eft vrai en foi, de ce qui le feroit par rapport à nous; & reconnoiffant qu'il y a des vérités, il dit feulement que nous ne fommes pas faits pour les connoître.

Après avoir pris cette précaution, il dit que le vrai & le faux font fi mêlés & fi confondus, qu'il ne nous eft jamais poffible de les difcerner. Il vouloit donc que le philofophe fufpendit toujours fon confentement. Si on lui objectoit, par exemple, que deux chofes égales à une troifieme, font égales entr'elles, il ne nioit pas cette propofition, comme on le lui a reproché; il répondoit qu'elle ne peut être d'aucun ufage, parce qu'on ne peut jamais s'affurer que deux chofes foient égales à une troifieme. En un mot, il rejettoit toute fcience. Mais pour n'être pas accufé de détruire la morale, il convenoit que nous pouvons connoitre les vérités rélatives aux mœurs, que par conféquent nous avons des regles de conduite auxquelles nous devons nous

conformer; & il appelloit *opinion* la connoiſſance de ces regles. Il ne permettoit donc au ſage que des opinions.

Cependant il ſeroit difficile de comprendre ce que le mot *opinion* ſignifioit dans ſa bouche. Entendoit-il par opinion des jugemens fondés ſur des préjugés, ſur un penchant dont on ne ſauroit ſe rendre raiſon, ſur des idées qu'on ſuppoſeroit vraies, parce qu'on ne verroit pas pourquoi elles ſeroient fauſſes? On ne pourroit ſe permettre de pareils jugemens, que lorſqu'il s'agit de choſes indifférentes, & il faut plus de certitude en morale.

On peut donc ſuppoſer que Carnéade entendoit par opinions des jugemens probables. Or, ſi cela eſt, chacun eſt fondé à croire tout ce qu'il croit : car lorſqu'on adopte un ſentiment, on le juge probable tout au moins. Il auroit donc fallu donner des regles de probabilité, & c'eſt ce que Carnéade ne pouvoit faire dans ſes principes. Puiſque ce qu'il y a de plus ſur, ne ſeroit ſelon lui que probable, les regles qu'il auroit donné n'auroient été que probables elles-mêmes. On auroit donc été en droit de lui demander d'autres regles, qu'il auroit d'abord imaginées : ainſi à l'infini. S'il n'y a donc pas pour nous des vérités proprement dites, comme le ſoutenoit Carnéade, on ne voit pas ſur quel fondement il y auroit des jugemens probables.

Avec beaucoup de ſubtilité, une grande abondance de paroles & une voix tonnante, Carnéade eut le talent frivole de ſoutenir & de détruire alternativement les mêmes theſes: & tout étranger qu'il étoit, il paru ſi éloquent aux Athé-

niens, qu'ils le choisirent pour l'envoyer à Rome en ambassade avec Diogene le stoïcien, & Critolaüs péripatéticien. Hâtons-nous, dit Caton le censeur, voyant le concours de la jeunesse romaine autour de ces trois hommes, hatons-nous de leur accorder ce qu'ils demandent, & de les renvoyer. Ils repandroient parmi nous le goût de ces vaines disputes : il vaut mieux qu'ils l'entretienent parmi les Athéniens.

Les changemens apportés par Carnéade à la doctrine d'Arcésilas, furent si fort applaudis, que la nouvelle académie fit oublier les deux autres. Alors le nom d'académicien fut borné à désigner un homme qui dispute de tout, qui suspend toujours son jugement, qui ne veut rien savoir, & qui soutient indifféremment le pour & le contre ; c'est-à-dire, un homme qui n'a rien à étudier & qui n'a besoin que de mots & de sophismes. Cette maniere de philosopher étoit trop commode pour n'avoir pas beaucoup de sectateurs.

Clitomaque, disciple & successeur de Carnéade, laissa l'école à Philon, dont Cicéron parle avec éloge, & que quelques-uns regardent comme chef d'une quatrieme académie. Il disoit pourtant lui-même qu'il n'y en avoit jamais eu qu'une, & il paroît s'être rapproché de l'ancienne.

C'est en lui proprement que finit l'académie. Car Antiochus d'Ascalon, son disciple, ne s'attacha pas scrupuleusement aux opinions de cette secte. Il entreprit au contraire de concilier les péripatéticiens, les stoïciens & les académiciens, assurant qu'ils ne différoient que dans la maniere

de s'énoncer : ce qui étoit peut-être plus vrai qu'il ne pensoit ; car si tous ces philosophes ne disoient que des mots, ils ne pouvoient différer que par des mots.

Parce qu'Antiochus avoit été disciple de Philon, on a dit qu'il étoit académicien ; & parce qu'il ne pensoit pas comme ses prédécesseurs, on a dit qu'il étoit le chef d'une cinquieme académie. Celle-ci fut au moins la derniere : car les troubles de la Grece ayant dispersé les académiciens, ils ne tinrent plus d'école.



CHAPITRE XXI.

D'Aristote chef de la secte péripatétique.

ARISTOTE naquit à Stagire, ville de Macédoine 384 ans avant J. C. Il descendoit d'Esculape, & Nicomachus, son pere, exerçoit la médecine à la cour d'Amintas, pere de Philippe. Nicomacus étant mort, Aristote resta sous la tutele de Proxénus, qui ne négligea rien pour son éducation. Plein de reconnoissance, Aristote n'oublia jamais ce qu'il devoit à son tuteur : il lui éleva des statues ; il en adopta le fils Nicanor, auquel il tint lieu de pere.

Il commença dès l'âge de dix-sept ans à fréquenter l'académie. Mais ne pouvant se borner aux études qu'on faisoit dans cette école, il chercha tous les livres où il crut pouvoir puiser des

connoiſſances, & il acquit de bonne heure une grande érudition. Platon l'appelloit *l'eſprit*, *l'intelligence*, & le comparoit à un courſier, dont l'ardeur a beſoin d'être contenue par un frein.

Après la mort de Platon, Ariſtote ſe retira chez ſon ami & condiſciple Hermias, qui régnoit à Atarne dans la Myſie. Trois ans après, ce ſouverain, vaincu par Memnon de Rhodes, fut envoyé à Ochus, qui le fit mourir, & laiſſa ſans bien une niece aimable & vertueuſe, Pythia, qu'il avoit déſigné pour lui ſuccéder. Ariſtote conſacra dans le temple de Delphes, une ſtatue à ſon ami; il en célébra la mémoire dans des vers, & il en épouſa la niece, également ſenſible aux malheurs & aux vertus d'Hermias & de Pythia. Peu de tems après il fut appellé à la cour de Macédoine. Il avoit alors quarante-un ans.

Il eut beaucoup de part à la confiance de Philippe & d'Olympias. Je ne prétends pas faire par-là ſon éloge, Monſeigneur: c'eſt ſeulement un fait que je rapporte. Peut-être donnerois-je de ce philoſophe une idée peu avantageuſe, ſi je n'ajoutois qu'il ne ſe ſervit de ſon crédit que pour faire du bien. Il fut utile à tous ceux pour qui il fut honnête de l'être. Bienfaiteur des peuples, il empêcha les vexations autant qu'il fut en lui. Sa patrie, ſur-tout, ſe reſſentit de ſa faveur. Stagire avoit été ruinée; on la rétablit à ſa conſidération: on lui accorda pluſieurs privileges: on permit même à Ariſtote de lui donner des loix. C'étoit le cas de dire avec Ariſtippe, que les philoſophes ſont faits pour être auprès des grands, comme les médecins auprès des malades.

Après avoit donné huit ans à l'éducation d'Alexandre, il vint à Athenes lorſque ce conquérant partit pour l'Aſie, & il entretint un commerce de lettres avec ſon diſciple.

Ce prince ayant contracté avec lui le goût des ſciences & le deſir de contribuer à leurs progrès, elles parurent le premier fruit de ſes conquètes: car il ſe hâta de procurer à ſon précepteur les moyens de travailler à l'hiſtoire des animaux. Des milliers de chaſſeurs & de pècheurs furent répandus dans les provinces de ſa domination; & il envoya huit cent talents pour fournir aux fraix de cette entrepriſe. Cet ouvrage fut parfaitement bien exécuté. Malgré les découvertes qu'on a fait depuis, il eſt encore regardé comme un des meilleurs que nous ayons en ce genre.

Les étincelles de vertu qui parurent d'abord dans Alexandre, ont été l'effet des leçons d'Ariſtote. Ce prince diſoit alors, je dois le jour à mon pere, mais je dois à mon précepteur de ſavoir me conduire, & ſi je regne avec quelque gloire je lui en ai toute l'obligation. Malheureuſement ce philoſophe avoit ſemé dans un ame où les vices avoient jeté de profondes racines, & où les vertus ne pouvoient naître que pour mourir bientôt. Jugez de ſon chagrin, lorſqu'il apprenoit les extravagances & les cruautés de ſon éleve.

Ne devoit-il pas craindre que la honte dont il le voyoit ſe couvrir; ne rejallit un jour ſur lui-même? Mais Alexandre l'a lavé de tout reproche. A meſure que ce conquérant ſe livroit à des excès, il s'éloignoit d'Ariſtote; & lorſqu'il eut fait périr Calliſthene, il rompit enfin tout commerce

avec le ſeul homme qui pouvoit le rappeller à ſes devoirs. Cette conduite achève de déshonorer ce monarque. Vous ſerez vertueux, Monſeigneur, ou vous haïrez votre gouverneur & votre précepteur.

Ariſtote enſeigna dans le Lycée avec beaucoup de talens, avec la conſidération que lui donnoit la faveur d'Alexandre, & par conſéquent avec beaucoup d'ennemis. La jalouſie qui n'avoit oſé ſe montrer éclata après la mort de ce conquérant; & Ariſtote accuſé d'impiété, ſe retira à Chalcis en Eubée, diſant qu'il ne vouloit pas que les Athéniens fiſſent un nouvel outrage à la philoſophie. Il avoit enſeigné douze ans dans le Lycée, & il mourut peu-après, dans la ſoixante-troiſieme année de ſon âge. Son corps fut tranſporté à Stagire, où on lui éleva un tombeau, un autel, un temple même; & un jour de l'année fut conſacré à ſa mémoire.

On reproche à ce philoſophe l'ambition déméſurée d'Alexandre. Mais dans une cour telle que celle de Macédoine, étoit-il en ſon pouvoir d'inſpirer à ſon éleve des ſentimens à ſon choix? & faut-il qu'on ſoit reſponſable à la poſtérité de toutes les actions d'un prince : parce qu'on a préſidé à ſon éducation? C'eſt aux Grecs, c'eſt aux Aſiatiques mêmes qu'il faut reprocher l'ambition d'Alexandre, puiſqu'enfin toutes les nations ſont aſſez foles pour applaudir aux conquérans.

Ariſtote eſt le plus célebre des philoſophes de l'antiquité. Il n'y en a point dont on ait dit ni plus de bien ni plus de mal. Mais ceux qui ont tenté de noircir ſa perſonne, ont été ſes ennemis

déclarés, & leurs calomnies n'ont pas pu détruire les monumens qui prouvent la nobleſſe de ſon ame. Quant à ſa philoſophie on l'a preſque toujours ou trop louée, ou trop critiquée.

L'obſcurité eſt ſur-tout le défaut qu'on peut lui reprocher. Cependant on le traitera avec moins de rigueur, ſi on ſe tranſporte au tems où il a vécu. Certainement il n'étoit pas prudent à un philoſophe de découvrir toujours ſa façon de penſer. Auſſi paroit-il affecter une grande briéveté, franchiſſant les idées intermédiaires, définiſſant rarement les mots, les employant dans des acceptions différentes, paroiſſant quelquefois ſe contredire, & ne prenant pas même toujours la peine de faire connoitre s'il parle en ſon nom, ou s'il rapporte l'opinion d'un autre. Alexandre, à qui une vanité puérile auroit fait deſirer d'être ſeul initié dans les ſciences, lui ayant reproché d'avoir donné quelques ouvrages au public, il répondit que c'étoit à-peu-près comme s'il ne les avoit pas donnés, parce qu'ils ne ſeroient entendus que de ceux à qui il en communiqueroit l'intelligence.

Vous voyez qu'il étoit partiſan de la double doctrine. Le matin il enſeignoit la partie ſécrete de ſa philoſophie à un petit nombre de diſciples choiſis. Le ſoir il ouvroit ſon école à tout le monde, & il donnoit des leçons ſur la rhétorique, la poëtique, la morale, &c.

Un événement a contribué encore à l'obſcurité de ſes écrits. Tant qu'Ariſtote a vécu, il a rarement permis que ſes ouvrages ſe répandiſſent dans le public. En mourant il les laiſſa avec ſa bibliotheque à Théophraſte qu'il choiſit pour ſuc-

ceſſeur. Celui-ci les légua à Nélée de Scepſis en Myſie. On croit qu'alors Ptolémée Philadelphe en acheta quelques-uns qui furent brûlés avec la bibliotheque d'Alexandrie. Les autres reſterent aux héritiers de Nélée, qui les enfouirent dans un caveau, de crainte de ſe les voir enlever par le roi de Pergame. Ils ne ſortirent de ce ſouterrain que plus d'un ſiecle après. Ils étoient donc fort mutilés, & ils ont encore été défigurés par des éditeurs qui ont entrepris de les réparer ſans les entendre.

Cette philoſophie ſi peu connue, a été enſeignée pendant des ſiecles; & plus elle a été enſeignée, plus elle eſt devenue obſcure. Un nuage de commentateurs s'eſt placé entre Ariſtote & nous. Ses paſſages ont été expliqués de mille manieres: l'ordre de ſes livres a été bouleverſé, & on ne peut plus reconnoitre la route qu'il a ſuivi.

Enfin ceux qui les liſoient le regardoient les uns comme un impie, les autres comme un orthodoxe que la révélation auroit éclairé; & quelques-uns comme un ignorant à qui on ſeroit tenté de refuſer le ſens commun. En un mot, ce ſont toujours des hommes trop prévenus pour ou contre Ariſtote, qui ont entrepris d'en faire connoître les opinions: c'eſt par leur canal que ſa doctrine eſt venue juſqu'à nous.

On démêle dans ce philoſophe une grande érudition, un génie vaſte; & les ouvrages où on l'entend font regreter qu'on ne l'entende pas également dans tous. Quoique pluſieurs ſe ſoient perdus, il en eſt encore un grand nombre; & quand on ſonge qu'il étoit d'une ſanté délicate, qu'il a paſſé pluſieurs années de ſa vie au milieu

du tumulte d'une cour inquiete, & que depuis il a donné chaque jour plusieurs heures à ses disciples, on a de la peine à comprendre comment il a pu suffire à tant de travaux.

La supériorité d'Aristote paroit sur-tout dans les écrits où il a pu exposer sa pensée sans mystere. Tels sont sa rhétorique & sa poëtique. On conjecture qu'il les composa pour l'instruction d'Alexandre. Il y montre ce discernement fin qui est le caractere d'un goût éclairé. Les principes qu'il y établit, sont, en général, vrais, & ont été adoptés par les meilleurs esprits,

Sa logique est beaucoup moins bonne. On y admire à la vérité une grande sagacité : mais on est fâché de voir qu'il s'arrête plus sur le méchanisme du raisonnement, que sur le raisonnement même.

Sa physique, si on excepte l'histoire des animaux, est le plus imparfait de ses ouvrages. Il eût pu être, & il eût été un bon observateur; si l'usage ne l'eût pas condamné, comme tous les autres philosophes, à deviner la nature. Il fit donc un systême. Il est vrai que cette partie de sa philosophie pouvoit être moins défectueuse, qu'elle ne le paroît aujourd'hui: car c'est elle qui a été la plus défigurée.

Ce qui lui fait le plus de tort, c'est l'infidélité avec laquelle il a exposé les opinions des autres, afin de les réfuter plus facilement. Il ne lui eût pas été impossible d'être plus fidele, & en même tems bon critique. Mais il n'imagina de combattre tous les philosophes, que dans le dessein de paroître dire mieux, quoiqu'il n'eût rien de mieux à dire. Ambitieux de fonder une secte qui fit ou-

blier toutes les autres, il ressembloit, dit Bacon à ces princes ottomans, qui ne pensent régner en sûreté qu'après avoir fait périr tous leurs freres.

Il rejeta avec raison les idées intellectuelles de Platon, les nombres de Pythagore, les élémens d'Anaxagore, les atomes de Leucippe. Il ne substitua cependant à des notions vagues & abstraites, que des notions aussi vagues & aussi abstraites.

Je ne me propose pas de vous exposer toutes ses opinions: je n'en veux parler, que pour vous faire connoitre sa maniere de raisonner, & pour vous mettre en état d'en observer l'influence sur l'esprit prétendu philosophique des siecles postérieurs. C'est, comme nous l'avons déjà remarqué; le seul point de vue sous lequel l'étude des systèmes anciens peut être curieuse & utile.

Les principes, dit Aristote, sont ce qu'il y a de premier, ce par quoi toutes choses sont. Ainsi ils ne naissent pas les uns des autres, ni de rien qu'on puisse supposer leur être antérieur.

Il faut qu'il y ait de pareils principes, puisqu'il existe quelque chose; & il faut qu'il y en ait de contraires, puisque les choses s'engendrent & périssent.

Mais combien y en a-t-il? Il seroit embarrassant d'en admettre une infinité. Ce ne seroit pas assez non plus de n'en admettre que deux. Comme ils seroient opposés, ils ne produiroient rien: ils se détruiroient au contraire. Il y en a donc trois, & ce sont la matiere, la fortune & la privation.

La matiere est ce qui n'est, ni qui, ni quoi,

ni combien grand, ni ce par quoi l'être eſt déterminé. C'eſt-à-dire, que la matiere n'eſt rien par elle-même. C'eſt ſeulement un ſujet vague qui peut devenir quelque choſe. Ce ſujet n'eſt point corps, parce qu'il n'a ni quantité, ni qualité d'aucune eſpece : mais il devient corps auſſitôt qu'il eſt doué de quantité & de qualité.

Vous voyez que cette matiere incorporelle d'Ariſtote n'eſt que le corps même, conſidéré en faiſant abſtraction des qualités qui lui ſont propres. Cependant ce philoſophe s'applaudit de cette découverte & il ne néglige rien pour prouver que la matiere incorporelle eſt le prince des corps.

Les formes ſont d'autres idées abſtraites qu'il réaliſe encore. Elles ne ſont autre choſe que les qualités qu'il a enlevé aux corps lorſqu'il a fait des abſtractions. Il a détruit les corps en leur enlevant ces formes, & il n'eſt reſté qu'une matiere incorporelle : en rendant ces formes à cette matiere, elle redevient corporelle, & les corps ſe reproduiſent. Voilà la génération des choſes. Elle n'eſt qu'un ouvrage de l'imagination, qui refait ce qu'elle a défait.

Les formes naiſſent & meurent. Ce qui eſt noir par exemple, ne devient blanc, que parce que la forme du noir eſt détruite, lorſque la forme du blanc ſe produit. C'eſt ainſi que les contraires viennent de leurs contraires ; & c'eſt, autant qu'on le peut comprendre, tout le myſtere du troiſieme principe qu'Ariſtote nomme la privation.

De ce que les corps ſont produits par la réunion de la forme à la matiere, c'eſt une conſéquence que la nature des ſubſtances corporelles ſoit dans

ces deux principes réunis. C'est aussi ce que dit Aristote: & il veut que cette nature se trouve plus dans la forme que dans la matiere; parce qu'en effet, les corps ne sont sensibles que par leurs formes, c'est-à-dire, par leurs qualités. Il est évident que ce language, bien apprécié, ne nous apprend rien. Passons à d'autres principes de ce philosophe.

Les corps sont mus. Donc, conclut-il avec raison, il y a un premier moteur immobile: car autrement il faudroit admettre une progression de causes à l'infini. Cependant il ne conçoit pas que le mouvement ait commencé: il ne prouve même que le premier moteur est éternel, que parce qu'il n'imagine pas, comment le mouvement ne le seroit pas lui-même: & il en infere que l'univers a toujours été & sera toujours tel qu'il est. N'est-ce pas là reconnoître une progression à l'infini?

Dès que le premier moteur est immobile, il est immatériel. Comment donc meut-il la matiere? comme l'ame meut son corps: & à cette comparaison, Aristote ajoute des explications qu'on n'entend pas.

Après avoir donné du mouvement une définition fort obscure, il en distingue de deux sortes: l'un en ligne droite, l'autre en ligne courbe. Le premier appartient aux choses sublunaires, qui sont pesantes ou légeres, parce qu'elles s'approchent du centre, ou qu'elles s'en éloignent. Le second appartient aux choses célestes qui ne sont ni pesantes ni légeres, parce qu'elles se meuvent toujours à une égale distance du centre.

Sur ces principes, qu'il est inutile de réfuter,

il détermine le nombre des élémens dont les choses sublunaires doivent être formées. La terre est un élément pesant, le feu est un élément léger. Entre ces deux especes, il en pouvoit distinguer une infinité d'autres, & il se borne à deux : l'eau qui tient de la légéreté du feu, mais qui participe plus de la pesanteur de la terre ; l'air qui tient de la pesanteur de la terre, mais qui participe plus de la légéreté du feu. Il n'y a donc que quatre élémens des choses sublunaires : la terre, l'eau, l'air, le feu.

Or, les cieux, selon lui, ne sont ni pesans ni légers. Ils ne sauroient donc être composés de ces quatre élémens : & il imagine pour les choses célestes, un cinquieme élément, qu'il nomme quintessence.

Dès qu'au-delà de la lune, il n'y a qu'un élément, le combat des élémens n'y peut avoir lieu. Les choses célestes ne sont donc jamais altérées par des principes contraires. Elles ne sont donc susceptibles ni de génération, ni de corruption ; ni d'accroissemens, ni de décroissemens. Les cieux sont donc incorruptibles.

Le premier moteur, qu'Aristote nomme Dieu, ne s'occupe que des choses incorruptibles ou célestes. Relégué dans les cieux, il abandonne aux élémens & à la fortune les choses sublunaires. Il ne donne lui-même aucun mouvement à celle-ci, & elles se meuvent uniquement par une espece de sympatie avec les choses célestes.

L'ame est une entéléchie, c'est-à-dire, autant qu'on peut conjecturer, le principe actif de tout ce qui se produit en nous. Or, sur ce que nous végétons, nous sentons, nous raisonnons. Aris-

tote distingue dans cette entéléchie trois facultés; la végétative, la sensitive & la raisonnable.

Quoique ces trois facultés ne fassent, selon lui, qu'une seule ame, il pense que les deux premieres meuvent avec la dissolutions du corps: & il distingue dans la troisieme, deux parties, un entendement passif qui apperçoit les formes des objets & qui est mortel, & un entendement actif qui conçoit & qui est immortel.

Il ne s'explique point clairement sur l'origine de ces parties de l'ame. Dans ses principes, l'entendement actif ne peut émaner ni de Dieu ni de l'ame du monde; & il paroît supposer une intelligence éternelle qui est dans toute l'espece humaine. Cette intelligence est le principe d'où il tire la partie immortelle de chaque ame, & où il la fait retourner après la mort.

Je passe rapidement sur ces opinions. Il me suffit de vous prévenir, que les formes d'Aristote, sa matiere, ses quatre élémens, sa quintessence, ses ames végétatives, sensitives & raisonnables ont été pendant des siecles, tout ce qu'on croioit avoir de mieux en philosophie.

Théophraste d'Eriffe, ville de l'isle de Lesbos, enseigna dans le Lycée après la mort d'Aristote. Versé dans tous les genres de littérature, il parloit avec autant d'éloquence que de clarté. Il eut jusqu'à deux mille disciples, parmi lesquels on compte Démétrius de Phalere. Il fut généralement estimé, & sur-tout, infiniment cher aux Athéniens. Il nous reste peu de ses ouvrages, quoiqu'il ait beaucoup écrit. Il paroit qu'il ne suivoit pas servilement les opinions d'Aristote. Il est mort

mort dans la quatre-vingt-cinquieme année de son âge, 286 ans avant J. C.

Après lui, on ne compte plus dans le Lycée que cinq philosophes qui ont successivement tenu l'école. Le premier & le plus célebre est Straton dont nous n'avons aucun ouvrage. Les autres se sont succédés dans cet ordre: Lycon, Ariston, Critolaüs, Diodore. Vous savez que les sectateurs d'Aristote ont été nommés péripatéticiens, parce que d'ordinaire ils agitoient les questions en se promenant.



CHAPITRE XXII.

Des pyrrhoniens ou sceptiques.

PENDANT qu'Aristote jettoit les fondemens du péripatétisme, Pyrrhon d'Elide s'élevoit contre toutes les sectes, croyant trouver la tranquilité de l'ame dans l'indifférence que le scepticisme ou un doute universel paroît devoir produire.

Si nous considérons cette multitude de sectes qui se combattoient sans rien établir nous comprendrons que le scépticisme ne pouvoit manquer de s'introduire. En effet, dans un tems où l'on connoissoit si peu l'art de raisonner, il étoit naturel de remarquer d'abord la foiblesse de l'esprit humain, de l'exagérer ensuite, & de finir par dire qu'on ne peut rien savoir. Pour éviter cet excès, il eût fallu avoir beaucoup médité sur les

facultés de l'entendement, & fur les chofes à notre portée, ce qu'on n'avoit point fait encore.

Pyrrhon dans fa jeuneffe ayant eu occafion de lire les ouvrages de Démocrite, goûta fi fort ce philofophe, que depuis il en parla toujours avec de grands éloges. Il crut apprendre de lui, que nous ne faurions connoître les vraies qualités des chofes; que ce que nous prenons pour réel n'eft qu'apparence; & qu'il n'y a de réalité que dans notre maniere de fentir. Ce fut vraifemblablement d'après ces principes, qu'il forma le projet d'attaquer tous les dogmatiftes, & d'établir qu'on ne peut s'affurer d'aucune vérité.

Difciple enfuite de Drifon, fils de Stilpon, & inftruit par ce maître dans l'art ériftique que profeffoit la fecte de Mégare, il fe confirma dans fon premier deffein, parce qu'il fe fentit plus capable de l'exécuter.

Enfin il puifa dans la fource de l'art ériftique: car Anaxarque, qui fut auffi fon maître, lui enfeigna les opinions de Xénophane, de Parménide & de Zénon d'Elée. Or la doctrine de ces philofophes étoit une des plus favorables au fcepticifme; puifqu'ils rejetoient le témoignage des fens, & qu'ils étoient de tous les fophiftes les plus propres à prouver également le pour & le contre.

Pyrrhon fuivit Anaxarque dans les Indes; & on peut conjecturer que les converfations qu'il eut avec les gymnofophiftes, contribuerent à l'entretenir dans fon doute. Plus il voyoit de fectes différentes, moins il lui étoit poffible d'en choifir une. D'ailleurs il eft vraifemblable qu'il ne voyageoit que pour fe confirmer dans le parti qu'il avoit déja pris.

Il avoit naturellement l'eſprit juſte, aſſez du moins pour diſcerner le faux des opinions des autres, & il les combattoit avec beaucoup de clarté. Il paroiſſoit d'autant plus clair que les dogmatiſtes l'étoient moins; & pour être entendu, il n'avoit qu'à faire voir qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes. N'ayant point d'opinion; il n'avoit rien à prouver, & les opinions de toutes les ſectes ſembloient ramener à ſon doute. Il faut convenir qu'il étoit moins déraiſonnable de douter de tout avec lui, que de croire quelque choſe avec les autres philoſophes de ſon ſiecle.

Les Pyrrhoniens ne rejetoient abſolument ni le témoignage des ſens ni celui de la raiſon, quoique les dogmatiſtes le leur ayent reproché: ils les regardoient comme des guides que nous devons ſuivre proviſionnellement, en attendant la certitude à laquelle ils ne nous conduiront jamais. Ils diſoient donc, qu'avec leur ſecours, il n'eſt pas poſſible d'arriver à des vérités certaines. Ils rapportoient les différentes opinions qu'on enſeignoit dans les écoles. Ils oppoſoient ſecte à ſecte, raiſonnement à raiſonnement: & ils inféroient qu'on ne ſait rien. Leur concluſion ordinaire étoit l'un n'eſt pas plus vrai que l'autre.

Les moyens qu'on avoit imaginé juſqu'alors pour ſe conduire dans la recherche de la vérité, les regles qu'on avoit donné ſur la logique, les détails où l'on étoit entré ſur les ſyllogiſmes, &c. fourniſſoient aux ſceptiques des avantages dont ils ſurent profiter. Rien n'étoit en effet plus frivole que toutes ces méthodes. Aucune n'alloit au vrai, parce qu'aucune ne remontoit à l'origine & à la génération des idées.

Les ſceptiques qui en ſentirent le foible, revenoient toujours à leur concluſion : on ne peut rien ſavoir. Il eût ſans doute été plus ſage de dire : on ne peut rien ſavoir avec les anciennes methodes ; mais ne ſeroit-il pas poſſible de s'en faire une meilleure ? & n'eſt-ce pas ce qu'il faudroit chercher.

Cependant le doute univerſel conduiſoit à des abſurdités, & les Pyrrhoniens devoient être d'autant plus abſurdes, qu'ils étoient plus conſéquens. Ils dirent, par exemple, qu'ils ne ſavoient s'il y a du bien, ou s'il y a du mal ; parce qu'en effet on ne peut aſſurer ni l'un ni l'autre, quand on veut abſolument douter de tout. Or, cette maniere de penſer eſt deſtructive de toute ſociété : on ne ſait plus s'il y a des vertus, s'il y a des vices, & tout devient indifférent. Quelque abſurde que ſoit cette conſéquence ; non-ſeulement les Pyrrhoniens l'adopterent, ils voulurent encore qu'elle fût une preuve des avantages qu'ils croyoient voir dans le ſcepticiſme.

Ceux, diſoient-ils, qui croient qu'il y a des choſes par leur nature bonnes & mauvaiſes, ſont tourmentés par le deſir des unes & par la crainte des autres. S'ils ſont heureux, ils appréhendent de ceſſer de l'être : s'ils ſont malheureux, ils ſe croient menacés de plus grands malheurs. Mais nous, ajoutoient-ils, qui ne ſavons pas s'il y a du bien ou s'il y a du mal, nous ne connoiſſons ni la crainte, ni les deſirs, & nous jouiſſons d'une tranquillité parfaite.

Il ſemble que ces philoſophes aient imaginé qu'il ſuffit de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, pour ſe rendre inſenſible à l'un & à l'autre. En vain

cependant s'appliquoient-ils à prouver qu'on ne sait pas si les choses sont bonnes ou mauvaises en elles-mêmes : ils ne pouvoient pas ignorer qu'elles étoient bonnes ou mauvaises par rapport à eux : c'est en confondant ces deux manieres de les envisager, qu'ils ont avancé des paradoxes, que le sentiment & la plus légere reflexion détruisent.

N'étant arrêtés ni par l'absurdité, ni par le danger des conséquences, ils tenterent de répandre des doutes jusques sur l'existence de la divinité même. Ils disoient à la vérité, que comme citoyen, on doit reconnoître les dieux de sa patrie, & les adorer : mais ils prétendoient que comme philosophe on ne pouvoit assurer s'ils sont ou s'ils ne sont pas ; & que c'étoit encore le cas de dire, *je ne sais*, ainsi que sur toute autre question. Ils se prévaloient des idées fausses que la superstition avoit répandu ; de l'ignorance des législateurs qui avoient laissé subsister ces idées ; & du peu d'accord des dogmatistes, qui faisoient Dieu chacun à leur maniere. C'étoit douter d'une vérité, parce que des peuples, des législateurs & des philosophes avoient mal raisonné.

On avoit d'abord applaudi aux Pyrrhoniens : on se souleva contr'eux, quand on vit les conséquences de leur doute ; & leur tranquilité parut se troubler. Alors ils chercherent à se faire un rampart des noms les plus illustres : & eux qui n'assuroient rien, ils oserent assurer que tous les grands hommes avoient été sceptiques ; Homere, les sept sages, Archiloque, Euripide, Xénophane, Héraclite, Démocrite, Socrate, Zénon

d'Elée, Platon même, & tous les Dialecticiens. Mais si on trouve dans tous ces philosophes des maximes qui conduisent au doute, il est certain qu'aucun d'eux n'a été véritablement sceptique.

L'académie, après les changemens faits par Arcésilas & sur-tout, par Carnéade, devint un asyle pour les sceptiques. Forcés à déguiser leurs sentimens, ils se dirent académiciens, & ces deux sectes se confondirent. Pyrrhon est mort l'an 287 avant J. C., ou environ.



CHAPITRE XXIII.

De Zénon ou des Stoïciens.

DEPUIS Socrate, la Grece est toujours plus agitée. C'est un théatre qui s'ouvre à tous les genres d'ambition, & il est même difficile d'y être spectateur impunément. Les successeurs de ce philosophe se disputent l'empire de l'esprit, & ils combattent encore, lorsque ceux d'Alexandre se ravissent tour-à-tour l'empire des armes. Cette contrée est tout à la fois livrée aux orateurs, aux sophistes, aux philosophes & aux soldats.

Il n'y avoit plus de patrie. Ce tems étoit passé où l'on cherchoit le bonheur sur les traces des Miltiades, des Thémistocles, des Aristides: &c. On y vouloit arriver, sans être citoyen, & toutes les écoles offrirent d'y conduire.

Cependant après s'être éloignés des affaires pour

étudier des opinions, les meilleurs esprits chercherent le repos dans une vie obscure; persuadés qu'il falloit aussi peu se mêler des sectes; que des dissentions des républiques. En effet, s'ils gémissoient de ne pouvoir être citoyens, ils devoient craindre de devenir philosophes.

Un repos parfait parut donc l'état le plus heureux: façon de penser, qui elle-même étoit un malheur, auquel on avoit été forcé par les circonstances. Mais les philosophes qui pensent d'après leur siecle, lors même qu'ils se flattent de l'éclairer, crurent voir dans ce repos le fondement du bonheur, & ils disserterent sur les moyens de se le procurer.

La philosophie va donc prendre une nouvelle face, & cependant elle ne dira rien de nouveau. Ce sera toujours le même fond d'idées: il se rapportera seulement à un bonheur qu'on promet davantage, & dont on jouit moins que jamais. C'est à cela que se réduit la révolution qu'il me reste à vous faire connoître. Le fanatisme d'une fausse sagesse, un masque de vertu, une barbe & un bâton: voilà, dans l'âge dont je vais vous parler, ce qui attira ces mêmes regards que vous avez vu se fixer auparavant sur Aristide & sur Thémistocle.

La plus légere considération sur les facultés de l'homme, suffit pour dissiper ce fantôme de bonheur que les philosophes croyoient trouver dans une tranquillité parfaite. Nous avons des besoins. De ces besoins, naissent nécessairement des craintes & des desirs. De ces craintes & de ces desirs nait également la nécessité d'agir: heureux si nos actions sont dans l'ordre de nos devoirs; mal-

heureux, si elles s'en écartent. Nous enlever comme Pyrrhon, nos craintes & nos desirs, c'est nous anéantir. Aussi ce philosophe conséquent disoit-il que la vie & la mort ne sont qu'une même chose; & lorsqu'on lui demandoit pourquoi il ne mouroit pas: précisément, répondit-il, parce que la vie & la mort ne sont qu'une même chose. Il répondoit avec esprit; & cela passoit pour de la philosophie.

Deux autres philosophes entreprirent aussi de montrer la route du bonheur & furent également de mauvais guides. Ils florissoient, ainsi que Pyrrhon plus âgé qu'eux, trois cens ans avant J. C. Avec un caractere opposé, ils chercherent une tranquillité parfaite par des moyens différens. D'un tempérammment mélancolique & d'une imagination forte, Zénon de Citium, ville de Chypre, se fit des principes sublimes, mais tristes & sévéres; tandis qu'Epicure, doux & sociable, parut ne donner que des leçons de volupté. L'un se plioit aux mœurs du tems, & devoit plaire par cette raison: l'autre les choquoit ouvertement, & devoit étonner & plaire encor. Tous deux se firent un grand nombre de sectateurs, & fonderent des sectes toujours jalouses & toujours ennemies.

Zénon eut pour maître Cratès, le cynique, Stilpon & Diodore Cronus, de la secte mégarique, Xénocrate & Polémon de l'académie. Il s'appliqua d'abord à la dialectique, parce que c'étoit alors l'étude favorite des Grecs. Il entreprit ensuite de faire un systeme pour servir de fondement à une morale, dont les Cyniques lui avoient donné les principes. Il fouilla pour cela

dans toutes les ſectes : il puiſa, ſur-tout, dans Héraclite & dans Platon : on peut dire encore qu'il dut beaucoup à Epicure ; car on remarque des opinions qu'il paroit n'avoir adoptées, que parce qu'il le vouloit combattre. Il enſeigna dans un portique d'Athenes, d'où ſes ſectateurs ont été nommés Stoïciens.

Avant tout, dit Zénon, étoit le chaos, & le monde n'eſt que le chaos débrouillé. Il eſt formé de deux principes : l'un, actif, eſt une ame, qui agit en lui, & qui le meut ; l'autre, paſſif, eſt la matiere, qui par elle-même eſt indifférente à toutes ſortes de formes. De ces deux principes, il réſulte un ſeul tout, qui comprend l'univerſalité des choſes, & qui nage dans un eſpace immenſe. C'eſt un animal, formé d'un corps & d'une ame, & cet animal eſt proprement Dieu.

L'ame de ce tout eſt l'éther, ce feu qui habite dans la région la plus élevée, dans la circonférence des cieux, & qui delà, ſe répand dans toute la nature. Le corps eſt cette matiere groſſiere, qui, incapable de donner le mouvement, eſt propre à le recevoir.

Cette ame n'eſt point hors de ſon corps, elle n'eſt point hors du monde. Elle eſt dans tout ce que nous voyons, & dans tout ce que nous ne voyons pas. C'eſt un premier principe éternel & incorruptible, parce que rien ne ſe fait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. Elle eſt par-tout, connoît tout, regle tout : unique ſource de toute activité & de toute perfection, elle eſt ſouverainement parfaite.

D'abord enveloppée dans le chaos, elle ne l'a pas débrouillé par un acte libre de ſa volonté.

Mais toujours agissante par sa nature, elle a enfin surmonté la résistance de la matiere, & ce monde n'est que le résultat de l'action du principe actif sur le principe passif.

Cette ame ayant nécessairement toujours la même activité, entretient l'ordre qu'elle a une fois établi : elle seule conserve tout.

Elle agit de toute éternité, & le chaos commence à se débrouiller. Elle continue d'agir, & le chaos se débrouille encore, & parce que son action est toujours la même, le monde enfin s'acheve.

Son action est toujours rélative à l'état des choses. Ce qui est produit dans un moment, est déterminé par ce qui a été produit le moment précédent ; & ainsi de suite, en remontant jusqu'au premier développement du chaos.

Il y a donc dans le monde un enchaînement de causes & d'effets. Par conséquent, les choses à chaque instant sont ce qu'elles doivent être : elles ne sauroient être autrement qu'elles sont. Cet enchaînement est le destin à qui tout obéit ; non-seulement la matiere, mais encore cette ame qui est le principe actif de tout. Car Dieu ne peut rien faire que conséquemment à ce qu'il a déja fait.

Le monde ou Dieu, comme nous l'avons dit, comprend tout ce qui existe dans l'espace. Il n'y a donc rien hors de lui, qui ait le pouvoir de le nécessiter. Il agit uniquement par sa nature: il est sa nécessité à lui-même, C'est par-là qu'il est libre.

Cette liberté s'étend à toutes les parties du monde, & par conséquent à l'homme. Car si le

dessein entraîne celui qui résiste, il ne fait que guider celui qui veut. L'homme obéit, semblable à un animal, qui, retenu par un cordon, suit parce qu'il le veut; mais qui suivroit encore, quand il ne le voudroit pas.

La matiere est éternelle. Elle ne croît, ni ne décroit; puisque rien ne se fait de rien, & que rien ne rentre dans le néant. Invariable dans son tout, dans son essence, elle change dans chaque partie, à chaque instant. Elle est bornée, puisqu'elle est circonscrite par un vuide immense: mais ses plus petites parties sont divisibles à l'infini, & par conséquent susceptibles d'une infinité de formes différentes.

C'est de cette disposition ou changement que tout naît. Tout vient de Dieu, comme d'une semence qui contient tout. C'est une raison génératrice d'où sortent les quatre élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu.

Ces élémens se mêlent & se combinent d'une infinité de manieres. Ce qui n'est plus dans un corps, a passé dans un autre. C'est une circulation continuelle: mais pendant que chaque chose cesse d'être ce qu'elle étoit, la matiere en général est toujours la même.

Au milieu de ces révolutions, le feu, comme plus léger, se porte à la circonférence, d'où il reflue vers le centre, pénétrant tout, animant tout.

Ce principe actif prend différens noms, suivant les différentes manieres dont on le considere. Dans l'air, c'est Jupiter; dans le feu, Vulcain; dans la terre, Vesta. On le nomme le monde ou la nature, lorsqu'on veut comprendre tout ce

qui exiſte : on le nomme deſtin, pour marquer plus particuliérement l'enchaînement des cauſes & des effets : enfin il prend les noms des dieux, qui ſe multiplient ſans nombre dans toutes les parties de l'univers ; parce que cette ame a développé le chaos, eſt par-tout.

Les aſtres ſont doués d'intelligence, puiſqu'ils ſont de feu, & que d'ailleurs ils ſe meuvent réguliérement. Ce ſont des dieux qui connoiſſent l'avenir, & qui l'annoncent même par des ſignes certains. Car leur action eſt liée à tout, puiſque tout eſt lié.

Le monde eſt ſphérique, & la terre eſt au centre. Les exhalaiſons de ce globe nourriſſent les aſtres. Elles s'épuiſeront, & le feu conſumant tout, le monde rentrera dans Jupiter. Alors ce Dieu, ſe repoſera quelque tems en lui-même : il s'enveloppera dans ſes propres penſées. Cependant, rendu à ſa premiere activité, il développera une autre fois le chaos. Ainſi le monde eſt né pour périr, il périra pour renaître, & ces révolutions ſe ſuccéderont ſans fin.

C'eſt ainſi, Monſeigneur, que les Stoïciens expliquent la génération des choſes. Voilà du moins le fond de leur ſyſtème. Vous y reconnoiſſez les principes que vous avez déja vu ailleurs.

Zénon, comme je l'ai dit, avoit été diſciple de Cratès. Il en goûta la doctrine, & il ne fit gueres que tranſporter le Cyniſme du Cynoſage au portique. Il conſerva même à-peu-près le vêtement de ſon maître. La principale différence qu'on a remarqué entre les Cyniques & les Stoïciens, eſt dans la fin qu'ils ſe propoſent : encore eſt-elle aſſez ſubtile. Ceux-là, a-t-on dit, veu-

lent aller au-delà de la nature, & ceux-ci la veulent dompter.

Quoi qu'il en ſoit, Zénon ne ſe borna pas à la morale. Il étoit trop ambitieux de ſe faire un nom, pour ne pas s'eſſayer dans tous les genres. Il voulut donc, comme les autres, expliquer la génération des choſes; & parmi les principes reçus, il choiſit ceux qui pouvoient ſervir de baſe à ſa morale.

Il dit que l'homme, étant compoſé d'un corps & d'une ame, eſt l'image de Dieu; & cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'il eſt évident qu'il a fait Dieu à l'image de l'homme.

Si notre corps eſt, ſelon lui, formé d'une matiere groſſiere, l'ame eſt une portion de la divinité, une étincelle de ce feu céleſte, qui anime les aſtres.

Mais parce que les fibres de notre corps ne réſiſteroient pas à l'action d'un principe auſſi puiſſant, ce feu, en traverſant l'air, ſe refroidit un peu, & s'accomode par ce moyen à la foibleſſe de nos organes.

L'homme tient au tout dont il fait partie: il en ſuit les mêmes loix. Son ame, aſſujettie au deſtin comme Dieu, eſt libre comme lui. Car étant une portion de la divinité, elle agit uniquement par la nature qui lui eſt propre; & elle eſt, comme Dieu, ſa néceſſité à elle-même.

Elle n'eſt donc pas libre en ce ſens, qu'elle puiſſe faire ou ne pas faire enſorte que ſes actions ſoient abſolument indifférentes. Elle l'eſt en ce ſens, qu'elle obéit volontairement au deſ-

tin, auquel elle obéiroit encore, quand elle ne le voudroit pas.

Il faut se soumettre à cette loi. Ce n'est pas à nous à faire des reproches à la nature. Il n'arrive que ce qui doit arriver. Par conséquent, il est sage de souffrir ce que nous ne pouvons empêcher; & de suivre sans murmure le Dieu qui nous conduit, & qui conduit avec nous le tout dont nous sommes partie.

Le caractere du sage est donc de tenir étroitement à ce tout. Le monde n'est pour lui qu'une cité, qu'une patrie, qu'une famille. Il ne se considere jamais à part. Quels que soient les événemens, rien ne lui manque, parce qu'il fait que tout tent à la perfection du tout. Au lieu de désirer que les choses se conforment à sa volonté, il demande qu'elles arrivent, comme elles arrivent, & il est heureux. C'est ainsi qu'il vit selon l'ordre du monde, selon la nature, selon Dieu, selon la vertu: car ce n'est-là qu'une même chose exprimée différemment.

En suivant ces principes, le sage ne considere le bien & le mal, que rélativement au tout. Ce qu'il trouveroit y être utile, est bien; ce qu'il trouveroit y être inutile, est mal.

Par conséquent, le plaisir & la joie, la douleur & le chagrin ne sont rien dans le vrai: car ces choses n'intéressent que l'individu, & ne sont rien au tout.

Le plaisir & la joie sont tout au plus des accessoires du bien; la douleur & le chagrin sont des accessoires du mal, Or, le sage ne s'occupe pas des accessoires. Sans désir & sans crainte, rien ne l'agite, rien ne l'inquiéte, rien ne le

trouble. Son bonheur eſt en lui: il n'attend de dehors ni peine ni plaiſir. Il eſt impaſſible.

Vous voyez, Monſeigneur, que ce ſyſtême ne conduit qu'à l'enthouſiaſme. Ce ſont des principes, qui ont de quoi nous étonner. Ils nous élevent au deſſus de nous mêmes; & nous les trouvons magnifiques, parce qu'ils nous font plus grands à nos yeux. Zénon y conforma tout ſon extérieur. Il lui étoit plus facile d'avoir les apparences de cette ſageſſe ſublime, que d'en avoir la réalité même, & les apparences lui ſuffiſoient. Il pouvoit même, ſans hypocriſie, ſe donner pour ce ſage, parce qu'il pouvoit croire l'être en effet. Son imagination forte, ſon tempérament triſte, les applaudiſſemens, les contradictions mêmes, tout l'amenoit par degrés à jouer ce perſonnage, & peut-être à le jouer de bonne foi.

Il faut convenir que cette idée chimérique du ſage, eſt capable d'élever au deſſus du commun, une ame forte & courageuſe. On en a vu plus d'un exemple. Mais le faux de ces principes s'eſt montré ſenſiblement, ſur-tout dans ceux qui ſe diſant Stoïciens, n'ont conſervé de leur chef, que les grands mots, la démarche, le manteau, la barbe & le bâton. Cette ſecte a produit quelques grands hommes & beaucoup d'hypocrites.

Lorſque les Stoïciens étoient preſſés, ils avouoient qu'aucun mortel ne peut arriver à ce dernier dégré de ſageſſe, où ils plaçoient le bonheur, & que le plus ſage eſt ſeulement celui qui en approche de plus près : c'eſt-à-dire, que le plus ſage eſt celui qui approche le plus de l'état d'impaſſibilité.

Mais ſi nous étions tout-à-fait impaſſibles, ſerions-nous donc capables d'un ſentiment de bonheur? Pour être ſenſibles à la douleur, n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſoit un mal pour nous? Et parce que nous nous dirons qu'elle n'eſt pas un mal pour le tout, ſera-t-il en notre pouvoir d'y être inſenſibles.

Tels ſont les fondemens que les ſtoïciens ont cru devoir donner à la morale des cyniques. D'ailleurs tout eſt commun entre ces deux ſectes. Les maximes ſont les mêmes, ou à-peu-près. Si elles ſont outrées dans la bouche du Cynique, elles ſont frivoles & puériles dans celle du Stoïcien. Le Cyniſme, ſe bornant à la morale, a du moins l'avantage de ne pas s'égarer dans des principes de coſmogonie.

Zénon n'a pas mieux raiſonné ſur la logique. Il diſtingue deux parties dans cet art, la rhétorique & la dialectique. Il avoit coutume de repréſenter la rhétorique par la main ouverte, parce qu'elle aime à s'étendre, & la dialectique par la main fermée, parce qu'elle aime à reſſerrer les idées.

Il dit, que toutes nos connoiſſances viennent des ſens: mais il ne le dit que pour contredire Platon. D'ailleurs il n'avoit aucune idée de ce principe. Il auroit mieux raiſonné s'il avoit été capable de le connoître & d'en ſuivre les conſéquences. Sa dialectique, comme celle des autres philoſophes, n'étoit que l'art d'abuſer des mots.

Les Stoïciens ont été en général des ſophiſtes très-ſubtils: leur goût pour les paradoxes leur faiſoit un beſoin de l'être. De ce que, ſelon eux, le bien n'eſt que ce qui eſt relatif à l'avantage

tage du tout; ils ont conclu qu'il n'y en a pas un plus grand, ni un moindre, parce que les choſes ſont utiles au tout, ou inutiles. De conſéquence en conſéquence ils ont dit enſuite : donc il n'y a pas de milieu entre le vice & la vertu: donc toutes les fautes ſont égales: donc celui qui a une vertu, les a toutes: donc il n'y a proprement qu'une vertu, & c'eſt d'obéir volontairement au deſtin.

Ils croyoient confirmer ces paradoxes, en diſant encore : il n'y a pas un vrai plus vrai, un faux plus faux. Donc il n'y a pas un bien plus bien, un péché plus péché. Qu'on s'écarte peu ou beaucoup de la route qu'on doit prendre, on eſt également hors du chemin.

Enfin les ſophiſmes des Stoïciens ont dégénéré en puérilités, pour ne rien dire de plus. Je n'en donnerai qu'un exemple. *Rat eſt une ſyllabe. Or, un rat a mangé le fromage. Donc une ſyllabe a mangé le fromage.* Repréſentez-vous de pareils propos dans la bouche de ces philoſophes qui fiers de leur ſageſſe, diſoient, avec tous les autres, que la philoſophie eſt la ſcience des choſes divines & humaines.

Zénon, âgé de plus de 80 ans, ſe donna la mort, après une chûte où il ſe caſſa le doigt. Les Stoïciens avoient pour principe, que la vie & la mort ſont au nombre des choſes indifférentes; que l'ame du ſage remonte au feu céleſte, d'où elle tire ſon origine; & qu'il doit ceſſer de vivre, lorſqu'il ceſſe d'être utile au tout. Quant aux ames des autres hommes, ils les faiſoient errer quelque tems dans l'air, d'où ils les conduiſoient dans la lune pour achever

de se purifier. Mais je vous arrête trop long-tems sur ces miseres.

Les succésseurs de Zénon, qui ont eu le plus de réputation, sont Cléanthe, Chrysippe & Posidonius. Cette secte a eu parmi les Romains d'illustres partisans.



CHAPITRE XXIV.

Considérations sur le bonheur & sur les opinions des philosophes à ce sujet.

AVANT de passer à Epicure, dont il me reste à parler, je crois à propos de considérer, d'un coup d'œil les différentes opinions des philosophes sur le bonheur, & les idées que nous devons nous en faire nous-mêmes.

On distingue deux sortes de plaisirs ; ceux de l'ame & ceux du corps. Mais, quoiqu'au premier coup d'œil, cette distinction paroisse naturelle, elle n'offre certainement pas des idées bien précises.

Les plaisirs n'appartiennent qu'à ce qui sent. Il n'y en a donc point pour le corps.

Tous sont l'effet de quelque mouvement dans les organes, & ce mouvement se passe dans les organes extérieurs, ou dans les organes intérieurs.

Lorsque le mouvement se fait dans les organes extérieurs, on a dit, le plaisir appartient au

corps ; lorſqu'il ſe fait dans les organes intérieurs, on a dit, le plaiſir appartient à l'ame. Il eſt évident que ſi dans l'un de ces cas, il appartenoit au corps, il lui appartiendroit dans les deux. Une diſtinction auſſi mal faite, a occaſionné beaucoup de mauvais raiſonnemens. Eſſayons de nous faire des idées plus exactes.

Tout ce que nous pouvons remarquer en nous, n'eſt, dans le principe, que différentes manieres de ſentir ; & vous connoiſſez toutes les formes que prend la ſenſation. C'eſt d'elle que naiſſent toutes nos idées, tous nos plaiſirs, toutes nos facultés. A meſure qu'elle ſe développe, notre moi ſe développe avec elle, il s'étend pour ainſi dire, & les ſentimens agréables ſe multiplient.

Les uns ſe bornent à ce qui ſe paſſe en nous, quand la ſenſation eſt uniquement déterminée par l'action des objets ſur les ſens : je les nommerois plaiſirs de ſenſation. Les autres s'étendent à toute la faculté de ſentir : ils l'occupent toute entiere : ils ſont dans l'exercice de toutes les facultés. Je les nommerois plaiſirs de réflexion. Tous les ſentimens agréables peuvent ſe rapporter à ces deux claſſes.

Lorſque Thémiſtocle arrive aux jeux, le ſpectacle qui s'offre à lui, n'eſt d'abord qu'un plaiſir de ſenſation. Mais lorſqu'il remarque tous les regards qui ſe tournent ſur lui, Salamine alors ſe retrace à ſa mémoire : il voit l'amour des Grecs, la conſidération de l'étranger, ſon nom porté aux deux bouts de la terre, & tranſmis à la poſtérité la plus reculée. Il ſemble que les ſentimens de toute cette multitude qui l'envi-

ronne, viennent ſe réunir en lui avec la promptitude du coup d'œil qui les exprime. Ce plaiſir de réflexion eſt ſans doute le plus délicieux : & c'eſt uniquement par ce qu'il remue l'ame toute entiere ; au lieu que l'autre n'a fait que l'éffleurer.

Après avoir fait cette diſtinction, voyons comment nous ſommes déterminés à rechercher toujours quelque plaiſir.

Le beſoin n'eſt que la privation d'une choſe, que nous jugeons ou que nous ſentons au moins confuſément nous être néceſſaire. Il eſt accompagné d'un malaiſe ou d'une inquiétude, qui détermine les facultés de l'ame ou du corps vers un objet ; & c'eſt par ce moyen que les deſirs & les paſſions naiſſent. Je ne fais que vous rappeller ce que vous ſavez déjà.

On peut également diſtinguer des beſoins de ſenſation & des beſoins de réflexion. Le malaiſe que ceux-là nous font éprouver, paroit ſe renfermer dans un organe : tel eſt le ſentiment de la faim. Au contraire, l'inquiétude, qui accompagne les autres, ſemble remuer toutes les facultés, ſe répandre par-tout avec l'ame, & remplir toute la capacité du corps. Tel eſt l'amour de la conſidération dans une ame forte & courageuſe.

Ce malaiſe, cette inquiétude ſont une peine, un commencement de douleur. Que ces ſentimens durent, ils deviennent des tourmens, des chagrins cruels, qui peuvent conduire au tombeau.

C'eſt déjà un bien que de diſſiper ce malaiſe. Mais la jouiſſance de l'objet qu'on a déſiré, y ajoute un nouveau bien, des ſentimens agréables :

ſentimens qui ont plus de vivacité, à proportion qu'ils appartiennent plus à la réflexion qu'à la ſenſation. Régulus affronte une mort certaine: il périt dans les tourmens. Cependant il a joui quelques jours de la gloire, & ces jours ſont plus délicieux pour lui, qu'une plus longue vie, où il eût toujours ſenti le beſoin de cette gloire, ſans jamais le ſatisfaire. Voilà le bonheur. En effet, on eſt heureux, toutes les fois qu'on chaſſe un beſoin par des ſentimens agréables: & quand ce beſoin a été le plus grand, quand les ſentimens ont été les plus vifs, que reſte-t-il à déſirer? on a ſuffiſamment vécu.

Les poſitions, comme celle de Régulus, ne ſont pas communes. Mais quelles que ſoient les circonſtances où nous nous trouvons, il eſt certain que nous ſommes plus ou moins heureux, toutes les fois que nous avons des ſentimens agréables. Le bonheur ſuppoſe donc des beſoins & des moyens pour les ſatisfaire. Avec des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire, on eſt malheureux: on le ſeroit encore dans une abondance, qui prévenant tous nos beſoins, ne nous laiſſeroit pas le tems de les ſentir: c'eſt donc dans le paſſage alternatif des beſoins ſentis à la jouiſſance, & de la jouiſſance à d'autres beſoins ſentis pour jouir encoré, que conſiſte tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre.

Un état n'eſt proprement riche que par les denrées qui ſe conſomment pour ſe reproduire, & qui ſe reproduiſent pour ſe conſommer. Voilà l'image de notre bonheur: manquer & recouvrer, manquer encore & recouvrer encore, & ainſi tant que nous vivons.

Ce repos parfait, cette tranquillité inaltérable, qui faisoit retentir les écoles de la Grece, n'est donc qu'une illusion à laquelle se livroient des enthousiastes; & leurs déclamations prouvent seulement qu'ils n'étoient pas heureux.

Tant que la Grece fut occupée du soin de se donner des loix, on ne disputa point sur le bonheur : mais on le chercha avec succès; & si on eût demandé en quoi il consiste, je m'imagine entendre les plus sages répondre : *à être bon citoyen dans une république bien gouvernée.*

C'est au tems de Socrate que commencent les disputes sur le bonheur : dans ce siecle, où les Grecs, dégénérant de leurs premieres vertus, cessoient d'être citoyens; où les hommes de mérite, mis à l'écart, ne pouvoient plus servir leur patrie; où des haines mutuelles divisoient des républiques mal gouvernées; & où Sparte elle-même étoit au moment de se corrompre.

De nouveaux désordres s'accumulerent sur ces désordres, qui croissoient d'un jour à l'autre; & les Grecs, hors du chemin du bonheur, s'en éloignoient tous les jours davantage. Dans ces circonstances, il étoit naturel qu'ils le cherchassent avec plus de passion que jamais: & puisqu'ils le cherchoient inutilement, il étoit encore naturel qu'il s'élevât beaucoup de disputes.

Socrate abandonnant aux dieux la contemplation de la nature, vouloit que le citoyen se renfermât dans les connoissances d'usage, & dans cette vie active qui lui fait trouver son propre bien dans le bien général. Connoître ce qu'il est du devoir de connoître, aimer ce qu'il est du devoir d'aimer, étoit l'unique fin de toute

ſa morale. Un payen ne pouvoit certainement rien enſeigner de mieux pour le bonheur de l'humanité. Mais les Grecs n'étoient plus capables d'écouter de pareilles leçons.

Le plan de Socrate n'excluoit pas l'étude des arts & des ſciences utiles. Cependant il faut avouer que ce philoſophe n'accordoit point aſſez à la géométrie, à l'aſtronomie & à la phyſique. C'eſt peut-être parce que jugeant de ces ſciences d'après la maniere dont on les traitoit, il ne prévoyoit pas toute l'utilité qui en pouvoit naître.

Il y avoit deux objets dans ſa doctrine : l'un de nous faire chercher le bonheur dans une vie active, qui rapporte tout à la vertu ; l'autre de nous dégoûter des ſpéculations par l'impoſſibilité où nous ſommes de connoitre la nature des choſes.

Antiſthene, plus rempli du premier objet, condamna tout ce qui lui parut ſuperfluité ; & la plupart de nos beſoins ne furent à ſes yeux que des diſtractions, qui nous écartent du chemin de la vertu.

Ariſtippe au contraire s'occupa plus particuliérement du ſecond objet. Je ne ſais point, diſoit-il, ce que les choſes ſont en elles-mêmes, je ſais ſeulement que j'en reçois des ſenſations agréables ou déſagréables. Voilà tout ce qu'il y a de réel pour moi. Je dois donc ſonger à me procurer des plaiſirs, & je ſerai heureux, ſi j'y réuſſis.

Ces philoſophes s'occupoient uniquement de la morale : en conſéquence ils n'imaginoient pas que le bonheur pût être ſéparé de la vie active. Les dialecticiens, accoutumés à des ſubtilités ;

ne pouvoient pas le voir de la même maniere. C'eſt pourquoi Euclide de Mégare le plaçoit dans un état unique, uniforme, & toujours le même.

Dans la vie active, l'ame, ſelon Platon, eſt aſſujettie à la matiere : elle eſt toujours agitée, toujours troublée. Dans la contemplation au contraire, elle s'échappe de ſa priſon, jouit d'elle-même, ſe ſuffit, découvre l'enchaînement des cauſes & des effets, embraſſe le ſyſtème du monde, & c'eſt là le bonheur.

Ce philoſophe ne mettoit pas au nombre des biens les avantages de la figure & de la fortune. Il croyoit ſeulement qu'ils pouvoient contribuer au bonheur par l'uſage qu'en fait un homme vertueux. Mais quand on ſonge que toute cette vertu eſt renfermée dans des connoiſſances frivoles, & qu'elle exclut la vie active, on ne ſait trop ce qu'il veut dire.

Ariſtote vouloit que les avantages de l'eſprit, de la figure & de la fortune concouruſſent au bonheur. S'il en demandoit trop, il exigeoit au moins une vie active, & en cela, il ſe rapprochoit de Socrate.

C'eſt après toutes ces tentatives que Pyrrhon imagina de mettre le bonheur dans une tranquillité parfaite, & que Zénon chercha cette tranquillité dans un état où le ſage ſeroit tout-à-fait impaſſible.

Enfin la queſtion ſur le bonheur a ſi fort diviſé les philoſophes, qu'on prétend avoir compté à ce ſujet juſqu'à deux cent quatre-vingt-huit opinions : c'eſt-à-dire, qu'être heureux, c'étoit, ſelon les uns, être Stoïcien ; ſelon d'autres,

être académicien, & les opinions se multiplioient comme les sectes. Vous aurez de meilleurs guides, si vous suivez les Miltiades, les Thémistoclès, les Aristides, les Epaminondas, les Aratus.



CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

EPICURE naquit à Gargétium en Attique, 342 ans avant J. C. Il se fixa à Athènes dans la trente-sixieme année de son âge; & parce que tous les lieux publics étoient occupés par les autres philosophes, il acheta une maison où il fit un jardin, & il y vécut avec ses disciples.

Toutes les sectes, qui tenoient école dans cette ville, déclamoient contre la volupté, & le public applaudissoit. Ce n'est pas qu'il aimât, ou que même il comprît cette doctrine: mais il applaudissoit parce qu'il étoit étonné. L'ostentation de ces prétendus sages, lui en imposoit, & d'ailleurs il s'amusoit de leurs disputes.

Epicure plaça le bonheur dans la volupté: c'étoit tout à la fois paroitre s'accommoder aux mœurs du tems, & combattre les philosophes qu'on admiroit. A ces deux titres il devoit attirer l'attention, & il l'attira.

Dans sa bouche néanmoins ce mot n'étoit qu'un piege: car d'après ses principes, la volupté ne pouvoit se trouver que dans l'exercice des

la vertu : c'est parce qu'elle nous plait & qu'elle nous plait plus que d'autres plaisirs, que nous lui sacrifions.

Cette vérité est bien simple. Cependant on n'en voit aucune trace dans les philosophes qui ont précédé Epicure ; & depuis elle a été fort combattue. D'un côté, les Stoïciens vouloient qu'on aimât la vertu pour elle-même ; & le plaisir, ainsi que la douleur, n'étoit rien, selon eux. D'un autre, la volupté, à laquelle les Cyrénaïques rapportoient tout, n'étoit qu'un plaisir de sensation ; & pour en jouir, ils se livroient indifféremment à tout ce qui peut faire une impression vive & agréable. Cette doctrine seroit une source de désordres dans la société & de remords dans l'homme assez stupide pour la suivre.

La vérité est entre ces deux opinions. Epicure la montra, & il distingua deux choses dans la volupté : l'exemption d'inquiétude, de trouble, de peine, de douleur ; & les sentimens, qui, au moment de la jouissance, nous remuent agréablement, avec plus ou moins de vivacité. En effet, il est certain que ce sont là les seuls motifs qui nous déterminent.

Ce philosophe mit avec raison de la différence entre ces deux choses. Il se représenta la premiere comme une volupté douce, qui répand le calme dans l'ame ; & la seconde, comme une volupté vive, qui cause toujours quelque émotion, & qui tend à produire le trouble.

Celle-là doit toujours être le principal objet de nos desirs ; & nous sommes heureux, tant que nous en jouissons. Celle-ci ne fait pas le bon-

heur : elle y peut ſeulement conduire, toutes les fois qu'elle eſt néceſſaire pour amener le calme dans l'ame. Il ne la faut donc pas rechercher pour elle-même. Si vous remarquez bien cette diſtinction, vous ne confondrez pas les Epicuriens avec les Cyrénaïques. En effet, Epicure tiroit de ces principes les conſéquences ſuivantes.

„ Ce n'eſt pas dans le luxe qu'il faut chercher le bonheur : peu de choſes ſuffiſent aux beſoins de la nature. Le ſage trouve ſes commodités dans un bâtiment ſimple : une étoffe commune le garantit des injures de l'air, les mets les moins rares appaiſent également ſa faim.

„ Le grand, qui ſe fait un beſoin de tout ſon attirail, n'en impoſe qu'aux yeux du vulgaire. L'apparence du bonheur eſt au dehors, l'ennui le dévore au dedans. Il ſuccombe ſous le faix, il ſouffre, & n'oſe ſe plaindre.

„ Parmi ceux qui ſoupirent après la grandeur, il en eſt donc bien peu qui ſachent ce qu'ils deſirent. Ils s'agitent, il ſe tourmentent pour des ſuperfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou qui ne les rendront pas heureux.

„ Ce n'eſt pas qu'il faille toujours ſe garantir de l'ambition. Il eſt beau d'occuper les premieres places avec des lumieres, du courage & des vertus. Le calme, qu'un ſouverain répand dans l'ame de ſes ſujets, paſſe bientôt dans la ſienne. Il eſt heureux du bonheur des autres.

„ Conſultez-vous donc. Si vous avez tout ce qu'il faut pour conduire la république, ſoyez

„ ambitieux : autrement, vivez éloigné des af-
„ faires.

„ Cependant ne vous flattez pas que votre
„ choix quel qu'il ſoit, puiſſe jamais vous met-
„ tre à l'abri de toute peine. Enveloppé dans le
„ tourbillon des choſes, en vain vous voudriez
„ que rien ne nous remuât. Tout vous entraine,
„ parce que vous tenez à tout.

„ Dans un vaiſſeau que les flots agitent, eſt-
„ il une place où les ſecouſſes puiſſent ne ſe pas
„ faire ſentir ? Ne cherchons donc point à nous
„ rendre inſenſibles. Attendons-nous à des maux,
„ puiſqu'à chaque inſtant les chagrins, les infir-
„ mités, les maladies nous menacent.

„ Le ſage combine. Il ſe réſout à ſouffrir un
„ mal, pour ſe procurer un plus grand bien ;
„ & à ſe priver d'un bien, pour éviter un plus
„ grand mal. S'il cherche le plaiſir c'eſt un plai-
„ ſir éclairé ; & il le trouve dans la modération.
„ Sobre, il entretient la ſanté de ſon corps, ou
„ du moins il ſe garantit de bien des douleurs.
„ Citoyen vertueux, il eſt cher à ſa patrie, à
„ ſes amis, à l'étranger même. Ainſi, quel'e
„ que ſoit ſa poſition, toujours des compenſa-
„ tions s'offrent à lui de quelque part. Il eſt
„ malheureux dans les tourmens, ſans doute,
„ il l'eſt moins cependant qu'un autre. Il ſait la
„ conſidération & l'amour qu'il inſpire : il voit
„ l'intérêt que les citoyens prennent à ſes maux :
„ il jouit des ſoins d'une multitude d'amis : &
„ ces idées, toujours préſentes à ſon eſprit, le
„ pénétrent d'un ſentiment vif & délicieux qui
„ paroit par intervalles, au moins, le dérober
„ à leur douleur.

„ Un bonheur permanent n'eſt pas fait pour
„ l'homme. Suppoſons que la nature ſe changeât
„ au gré des vœux inconſidérés de ceux qui pen-
„ ſent qu'une exemption de tous ſoins nous ren-
„ droit heureux, & réaliſons toutes les fictions
„ de l'âge d'or, un printems éternel, un ciel
„ toujours pur & ſerein, des fruits qui naitroient
„ ſous nos pas, des champs qui préviendroient
„ nos deſirs, &c. Alors, ſans art, ſans ſcien-
„ ces, ſans études, ſans travail, en un mot, ſans
„ aucun beſoin des choſes qui nous occupent au-
„ jourd'hui, vous n'auriez point de leçons à
„ prendre, je n'en aurois point à vous donner:
„ mais bientôt dégoutés d'un état qui n'auroit
„ du bonheur que le nom, nous redemande-
„ rions & notre terre, & nos charrues, & nos
„ leçons.

Tel eſt, Monſeigneur, l'eſprit de la morale d'Epicure. La concluſion qu'on en peut tirer, c'eſt que nous n'avons qu'à remplir nos devoirs, & nous nous trouvons bien comme nous ſommes. Vous voyez que ce philoſophe s'eſt également écarté des Stoïciens & des Cyrénaïques.

Un mot peut faire la fortune d'un ſyſtême. Au cri de volupté, on accourut au jardin d'Epicure. Un autre cependant étoit encore favorable à ſon deſſein, c'eſt celui de tranquillité dont retentiſſoient les écoles des Stoïciens & des Sceptiques. Ce philoſophe dit donc avec eux, que le bonheur eſt dans la tranquillité de l'ame: mais il le dit dans un ſens bien différent.

Convaincu que nous ſommes nés pour agir, & par conſéquent pour ſentir & pour croire, il ne ſongea qu'à régler notre ſenſibilité & nos opi-

nions. Or, le calme auquel il invitoit n'eſt, comme nous venons de le voir, qu'un état moins agité, où le ſage, compoſant les biens & les maux, cherche ce qui peut être utile, & ſe refuſe à ce qui peut nuire. Les mots de *repos*, *tranquillité*; devenus fort à la mode, étoient propres à ſon objet, & il les adopta.

Se propoſant d'écarter toutes les craintes capables de nous troubler, il s'appliqua ſur-tout à diſſiper celle de la mort. Si vous êtes malheureux, diſoit-il que regrettez-vous ? La mort finira vos maux. Pouvez-vous compter, que l'avenir faſſe pour vous ce que le paſſé n'a pas fait ? Ne prévoyez-vous pas que vos pertes s'accumuleront avec vos années, & que le tems ne les réparera pas. Si au contraire vous êtes heureux, ſi vous avez vécu dans l'affluence des biens, s'il en eſt peu qui vous aient échappé, qu'attendez-vous encore ? Sortez de la vie comme on ſort d'un feſtin. Tout s'uſe inſenſiblement pour vous : ce qui vous a plu ceſſe de vous plaire, & cependant la nature n'a plus de nouveaux plaiſirs à vous donner. Vous verriez donc avec dégoût toujours les mêmes choſes, ſi vous viviez pluſieurs ſiecles, & avec plus de dégoût encore, ſi vous ne mouriez pas. Cependant un autre doit venir pour qui tout ſera nouveau. Cédez une place qu'on vous a cédé : cédez la lui, elle n'eſt plus à vous : vous devez mourir pour qu'il vive. C'eſt ainſi que la nature ſe répare.

Leucippe & Démocrite ne demandoient pour produire le monde, que de la matiere & du mouvement. Epicure adopta leur ſyſtême, & il en tira deux conſéquences : la premiere, qu'aucune

intelligence n'a préſidé à la formation de l'univers; & la ſeconde, que n'étant nous-mêmes que le réſultat d'un certain nombre d'atomes combinés d'une certaine maniere, nous ceſſons d'être lorſque cette combinaiſon ceſſe. Tout meurt donc en nous: la mort, par conſéquent, n'eſt rien; & après cette vie, nous n'avons rien à craindre, comme nous n'avons rien à eſpérer. Voilà le motif qu'avoit Epicure, lorſqu'il a choiſi ce ſyſtême.

S'il eût été plus éclairé, il eût offert un Dieu juſte à l'homme qui remplit ſes devoirs, & il n'eût laiſſé les frayeurs qu'aux coupables. Mais pour les enlever également à tous les hommes, il fait préſider à la formation de l'univers, le haſard, un mot vuide de ſens. Avec ce mot, il veut, ſans une cauſe intelligente, former un ouvrage où tout annonce une intelligence infinie. Les atomes ſont chacun ſéparément incapables de ſentiment, & il croit produire le ſentiment après les avoir combinés d'une certaine maniere : comme ſi cette combinaiſon, qui n'eſt que le réſultat des différentes poſitions où ces atomes ſont les uns par rapport aux autres, pouvoit être le ſujet de la penſée. Les études que vous avez fait, vous font voir, Monſeigneur, l'abſurdité de ces principes. Je ne m'arrêterai donc pas davantage à les réfuter ; & je vais vous expoſer le ſyſtême d'Epicure, puiſqu'il faut vous le faire connoître pour achever l'hiſtoire des opinions des philoſophes de la Grece.

L'univers eſt tout ce qui eſt. Il a toujours été & il ſera toujours. Il eſt même immuable en ce ſens qu'il ne peut rien acquérir, car rien ne ſe

fait

fait de rien & qu'il ne peut rien perdre, car rien ne peut être anéanti.

On n'y peut distinguer que deux choses : les corps, dont les sens déposent l'existence ; & l'espace, dans lequel ils se meuvent. La partie de l'espace que chacun d'eux occupe, se nomme lieu ; & les intervalles qu'ils laissent entr'eux, se nomment vuides.

Si les corps finis en nombre, nageoient dans un espace immense, ils ne se réuniroient jamais. Si les corps étoient infinis, & l'espace borné, il n'y auroit pas assez de lieu pour les recevoir. L'espace & les corps sont donc également infinis.

Mais les choses, qui tombent sous les sens, naissent, croissent & meurent. Il y a donc des élémens dont la réunion les forme, & dont la dissolution les détruit.

Or, si ces élémens, tant qu'on les conçoit étendus, pouvoient eux-mêmes se résoudre, ils se diviseroient jusqu'à ce qu'ils cessassent d'être étendus. Il n'y auroit donc plus de corps : les corps tomberoient donc dans le néant. Concluons que les premiers élémens sont indivisibles. Nous les nommerons atomes.

Les atomes étant indissolubles, ils sont tous d'une égale solidité ; & ils ne diffèrent que par la grandeur, la figure & le poids. Quant aux autres qualités, telles que le chaud & le froid, elles n'appartiennent qu'aux choses sensibles, & elles sont uniquement l'effet de la combinaison des premiers élémens.

Les atomes se meuvent en vertu d'une force intérieure, que nous nous représentons dans la pesanteur.

Le vuide ne sauroit leur opposer de résistance. Ils parcourent donc en un instant le plus grand espace possible. On ne peut donc pas dire que les uns aient plus de vélocité que les autres.

Ils tombent d'abord perpendiculairement & parallélement. Or, s'ils continuoient à se mouvoir de la sorte, ils ne se rencontreroient jamais. Il est donc nécessaire de supposer encore qu'ils ont le pouvoir de décliner un peu de la ligne droite. Alors ils se choqueront, se réfléchiront, & ils seront mus dans toute sorte de directions.

Dans ces différens chocs, ils ne se réfléchiront pas toujours. Comme il y en a de toutes les figures imaginables, & que chaque figure est commune à une infinité, ils s'embarasseront les uns les autres, & plusieurs s'acrocheront. Il se formera donc déja de petits composés, qui seront moins mobiles que les élémens simples, & plus irréguliers. Par conséquent, ils seront faits pour s'accrocher encore davantage, & il se formera quelque part une masse informe, où tout sera pêle-mêle & sans ordre.

Cependant le mouvement ne cessera pas dans cette masse. Par conséquent, ses parties se combineront de toutes les manieres, & enfin elles s'arrangeront avec ordre. Car l'ordre est au nombre des combinaisons possibles.

Alors il y aura des corps de différentes especes. Les uns seront plus denses & les autres plus rares, suivant les interstices que les parties laisseront entr'elles. Les uns auront plus de mouvement intérieur, les autres moins, suivant la figure des atomes dont ils seront composés, &

de ces différences, naitront toutes les qualités des choſes ſenſibles.

Puiſque le mouvement ne ceſſe jamais, il n'y a point de combinaiſon, qui puiſſe ſe conſerver toujours la meme. Les composés, qui ſe ſont faits, ſe défont, & de leurs élémens de nouveaux compoſés ſe font encore. Tout nait, tout méurt: la naiſſance d'une choſe eſt la mort d'une autre. C'eſt une ſuite de révolutions, qui n'a point eu de commencement, & qui n'aura point de fin.

Nous remarquons ces révolutions dans les objets qui nous environnent. Le monde n'y eſt pas moins ſujet: le mouvement, qui l'a produit, le détruira, & il s'en formera un nouveau.

L'eſpace eſt immenſe. Ce que le concours des atomes fait dans un endroit, il le fait donc dans d'autres. Il y a donc une infinité de mondes. Les uns commencent, les autres finiſſent: les uns ſont ſemblables, les autres différens.

La maſſe de la terre peſe, & ſon poids eſt le poids total des atomes dont elle eſt formée. Elle a donc d'abord tombé: mais elle a ceſſé de tomber, lorſqu'elle a eu aſſez de ſurface pour ſe ſoutenir ſur l'air inférieur, & que cet air contenu par les mondes environnans, n'a plus cédé. C'eſt ainſi qu'elle ſe ſoutient au milieu de notre monde. Elle a par conſéquent la forme d'un diſque, & il n'y a point d'antipodes.

Tous les corps continuent de peſer perpendiculairement vers le lieu où la terre s'eſt arrêtée. Or, c'eſt une ſuite de l'égalité de leur poids, que les moins peſans ſoient chaſſés par ceux qui le ſont davantage, & qu'ils s'élevent à proportion que leur figure eſt moins réguliere, & que le

mouvement primitif de leurs atomes eſt moins altéré. C'eſt de ces corps qui remontent, que ſe forment l'air, la matiere éthérée & les aſtres.

Tout étant ainſi arrangé, la terre produiſit d'abord des plantes, & enſuite des animaux de toute eſpèce. Effets du concours aveugle des atomes, ces premieres productions furent informes, ſans doute, & ne ſe conſerverent pas. Mais parce que dans un nombre infini de combinaiſons il faut que toutes combinaiſons ſe rencontrent, il nâquit enfin des plantes bien conformées & des animaux bien organiſés. Alors la terre, comme fatiguée, ſe repoſa, laiſſant à ces premiers individus le ſoin de ſe perpétuer.

Dès que la nature n'eſt que le concours aveugle des atomes, elle agit ſans deſſein. Ce n'eſt pas avec deſſein qu'elle nous a donné, par exemple, les organes des ſens. Nous nous ſommes trouvé des yeux, nous nous en ſommes ſervis pour voir: nous nous ſommes trouvé des oreilles, nous nous en ſommes ſervis pour entendre, &c.

Nous nommons ame ce qui eſt en nous le principe de la vie & du ſentiment. Or, nous ne ſentons, que parce que quelque choſe nous touche, & rien autre que le corps ne peut toucher ni être touché. L'ame eſt donc un corps, un corps ſubtil, à la vérité, un corps compoſé de parties d'air, de feu, des atomes les plus ronds & les plus mobiles.

Notre ame, notre moi n'eſt donc que le réſultat de pluſieurs atomes combinés. Or, la mort détruit cette combinaiſon. Le moi ceſſe donc, & nous ne ſommes plus.

Par un haſard, les mêmes atomes, dont je

ſuis formé, pourroient être une ſeconde fois combinés de la même maniere. Cependant ce ne ſeroit plus la même perſonne, parce que cette combinaiſon ne ſe ſouviendroit pas d'avoir exiſté.

Quelques queſtions ſuffiſent, Monſeigneur, pour réfuter ce ſyſtème. Comment les atomes, s'ils ſont de différentes figures, de différentes grandeurs, de différens poids, ſont-ils indiviſibles? comment peut-on aſſurer que rien ne rentre dans le néant, ſi c'eſt aſſez de diviſer les atomes, pour les anéantir? qu'eſt-ce que cette force intérieure, qui eſt en eux le principe du mouvement? comment parcourent-ils en un inſtant le plus grand eſpace poſſible? que ſignifient ces mots *un inſtant* & *le plus grand eſpace poſſible*? que veut dire Epicure, lorſqu'il dit que les atomes tombent? y a-t-il, dans un eſpace immenſe, un haut & un bas abſolus? ſur quoi dans cet eſpace immenſe leur chûte eſt-elle perpendiculaire? comment ont-ils le pouvoir de décliner? Qu'eſt-ce que l'air inférieur, qui eſt contenu par les mondes environnans? pourquoi, comme l'air ſupérieur, ne céde-t-il pas au poids de la terre? comment le concours fortuit des atomes a-t-il produit ſur ce diſque des plantes & des animaux? pourquoi ceſſe-t-il d'en produire? que veulent dire ces mots *la terre étant comme fatiguée*? enfin comment l'ame eſt-elle un compoſé d'atomes? parce que ces petits corps, qui ſont chacun privés de ſentiment, ſont fort ronds & fort mobiles, eſt-ce une conſéquence que leur combinaiſon devienne elle-même le ſujet du ſentiment & de la penſée?

Il eſt évident qu'Épicure raiſonne ſur des mots

auxquels il n'attache aucune idée. Voilà les élémens avec lesquels il s'imagine former une infinité de mondes. D'après ces vues générales on peut juger de la maniere dont il explique les différens phénomenes. J'apporterai pour exemple l'explication qu'il donne de la vision.

Il n'y a point, dit-il, de corps, d'où il ne s'échappe toujours des corpuscules. Souvent même ces exhalaisons sont assez grossieres pour être apperçues. Il peut donc y en avoir de très-subtiles. Imaginons que ce sont des atomes, qui conservent entr'eux le même ordre qu'ils avoient dans les objets : imaginons-les comme une multitude de légeres surfaces, d'images, de simulacres, qui, se détachant continuellement les unes après les autres, se renouvellent sans interruption, se répandent de tous côtés, & remplissent l'air. Dans cette supposition, nous comprendrons que nous voyons les objets, parce que ces simulacres subtils pénétrent de l'œil jusqu'à l'ame, contre laquelle ils viennent heurter.

C'est avec ces simulacres qu'Épicure explique les visions que nous avons en songe. Mais je me suis déja trop étendu sur ce systême. Au moins n'est-il pas nécessaire que j'entre dans de plus grands détails. Que penseriez-vous de voir des atomes former des dieux de figure humaine, parce que cette figure est la plus belle de toutes? Des dieux qui sont nés & qui ne mourront point, parce qu'ils sont composés d'un tissu si subtil que rien ne les peut blesser : qui ne mourront point, dis-je, quoique le mouvement tende toujours à détruire les premieres combinaisons pour en faire de nouvelles: des dieux, dont la substance n'est

ni corporelle ni incorporelle, mais seulement quelque chose qui approche du corps, quoique dans les principes d'Epicure, ils ne soient qu'un assemblage d'atomes arrangés d'une certaine maniere, des dieux qui existent dans les espaces que les mondes laissent entr'eux, quoiqu'il ne puisse pas y avoir de pareils espaces, puisque l'air, qui soutient la terre, est contenu par les mondes environnans. Tant de contradictions, tant d'absurdités se refutent d'elles-mêmes, & ne méritent pas d'être combattues.

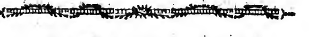
Epicure mourut dans la 72e. année de son âge. Se voyant près de sa fin, il disposa de ses biens, affranchit ses esclaves, assura l'état de plusieurs enfans qu'il avoit pris sous sa tutelle, & légua ses jardins à ses disciples.

Il a toujours été fort adonné à l'étude, & il n'y a pas de philosophe qui ait autant écrit: mais de trois cens ouvrages qu'il a laissé, il ne reste que quelques fragmens.

Tant qu'il vécut, il fut exposé à la haine de toutes les sectes. On ne lui pardonnoit pas d'avoir mis au jour les subtilités des académiciens, les puérilités des dialecticiens, la vanité du portique. C'est pourquoi ses mœurs ont été calomniées. Cependant sa réputation fut toujours entiere chez les Athéniens, si faciles à surprendre. Ils le regretterent, ils lui éleverent un monument: ses disciples transmirent le respect & l'amour qu'il leur avoit inspirés; ils consacrerent des jours à sa mémoire, & ils vécurent dans la plus grande union. Si quelques-uns abuserent de la doctrine d'Epicure, ils furent désavoués, & nous ne les

devons pas confondre avec les vrais sectateurs de ce philosophe.

Ceux qui se sont succédés dans cette école sont Hermachus, Polystrate, Dyonisius, &c. On en a compté dix jusqu'à Auguste. Mais il n'est pas possible de rien assurer sur ce qui les concerne: on ne nous a pas même conservé les noms de tous.



CHAPITRE XXVI.

Réflexions sur la maniere dont les anciens ont raisonné.

Les anciens ont cru, avant de raisonner sur ce qu'ils devoient croire. Souvent il nous arrive d'en faire autant. C'est pourquoi il nous importe de réfléchir sur la maniere dont ils ont raisonné; & de considérer comment les hommes, toujours curieux, n'ont jamais été plus crédules, que lorsqu'ils ont été plus ignorans.

Dans les premiers siecles, les meilleurs esprits n'avoient qu'un moyen de se distinguer, & c'étoit de dérober, pour ainsi dire, les opinions qui étoient à tout le monde, & de se les rendre propres, en les exposant d'une maniere nouvelle, plus ingénieuse, ou du moins grossiere.

Elevés dans un siecle crédule, ils en ont eu la crédulité; ce sera donc fort tard & de loin à loin, qu'on aura songé à combattre les préjugés. Par conséquent la crédulité aura passé d'une génération à l'autre, & plusieurs se seront succédées, avant qu'on en ait raisonné sur ce qu'on croyoit.

Ce n'eſt même qu'en penſant d'après les préjugés, qu'on aura pu s'aſſurer des ſuccès. Pour embellir les fables qu'on croyoit, on aura donc imaginé des fictions qu'on pouvoit croire : on aura prodigué les métaphores, les hyperboles, les expreſſions les plus exagérées. Voilà quels ont été pendant long-tems les matériaux de ce qu'on a nommé hiſtoire & philoſophie. Vous comprenez qu'on étoit encore bien loin de commencer à raiſonner avec quelque juſteſſe.

C'eſt par la politique qu'a commencé chez les Grecs l'art de raiſonner, & le ſiecle de Solon en eſt plus particuliérement l'époque. Alors pour être éloquent, il falloit perſuader des peuples qui s'éclairoient ſur leurs intérêts : il falloit raiſonner avec des citoyens qui raiſonnoient eux-mêmes, & qui, quoique ſouvent trompés, avoient, dans l'amour de la liberté, un grand motif pour ſe tenir en garde contre toutes ſurpriſes. De pareilles circonſtances apprenoient peu-à-peu à raiſonner ſur les intérêts des républiques.

La poéſie dramatique, qui nâquit alors, fit faire à l'art de raiſonner des progrès encore plus rapides ; parce qu'on raiſonne plus facilement, & mieux par conſéquent, ſur ce qui plaît, que ſur ce qui eſt utile. On peut faire la même obſervation ſur la peinture, ſur la ſculpture & ſur tous les beaux-arts.

Mais on n'a pas le même intérêt à juger de la vérité d'un ſyſtême, que de l'utilité d'une loi ; & il n'eſt pas auſſi facile de s'en aſſurer que de ſentir la beauté d'un drame. L'art de raiſonner n'eut donc pas dans la philoſophie les mêmes

fecours, que dans la politique & dans les beaux-arts.

On continuoit de laiffer la philofophie aux poetes, qui étoient en poffeffion de l'enfeigner; & on adoptoit fans examen des opinions pour lefquelles on fe prévenoit. Si on commença, dès le tems de Solon, a écrire en profe, cet ufage ne prévalut que lentement: & quoiqu'il dût tôt ou tard accoutumer à plus de précifion, il ne changea rien d'abord à l'art de raifonner. Les philofophes, occupés féparément à établir chacun leur doctrine, ne fongeoient pas même encore à fe contredire.

Enfin les Eriftiques, fortis de la fecte éléactique, répandirent le goût de la difpute. Cette circonftance paroiffoit favorable à la philofophie. On pouvoit préfumer que les erreurs alloient fe détruire mutuellement, & qu'il fortiroit quelque étincelle du choc des opinions.

Mais le genre de difpute qui s'éleva, ne devoit pas produire un effet fi falutaire; parce que les Eriftiques n'étoient que de mauvais difcoureurs, qui ne combattoient rien, & qui n'établiffoient rien. Ils parloient de tout, parce qu'ils ignoroient tout, & le vulgaire applaudiffoit.

C'eft dans ces circonftances que Socrate entreprit de deffiller les yeux des Grecs. Sa méthode étoit excellente pour démafquer les fophiftes, & pour montrer le faux de tous les fyftèmes, & c'eft par-là qu'il falloit commencer. Cependant il auroit fallu donner enfuite des regles pour nous conduire dans l'étude de la nature. Il eft vrai que la chofe étoit difficile, ou peut-être même impoffible; parce que le hafard, qui prépare aux décou-

vertes, n'avoit pas fait ſentir la néceſſité des expériences; que la géométrie avoit fait peu de progrès; & qu'on n'avoit pas les inſtrumens, qui depuis ont été d'un ſi grand ſecours. Socrate jugeant donc de l'avenir par le paſſé, ſe hâta de penſer que les tentatives des phyſiciens ſeroient toujours inutiles; & conſidérant avec quels ſuccès on s'étoit occupé juſqu'alors de la morale & des arts d'uſage, il voulut retenir dans les limites de ces objets l'eſprit humain qui avoit pris un nouvel eſſor. Mais ce fut inutilement, & vous avez vu toutes les ſectes qui ſont ſorties de l'école de ce philoſophe. Si l'art de raiſonner, tel qu'il l'a enſeigné, ſuffiſoit pour combattre l'erreur, il ne ſuffiſoit donc pas pour conduire à la vérité dans des recherches de tout genre.

Si on put enfin reconnoître la néceſſité d'apprendre à raiſonner, ce fut pour s'égarer dans des ſubtilités ou dans de vaines recherches.

Raiſonner, c'eſt comparer des idées, afin de paſſer des rapports qui ſont connus, à la découverte de ceux qui ne le ſont pas. Or, comment ſaiſir exactement ces rapports, ſi on ne détermine pas les idées avec préciſion? & comment déterminer les idées, ſi on ne les connoît pas parfaitement? Il falloit donc remonter à leur origine, & en développer toute la génération: il falloit ſoupçonner qu'elles ſont l'ouvrage de l'expérience; reconnoître qu'elles avoient été mal faites pour la plupart; & oſer former le projet de les refaire. C'eſt à quoi les anciens n'ont jamais penſé, & ils ſe ſont contentés de répandre quelque ordre dans les idées.

Avant qu'il y eût des philoſophes; les hommes

avoient déja distribué les êtres en plusieurs classes, suivant les différences ou les ressemblances qu'ils y avoient remarquées. Sans cela, il ne leur eût pas été possible de s'entendre. Vous savez que cet usage est une suite de la formation & du progrès des langues.

Ces distributions furent l'ouvrage des circonstances. Ce sont les besoins qui firent remarquer des qualités différentes & imaginer autant de termes généraux, afin de mettre sous chacun d'eux, toutes les choses, auxquelles une même qualité est commune.

Cela fut exécuté avec d'autant moins de netteté & de précision, qu'il y avoit plus d'ignorance & de préjugés. Il étoit important d'y mettre plus d'ordre. Les philosophes le sentirent. Ils s'appliquerent donc à mieux marquer les genres & les espèces, & ils firent de nouvelles distributions. C'est ce qu'on nomma *catégories*.

Cette entreprise avoit son utilité. Cependant ce n'étoit que refaire avec réflexion, ce qui avoit déja été fait comme par instinct.

Les philosophes ne s'en apperçurent pas ou ne voulurent pas qu'on s'en apperçût. Ils parurent donc avoir fait ce qu'on n'avoit point fait avant eux: & parce que leurs distribntions répandoient quelques lumieres, parce qu'alors ils pouvoient souvent dire à quelle classe une chose appartenoit, ils s'imaginerent que leurs catégories les conduisoient à déterminer la nature des êtres.

Cependant, au lieu de représenter l'ordre que les choses ont réellement entr'elles, ces classes ne représentent que celui qu'elles ont dans notre maniere de concevoir; & par conséquent ce ne

ſont que des diſtributions fort arbitraires. On a beau diviſer & ſubdiviſer, il reſte toujours des êtres qu'on ne ſait à quelle claſſe rapporter. Vous vous ſouvenez, que je vous ai fait remarquer qu'il y a tel panier ou telle corbeille, qu'on ne peut déterminer ſi c'eſt un panier plutôt qu'une corbeille, ou une corbeille plutôt qu'un panier. C'eſt ſur des queſtions de cette eſpece que les philoſophes ont beaucoup diſputé, & diſputent ſouvent encore.

Tel a été l'abus d'une méthode qui auroit toujours été utile, ſi on avoit ſu qu'elle ne doit être employée que pour mettre de l'ordre & de la préciſion dans nos idées. On l'ignora, & il en nâquit un autre abus qu'il faut expliquer.

Les choſes dont la géométrie s'occupe, ſont des notions abſtraites qui ſe déterminent facilement, & le géometre qui en cherche les rapports, n'examine pas s'il exiſte quelque choſe de ſemblable : en les définiſſant comme il les conçoit, il en montre l'eſſence. Il dit, par exemple, que le triangle eſt une ſurface terminée par trois côtés : or le triangle, qu'il y en ait, ou qu'il n'y en ait pas, ne ſauroit être autre choſe.

Dans cette définition, le mot *ſurface* exprime une idée abſtraite qui eſt commune au triangle, au quarré, au cercle, &c. que par cette raiſon les philoſophes nomment *genre*. Les mots *terminés par trois côtés* expriment une autre idée abſtraite, qui eſt commune à tous les triangles, qui marquent en quoi leur ſurface eſt d'une eſpece différente des ſurfaces du cercle, du quarré, &c. & que les philoſophes nomment *différence ſpécifique*. Voilà tout l'artifice des définitions. Vous

conceve qu'elles feroient également bonnes ; quand on ne fauroit pas qu'il y a des genres & des différences fpécifiques. C'eft néanmoins ce langage qui a trompé les philofophes : ils ont cru qu'ils faifiroient les effences, toutes les fois qu'ils connoîtroient les genres & les différences fpécifiques.

Cependant, lorfque les géometres définiffent les chofes, ils ne font proprement que les claffer ; & fi en les claffant ils en montrent l'effence, c'eft qu'il fuffit de les claffer pour faire connoître tout ce qu'elles font : il fuffit de dire de quel genre eft une figure, & de quelle efpece elle eft dans ce genre.

En phyfique, les définitions montrent également à quel genre, à quelle efpece nous rapportons les chofes : elles montrent l'ordre dans lequel nous les concevons : elles les claffent, en un mot, & nous pouvons nous en fervir à cet ufage. Mais elles ne font point voir ce que les chofes font en elles-mêmes, & c'eft cependant en elles-mêmes que la phyfique les doit confidérer.

L'erreur des philofophes grecs a donc été de juger qu'avec des définitions ils montreroient l'effence des chofes en phyfique, parce qu'avec des définitions ils la montroient en géométrie. Ils auroient dû analyfer les objets de la nature, & ils fe font contentés de les claffer ; & quoiqu'il ne leur ait jamais été poffible de marquer où une efpece commence & où une autre finit, ils ont cru qu'en les définiffant ils en feroient connoître l'effence. Voilà pourquoi leur phyfique n'eft qu'un jargon inintelligible.

Après s'être égarés de la forte, les anciens ne

pouvoient plus connoître les vrais principes de l'art de raisonner. Ils les ont cherchés néanmoins, & dans l'espérance de les trouver ils ont considéré les syllogismes sous toutes sortes de formes, ils ont distingué toutes les espèces de propositions, ils ont fait des regles sans nombre. Mais leurs efforts ont été inutiles, parce que l'esprit de l'art leur a échappé, & qu'ils n'en ont connu que le méchanisme.



CHAPITRE XXVII.

De l'influence des langues sur les opinions, & des opinions sur les langues.

C'EST M. de Maupertuis, qui a proposé, au nom de l'académie de Berlin, la question que je vais traiter, & qui est très-propre à faire voir combien il faut peu de chose pour nous égarer. Vous conoissez ce philosophe, Monseigneur; je vous ai fait lire plusieurs de ses ouvrages, parce que je les ai regardé comme des modeles qui pouvoient vous apprendre à penser avec clarté & avec précision.

En étudiant la grammaire vous avez vu combien les mots nous sont nécessaires pour penser: vous avez reconnu que nous pensons dans notre langue & d'après notre langue. Il faut par conséquent que notre langue influe sur notre façon de penser.

Si elle a peu de mots nous n'avons donc que peu d'idées ; & nous n'avons que des idées confuses, si la signification des mots est mal déterminée. Tel a été le premier état de toutes les langues.

Cependant à mesure que nous acquérons des connoissances, nous sentons le besoin d'en acquérir : plus même nous en acquérons, plus nous sentons ce qui nous manque à cet égard, alors plus capables de réflexions, c'est aussi avec plus de réflexions que nous nous occupons de notre langue. Nous la corrigeons, nous la refaisons. Elle devient donc plus exacte, & notre esprit qui par-là le devient lui-même d'avantage, la rend tous les jours plus exacte encore. C'est ainsi que les grands écrivains qui n'ont d'abord pensé que d'après leur langue, la font ensuite penser d'après eux,

Dans la grammaire nous avons considéré les langues comme autant de méthodes analytiques, Cette seule considération suffit pour faire comprendre l'influence réciproque des langues sur notre façon de penser, & de notre façon de penser sur les langues.

C'est aux méthodes que notre esprit doit ses progrès en tous genres : notre langue influe donc sur notre façon de penser, & elle lui donne de la clarté & de la précision, à proportion qu'elle en a d'avantage elle-même.

C'est notre esprit qui invente & qui perfectionne les méthodes. Il influe donc sur notre langue & il lui rend de la clarté & de la précision, à proportion qu'il en est devenu plus capable. En un mot, il en est des langues comme

de

de toutes les méthodes analytiques, qui ſont tout à la fois & l'ouvrage du génie qui les invente, & un ſecours qu'il ſe procure.

Si les langues avoient été autant de méthodes, où l'analyſe des idées ſe fût faite de la maniere la plus ſimple, la plus claire & la plus préciſe, combien d'opinions auxquelles on n'auroit jamais penſé! Alors en effet, on auroit vu dans le langage l'origine & la génération des idées: on les auroit vues ſe développer avec ordre, & ſe déterminer avec préciſion. On n'auroit jamais, par exemple, demandé d'où viennent nos connoiſſances. On auroit ſu la réponſe avant de faire la queſtion, ou plutôt on n'auroit pas imaginé d'avoir des doutes à ce ſujet.

On demande: *qu'eſt-ce que la ſubſtance? qu'eſt-ce que l'eſſence de tel ou tel être? comment le monde a-t-il été formé?* Si nous appercevions ſenſiblement dans notre langue, l'origine & la génération de nos idées, nous ſaurions que nous n'avons des connoiſſances qu'autant que nous obſervons; & que nous n'obſervons qu'autant que nous avons des ſenſations. Nous ne nous demanderions donc pas des réponſes que nous ne pouvons pas nous faire, puiſque nos ſens ne nous les fourniſſent pas.

Or, ſi on n'avoit pas fait ces queſtions, nous n'aurions pas vu naître ces opinions, qui, ne répandant que des doutes, ont donné lieu à beaucoup d'autres. Je n'aurois pas eu à vous faire l'hiſtoire de la philoſophie. L'étude de la langue vous apprendroit tout: il ne nous faudroit qu'une bonne grammaire & un bon dictionnaire.

Les langues, parce qu'elles ont été faites avec trop peu de méthode, ont donc fait agiter toutes ces questions, & par-là, elles ont influé sur les opinions ; & les opinions qu'on a adopté lorsqu'on a voulu répondre à ces questions, ont à leur tour influé sur les langues, parce qu'il a fallu se faire un langage pour les défendre.

Comme les regles de la syntaxe sont plus connues & plus faciles à observer que les regles de l'art de raisonner, on contracte l'habitude de parler correctement plutôt que l'habitude de penser avec justesse. Alors prévenus pour des opinions qu'on a pris sans examen, on ne sentira pas la nécessité de s'assurer de ses principes & des conséquences qu'on en tire. On se contentera de mettre quelque ordre dans les idées vagues & confuses qu'on s'est fait, & on les exposera avec toute l'élégance dont on est capable. Mais on ne déterminera pas la signification des mots : on l'altérera, on la changera sans raison : une métaphore, une comparaison paroîtra répandre la lumiere, & pour expliquer une expression qu'on n'entendra pas, on en imaginera d'autres qu'on n'entendra pas davantage. C'est de la sorte que d'un langage confus naissent des opinions ; & que de ces opinions naît un autre langage, qui tout aussi confus que le premier, produit de nouvelles opinions, pour produire bientôt de nouveaux langages également confus : & ainsi de suite, pendant des siecles.

Tel est donc l'effet de l'influence réciproque des opinions sur les langues & des langues sur les opinions. Les opinions n'influent sur les lan-

gues que pour y répandre la confusion, & pour les rendre par conséquent, toujours moins propres aux analyses. On en voit la preuve dans le précis que j'ai fait des systèmes des philosophes anciens. Les langues influent sur les opinions pour les multiplier, & elles les multiplient au point qu'un seul terme vague peut en faire naître plusieurs. J'en vais donner quelques exemples.

La vérité peut être considérée dans les idées que nous nous formons ou dans les choses mêmes.

Dans le premier cas, la vérité n'est que le rapport apperçu entre deux idées. *Le tout est plus grand qu'une de ses parties*, est une vérité ; parce que cette proposition exprime le rapport de l'idée que nous désignons par *le tout*, avec l'idée que nous désignons par *une partie*. Cette proposition seroit vraie, quand même les objets auxquels nous en pouvons faire l'application ; n'existeroient pas. Voilà les fondemens des mathématiques pures : car dans cette science, les vérités ne sont que des rapports apperçus entre des idées.

Quand nous considérons la vérité dans les choses il faut encore distinguer. Ou nous observons les choses en elles-mêmes, ou nous observons les rapports qu'elles ont à nous ; ou nous observons les rapports qu'elles ont entr'elles ; non d'après ce qu'elles sont ; mais d'après ce qu'elles nous paroissent.

Si nous voulons observer les choses en elles-mêmes, nous ferons de vains efforts pour les connoître. Nous n'arriverons à aucune vérité ;

parce que les ſens, auxquels nous devons toutes nos connoiſſances, ne découvrent que des qualités relatives, & ne peuvent percer juſqu'aux qualités abſolues. Il ne nous reſte donc à obſerver dans les choſes que les rapports qu'elles ont à nous, & ceux qu'elles ont entr'elles, d'après ce qu'elles nous paroiſſent.

Lorſque nous nous bornons à juger des rapports que les objets ont à nous, ces rapports apperçus ſont autant de vérités. Alors il eſt vrai que les corps ſont éclairés, colorés, en mouvement ou en repos, chauds ou froids, nuiſibles ou utiles, &c.

C'eſt une conſéquence, que lorſque nous jugeons des objets d'après ce qu'ils nous paroiſſoient, il y ait autant de vérités que nous appercevons de rapport entr'eux. Il eſt donc vrai que les corps ſont les uns par rapport aux autres plus ou moins éclairés, plus ou moins peſans, plus ou moins durs, &c.

Comme il y a des vérités dans les mathématiques pures, il y en a donc auſſi dans les ſciences, qu'on peut en général comprendre ſous le nom de phyſique; & ces vérités ſont tous les phénomenes qu'on découvre par l'obſervation, & dont on s'aſſure par l'expérience. Si on ſoumet ces phénomenes au calcul, alors on a toutes les vérités qui ſe démontrent dans les mathématiques mixtes.

Mais ſans parcourir toutes les ſciences, il eſt évident que nous pouvons connoitre les choſes ſous les rapports qu'elles ont à nous, & ſous ceux qu'elles ont entr'elles d'après ce qu'elles nous paroiſſent, puiſque nous pouvons obſer-

ver de pareils rapports; & il eſt également évident que nous ne pouvons pas connoître ce que les choſes ſont en elles-mêmes, puiſque ſous ce point de vue, nous ne les ſaurions obſerver.

Voilà les diſtinctions que les philoſophes auroient fait, s'ils avoient ſaiſi la génération de nos connoiſſances. Alors le mot *vérité* auroit eu dans leur bouche une ſignification déterminée. Ils n'auroient donc pas demandé, *s'il y a des vérités, ſi nous les pouvons connoître, s'il eſt des moyens pour nous en aſſurer*. Plus de ſophiſtes, par conſéquent, plus de dialecticiens, plus d'académiciens, plus de ſceptiques, plus de ſectes en un mot. On n'auroit pas cherché ce que les choſes ſont en elles-mêmes: on n'auroit pas élevé des ſyſtêmes ſur des ſuppoſitions gratuites ou ſur des principes abſtraits. On auroit obſervé, on auroit multiplié les expériences, & on ſe ſeroit épargné bien des abſurdités. Ces grands philoſophes, ces génies ſublimes, ces eſprits divins, un mot les a trompés.

Pourquoi a-t-on compté 288 opinions ſur le bonheur? Ce n'eſt pas qu'on puiſſe à ce ſujet penſer de 288 manieres réellement différentes; c'eſt parce qu'il y a bien des manieres de parler d'une choſe ſans ſavoir ce qu'on dit.

Que par le bonheur en entende ce qui nous ſatisfait, & qu'en conſéquence, on le mette dans la jouiſſance des choſes néceſſaires à nos beſoins, on n'imaginera pas de dire que nous ſommes heureux par la ſeule contemplation. Un pareil beſoin n'eſt pas général; il eſt factice dans ceux qui l'ont; il ne ſauroit être un des premiers, & quand on y auroit ſatisfait, il en reſteroit

beaucoup d'autres qui suffiroient pour rendre malheureux.

On ne dira pas non plus que le bonheur consiste à connoitre l'essence des choses, & à découvrir comment l'univers a été formé, puisque ces connoissances ne nous sont pas nécessaires, & que d'ailleurs nous n'avons pas de moyens pour les acquérir.

On ne placera pas d'avantage le bonheur dans une tranquillité parfaite; parce que la jouissance des choses nécessaires à nos besoins suppose des désirs, des passions, & par conséquent des inquiétudes.

On diroit plutôt, avec l'abbé de S. Pierre, *ceci est bon pour moi aujourd'hui* ; & cette opinion, qui est peut-être la 289, est la plus raisonnable de toutes, pourvu qu'on pense avec cet écrivain que les devoirs sont toujours bons.

La multitude des opinions sur le bonheur, vient donc d'un mot, auquel on n'a pas attaché des idées assez déterminées.

Il semble que l'étymologie seule auroit pu garantir de bien des erreurs. J'ai peine à croire que ceux qui les premiers ont employé, par exemple, les mots *substance*, *essence*, *nature*, se soient imaginés avoir une idée des choses dont ils parloient. Ils vouloient dire par *substance*, ce qui est dessous certaines qualités; par *essence*, ce qui fait qu'une chose existe avec telles propriétés; & par *nature*, ce qui fait qu'elle est née pour ainsi dire, avec les qualités qu'elle a. Or, cette expression, *ce qui*, faisoit assez entendre qu'ils ne savoient pas ce que la substance, l'essence & la nature sont en elles-mêmes. Si

cette étymologie avoit donc toujours été présente à l'esprit, combien de mauvais raisonnemens n'auroit-on pas évité ? Platon, par exemple, auroit-il imaginé ses essences ? en auroit-il fait des êtres, des dieux ?

Le feu brûle, parce qu'il est de son essence, de sa nature de brûler : cela veut dire qu'il brûle parce qu'il existe, qu'il est né pour brûler ; en un mot, qu'il brûle parce qu'il brûle. Cette réponse n'est pas bien satisfaisante : mais enfin c'est une réponse ; & quand on s'est rendu ce langage familier, on entrevoit quelque chose confusément, & on juge la réponse bonne.

Les philosophes anciens me fourniroient bien des exemples de l'influence des langues sur les opinions. Mais parce qu'il faut se borner, je n'en donnerai plus que trois, que je prendrai dans les mots *ame*, *Dieu* & *athée*.

On se représente naturellement la vie par le mouvement du corps. Or, comme dans le repos, dans le sommeil, la respiration est le seul mouvement sensible ; vivre, respirer, être animé n'ont été qu'une même chose. On s'est donc fait une habitude de regarder l'ame comme un souffle, & ce jugement n'a point paru absurde, parce que l'habitude a tenu lieu de raison.

Mais qu'est-ce que ce souffle ? une matiere subtile ? De quelle nature encore est cette matiere ? c'est un air, un feu, &c.

Après avoir aussi bien satisfait à ces questions, on a dit : si un souffle, qui anime l'homme, meut son corps, un pareil souffle sera répandu dans tout ce qui se meut, ce sera l'ame du monde, ce sera le principe de tout mouvement. Il y a donc

une ame univerſelle, dont les ames particulieres ne ſont que des parcelles des émanations, &c.

Si par le mot *ame* on n'eût jamais entendu que ce qui ſent: ſi on eût remarqué que nous ne pouvons pas obſerver l'ame dans ſa ſubſtance même, que nous ne l'obſervons que dans les ſenſations qu'elle éprouve; & que par conſéquent il ne nous eſt pas poſſible de découvrir pourquoi le ſentiment ſe produit en elle, lorſque certains mouvemens ſe paſſent dans le corps: alors nous nous ſerons contentés de dire: *nous avons une ame, elle eſt capable de ſentir; elle ſent à l'occaſion des impreſſions qui ſe font ſur nos organes: nous n'en ſavons pas davantage.* Nous n'aurions pas dit: *c'eſt un ſouffle, une parcelle d'air, une parcelle de feu*; & nous n'aurions pas fait des ſyſtêmes pour en expliquer l'eſſence ou la nature.

Il en eſt de même du mot *Dieu*. C'eſt parce que la ſignification en étoit mal déterminée, que les philoſophes, comme les peuples, ont eu ſur la divinité un grand nombre d'opinions.

Nous dépendons de tout ce qui nous environne, & il y a des effets que nous ne pouvons ni empêcher ni produire. Certainement quelque choſe en eſt la cauſe, & ce quelque choſe agit. Or, cette notion vague de cauſe agiſſante paroit avoir été la premiere idée qu'on s'eſt faite de ce qu'on a nommé *Dieu*.

Mais comment cette cauſe agit-elle? Pour répondre à cette queſtion on s'eſt fait une ſeconde idée vague, en ſe repréſentant toute eſpece d'action par une eſpece de mouvement. Comme toute action que nous obſervons dans les corps, n'eſt & ne peut être qu'un mouvement, on a jugé

que toute caufe qui agit, eft une caufe qui fe meut & qui meut, & Dieu n'a fignifié que ce que nous entendons par *moteur*.

Quand on voyoit que le vent agitoit les arbres, on difoit, c'eft le vent. Quand au contraire on obfervoit un mouvement, & qu'après en avoir cherché la caufe on ne la découvroit pas, on difoit, c'eft un Dieu, c'eft-à-dire, un moteur quelconque.

Si alors on demanda d'où venoient les biens & d'où venoient les maux, il fut naturel de répondre, *ce font des dieux*, *ce font des moteurs qui les produifent*; & on reconnut autant de dieux ou de moteurs qu'on diftingua d'efpeces de biens & d'efpeces de maux.

Des dieux qui produifent les biens & les maux, devinrent naturellement autant d'objets de crainte, d'efpérance & de refpect. On ajouta donc ces idées à la notion confufe de moteurs.

On y ajouta encore différentes figures, & plus ordinairement la figure humaine, parce qu'on voulut fe repréfenter les dieux d'une maniere fenfible. Or, dès qu'on eut imaginé qu'ils reffembloient aux hommes par la figure, on imagina qu'ils leur reffembloient auffi par les paffions, & on leur fuppofa nos vertus & nos vices.

C'eft ainfi qu'en obfervant comment d'une premiere idée confufe, plufieurs autres naiffent fucceffivement, on voit fortir d'un feul mot le polythéifme & toutes les abfurdités du paganifme.

Ce qui eft particulier aux philofophes, c'eft d'être remontés de moteur en moteur jufqu'à un premier qu'ils ont nommé principe; & en le nommant ainfi, ils n'ont voulu dire autre chofe,

finon qu'il eſt le premier, ou celui qui commence.

Ils ont encore conſidéré l'action de ce moteur ou principe, par rapport à l'univers entier; au lieu que les peuples ne conſidéroient guere l'action des dieux, que dans les phénomenes plus relatifs à l'homme. D'ailleurs la notion des mots *dieu*, *moteur* & *principe*, étoit confuſe pour les philoſophes comme pour les peuples.

Pour s'en convaincre, il ſuffit de remarquer que le premier principe, ſelon Thalès, eſt l'eau, ſelon Anaximene, l'air, ſelon Héraclite & Zénon, le feu, & ſelon Epicure, les atomes. Or, ces philoſophes auroient-ils imaginé que l'eau, l'air, le feu ou les atomes, ſe meuvent d'eux-mêmes & donnent le mouvement à tout, s'ils avoient ſongé à ſe rendre un compte exact de leurs idées? & lorſqu'ils voient ce premier principe par-tout où ils le veulent voir, n'eſt-ce pas une preuve qu'ils ne s'en font que des idées bien vagues?

S'ils ſe ſont ſervis du mot de *dieu*, c'eſt parce qu'ils l'ont trouvé établi parmi les peuples. Mais en général ils ne s'en ſont pas fait une idée plus ſaine, puiſqu'ils ont nommé dieu ce qu'ils nommoient premier principe. Ainſi l'eau fut Dieu, l'air fut Dieu, le feu fut Dieu.

Zénon auroit pu dire que le feu n'eſt qu'une cauſe matérielle, qui a produit par haſard le monde; & ſuppoſer comme Epicure, que le monde eſt une des combinaiſons qui réſultent de tous les mouvemens poſſibles; il évita de tomber dans cette abſurdité, parce qu'il reconnut la néceſſité d'une cauſe intelligente. Mais il tomba dans une autre, & il donna l'intelligence au feu, ſans ſe

mettre en peine d'expliquer comment le feu est intelligent.

Epicure, avec autant de fondement, auroit pu mettre la divinité & l'intelligence dans les atomes: mais parce qu'il se fit des idées plus vagues encore que celles de Zénon, il jugea que le hasard suffisoit seul à la formation de l'univers.

Il me paroît donc hors de doute que tant d'opinions sur la divinité sont venues du mot *dieu*, c'est-à-dire, de la notion d'un premier moteur; notion si mal déterminée, que chacun y ajoutoit à son gré, ou en retranchoit quelque accessoire. Les philosophes & les peuples ont été polythéistes, parce qu'ils ont raisonné d'après la même idée confuse, & qu'ils ont été conséquens. Tous ont dit: *Tout ce qui meut est Dieu, ou parcelle de Dieu. Donc il y a plusieurs dieux.*

Anaxagore, Socrate & peut-être quelques-autres encore, ont eu des idées plus saines. De ce qu'il y a quelque chose qui se meut, ils ont conclu qu'il y a quelque chose qui ne se meut pas; qui n'est par conséquent ni corps ni matiere; qui a une essence, une maniere d'exister toute différente, qui est tout puissant, tout intelligent, qui a en un mot toutes les perfections, que l'univers démontre devoir être dans le principe qui l'a produit. Vous concevez que si tous les philosophes avoient raisonné d'après une idée aussi bien déterminée, ils ne se seroient pas égarés dans les opinions que j'ai exposées.

Dès que le mot *dieu* n'offroit qu'une notion vague, celui d'*athée* ne pouvoit pas avoir un sens bien précis. Il est arrivé delà que lorsqu'on a voulu juger si un philosophe étoit ou n'étoit

pas athée, on a soutenu également le pour & le contre. En parlant des peuples, on a même pris le mot *athée* dans un sens, & on l'a pris dans un autre, en parlant des philosophes.

Comme il seroit dur d'accuser d'athéisme des nations entieres, on les juge peu sévérement ; & sur l'apparence d'un culte quelconque, on ne balance pas d'assurer qu'elles reconnoissent la divinité. Mais comme les philosophes sont en petit nombre, qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne forment pas un corps de nation, on les sacrifie sans scrupule. Ainsi, parce que les Stoïciens adorent le feu, ils sont athées ; & les idolâtres croient en Dieu, parce qu'ils adorent le soleil, la lune, des statues, des chats, &c. Il est évident que des opinions aussi contradictoires ne peuvent naître que de l'abus d'un mot,

En montrant l'influence du langage sur les principales opinions, nous avons réfuté la philosophie des anciens, & même une partie de celle des modernes. Mais, Monseigneur, si l'abus des mots a produit chez les Grecs des opinions qui ont troublé les écoles, il en produira dans la suite qui troubleront le monde. On disputera sur des mots, en croyant disputer sur des choses, & on s'égorgera pour des mots qu'on n'entendra pas. Telle est l'influence du langage.

FIN du quatrieme volume.

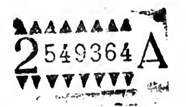




TABLE DES MATIERES.



LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Moyse ne nous a transmis qu'un petit nombre des événemens, arrivés depuis la création jusqu'au déluge. Cet intervalle est de 1656 ans. Il a donné lieu à bien des conjectures. On a imaginé que la terre étoit alors vingt fois plus peuplée, & vingt fois plus fertile. Ces opinions sont sans fondement.

CHAPITRE II.

Après le déluge les arts se conservent dans les

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

narque. Les premieres monarchies sont restées long-tems dans leur état de foiblesse. Elles ne pouvoient pas s'agrandir par des conquêtes. Les peuples pasteurs ont les premiers imposé des tributs. Ils ont été les premiers conquérans. Il n'étoit pas facile de conserver des conquêtes. On faisoit la guerre pour piller & pour exterminer, plutôt que pour conquérir.

CHAPITRE VIII.

Conjectures sur le culte religieux des anciens peuples. *Pag.* 38.

Ancienneté de l'idolâtrie. L'homme croit voir la divinité dans tous les objets dont il dépend. Les astres ont été les premieres divinités des nations idolâtres. Comment le polythéisme devint un systême d'erreurs. Culte rendu aux hommes. Trois sortes de divinités. Comment le culte religieux s'établit. Utilité des conjectures précédentes.

CHAPITRE IX.

Troisieme période de 430 ans, depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la loi écrite. *Pag.* 45.

Les Assyriens. L'Egypte sous Sesostris. Les Phéniciens puissans par le commerce. La Grece lors des Titans. Déluge d'Ogygès. La Grece retombe dans la premiere barbarie. Cécrops regne dans l'Attique. Regne de Cranaüs. Déluge de Deucalion. Conseil des Amphictyons. Cadmus apporte aux Grecs l'écriture alphabétique. Arrivée de Danaüs. Vers le tems où

CHAPITRE X.

L'histoire de la Grece est une des plus instructives. La disposition des différentes provinces de la Grece paroissoit interdire tout commerce aux Grecs, & devoit faire durer la barbarie. Pourquoi les Titans n'ont pas pu tirer les Grecs de la barbarie. Combien les autres colonies ont eu de peine à policer les Grecs. Comment les Grecs commencerent à se policer. Combien les Grecs étoient peu disposés à subir le joug des loix. Les étrangers, qui vinrent dans la Grece, n'étoient pas assez habiles pour vaincre promptement les obstacles, que les Grecs trouvoient à se policer.

CHAPITRE XI.

Les Grecs ont altéré le culte qui leur a été apporté. Ils ont cru que les dieux, adorés en Egypte ou en Phénicie, étoient nés en Grece. Ils ont pris pour des combats des dieux, les combats mêmes que les prêtres se sont livrés. Ils n'ont pu se faire des mêmes dieux une idée uniforme & permanente. C'est d'après toutes ces méprises que s'est formée la mythologie.

CHAPITRE XII.

Des cérémonies religieuses & des effets qu'elles produisirent. *Pag.* 65.

Les forêts ont été les premiers temples. Sacrifices faits aux dieux. Les Grecs consultoient les dieux sur toutes leurs entreprises. Différentes espèces de divinations. Ces superstitions ont contribué à policer les Grecs. Les jeux, qui se mêlerent aux cérémonies religieuses, contribuerent à policer les Grecs. Les Grecs conserverent toujours quelque chose du caractere qu'ils prenoient alors.

CHAPITRE XIII.

Quatrieme période. Depuis la loi écrite jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Hébreux, l'an 1079 avant Jesus-Christ ou jusqu'à l'établissement de l'archontat chez les Athéniens en 1088, espace de quatre cent & quelques années. *Pag.* 70.

Les Grecs se policent dans les trois siecles qui précedent la guerre de Troye, & qui sont des tems fabuleux. Erecthée établit l'agriculture dans l'Attique, & a de grands obstacles à vaincre. Le regne d'Erecthée est l'époque, où les Grecs changent de mœurs. Pourquoi les jeux deviennent plus fréquens que jamais. Thésée jette les fondemens de la grandeur d'Athènes. Pourquoi le siecle de Thésée est celui du merveilleux. Pourquoi après la guerre de Troye le merveilleux cesse

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

eux. Il ne s'étoit pas perfectionné en Asie. Pourquoi les Grecs de l'Asie mineure ont été conquis par les Perses. Il n'étoit pas aussi facile aux Perses de conquérir les Grecs de la Grece proprement dite.

CHAPITRE II.

Expéditions des armées de Darius, & de Xercès dans la Grece. *Pag.* 142.

Mauvais succès de l'expédition de Mardonius. Hérauts de Darius en Grece. Dissentions parmi les Grecs. Datis & Artapherne commandent les troupes de Darius. Ces deux généraux soumettent les îles. Ils prennent Erétrie. Journée de Marathon. Récompense de Miltiade. Autant les Athéniens aimoient le mérite, autant ils le redoutoient. Ban de l'ostracisme. Athenes étoit trop foible pour former de grandes entreprises aux dehors. Ingratitude des Athéniens envers Miltiade. Darius fait de nouveaux préparatifs. Thémistocle travaille à faire d'Athenes le rempart de le Grece. Mort de Darius. Xercès songe à faire la guerre aux Grecs. Conduite ridicule de Xercès. Deux factions dans la république d'Athenes. Républiques qui se réunissent pour la défense de la Grece. Léonidas aux Thermopyles. Les Athéniens se réfugient sur les vaisseaux & cédent le commandement aux Spartiates. Deux combats qui ne sont pas décisifs. Conduite de Thémistocle à la journée de Salamine. Conduite de Xercès. Flotte des Perses. Flotte des Grecs. L'armée de Xercès est défaite à Salamine. Autres défaites des Perses. Triomphe de Thémistocle aux jeux olympiques. Fin de Xercès. On ne sait pas quel a été le nombre des troupes qu'il a conduit contre les Grecs.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

Un peuple souverain est toujours tyran. Les peuples de la Grece devoient se détruire par leurs dissentions.

CHAPITRE V.

Jusqu'à la mort de Périclès. *Pag.* 177.

La mort de Cimon livre Athenes à l'ambition de Périclès. On oppose Thucydide à Périclès. Périclès flatte les Athéniens en exagérant à leurs yeux la puissance de la république. Les Athéniens font des projets peu raisonnables. Guerre suivie d'une treve pour 30 ans. Périclès dissipe les finances. On crie inutilement contre cet abus. Pour dominer sur les Athéniens, Périclès les affoiblit. Ses réponses aux plaintes des alliés. Les excuses de Périclès étoient mauvaises & vraisemblablement il ne l'ignoroit pas. Fausse politique des Athéniens, lors de la guerre entre Corcyre & Corinthe. Sparte fait une ligue contre Athenes. Périclès se résout à la guerre, pour ne pas rendre compte des finances. Les forces de Sparte étoient sur terre, & celles d'Athenes sur mer. Les Athéniens ne font que des diversions. Les Athéniens ôtent l'administration à Périclès. Les Athéniens font mourir des ambassadeurs que les Spartiates envoyoient au roi de Perse. Les Athéniens rendent l'autorité à Périclès, qui meurt.



CHAPITRE VI.

Jusqu'à la fin de la guerre du Péloponese. Pag. 188.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

Jusqu'à la conquête de la Grece par les Romains.
Pag. 273.



LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE. V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Combien il importe de considérer les causes qui ont avancé les progrès de l'esprit humain & celles qui les ont retardés. Dans l'origine la liberté & la considération contribuerent aux progrès des arts. Comment s'établit l'usage des professions héréditaires & exclusives. Comment les loix autorisent cet usage. Ce défaut de liberté a nui aux arts, lorsque les professions moins lucratives ont cessé d'être considerées. Les sciences ont fait peu de progrès chez les Assyriens & chez les Egyptiens, parce qu'ils les ont cultivées dans les tems où les professions étoient héréditaires & exclusives. Comment les arts & les sciences ont recouvré chez les Grecs leur premiere liberté & leur premiere considération. Pourquoi les ministres des idoles ont eu chez les Grecs moins d'autorité que chez les Assyriens & chez les Egyptiens.

CHAPITRE X.

Les distributions des objets de nos études en différens arts & en différentes sciences ont été mal faites. Les arts & les sciences, dans leur premier état, n'ont

cide de Syros. Il avoit une double doctrine. Maniere de vivre des Pythagoriciens. Usage qu'ils faisoient de la musique. Ils ne mangeoient d'ordinaire ni viande ni poisson. Ruine de leur secte. Epoque où ils commencent à écrire. Hommes illustres parmi les Pythagoriciens. Opinions des Pythagoriciens en astronomie. Leurs opinions sur Dieu & sur le monde. Idee fausse qu'ils se faisoient de la sagesse. Les Pythagoriciens n'étoient que des enthousiastes. Abus que Pythagore fit de la géométrie. Heureuse application qu'il fit des nombres à la musique. Il a imaginé que les corps celestes font un concert. Il abusoit de la crédulité.

CHAPITRE XVI.

De la secte éléatique. *Pag. 382.*

Xénophane, chef de la secte éléatique. Pourquoi cette secte a été nommée Eléatique. Tout le systême de Xénophane, de Parménide & de Zénon n'est qu'une notion abstraite qu'ils ont réalisée Pourquoi Xénophane rejettoit la divination. Comment Zénon expliquoit l'etre unique. Par la maniere dont les anciens philosophes ont commencé, ils ne pouvoient pas penser à faire des observations. Systême des atomes de Leucipe & de Démocrite. Démocrite disoit qu'il n'y a point de vérité pour nous : & Protagoras au contraire, que nos sens sont la regle de la vérité. Tous les systêmes des anciens se réduisent à celui des atomes. Il y a des philosophes qui paroissent n'appartenir à aucune secte. Tel est Héraclite. Protagoras.

CHAPITRE XVII.

De Socrate. *Pag.* 391.

CHAPITRE XVIII.

De quelques sectes formées par des disciples de Socrate. *Pag.* 404.



CHAPITRE XIX.

De Platon. 413.

Merveilleux qu'on a répandu sur l'enfance de Platon. Platon renonce à la poesie. Ses voyages dans la grande Grece & en Egypte. Il établit son école dans un gymnase, nommé académie. Ses voyages en Sicile. Sources où il a puisé. Pourquoi il les a exposées dans des dialogues. Inscription qu'il avoit mise sur la porte de son école. Il distingue trois parties dans la philosophie. Principes & raisonnemens des philosophes qui ont précédé Platon. Idée que Platon se fait de Dieu. Idée que Platon se fait de la matiere. Comment dans ses principes se forme l'univers sensible. Les essences de Platon. Ce qu'il appelle l'ame du monde. Dieux & démons qui émanent de cette ame. Dieu confie aux démons une semence pour animer leurs ouvrages. Ces démons sont des médiateurs entre Dieu & les hommes. Toutes les ames sont renfermées dans la semence qui est confiée aux démons. Ce sont les démons, qui les forcent à descendre dans les corps. La science que nous acquerons, n'est qu'une reminiscence. En quoi consiste le bonheur, selon Platon. Comment l'ame s'y éleve.

CHAPITRE XX.

Des Académiciens. *Pag.* 430.

Speusipe. Xénocrate. Polémon. Arcésilas, chef de l'académie moyenne. Successeur d'Arcésilas. Carnéade chef de la nouvelle académie. Autres académiciens.

CHAPITRE XXI.

D'Ariftote chef de la fecte péripatétique.
Pag. 437.

CHAPITRE XXII.

Des Pyrhoniens ou Septiques. *Pag.* 449.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

D'Epicure.

Epicure met le bonheur dans la volupté, c'est-à-dire, dans l'exercice des vertus. Il aimoit la clarté. Comment il recevoit le témoignage des sens. Le plaisir étoit, selon lui, la fin de toutes nos actions. Il distinguoit deux choses dans la volupté. Maximes morales d'Epicure. En quel sens Epicure a mis le bonheur dans la tranquillité de l'ame. Il s'appliquoit à dissiper la crainte de la mort. Pourquoi Epicure adopta le système des atomes. Absurdité de ses principes. Exposition de son système. Réfutation de ce système. Comment Epicure explique la vision. Autres absurdités de ce philosophe. Mort d'Epicure. Nombre de ses ouvrages. Pourquoi il a eté calomnié. Ses successeurs.

CHAPITRE XXVI.

Réflexions sur la maniere dont les anciens ont raisonné. *Pag.* 488.

La crédulité a été long-tems un obstacle à l'art de raisonner. Chez les Grecs la politique a contribué aux premiers progrès de l'art de raisonner. Les beaux-arts lui ont fait faire de plus grands progrès. Pourquoi la philosophie ne lui en a pas fait faire. Les Eristiques ont retardé les progrès de cet art. L'art de raisonner, enseigné par Socrate, suffisant pour détruire l'erreur, ne suffisoit pas pour con-

---

CHAPITRE XXVII.

Fin de la Table du Quatrieme Tome.

